



HAL
open science

Édition et écologies : champs et récits. Enquête sur les stratégies éditoriales

Victoria Calligaro

► **To cite this version:**

Victoria Calligaro. Édition et écologies : champs et récits. Enquête sur les stratégies éditoriales. Sciences de l'information et de la communication. 2019. dumas-03169756

HAL Id: dumas-03169756

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03169756>

Submitted on 15 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Édition et écologies : champs et récits

Enquête sur les stratégies éditoriales

Victoria Calligaro

Mémoire

Master Sciences humaines et sociales — Métiers du livre

Parcours Édition années 1 et 2 (2017-2019)

Sous la direction de M. Frédéric Gai, soutenu le 4 septembre 2019 au Pôle Métiers du Livre, Saint-Cloud, Université Paris-Nanterre. Jury : M. Julien Hage.



Résumé

La question écologique et environnementale a suscité un éveil récent auprès de la profession et au-delà : des tables-rondes se sont multipliées, des numéros spéciaux de revues spécialisées sont apparus, les institutions du livre s'en sont aussi saisi. Entre l'« écoresponsabilité » de filière, les bilans carbone affichés sur des achevés, les ouvrages « verts » des différents courants éditoriaux, les nouvelles maisons d'éditions qui se positionnent comme référence sur le sujet même, et de nouveaux prix littéraires qui tâchent de légitimer des pratiques du sensible qui incluent ces problématiques, les éditeurs affinent leurs politiques.

Ce mémoire se propose de faire apparaître différentes stratégies éditoriales mises en place par les éditeurs au travers du prisme de l'écologie et de l'environnement tels que perçus aujourd'hui et tels que formulés dans les discours que nous avons récoltés. Il s'agit de mettre en perspective les récits élaborés par ces derniers au sujet de ce que nous pourrions nommer la « thématique écologique et environnementale », remettre en contexte ces comportements et mieux comprendre les positionnements des uns par rapport aux autres.

Dans cette enquête nous avons tâché de rendre compte de l'état de ces dynamiques. Il ne semble pas exister de modèle type, un « livre vert » mais une configuration du champ éditorial qui s'articule en regard de cette thématique sur deux axes. Cette configuration, qui repose sur deux « régimes éditoriaux » : une logique de production sans éditeurs, institutionnelle et centralisée, qui « neutralise » cette thématique ; et, de l'autre, une logique portée par des éditeurs, qui hybrident la production. Toutefois, comme nous avons pu le constater, ces deux dynamiques ne pas antagonistes, elles peuvent même cohabiter chez un même éditeur, au sein du même catalogue.

Mots-clés en
français (6 max.) :

Stratégie éditoriale
discours

écologie
production éditoriale

environnement
édition

Avertissement au lecteur : Ce document est le produit d'un projet de master réalisé à l'Université Paris Nanterre (IUT/UFR SITEC) sur une période de huit mois. Son contenu n'engage que son auteur et n'est reproductible qu'avec le consentement écrit de ce dernier.

Table des matières

Préambule	9
Le livre qui cache la forêt	9
Introduction — Éléments de contexte	15
Enjeu d'actualité et enjeu structurel : une culture verte du livre ?	15
Raoul de Clermont	18
Élisée Reclus et Hachette	19
Méthodologie et problématique de l'enquête	22
I. Partie I — Collecte et synthèse des données	27
A. Les mots de l'écologie et de l'environnement d'aujourd'hui	29
1. Des mots pour les normes	31
2. Un vocabulaire <i>ad hoc</i> source et support d'interprétations	31
3. Flux allers et retours :	32
(1) Environnement	33
(2) Entre protection et conservation	34
4. Typologies et corpus.....	34
a) Dewey et la thématique écologique et environnementale.....	35
b) Exemple que trouve-t-on à « 304.2 Écologie humaine » ?	36
c) Typologies des maisons La Plage, Rue de l'échiquier et Wildproject	36
B. Entretiens et prises de parole publique des éditeurs	43
Collecte et analyse des retranscriptions.....	46
1. Prise de parole publique d'éditeurs et acteurs du livre	47
a) Journée CNL/SNE Livre, lecture et environnement	47
b) Tables rondes professionnelles thématiques, Livre Paris 2018 et 2019	51
(1) 2018 — « S'engager en faveur d'un livre écoresponsable »	52
(2) 2019 — « Le livre est-il éco-responsable ? »	55
c) La remise du Prix du roman d'écologie 2019.....	59
2. Prise de parole publique d'éditeurs dédiée à sa direction éditoriale	61
a) Les éditions Rue de l'échiquier	62
b) Les éditions Wildproject — Baptiste Lanaspèze, éditeur	64
3. Entretien individuel semi-dirigé d'éditeur engagé sur la question écologique.....	67
Les éditions La Plage — Jean-Luc Ferrante, éditeur et directeur	67

C.	Observations et cartographie	77
1.	Livres Paris 2018-2019, une comparaison	78
2.	Festival du livre et de la presse d'écologie	85
3.	Perceptions d'un phénomène « vert »	89
a)	Des libraires en quête de lecteurs	89
b)	Affichage environnemental	92
(1)	Hachette	93
(2)	Delachaux et Niestlé	94
(3)	Seuil, coll. Anthropocène	95
(4)	Écosociété	97
c)	Réseaux sociaux, communication internet	98
	Encart — Apparition d'un prix spécifique en littérature : le PRÉ	101
d)	Extension des domaines du livre d'écologie : la fiction	104
(1)	À la marge le rôle des littératures de « genres »	104
(2)	Transdisciplinarité, formats hybrides et pensées non-européennes	105
D.	Conclusion observations et recueil de paroles	108
II.	Partie II — Analyse des données et des références	113
	Apparition du récit personnel : tensions et résolution d'une dichotomie	114
A.	Stratégies de visibilisation de la problématique écologique	116
1.	Leadership et responsabilités : les grands groupes d'édition	116
a)	Responsabilités et structures des groupes d'édition	117
b)	Discours et biais : ferment du <i>greenwashing</i>	122
2.	L'élaboration des récits écologiques : les éditeurs indépendants	128
a)	Récits collectifs	129
b)	Récits individuels	131
	Encart — des livres « manifestes »	132
(1)	Sol commun : le récit « manifeste » d'une maison d'édition	132
(2)	Il est temps : un fascicule manifeste	133
c)	Le récit de l'éditeur en tension	135
(1)	Le paradoxe de la production	135
(2)	L'entre-deux : légitimité littéraire et légitimité militante	135
B.	De nouveaux intermédiaires et parties prenantes	139
1.	Dans le monde éditorial	140
a)	Entre les éditeurs et l'institution : Le collectif d'éditeurs indépendants et le SNE	140
b)	Les Prix et Salons spécifiques	143
c)	Des appels d'auteurs	144
2.	Hors du monde éditorial	145
a)	L'État : le ministère de la culture	145
b)	Personnalités : l'exemple de Pierre Rabhi et de Cyril Dion	150
	Encart — Numéro spécial Livres Hebdo « Spécial écologie : le livre en vert »	152
c)	Organismes de certifications/labels	154
	Hybride privé/public : le projet de charte « SNE-MCC »	155
	ONG : WWF, le tribun	157
d)	Acteurs externes regroupés	158
e)	Spécialistes	160

(1) Académique	160
(2) Militants	161
C. Les mots de l'écologie : enjeux paradigmatiques et éditoriaux	165
1. La terminologie : terrain politique et scientifique du débat écologique	167
a) La notion de développement durable	168
b) La notion d'« humanités écologiques »	169
2. Les récits-cadres	170
3. Quand dire c'est faire	171
a) Le développement durable et le <i>greenwashing</i>	172
b) L'engagement	174
D. Panorama : « champ » et récits	179
1. Champ	180
Dynamiques du champ	180
a) Edition sans éditeur prescriptrice du développement durable	181
b) Édition avec éditeur prescriptrice d'une vision écologique appropriée	182
2. Un paradoxe qui fait « tenir » le champ : l' <i>illusio</i>	183
3. Horizon d'attente	184
III. Partie III : Dynamiques et légitimités du livre « vert » en régime médiatique	189
Le cycle du livre : du régime culturel au régime médiatique du livre	191
A. Logique du flux immuable	195
1. La labellisation au service d'un système de production immuable	196
2. Normalisation et développement de l'offre	197
3. Réalités et perceptions de la production éditoriale générale	198
B. Offre éditoriale et panorama : bibliodiversité et hybridité	200
1. Depuis 10 ans, de nouvelles initiatives	201
2. Extrémités du spectre éditorial du livre vert	202
3. Logique d'hybridation	202
a) Dans les grands groupes	202
b) Libraires et bibliothécaires : troubles dans les genres	204
C. Quête et crise de légitimités ?	206
a) Quête de légitimité littéraire et scientifique	206
b) Quête de légitimité militante	208
Le rôle de la traduction	209
c) Quête de légitimité des grandes maisons d'édition	212
D. Une forme de « neutralisation éditoriale » à l'œuvre ?	216
1. Dans la structure économique	217
2. L'État régulateur, la « critérisation » détournée	218
3. Dans le contenu éditorial	219
IV. Conclusion	223

Annexes

Annexes — paroles recueillies	228
Entretien avec Jean-Luc Ferrante, directeur des éditions La Plage	229
Références évoquées.....	243
Mots-clés	243
Table ronde « le livre est-il éco-responsable ? » par Culture papier — Paris Livre 2019	244
Références évoquées.....	255
Mots-clés	255
Seconde journée de rencontres : Livre, lecture et environnement, une histoire à poursuivre au CNL — discours de clôture.....	256
Mots-clés	261
Remise du Prix du roman d'écologie 2019	262
Références évoquées.....	270
Mots-clés	270
10 ans éditions Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature.....	271
Références évoquées.....	285
1. Mots-clés.....	285
10 ans Rue de l'Échiquier à Atout Livre	286
Références évoquées.....	296
Mots-clés	296
Table ronde « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre écoresponsable », SNE, Livre Paris 2018.....	297
Annexes — outils	311
Dates clés « repères »	312
Schémas	314
Labellisation PEFC et certification FSC	315
Cartographies	316
Cartographies Livre Paris comparée 2018-2019.....	317
Cartographie Festival du livre et de la presse d'écologie, octobre 2018.....	319
Table iconographique.....	332

Bibliographie

Écologie & environnement : stratégies et paradigmes	335
Corpus primaire — sources	335
Articles	335
a) Revue et ouvrages collectifs	335
Ouvrages	337
Articles de presse généraliste.....	337
Articles de presse spécialisée.....	338
b) Presse en ligne	338
c) <i>Livres Hebdo</i> et <i>Actualité</i>	339
Corpus secondaire — travaux	339
Articles.....	339
Documentation historique.....	341
Thèses et mémoires	341
Rapports institutionnels et associatifs.....	342
Édition : stratégies de l'éditeur et champ.....	343
Corpus primaire — sources	343
Articles.....	343
Ouvrages	344
Corpus secondaire — travaux scientifiques.....	345
Articles.....	345
Ouvrages	345
Méthodologie et métiers du livre.....	346

Édition et écologies : champs et récits

Enquête sur les stratégies éditoriales

« La forêt est un espace de combat, la paix semble y régner mais dès lors qu'on s'y arrête un instant, on sent bien que s'active tout un royaume de vigilances, on pressent des milliers d'oreilles qui écoutent, de regards qui surveillent, la tension est palpable. »

Serge Joncour, *Chien-loup*

Préambule

Le livre qui cache la forêt

La question environnementale est devenue dans l'opinion publique une « ardente obligation¹ ». Les acteurs du livre — au premier rang desquels les éditeurs — n'en sont pas exempts. Cette thématique a suscité un éveil récent auprès de la profession et au-delà : des tables-rondes se sont multipliées, des numéros spéciaux de revues spécialisées sont apparus², les institutions du livre s'en sont récemment saisi. Une nouvelle production éditoriale donne également corps à l'écologie sur sa scène culturelle, en précisant plus ou moins son acception. Tour à tour sujet, objet, cadre, prétexte, norme, terrain d'innovation ou opportunité de récit, elle se révèle comme un *leitmotiv* porteur sur lequel il semble opportun de se pencher.

La nature s'avère être, d'autre part, une notion historiquement et culturellement construite qui se déploie sur notre paradigme moderne ; les éditeurs qui en sont traditionnellement familiers, la voient ressurgir après être passée dans d'autres sphères où elle s'est chargée en sens et signes politique, scientifique et social. Du passage de la « nature » à l'« environnement », puis l'« écologie » plus précisément, les angles se sont multipliés, des publics se sont constitués. Les discours et messages se sont décuplés tous azimuts. Entre l'« écoresponsabilité » de filière, les bilans carbone affichés sur des achevés, les ouvrages « verts » des différents courants éditoriaux, les nouvelles maisons d'éditions qui se positionnent comme référence sur le sujet même, et de nouveaux prix littéraires qui tâchent de légitimer des pratiques du sensible qui incluent ces problématiques, les éditeurs affinent leurs stratégies. Pris dans une vision plus large du secteur, c'est aussi l'ensemble du monde livre qui voit ses pratiques industrielles, éditoriales ou commerciales traversées par cette vague verte. Fragmentées, en quête de cohérence, les intentions de ces acteurs du livre se manifestent par des entrées diverses.

¹ Tixier Maud, *Communiquer sur le développement durable. Enjeux et impacts pour l'entreprise*, Paris, Éditions d'organisation, 2005, p. 327.

² En mars dernier, précédent l'ouverture de Livre Paris, un numéro de Livres Hebdo consacré à l'écologie dont le rédacteur en chef invité était Cyril Dion, réalisateur et codirecteur de la collection « Domaine du possible » chez Actes Sud.

Ce mémoire se propose de faire apparaître différentes stratégies éditoriales mises en place par les éditeurs au travers du prisme de l'écologie et de l'environnement tels que perçus aujourd'hui. Il s'agit de mettre en perspective les discours tenus par ces derniers au sujet de ce que nous pourrions nommer la « thématique écologique et environnementale », remettre en contexte ces comportements et mieux comprendre les positionnements des uns par rapport aux autres.

Une exploration préalable pour permettre de mettre en contexte la terminologie employée et les comportements observés a été effectuée dans le cadre d'un travail antérieur à l'enquête présentée ici. Mes recherches préalables entre 2017 et 2018 tenaient à rendre compte de la manière dont les éditeurs se saisissent de la thématique environnementale aujourd'hui et comment ils en parlaient. Cela mené à un travail de définition, d'étude de stratégies de discours et de postures, mais très influencées par la publication concomitante d'un rapport épinglant la profession de pratiques néfastes à l'environnement et coûteux socialement³. Ces résultats ont toutefois pu permettre de poser des balises lexicographiques pour l'analyse des discours sur laquelle repose le corpus de cette enquête. Mais des outils de repérage n'ont pas donné lieu à la construction d'une définition univoque et consensuelle. Dans le domaine du livre, comme dans celui de l'écologie, l'idée de consensus séduit et induit des mouvements de convergence, mais elle n'agrège pas pour autant. Lors de ces enquêtes préliminaires nous avons pu constater qu'une seule définition de cet enjeu par les éditeurs n'existait pas, et la conception d'un « livre vert » uniforme, non plus.

Basé sur la captation et l'analyse de la réaction des éditeurs, ce travail donc a été initié suite à la publication d'un rapport associatif à l'automne 2017 révélant des pratiques de production environnementalement — et socialement — dommageables de la part des acteurs de la chaîne du livre. Sous les feux des critiques, les grands acteurs du livre ont réagi chacun à leur manière, cherchant plus à défendre leurs propres rôles que les pratiques vertement pointées du doigt. Or, si cette étude était un élément déclencheur de réflexion et de débat, elle reposait surtout sur une analyse transversale, globale et générique en faisant la synthèse de nombreuses études d'agences publiques et d'enquêtes. En déconnectant les façons de faire spécifiques à chaque éditeur, à remettre dans leur contexte, l'étude dressait un portrait-type d'éditeur et un modèle de chaîne du livre.

Cette abstraction permettait de montrer que des pratiques — éloignées de toute démarche environnementale vertueuse — sont devenues des normes sur lesquelles repose désormais tout un système de production. C'est à la fois sa force mais aussi sa

³ Bureau d'analyse sociétale pour une information citoyenne (BASIC), *Un livre français. Évolutions et impacts de l'édition en France — étude*, Paris, septembre 2017.

limite. Cette synthèse généralise des pratiques qui, si elles ne peuvent être niées, ne peuvent refléter toutes les pratiques qui ont cours dans le champ éditorial.

Ainsi, ce travail d'étude avait été entrepris avec ce biais technique et généralisant, posant les termes d'une recherche autour d'une question « environnementale » dans une formulation comptable et gestionnaire et étudiant de ce fait des discours prioritairement axés sur ces enjeux. La formulation employée, restreinte à la notion d'environnement, mettait à mal toute volonté d'élargissement du point de vue. Cette notion semblait suffisamment neutre pour générer un discours commun et audible, et constituer une base d'interprétation stable. Mais c'est finalement la rigidité de cette même notion qui empêchait de rendre compte des différentes dynamiques qui agitaient l'ensemble des acteurs du livre naviguant, eux, volontiers davantage entre écologies, écoconception, environnement, pensées et imaginaires écologiques.

La question environnementale et écologique se pose pour les éditeurs de nombreuses manières et, par sa nature, elle se trouverait rendue incohérente, privée de son caractère protéiforme.

La présente enquête tâche de se défaire de cet angle technique pour saisir des dynamiques plus empiriques propres aux stratégies éditoriales, qui combinent volontiers des facteurs intuitifs à des principes opérationnels efficaces. Le thème « écologie et environnement » travaille le catalogue de nombreuses maisons d'édition et permet de jeter de larges filets pour notre recherche afin de s'attacher cette fois-ci à des interprétations singulières d'éditeurs que nous rencontrerons au gré de cette exploration. Pris sous un angle thématique, ce mémoire est l'occasion de comprendre et d'expliquer la manière dont ce *leitmotiv* est traité par ceux-ci, et comment cela influence leur positionnement au sein de monde de l'édition, permettant une analyse qui va par-delà les discours tenus spécifiquement.

Elle est rendue possible l'actualité du sujet qui libère certaines paroles, d'une part, et, d'autre part, elle permet l'apparition d'un mouvement de fond dans le champ éditorial pris dans le contexte plus large du débat public qui se tient depuis des décennies⁴. Profitant donc d'une activité et d'une visibilité de la thématique, grâce aux échos successifs de publications, rapports spécifiques au monde de l'édition, mais aussi d'un contexte général plus médiatiquement ouvert aux thématiques écologiques et environnementales, le terrain d'étude et d'observations proposé ici se construit aussi bien sur l'analyse de retranscription d'entretiens que sur les discours publics d'éditeurs dans divers contextes (table-ronde avec un public large lors de salons, ou avec un public de professionnels dans le cadre d'une journée d'étude, remise de prix,

⁴ La publication du rapport en ce qui concerne l'actualité professionnelle, mais également les multiples débats d'aspect écologiques et environnementaux portés par la presse généraliste (ZAD, écotaxe, « urgence climatique », l'émergence des questions écologiques dans les dernières élections, attermolements du ministère de la transition écologique — une sensibilité écologique des grands médias qui remonte aux années 1970-1980 en France. Ainsi les grands quotidiens nationaux créent leurs rubriques « Environnement ». Le Monde inaugure la sienne en janvier 1972.

discours-hommage/discours-manifeste pour des évènements portés par lesdites maisons d'édition).

La première partie vise à décrire les différentes manières de discourir, les ressorts utilisés pour accompagner les visions et stratégies des éditeurs. Entre typologies, normes et vocabulaire supports de variations infinies, les mots qui désignent et interprètent l'écologie dans les discours tenus par les éditeurs et dans les supports qui le soutiennent sont le carburant du moteur éditorial. Fondée sur des entretiens individuels mais aussi sur des observations de prise de parole publique, l'identification des acteurs sensibles à ce sujet est incontournable à l'étude plus en détail desdits discours afin de les contextualiser au mieux dans un second temps. Cette identification est aussi étayée par une incursion dans leurs catalogues. Ces discours n'intervenant pas *ex nihilo*, l'observation de leur contexte d'apparition et des supports fournis est considérée ; enfin la production éditoriale — tant de sa catégorisation, que son sujet, son traitement que de son aspect — mise en avant lors de ces allocutions est également l'objet d'analyse.

Dans un second temps, un croisement de ce recueil de données et d'informations est mis en perspective avec un corpus de références. Cette partie vise à faire apparaître les contours des stratégies éditoriales au croisement d'enjeux de légitimité, de récit collectif et d'attentes des lecteurs. Un champ spécifique s'y dessine, mettant en tension les rôles des acteurs. Il est animé par des dynamiques sociales, économiques et épistémologiques à discerner et qualifier. Des acteurs à la lisière du monde du livre y jouent un rôle non négligeable qu'il convient d'identifier.

Enfin une troisième partie cherche à interpréter ces analyses et à proposer une modalité de lecture des pratiques et des desseins éditoriaux apparus. L'agencement des dynamiques observées rend compte de logiques plus profondes et complexes que nous discuterons autour des notions de bibliodiversité, de logique de flux, de la quête de légitimité mixte et de neutralisation.

L'enjeu de travail de recherche et d'enquête est de faire émerger une analyse qui tend à dégager les enjeux principaux qui semblent être au cœur de ces stratégies éditoriales. Le caractère exploratoire, qui conditionne ce travail, n'exclut pas l'analyse qui se mène ainsi au fur et à mesure des croisements. Ces explications ne suivent guère un schéma générique, comme dans de nombreux secteurs d'activité du reste. Ces stratégies sont l'objet d'apparition, d'évolution et d'adaptation permanentes.

L'étude sociologique de ces stratégies éditoriales, dans l'absolu, s'avère une gageure⁵ comme le soulève le chercheur Paul Dirix. Toutefois, il est intéressant de

⁵ Dirix Paul, « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 1, vol. 126, 1999, p. 70-74.

constater que le sujet de l'environnement et de l'écologie amène les éditeurs à investir des formats de discours auxquels ils ne sont pas habitués, en cherchant à structurer ces stratégies. Si ces stratégies ne sont pas toujours formulées explicitement, il est plus aisé d'observer les intentions et les positionnements des éditeurs au sein du champ constitué. De fait, en construisant ces discours, les professionnels ont aussi conscience de s'exposer au sein de l'interprofession et auprès de l'opinion publique sur ces sujets.

Dans un contexte qui a vu depuis une décennie le monde de l'édition se transformer, se concentrer massivement, — tant du côté des maisons d'édition, dont il est ici principalement question, que du côté d'autres professionnels de la chaîne du livre (papetiers, imprimeurs, distributeurs) —, qui a vu aussi arriver de nouveaux acteurs, de nouvelles maisons d'éditions, de nouveaux formats, il est complexe de prendre l'écologie interprétée par les éditeurs comme sujet. Mal stabilisé, tentaculaire, politique, stratégique, affaire de niches marketing et endroit de militantisme ou de normalisation, l'écologie trouve sa généalogie hors du monde du livre, ce n'est que son interprétation par les éditeurs qu'il est possible ici d'investiguer.

Il est important de souligner que l'écologie et l'environnement se posent aujourd'hui comme des préoccupations majeures pour tous les secteurs industriels — *a fortiori* l'édition de livres —, et il apparaît cohérent de garder cette dichotomie entre production industrielle et production éditoriale. Le sujet pris comme un révélateur de contradiction ou d'aporie au sein des discours, des dissonances au sein du métier d'éditeur ou de la mise en œuvre de ses desseins, fait ressurgir la fonction principale de ces récits. L'enjeu de ce mémoire est de les faire apparaître, dans les discours étudiés, les représentations et les références mobilisées, et de comprendre comment les acteurs de l'édition — les éditeurs — se positionnent sur un sujet dont l'histoire et le commentaire ne font pas consensus. La thématique choisie vise à agir comme un révélateur des politiques et stratégies éditoriales entreprises.

Pour anticiper ces interprétations divergentes, un travail de définition en amont a été nécessaire afin de pouvoir identifier les discours tenus et les enjeux qui les soutiennent. Ce fut l'objet de la recherche préliminaire à ce mémoire menée sur l'année de Master 1. Le but de cette approche était d'observer comment et par qui la question environnementale était posée spécifiquement aux acteurs de la chaîne du livre. La manière dont cette question se formulait était donc essentielle. L'analyse complémentaire des supports de communication produits et des publics visés par ceux-ci a permis de délimiter les enjeux de positionnements des acteurs les uns par rapport aux autres. D'un côté nous avons identifié des grands groupes accompagnés d'institutions qui fondent leur démarche sur un processus de normalisation des pratiques et de la production et de communication, d'un autre côté nous avons un

écosystème d'éditeurs, indépendants, disséminés qui s'emparaient autrement de cette question mais qui demeureraient peu visibles sur cette scène institutionnelle analysée — le discours « environnemental » étant dominé par ce type d'acteurs.

Au-delà de cette apparente opposition de postures, de points de vue et de stratégies, une enquête semble nécessaire afin de mettre en perspective ces deux logiques qui semblent contradictoires voire antagonistes. Ces acteurs sont-ils si hermétiques dans leurs pratiques et dans leurs stratégies les uns des autres ? Existe-t-il des liens, des mouvements qui construisent un champ éditorial autour de ce sujet ? Est-il possible d'en identifier des fonctionnements caractéristiques ?

Introduction — Éléments de contexte

Enjeu d'actualité et enjeu structurel : une culture verte du livre ?

Dessais des milieux scientifiques et spécialisés, l'écologie et l'environnement sont dorénavant investis en tant qu'objet culturel, donnant de nouvelles prises pour le développement des récits et des formes, des idées et des imaginaires. En amont de l'étude de ces phénomènes, il faut donc pouvoir percevoir le contexte culturel général dans lequel évoluent aujourd'hui les éditeurs pour remettre en perspective ce que nous observons. La porosité entre sciences, arts et pensées est notamment rendue possible historiquement grâce à l'intertextualité, aux traductions que permet le livre sous sa forme moderne du codex. Ne perdons pas de vue ce qui semble une évidence renseignée et qui peut être une piste pour jeter les bases d'une réflexion sur la façon dont les éditeurs aujourd'hui se saisissent de cet enjeu. Mais revenons tout d'abord sur le contexte très contemporain de ce travail d'enquête.

À l'heure où le milieu militant, et assimilé, célèbre les « 30 ans de l'écologie⁶ », une prise de recul semble amorcée pour de nombreux acteurs qui souhaitent embrasser une vision macroscopique des enjeux écologiques et environnementaux, dans l'objectif d'ouvrir une discussion de fond entre « écologie radicale » et « écologie de compromis »⁷.

Depuis des dizaines d'années, la problématique environnementale et l'écologie rencontrent l'opinion publique et ses professionnels à l'occasion de grands moments médiatiques portés par des institutions et des politiques aguerris aux techniques de communication de masse⁸. Ces moments saillants bénéficient de relais puissants de la presse et des médias qui permettent de toucher sur des niveaux différents, un public vaste allant du grand public aux acteurs professionnels en passant par les sphères plus engagées ou érudites. Ces rendez-vous s'organisent autour de sommets internationaux programmés ou bien d'actualités plus inopinées en lien avec une catastrophe climatique ou sanitaire. Ces événements qui ne sont pas récents pour

⁶ « Les 30 ans de l'écologie », Ground Control, festival organisé par Reporterre le 15 juin 2019 à l'occasion des trente ans du quotidien (avec la présence d'un large spectre de sensibilités : d'eurodéputés, à Greenpeace, en passant par des zadistes, Alternatiba, Les Colibris, France Nature Environnement, de politologues ou encore de gilets jaunes... le programme est consultable en ligne : <https://www.groundcontrolparis.com/evenements/30ans-reporterre/>)

⁷ Hervé Kempf, « De l'urgence de débattre au sein du mouvement écologiste », *Reporterre, Le quotidien de l'écologie*, 18 juillet 2019. Cet article fait suite à la mise en perspective de tractation entre des figures médiatique portant la question écologique (notamment Cyril Dion) et des institutions de pouvoir de l'exécutif où un mélange des genres semblent peu assumé.

⁸ On peut songer aux différents sommets internationaux qui furent consacré à ce sujet, comme le Sommet de la Terre (1972), le Sommet de Rio (1992), ou encore, plus proche de nous, la Cop21 (2015).

autant, continuent à être aujourd'hui des catalyseurs d'opinion structurant progressivement le traitement éditorial de ces thématiques. Un glissement semble s'opérer inéluctablement : les thématiques environnementales et écologiques infusent un tissu éditorial qui s'est constitué et qui continue de se développer. Ces sujets tendent à devenir un thème de fond — et de fonds —, trame arable de nouveautés grâce à un traitement de l'actualité qui se saisit désormais largement de ces enjeux.

Environnement et écologie, pris dans une acception étendue et ouverte, sont devenus des thèmes interprétés à la guise des auteurs et des éditeurs, désormais relais de contenus experts et vulgarisés. Moteurs éditoriaux générant offre et demande, ils sont à l'origine de nouveaux formats et nouveaux publics d'un spectre allant de la littérature de bien-être à tendance écoresponsable à la littérature de genre *cli-fi*, en passant par des essais militants ou encore de la poésie.

Le succès de *La Vie secrète des arbres*⁹ interroge le monde de l'édition quant à son sujet, son approche, son format mêlant enquête, bien-être et contemplation, ainsi que son succès inattendu et au long cours qui l'inscrit dans une catégorie émergente commercialement et éditorialement, celle des « *long-sellers* ». Il cohabite avec d'autres ouvrages disparates sur des tables des librairies « nature », ou l'écologie et l'environnement tissent des liens avec le bien-être, le développement personnel ou le « pratique », se ramifiant aussi du côté des sciences humaines avec des essais plus engagés qui se retrouvent dans des vitrines thématiques loin de leurs rayonnages d'initiés. L'écologie est parfois portée comme un étendard, mais elle peut aussi rôder hors-champ en convoquant des signes ou des références qui lui sont propres. Existant par différents filtres, ces enjeux ne disent pas forcément leur nom. Nous verrons que c'est en remontant des relations que nous pouvons débusquer ces filiations thématiques.

Des figures médiatiques soutiennent opportunément ces thèmes et leurs livres connaissent un certain succès : on peut songer aux ouvrages signés Pierre Rabhi, fondateur du mouvement Colibris en 2006, ou encore ceux de Cyril Dion, ces toutes dernières années. Le phénomène de personnification ou de « starification » est assez caractéristique du traitement médiatique de la question environnementale, et il n'est pas récent. Devenu progressivement Objet culturel dont le traitement s'actualise l'environnement et l'écologie construisent depuis de qui s'inscrit Il convient toutefois de rappeler que ces nouveaux entrants sur la scène médiatique ne sont pas des pionniers en la matière.

⁹ Qui, après 92 semaines d'exploitation, reste à la 30^e position dans les ventes d'essais selon le palmarès L'Express/Edistat du 24 au 30 juin 2019 — plus de 500 000 exemplaires vendus en France (source : *Livres Hebdo*). Selon l'institut GfK, en 2017, *La vie secrète des arbres* (Paris, éditions Les Arènes, sortie 1er mars 2017) est le neuvième titre le plus vendu en France toutes catégories confondues (romans, essais, BD) avec un total de 389 600 ventes (source : *Chiffres-clés de l'édition*, ministère de la Culture).

Jacques-Yves Cousteau, dans les années 1950 et 1960 avec ses créations cinématographiques et ses ouvrages, en est un bel exemple¹⁰. La presse aussi n'attend pas ces dernières années pour explorer ce thème : une amorce importante était venue dans les années 1950, du côté de la presse, d'abord spécialisée, jouant un rôle important de relais d'opinion et de mise en perspective : plus de 167 titres de presse écologistes¹¹ sont publiés en France de 1970 à 1997¹² ce qui fait de la France une pionnière en Europe. Et évidemment le titre *La Terre vue du ciel*, de Yann Arthus-Bertrand, publié en 1999, le beau-livre le plus vendu à ce jour en France¹³ reste un exemple emblématique.

Mais il est possible de remonter ce fil plus loin encore, et ce détour historique permet de comprendre que les enjeux écologiques croisent depuis le début de l'édition à compte d'éditeur dans un contexte où le sujet est sur la place publique. Ces ouvrages et auteurs, bien qu'oubliés de l'histoire dominante de l'édition, qui, elle, fait la part belle à la littérature de fiction, n'en demeurent pas moins signifiants. Par ailleurs, l'histoire de ces œuvres nous éclaire sur les constitutions du champ éditorial qui anime cette partie du secteur du livre où les parties prenantes sont les éditeurs mais aussi d'autres institutions qui revendiquent une légitimité scientifique ou politique en plus de la légitimité littéraire.

Le mot d'écologie n'est pas évident et n'émerge en France pour le grand public qu'à la seconde moitié du xx^e siècle¹⁴. La terminologie de l'environnement, ne se généralise qu'au xix^e¹⁵ autour d'un consensus scientifique. Il s'agit pour les artistes davantage de « protection de la nature » et pour les naturalistes d'« acclimatation ». Des figures aux carrefours de disciplines, marginaux dans leurs spécialités et *outsider* pour d'autres domaines, ne font l'objet d'un intérêt historiographique que tout récent. Elles se saisissent de ces thématiques avec engagement et avec différents moyens. Raoul de Clermont, avocat et agronome, ou Élisée Reclus, géographe et anarchiste, sont des personnalités qui ont porté des livres et ce qu'on nomme aujourd'hui l'écologie dans l'opinion ainsi qu'auprès des artistes et intellectuels, en France – et à l'étranger. Ce

¹⁰ On songe notamment au film *Le Monde du silence* (1956), coréalisé avec Louis Malle (Palme d'or du Festival de Cannes et Oscar du meilleur film documentaire, en 1956).

¹¹ Ce sont pour les trois quarts d'entre eux des publications locales ou régionales, associatives et rurales à la diffusion alternative.

¹² Charlotte Harivelle, *Les Revues écologistes en France et en Allemagne (1970-1997)*, Mémoire de Master, sous la direction de Caroline Moine et Christian Delporte, UVSQ, 2013.

¹³ Avec plus de 3,5 millions d'exemplaires, publié en 1999 par les éditions La Martinière, c'est son succès qui a permis à cet éditeur de devenir un des poids lourds de l'édition aujourd'hui. On pourra consulter à ce sujet notamment : Michel Guerrin et Nathaniel Herzberg, « Arthus-Bertrand, l'image de marque », *Le Monde*, 3 juin 2009.

¹⁴ Apparition du terme dans la langue française dans la seconde moitié du xx^e. Pour plus de repères historiques, un outil chronologique constitué à partir des éléments de documentation est à retrouver en fin de ce mémoire dans les annexes, p. 312.

¹⁵ L'« invention » du mot « écologie » qui est liée au concept d'environnement et de milieu est attribuée à Ernst Haeckel en 1866 avec la publication de l'ouvrage *Générale Morphologie der Organismen*, Berlin, Reimer, 2 vol.

sont des auteurs et des acteurs, au sein de ce que l'on nomme aujourd'hui le champ éditorial, qui occupent des postures très différentes. Comment des figures si ambivalentes se retrouvent-elles en position légitime sur ce sujet ? Quel rôle a la production éditoriale joué dans cette consécration, et comment peut-on expliquer leur relatif oubli ? Quelques éléments historiques peuvent lancer ici certaines pistes quant au fonctionnement de l'espace éditorial et des stratégies éditoriales au regard de cette thématique sibylline.

Raoul de Clermont

Pour l'avocat qui défend les droits d'auteur les arts et les lettres d'une main, et la nature de l'autre, en étant, successivement, secrétaire de l'Association littéraire et artistique, membre de l'Association française et de l'Association internationale pour la protection industrielle, la nature doit être interprétée et défendue par tous les bords. Il est intéressant de comprendre la logique de ses engagements et ses modalités. Raoul de Clermont œuvra notamment pour organiser le premier évènement international pour la protection de l'environnement réunissant et travaillant à une profonde interdisciplinarité en conviant artistes, écrivains, spécialistes, politiques etc. En 1923 se tient à Paris, au Muséum national d'histoire naturelle, le Premier Congrès international pour la protection de la nature, faune et flore, sites et monuments naturels, inaugurant la série de congrès internationaux que nous connaissons aujourd'hui et portés désormais par des organisations non gouvernementales également internationales.¹⁶

Les liens entre engagement écologique et arts au sens large sont même assez fondamentalement liés. À l'instar des peintres de l'école de Barbizon qui obtiennent à partir de 1853 la création d'une zone protégée au sein de la forêt de Fontainebleau : une « série esthétique », dont le terme est celui de la « réserve »¹⁷. Quelques années plus tard, reprochant à ces projets de parcs nationaux d'être conçus pour le tourisme — privilégiant certains intérêts de personnes ou d'entreprises — et de finalement ne pas assurer une réelle protection de la nature, des intellectuels et des hommes politiques se mobilisaient au sein du Touring-Club de France ou du Club alpin français — dont Georges Hachette fut membre, avec George Sand, Eugène Viollet-le-Duc, Onésime ou encore Élisée Reclus¹⁸ — afin de préserver les paysages qui leur

¹⁶ Yamina Larabi *et al.*, « 1er Congrès international pour la protection de la nature et flore, sites et monuments naturels. Hommage à Raoul de Clermont », *Courrier de l'environnement de l'INRA*, n°52, septembre 2004.

¹⁷ Raffin Jean-Pierre, « De la protection de la nature à la gouvernance de la biodiversité », *Écologie & politique*, vol. 1, n°30, 2005, p. 97-109.

¹⁸ Ford Caroline C., *Naissance de l'écologie : les polémiques françaises sur l'environnement : 1800-1930*, Béatrice Commengé (trad.), Paris, France, Alma éditeur, 2018, p. 166.

semblaient menacés¹⁹. C'est aussi un moment où le souci esthétique²⁰ en lien avec le naturel a été supplanté par le souci hygiéniste²¹ qui se rapporte au naturel avec un biais technique et scientifique, supplantant la pensée sensible par la pensée rationnelle.

La protection de la nature prise dans son côté culturel et artistique ne doit pas occulter cependant une autre généalogie de ce concept, concomitante : la prédation administrative et économique pure et simple avec l'émergence parcs nationaux dans les colonies dans les années 1920-1930²².

Retraçons ici une partie du parcours éditorial d'un auteur, figure, pour un temps, influente dans la constitution de la thématique écologique et environnementale.

Élisée Reclus et Hachette

« [E]nceint d'un mistouflet géographique (...) je veux mettre au monde sous la forme de livre – j'ai suffisamment griffonné ; mais cela ne me suffit pas, je veux aussi voir les Andes pour jeter un peu de mon encre sur leur neige immaculée » [Correspondance, t. II, p. 113]. »

La figure de l'éditeur-résistant, pleinement engagé dans la cité est fondatrice de l'apparition du métier²³. La « fonction de sélection » qui définit le travail de l'éditeur²⁴ trouve dans les questions de géographies, de territoires, du paysage, et les pensées qui les accompagnent, un terreau fertile. Ce sont les prémisses de ce que l'on pourrait nommer aujourd'hui les « humanités écologiques ²⁵ » ou plus généralement les écritures écologiques – porteuses de pensées et de littératures. Aujourd'hui reconnu comme l'un des pères de la pensée écologique en France, Élisée Reclus est débauché par Hachette — plus précisément par M. Templier, le gendre de Louis Hachette —, en 1872 alors qu'il est encore en prison²⁶. *La Terre, description des phénomènes de la vie*

¹⁹ Dès le début du xx^e siècle, désormais réconciliés avec l'administration forestière, ils obtenaient la loi de 1906 sur la protection des monuments naturels des sites, actualisée et améliorée en 1930.

²⁰ Pensons ici au mouvement des artistes du xix^e pour préserver lieu pittoresque de la forêt de Fontainebleau (école de Barbizon), en 1861.

²¹ « L'empoisonnement des eaux », *Le Figaro*, 27 mars 1908 commenté par Ambroise-Rendu Anne-Claude, Mathis Charles-François, in « Présentation. Médiatisation(s) de l'écologie », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 25, 2015, p. 5-17.

²² Selmi Adel, « L'émergence de l'idée de parc national en France. De la protection des paysages à l'expérimentation coloniale », in Raphaël Larrère (dir.), *Histoire des parcs nationaux. Comment prendre soin de la nature ?*, Versailles, Editions Quæ, « Hors collection », 2009, p. 43-58.

²³ Nous pouvons convoquer des ouvrages tels que Pierre Assouline, *Gaston Gallimard, un demi-siècle d'édition française*, Paris, Balland, 1984 ; mais aussi Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne (1836-1891)*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 ou toujours du même auteur Jean-Yves Mollier, *Une autre histoire de l'édition française*, Paris, France, La fabrique éditions, 2015.

²⁴ Jérôme Vidal, *Lire et penser ensemble : sur l'avenir de l'édition indépendante et la publicité de la pensée critique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 22.

²⁵ Baptiste Lanaspèze, « Une décennie d'écologie », *Un sol commun*, Marseille, Wildproject, coll. « le monde qui vient », 2019, p. 18.

²⁶ Béatrice Giblin, « Élisée Reclus : un géographe d'exception », *Hérodote*, vol. 2, n° 117, La Découverte, 2005, p. 11-28.

du globe, publié en 1868-1869 par Hachette remporte un franc succès avec au moins dix éditions. Il est intéressant de noter l'usage inhabituel pour l'époque de phrase « choc » en première de couverture : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même ». En revanche, il est tout aussi éclairant de constater que l'intérêt des lecteurs s'érode quand l'auteur est identifié clairement lors du procès des anarchistes de Lyon en 1883 : à ce moment-là les ventes s'effondrent « brutalement²⁷ ». L'éditeur, Hachette n'assume plus, et l'auteur est aussi lâché par l'institution universitaire. Élisée Reclus reçut une rente annuelle jusqu'à sa mort produisant une somme qu'il s'était engagé avec son éditeur à écrire — *La Nouvelle Géographie*, 19 volumes de près de 900 pages. Disqualifié et mis au ban, deux tiers des 70 000 volumes restant en 1900 furent pilonnés.²⁸

À cette époque si l'édition s'intéresse à cette thématique c'est surtout dans une démarche patrimoniale et valorise des discours relativement consensuels²⁹. La médiatisation de la défense de la nature reste essentiellement dans les discours d'une élite intellectuelle, il est fait part au grand public de découvertes que les livres documentent à des fins pédagogiques et la littérature française, qui se saisit du réel dans sa totalité, ne fait pas de la « nature » un objet littéraire en soi. Ces quelques éléments historiques nous permettent de comprendre les tensions complexes qui traversent les parcours et les œuvres qui, pris sous un angle thématique, pourraient sembler émerger d'une même manière. Le sujet de l'environnement et sa formulation écologique traversent des champs distincts : la politique, les sciences, les arts et la culture.

²⁷ *Ibid.*, p. 23.

²⁸ À ce sujet on lira donc l'excellent article de Béatrice Giblin pour *Hérodote* et les « Présentations », *Élisée Reclus, L'Homme et la Terre*, La Découverte, Paris, 1982, 1998. Une courte bibliographie était cet article : E. Leunis et J.-M. Neyts, « La formation de la pensée anarchiste d'Élisée Reclus », Institut des hautes études de Belgique et Société royale belge de géographie, Bruxelles, 1985 ; Élisée Reclus, *Correspondance*, 1850-1905, Schleicher, 3 vol., Paris, 1911 ; –, *Nouvelle Géographie universelle, la Terre et les hommes*, Hachette, 19 vol., Paris, 1876- 1894. ; –, *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, Hachette, Paris, 2 vol., 1869. ; –, *L'Homme et la Terre*, Librairie universelle de Paris, 6 vol., Paris, 1905-1908.

²⁹ À titre d'exemple, Hachette demande à Élisée Reclus s'engager à ne pas offenser les lecteurs habituels de la maison, ce à quoi il répondait en cherchant un autre éditeur.

Méthodologie et problématique de l'enquête

Vouloir explorer les manières dont, aujourd'hui, les éditeurs se saisissent de l'écologie et de l'environnement, comprendre leurs positionnements et leurs postures en regard de cet enjeu, demeure, comme nous avons pu le faire transparaître, une gageure.

Nous avons constaté, lors du travail d'enquête et de recherche liminaire mené l'année dernière, que le sujet d'étude lui-même ne se laisse pas approcher si facilement car celui-ci repose sur une définition et une interprétation spécifique qu'en font les acteurs. Ces premiers résultats ont conduit à un affinage problématique qui s'est aussi traduit par une ouverture.

Des travaux d'analyse de corpus de recherche mettent en garde contre divers écueils parmi lesquels : des données relativement périssables³⁰ de la vision macroscopique que requiert ce type d'objets d'étude, ou encore, une part d'irrationalité dû aux personnalités et sensibilités des éditeurs, pourtant motrice dans leur travail.

D'autres obstacles se sont faits jour en procédant à un travail préliminaire d'enquête auprès des éditeurs visant à comprendre leurs stratégies et leurs pratiques d'écoconception. Les éditeurs — producteur de récit hors pair s'il en est — cherchent à maîtriser le discours sur le livre et l'édition en général :

« un groupe peu nombreux mais relativement homogène qui monopolise, d'une manière quasi totale, le discours sur le livre et l'édition, et qui, à travers le SNE, contrôlent directement leur production et indirectement³¹ »

Comment dès lors interpréter les comportements et discours quand ils sont si contrôlés ? Nous tâcherons de récolter divers types de discours, en s'attardant à la fois sur les stands de salon, mais aussi en investiguant lors de rencontres professionnelles ou encore lors de cérémonies plus officielles comme des remises de prix. La vision prismatique dont nous cherchons ici à rendre compte, vise à permettre de relier des enjeux, des trajectoires éditoriales, mais aussi à comprendre les antagonismes que nous rencontrerons certainement.

Cette forme d'enquête assez dispersée cherche à trouver les balises de son propre sujet, à trouver les liens à établir entre les acteurs, leur nature aussi. Le contexte qui encadre cette recherche étant assez favorable en termes d'opportunités de captation

³⁰ Paul Dirks, « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, vol. 126, n° 1, 1999, p. 71.

³¹ Jacques Breton, *L'Édition française contemporaine. Aide-mémoire*, Massy, Centre régional de formation professionnelle de bibliothécaires de Massy, coll. « Documents pédagogiques », n°7, 1985, p. 4.

de discours, nous profitons de cette occasion pour « assouplir³² » notre méthodologie d'enquête afin de pouvoir nous donner les moyens d'enquêter dans les interstices des stratégies éditoriales.

Grâce à une méthodologie itérative, nous serons donc amenés à revenir régulièrement à la définition de l'enjeu environnemental et écologique tel que perçu par les éditeurs — sans pour autant se contraindre à résoudre les incertitudes lexicales relevées. L'étude thématisée nous permet ainsi d'approcher plus aisément les politiques et stratégies éditoriales, de comprendre objectivement leurs articulations avec les discours et récits des éditeurs.

Politiques ou stratégies éditoriales ? Nous pouvons tenter de faire un *distinguo* entre politique et stratégie éditoriale, en faisant la part des décisions déconnectées des enjeux de marchés d'un côté et celles qui s'y relient de l'autre.

« Ce ne sont plus des éditeurs face à un marché, ce sont des éditeurs agissant sur un marché concurrentiel »

« La notion de stratégie prend alors toute son importance puisqu'il ne s'agit plus seulement de répondre à un marché, mais aussi de répondre à des concurrents³³ »

Toutefois dans une économie des biens culturels où la dynamique du marché est animée traditionnellement par l'offre, cette dichotomie est loin d'être si tranchée. La stratégie ou politique éditoriale est ici investiguée comme un outil de distinction dynamique de l'activité éditoriale, du champ littéraire. C'est une conceptualisation interactionniste du *champ* bourdieusien qui anime au départ cette enquête. Il pourrait s'assimiler à une autonomisation d'un espace social dont les acteurs reconnaissent leurs pratiques, les croyances et participent activement à un système d'autorégulation par divers mécanismes comme l'*habitus* ou encore l'*illusio*³⁴. Cette phase exploratoire d'observation et de captation des discours se propose donc de documenter les effets de ces mécanismes, pour pouvoir en produire l'analyse en deuxième partie. Nous gardons à l'esprit que les éditeurs — comme d'autres professionnels du livre — ne se laissent pas facilement approcher et encore moins quand un sujet révèle les tensions internes et ses contradictions, c'est une « des résistances à l'objectivation » soulevée par Paul Dirx³⁵. La difficulté d'accès à un terrain relativement fermé dû à des réseaux

³² Paul Dirx, « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *op. cit.*, p. 72.

³³ Laurent Maruani, « Stratégies dans l'édition. Débat du 26 mars 1990, Salon du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, n°4, décembre 1990, p. 17.

³⁴ Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, 1991, p. 3-46. Également Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1992.

³⁵ Que nous avons pu observer dans le cadre du prémémoire et dont nous pouvons encore attester car plusieurs entretiens ont été déprogrammés à la dernière minute dans le cadre de cette enquête menée dans un climat non neutre selon les divers interlocuteurs de cette enquête — affirmations privées et publiques.

très exclusifs oblige à une recherche qui évolue « au gré d'ajustements successifs à l'imposition d'*hexis* verbales et corporelles³⁶ (...) pour partie pensées (...) pour partie inconsciemment acquises au fil d'une socialisation de terrain et qui échappent malheureusement à l'analyse³⁷ ».

Nous serons bien souvent à la recherche d'éléments de type microsociologique qui compléteront les observations de corpus, de mise en scène et en discours des éditeurs. Ces éléments qui « fonde[nt] l'inexpliqué³⁸ » et qui semblent échapper aux logiques strictement mécaniques du marché libéralisé des biens culturels ou à une logique de légitimation symbolique de la production éditoriale. Au cœur du travail éditorial la « démarche productive » semble cruciale dans les comportements des éditeurs³⁹. Nous cherchons à reconnaître cette pulsation éditoriale, à comprendre la fonction de sa mise en discours au regard toujours de notre thématique.

Endroit d'expression de subjectivité, dont l'influence et l'importance est par principe difficile à déceler, la production éditoriale du livre pose ainsi des problèmes heuristiques⁴⁰. Rechercher et observer ces comportements et discours contraint donc à une interprétation circonstanciée.

Pour le chercheur Paul Dirx — qui se réfère notamment ici à Bourdieu — il faut prendre en compte des

« effets qui sont engendrés par l'existence même de l'espace des maisons d'édition, espace structuré qui est au principe des écarts "représentationnels" et des luttes de définition corrélatives⁴¹ »

en insistant sur la contre-productivité de travaux de recherche soit spécifiquement dédié à une analyse économique de comportements monopolistiques par exemple, soit au contraire à des études s'intéressant seulement aux aspects politiques des prises de position qui s'effectue souvent dans les marges.

Dans notre cas, l'étude de la thématique écologique et environnementale va nous amener à débusquer ces comportements et phénomènes sur des frontières disciplinaires, dans des marges qui sont toutefois très structurantes pour un ensemble d'acteurs.

³⁶ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minit, 1980, p. 117.

³⁷ Lilas Bass, « L'éditeur de littérature consacrée face au chercheur en sciences sociales : dits, et non-dits et contrepoints heuristiques », *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. 10, n°2, p. 2

³⁸ Paul Dirx, « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *op. cit.*, p. 73.

³⁹ Hervé Renard et François Rouet, « L'économie du livre de la croissance à la crise », in Pascal Fouché (dir.), *L'Édition française depuis 1945*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 1998, p. 642

⁴⁰ Philippe Moati, « La filière du roman de la passion à la rationalité marchande ? », *Cahiers de l'économie du livre*, n°7, mars 1992, p. 103-138 (étude réalisée pour le ministère de la Culture).

⁴¹ Paul Dirx, « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *op. cit.*, p. 74 (cf. Pierre Bourdieu, *art. cit.* et Anna Boschetri, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in Roger Chartier et d'Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, T. IV, *Le Livre concurrencé*, Paris, Promodis, 1983-1986, p. 480-528.)

L'enjeu est ici d'appréhender comment les éditeurs s'approprient ce sujet d'opinion publique que sont l'environnement et l'écologie, et, comment ils lui donnent une forme, une orientation, grâce à leur fonction prescriptrice et d'organisateur de l'offre du marché. Ainsi nous pouvons nous interroger sur la façon dont l'émergence de nouveaux genres entraîne une transformation de l'offre éditoriale — comment les lignes bougent. Comment des luttes de « territoires éditoriaux » se construisent, apparaissent ou disparaissent. Mais aussi comment un sujet politisé ou d'opinion s'inscrit dans la longue durée dans un champ éditorial — exemple des sujets d'opinion qui sont devenus des sujets au long cours : questions de genres, d'identités, etc.

Cette analyse vise à faire le lien entre la mesure d'un phénomène sensible comme l'apparition sur le marché d'un « livre vert » et la construction simultanée d'un phénomène culturel/médiatique qui le porte afin de construire sa légitimité culturelle.

La perspective écologique cherche à agir comme un révélateur de pratiques stratégiques éditoriales invisibilisées en tentant de déjouer les récits habituels qui encadrent le métier d'éditeur.

Nous pouvons ici former l'hypothèse selon laquelle il existerait moins un « livre vert » auxquels correspondraient des caractéristiques intrinsèques, qu'une configuration du champ éditorial qui se structure en regard de cette thématique. La présence d'un modèle à deux « régimes éditoriaux » semble s'activer autour de deux stratégies éditoriales adoptées — à escient ou non — : d'un côté une édition qui se produit sans éditeurs qui « neutralise » cette thématique ; et, de l'autre, une édition portée par des éditeurs qui hybride la production et la « subjectivise ». Nous tâcherons de savoir si ces logiques sont antagonistes dans cette partie de l'espace éditorial ou si elles relèvent d'une autre modalité plus symbiotique.

Ces deux régimes qui animent ce champ croisent des instruments de légitimité, des récits et des visions, mais également des logiques économiques et opérationnelles.

L'analyse des discours que porte ce travail de recherche tâche de faire apparaître les engagements, stratégies décidées ou postures prises par les éditeurs qui sont le fruit de circonstances à chaque fois singulières dans une première partie. Des modèles seront présentés en deuxième partie et seront donc discutés dans un troisième temps.

I. Partie I — Collecte et synthèse des données

Les différents types de discours traités sont captés lors de prises de parole publiques diverses. Elles permettent de croiser les intentions des éditeurs, en fonction des contextes et de leurs interlocuteurs. Prise de position en salon généraliste, ou discours envers un public spécialisé, un entretien avec un éditeur, sont considérés au même titre que des discours plus « manifestes » (lancement, ou remise de prix). Cet examen sera complété d'observations de supports, de tables d'ouvrages sur les lieux où sont tenus ces discours (salons, librairies) ainsi que de supports éditoriaux plus directement.

Des thèmes subsidiaires qui s'articulent autour des outils communicationnels accompagnant les livres et les discours seront étudiés afin de comprendre leurs fonctionnalités — outil de dialogue entre professionnels, outil marketing, outil culturel et de légitimation.

Cette collecte de données, qui se fonde sur les discours d'éditeurs dans différents moments et sous différentes modalités, requiert de baliser préalablement les champs lexicaux employés. Quand est-il question d'écologie pour les éditeurs ? Comment abordent-ils cette thématique et à quel moment ils en sortent-ils, et pourquoi ? Cette partie permettra surtout de circonscrire les enjeux soulevés par ceux-ci et non de tenter une définition consensuelle et fixiste de la notion d'écologie vue par les éditeurs. Nichés entre les lignes des discours, les non-dits, les écarts dans les discours sont plus parlants sur cette question que les récits patiemment échafaudés. Que ce soit pour la littérature plus consacrée ou pour la production éditoriale plus *mainstream*

« les refus, les écueils et les maladroites [sont] autant précieux à l'analyse pour saisir en creux la manière dont l'éditeur comprend ou non son environnement social — et donc la manière dont il se pense et se présente⁴² ».

Pour nous, la manière dont les éditeurs parlent d'écologie ou présente leur vision de cette thématique à saisir comme sujet et comme objet, interrogeant aussi leurs pratiques, ne se limitera donc pas à une collection exhaustive de discours sur ce sujet, mais bien à la remise en perspective des dits et non-dits, des sujets explorés ou écartés quand cette problématique abordée est saisie. En comparant ce qui est dit sur la production éditoriale, la manière dont elle est pratiquée, avec la façon dont est

⁴² Lilas Bass, « L'éditeur de littérature consacrée face au chercheur en sciences sociales : dits, et non-dits et contrepoints heuristiques », *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. 10, n°2, 2019, p. 2.

indexée, référencée, légitimée et consacrée cette production il sera possible d'établir des « contrepoints heuristiques pour mettre en perspective les discours de l'éditeur et révéler au mieux ce qu'il dit, mais surtout ce qu'il ne dit pas⁴³ ». Sans cela, l'objet de la présente étude aurait pris le risque d'être nécessairement invisibilisés par le seul recours aux entretiens — supports de récits très maîtrisés.

⁴³ *Ibid.*

A. Les mots de l'écologie et de l'environnement d'aujourd'hui

La terminologie est un enjeu paradigmatique pour les éditeurs qui travaillent autour de la thématique écologique et environnementale. L'émergence d'une notion peut accompagner un engagement d'éditeur et vice-versa. Un prélèvement et une identification du lexique employé sont donc fondamentaux à l'analyse des discours, supports et ouvrages produits⁴⁴. Cette circonscription lexicale n'est toutefois pas un objectif en soi, car nous le verrons la thématique environnementale naît et se développe dans les tensions d'interprétation et de définition à son propre sujet. La conception de l'écologie repose plus sur un phénomène diachronique.

Nous avons pu nous rendre compte que dans un processus de repérage thématique et lexical qui fut mené dans le cadre du pré-mémoire que le contexte d'étude influence de travail analytique, et peut lui donner un angle spécifique. Les discours qui avaient été produits et auscultés l'ont été en réaction à un phénomène médiatique. Ce fut la publication d'un rapport d'un comité d'experts indépendant pointant les défaillances de transparence, d'information entre professionnels et l'absence de mesures prises pour encadrer des pratiques polluantes et nocives des professionnels du livre⁴⁵, et ce, tout au long de ce que l'on dénomme « la chaîne du livre ». De fait les acteurs et les discours choisis l'ont été pour observer la réponse mise en place par les éditeurs et les acteurs du livre dans leur ensemble en tant que « filière ». Ces discours qui avaient une fonction représentative, mais dans ce contexte particulier, employant un vocabulaire adapté à cette fonction et visée — communicationnelle. Les éditeurs parlaient « au nom » de leur profession bien que la réalité des pratiques fût extrêmement variée et variable. Cherchant la représentativité mais ne permettant pas non plus de généraliser les intentions portées par ceux-ci, il fut bien complexe de situer l'analyse qui en a découlé.

Les conclusions circonstanciées produites ont pu toutefois constituer une base pour orienter des questionnements, établir des grilles d'entretien, des protocoles d'observations.

Ce fut aussi l'occasion de distinguer les discours proches des institutions professionnelles et administratives, de ceux qui engagent les éditeurs au quotidien.

⁴⁴ Ces prélèvements sous forme de balises lexicales, ou mots clés, sont recensés à la fin de chaque retranscription dans le corpus d'annexes de cette étude.

⁴⁵ Bureau d'analyse sociétale pour une information citoyenne (BASIC), *Un livre français. Évolutions et impacts de l'édition en France — étude*, Paris, septembre 2017 ; après le BASIC c'est un autre rapport qui fait grand bruit dans la profession. Le WWF dresse un état des lieux des pratiques à risques mais aussi des leviers de développement pour une production plus vertueuse spécifiquement à la production de l'édition jeunesse : Daniel Vallauri *et al.*, *Les livres de la jungle. L'édition jeunesse française abîme-t-elle les forêts ?*, Rapport WWF, mars 2018.

Néanmoins, un biais apparu très vite : la perspective fut très technique, normative et généralisante. Les observations et récoltes de discours tenus ont donc été prioritairement traités sous cet angle — le discours dominant des acteurs qui représentent cette filière — ce qui nous a poussés à établir une définition normalisée et « normalisante ».

Dans le but d'inclure d'autres discours — ceux portés individuellement par des éditeurs qui s'expriment en leur nom et au nom de leurs stratégies éditoriales —, il est nécessaire d'ouvrir cette focale lexicale, pour pouvoir étudier de façon plus transversale les discours tenus. Il est proposé aussi de prendre chaque discours dans son ensemble signifiant, dans son contexte afin d'en examiner les sens et d'en extraire une analyse croisée.

Cette nouvelle collecte de données et ce nouveau travail d'enquête permettent ainsi une récolte et une analyse davantage qualitative. Les balises lexicales et typologiques sont exposées ici dans le but de servir en deuxième partie lors de travail d'interprétation de ces données issues de ces discours contextualisés sur cette thématique diversement interprétée. Elles permettront de comprendre comment les acteurs se positionnent les uns par rapport aux autres⁴⁶ dans l'espace professionnel de la chaîne du livre comme dans l'espace symbolique du champ littéraire.

Nous avons pu distinguer des fonctions aux termes employés lors de cette précédente enquête, et il est ici proposé de développer brièvement quelques aspects : la fonction normative de certains mots et la façon dont elle recouvre une réalité parfois, elle moins normée ; un vocabulaire qui s'interprète et qui engage ; des mots-transferts qui s'importent d'autres domaines ou d'autres langues et cultures ; enfin les catégories, qui sont des mots *méta-* et qui posent les cadres de pratiques et discours communs.

L'enjeu environnemental et écologique pris dans une stratégie éditoriale revêt un aspect technique et économique, engage aussi les éditeurs sur la communication de leur production et leurs pratiques, et, enfin expose leur vision de cet enjeu. Ces quatre fonctions — l'opérationnel, l'engagement, l'énonciation, et la représentation — se télescopent ainsi au même endroit dans les discours.

⁴⁶ Alain Suberchicot, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, H. Champion, coll. « Unichamp-essentiel », 2012, p. 14.

1. Des mots pour les normes

La fonction normative est très prégnante quand la thématique environnementale et écologique apparaît. Le vocabulaire qui vise à « normer » les pratiques industrielles ou techniques des éditeurs s'assortit de nombreux sigles qui font référence à un corpus qui fait autorité dans le secteur spécifique de l'édition mais aussi ailleurs. Ce sont des règlements, des chartes — très peu souvent des lois. Le développement durable, les labels, la RSE⁴⁷, les normes ISO imprègnent toujours les discours institutionnels et ceux qui portent la voix d'une filière ou d'une profession — les éditeurs, les imprimeurs etc. Ainsi les labels — qui sont le pendant technique et opérationnel de ces « principes normatifs sans norme⁴⁸ », convoyant avec eux la fonction de la marque déposée à usage commercial — semblent être les enjeux communs et structurants pour ces professionnels et ces institutions.

2. Un vocabulaire *ad hoc* source et support d'interprétations

Outils de discussion et d'interrogation, les néologismes ponctuent les discours des éditeurs qui prennent la langue de cours en innovant dans la production éditoriale. Les mutations dans la langue — notamment autour du préfixe « éco » et ses dérivés — pour nommer/identifier de concepts et des pratiques contribuent à faire émerger un nouvel espace éditorial. Là encore les enjeux de lexique sont divers : technique, disciplinaire/spécialisation, politique, communicationnel...

Ces mots n'ont pas vocation à figer les postures et les positionnements mais au contraire à provoquer des mouvements et des échanges :

« Le terme [écologie] est problématique – ça implique qu'on doit discuter, ce qui pour moi est essentiel – mais il est bien vivant et stimulant⁴⁹ ».

La construction d'un lexique « boîte à outils » pour chaque éditeur et pour les acteurs du monde du livre — ou encore les parties prenantes qui s'y incluent sur cette question — se présente comme un défi stratégique source de distinction pour les maisons d'édition sur le marché du livre.

⁴⁷ La « responsabilité sociale des entreprises » se réfère à un corpus ISO précis : l'ISO 26 000. L'enjeu pour les entreprises est de mettre en place une démarche, sous forme généralement de charte, permettant de faire un lien entre un objectif macrosocial prônant une éthique vertueuse, et la satisfaction des parties prenantes de l'entreprise lui assurant un développement économique conforme à ses attentes.

⁴⁸ Jacques Theys, « À la recherche du développement soutenable : un détour par les indicateurs », in M. Jollivet (dir.), *Le développement soutenable, de l'utopie au concept*, Paris, Elsevier, 2001, p. 269-279. Cité par Franck-Dominique Vivien, « Sustainable development : un problème de traduction », *Responsabilité & environnement*, n°48, octobre 2007.

⁴⁹ Hervé Kempf, « Écologie et actualité : pourquoi les marges nous transforment », *Un sol commun*, *op. cit.*, p. 28.

Ces balises lexicales spécifiques à l'interprétation des éditeurs permettent *in fine* d'une mise en perspective des interprétations et des stratégies observées et constatées. Et d'interroger leurs emplois : sont-ils circonscrits à certains éditeurs faisant ainsi émerger un espace éditorial spécifique ? Ou bien sont-ils employés, repris, de façon plus consensuelle et transversale ?

Exemples de termes apparus ⁵⁰ prenant pour racine « éco- »	écoresponsable	écoterrorisme
	écosystème	écopoétique
	écologiste	écocritique
	écologique	écolittérature
	ecotopia	écoconçu

3. Flux allers et retours :

Développons ici un instant la fonction de transfert et d'interprétation qui réside dans les traductions et importations en nous penchant sur le cas du mot « environnement » interprété et construit en langue anglaise et française. Puis, évoquons les notions de « conservation/protection » des mots transparents mais ambivalents.

Selon les historiens et d'autres spécialistes de l'histoire environnementale/écologique, les termes qui articulent aujourd'hui les discours et pensées sur ces thèmes, témoignent d'emprunts, de navigations aller-retour entre la langue française et anglaise. Elles y ont incorporé une vision hautement liée à leurs propres histoires, leurs propres territoires et leurs cultures.

Ainsi l'anglais fait apparaître la « *wilderness* » — difficilement traduisible en français — concept vraisemblablement lié à la construction historique récente et soudaine des États-Unis qui s'est faite par l'accaparement d'un territoire présumé « sauvage » — contrairement à la généalogie historique européenne et française qui n'est pas fondamentalement marquée par un récit similaire. L'anglais et le français s'approprient des termes chacun à leur tour, en voici deux exemples paradigmatiques.

⁵⁰ Nous trouverons dans les annexes à la fin de chaque retranscription une liste de mots clés répertoriant les concepts et locutions extraits de celles-ci.

(1) *Environnement*

« Le concept d'environnement semble appartenir à la catégorie de concepts dont la définition est controversée, ce que Walter Bryce Gallie nomme « an essentially contested concept » (1956); le discours à son sujet est traversé par des lignes idéologiques multiples⁵¹. »

En France, le mot « environnement » apparaît récemment, en 1964 dans *Le Robert* qui indique aussi le XIII^e siècle : pendant plusieurs siècles, c'était devenu un mot anglais avant de redevenir un mot français, très récemment⁵².

L'« *environment* » qui provient du français, est devenu un concept scientifique en migrant dans la langue anglaise et se chargeant d'une interprétation décentrée de l'humain, conférant au non-humain une certaine autonomie conceptuelle. Réimportée en français, l'« environnement » a gardé ces charges conceptuelles. C'est le terme d'« écologie » qui sert davantage de bases théoriques en français. C'est « un écologisme non-centré qui ne sépare pas les problèmes de la planète d'autres problèmes sociaux et [qui] considère donc l'humain et le non-humain comme intimement reliés⁵³ » qui apparaît en France, quand la langue anglaise propose une philosophie de l'environnement, un « biocentrisme ou écocentrisme, insistant sur les valeurs inhérentes du monde non humain⁵⁴ ».

Le terme « environnement » surgit dans la langue des historiens au début des années 1970. Jusque-là, en particulier par Lucien Febvre, il est vu comme un terme anglais marqué par le déterminisme, auquel il faut préférer une définition plus ouverte de « tout ce qui environne l'homme » au sens de Taine⁵⁵. (...)

La réintroduction en langue française de ce terme se fait sur une modalité particulière : l'environnement emprunte les voies institutionnelles promues par des démarches internationales — celles qui apparaissent notamment dans les années 1960-1970 :

Diffusé par les organismes internationaux comme l'OCDE, le terme est intimement lié à l'institutionnalisation de l'environnement, marquée par la création en 1971 du premier ministère de la Protection de la nature et de l'environnement français⁵⁶. Cette origine technocratique, et nullement environnementaliste comme aux États-Unis, suscite donc dès le départ la méfiance

⁵¹ Gallie Walter B., « Essentially contested concepts », *Proceedings of the Aristotelian Society*, n° 56, 1956, p. 167-198.

⁵² À l'occasion notamment de la nouvelle politique d'aménagement des territoires (cf. « Naissance du "ministère du XXI^e siècle" », *Vraiment durable*, 2013, vol. 2, n° 4, p. 129-153. Bernard Barraqué a d'ailleurs illustré l'influence des aménageurs dans le processus d'institutionnalisation de l'environnement.

⁵³ Stéphanie Posthumus, « Écocritique et écocriticism », in David, Sylvain et Mirella Vadean (dir.), *La pensée écologique et l'espace littéraire*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahier Figura », vol. 36, 2014, p. 23.

⁵⁴ Voir Kerry Whiteside, *Divided Natures: French Contributions to Political Ecology*, Cambridge, MIT Press, 2002.

⁵⁵ Lucien Febvre, *La Terre et l'évolution humaine* (1922), Paris, Albin Michel, 1970, p. 43, 131.

⁵⁶ Florian Charvolin, *L'invention de l'environnement en France*, Paris, La Découverte, 2003.

des historiens : alors que Pierre Georges, du côté des géographes, accepte l'extension pratiquement illimitée du terme, Emmanuel Le Roy Ladurie dénonce le danger de céder aux impératifs de la mode, thème promis à une longue postérité^{57, 58}.

Au-delà du jeu sur les mots, il s'est agi d'un tournant important car, jusqu'alors, l'attitude des naturalistes était de considérer que la nature devait être préservée vierge, « la nature pour la nature ». Ce changement de dénomination a traduit une évolution importante de l'idée : il faut protéger la nature et l'homme dans la nature, l'un ne va pas sans l'autre. Il exprimait l'évolution de la mentalité de ceux qui œuvraient pour la protection de la nature.⁵⁹

(2) *Entre protection et conservation*

Les idées sous-jacentes à l'émergence des notions et termes employés dans les discours ici étudiés sont marquées par des emprunts. Elles tendent à orienter les visions des acteurs ; les oppositions, nuances sur un même sujet peuvent y trouver leur origine :

« En anglais, *protection* signifie en quelque sorte « mise sous cloche » et *conservation* implique la réintégration de l'homme dans la nature (...) En français, c'est l'inverse ! Un conservateur est presque par définition quelqu'un qui veut garder en l'état (on parle de la conservation des monuments historiques), un protecteur admet au contraire un éventail de mesures qui vont de l'absence d'intervention à une gestion active. Cette ambiguïté linguistique source de bien de quiproquos s'est greffée sur une évolution des idées.⁶⁰ »

Il est important de garder ces éléments et ces mouvements de la langue et des concepts à l'esprit afin de comprendre aussi les diverses appropriations bibliographiques et conceptuelles des éditeurs et de leurs auteurs dans la suite de notre enquête.

4. Typologies et corpus

Enfin les mots qui représentent des catégories confèrent une signification « *méta* » aux discours. Elle élabore des récits et représentations communs aux éditeurs et acteurs du livre en général. Ce langage est très structurant dans les processus de

⁵⁷ Pierre George, *L'environnement*, Paris, PUF, 1971, p. 5-7 et 126 ; Emmanuel Le Roy Ladurie, « Histoire et environnement », *Annales ESC*, 29-3, mai-juin 1974, p. 537.

⁵⁸ Locher Fabien, Quenet Grégory, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol.4, n° 56-4, 2009, p. 7-38.

⁵⁹ « Serge Antoine s'était appuyé sur le Centre interdisciplinaire de socio-écologie pour répandre des idées et propager l'essai d'une terminologie environnementale. Lorsque fut créé ce Centre, on choisit de l'appeler « L'homme et son environnement » et non « L'homme et son milieu ». Ce choix s'inspirait de ce qui se passait aux États-Unis. La source américaine est très claire : le mot était passé du français à l'anglais, de l'anglais à l'américain et il nous revenait au travers de l'Atlantique, où la notion d'environnement était portée par des bâtisseurs plus que par des observateurs, en fait par des personnes hybrides. », in « Naissance du "ministère du XXI^e siècle" », *Vraiment durable*, vol. 2, n° 4, 2013, p. 129-153.

⁶⁰ Jean-Pierre Raffin, « De la protection de la nature à la gouvernance de la biodiversité », *Écologie & politique*, vol. 1, n°30, 2005, p. 97-109.

légitimation éditoriaux, mais aussi dans la reconnaissance de marchés, de niches et de publics. Ainsi nous pouvons ici explorer quelques outils de référencements qui nous permettent de présenter des acteurs et des enjeux que nous rencontrons dans les discours rapportés et qui nous seront aussi utiles en deuxième partie.

La thématique écologique constitue-t-elle un corpus identifié clairement par les différents acteurs du livre ? Un bref exercice d'étude de la typologie Dewey est éclairant sur cette question et renvoie aux problématiques soulevées par les libraires qui sont traitées à la marge mais qui atteste d'un corpus récent, mouvant qui définit encore ses contours⁶¹. Ce descriptif typologique permettra de comprendre si un éditeur cherche à investir une « niche », ou bien si sa stratégie éditoriale se veut plus large.

Aux yeux des bibliothèques existe-t-il des livres verts ? Les témoignages de libraires qui croisent ici ceux de deux éditeurs sont tout à fait éclairant au sujet de la typologie des ouvrages qui apparaissent dans le champ de l'environnement, de l'écologie, et des livres « verts ». Pour aider l'identification et, plus loin, l'analyse, voici quelques éléments.

a) Dewey et la thématique écologique et environnementale

Écologie	Écologie marine 577.7
Écologie (biologie générale) 577	Écologie végétale 580
Écologie animale 591.7	Environnement
Écologie des déserts 577.5	Environnement (droit) 344
Écologie des eaux douces 577.6	Environnement (économie) 333.7
Écologie des forêts 577.3	Environnement (généralités) 363.7
Écologie des montagnes 577.5	Environnement (sociologie) 304.2
Écologie des prairies 577	
Écologie humaine (sociol.) 304.2	

⁶¹Voir les interventions de Mélanie Cartier et Anaïs Massola, dans les retranscriptions commençant respectivement aux p. 286 et 273.



fig. 1 — Extraction base de données Électre pour le référencement « Dewey 304.2 », juillet 2019

b) Exemple que trouve-t-on à « 304.2 Écologie humaine » ?

En nous plongeant dans l'outil Électre à la sous-rubrique « 304.2 Écologie humaine », les références trouvées nous indiquent que :

- il s'agit de non-fiction majoritairement (1755 références) ;
- c'est un sujet qui intéresse la presse papier (105 références) et radio dans une moindre mesure (44 références) — mais peu télévisuelle ;
- le genre « essai » est bien représenté c'est une mystérieuse catégorie « aucun genre » qui domine ;
- le thème principalement traité est l'« environnement » — et relègue la société, l'économie très loin dans les thèmes traités, ce qui peut apparaître étrange pour une catégorie Dewey intitulée « écologie humaine (sociologie) ».

Ces premiers éléments permettent déjà de noter des incohérences entre appellation et sujet, et dans l'identification des caractéristiques des ouvrages qui sont regroupés sous cette typologie.

c) Typologies des maisons La Plage, Rue de l'échiquier et Wildproject

Procédant au même examen préalable, il est possible de faire apparaître des caractéristiques typologiques des corpus des éditeurs croisés lors de cette étude dont les stratégies éditoriales seront explorées plus précisément grâce à des données extraites de la base Electre.

La Plage est référencée avec près de 500 entrées (488 non-fiction et 13 fictions) dont un succès notable en 2016 figurant dans les meilleures ventes. Faisant l'objet d'une dizaine d'articles de presse et d'une dizaine de passages télévisuels ce qui tend à la démarquer de moyenne sur ce dernier point. Ici le genre est plus clairement défini : il s'agit bien d'ouvrages pratiques (418 références), et d'essais dans une autre mesure :

- Ouvrages pratiques (418) ;
- Documents, essais (25) ;
- Edition spécialisée (24) ;
- Aucun genre (15) ;
- Ouvrages de références (15) ;
- Rayon poche (14) ;
- Jeunesse (12) ;
- Guides (Tourisme) (6).

On pourra remarquer ici la présence d'ouvrages d'« aucun genre » suffisamment nombreux pour être mentionné ainsi que des « ouvrages de références » qui n'indiquent pas de genres caractérisés. Les thèmes sont eux très divers, bien que l'« art de vivre » se distingue nettement — d'autres thématiques émergent en second plan : bien-être et santé (71 références) dans une moindre mesure et, enfin, de loisirs, spiritualité et *parenting* à la marge (une vingtaine de références pour chacune de ces catégories) :

- Art de vivre (291) ;
- Bien-être et santé (71) ;
- Loisirs (39) ;
- Religions (27) ;
- Famille (19) ;
- Jeunesse (12) ;
- Environnement (9) ;
- Médecine (7) ;
- Bandes dessinées (4) ;
- Psychologie (6) ;
- Société (4) ;
- Construction (4) ;
- Sciences (3) ;
- Agriculture, Forêts (2) ;
- Technologies (2) ;
- Économie (2) ;
- Pays et peuples (2) ;
- Arts (1) ;
- Sports (1) ;
- Arts décoratifs (1) ;
- Politique (1).

Le public visé par la maison d'édition est clairement du « grand public » (480), l'édition destinée à la jeunesse étant une activité marginale (12) et pour la production d'ouvrages destinés à un « public spécialisé » reste anecdotique (9). Le catalogue se compose avec pas moins de 26 collections dont les auteurs sont pour leur écrasante

majorité français (429). Toutefois de nombreuses nationalités ont ponctuellement conviées pour l'élaboration des ouvrages (États-Unis, Allemagne, Royaume-Uni, Suisse, Canada, Belgique, Inde, Pays-Bas, Suède, Italie, Autriche, Russie, Liban, Corée du Sud, Géorgie). Ainsi une trentaine de livres sont des traductions de l'anglais et une quinzaine de l'allemand).

La classification Dewey révèle des thématiques cohérentes avec ce catalogue :

- 300 sciences sociales (94) ;
- 600 technologies (58) ;
- 700 arts (18) ;
- 100 philosophie (7) ;
- 800 littérature (6) ;
- 900 histoire (2) ;
- 500 sciences naturelles (2).

Avec 57 ouvrages programmés ou sortis en 2019, La Plage est devenue au cours de ces dernières années une maison d'édition d'envergure — un seuil est franchi en 2010-2011 avec une production annuelle de plus d'une trentaine de titres.

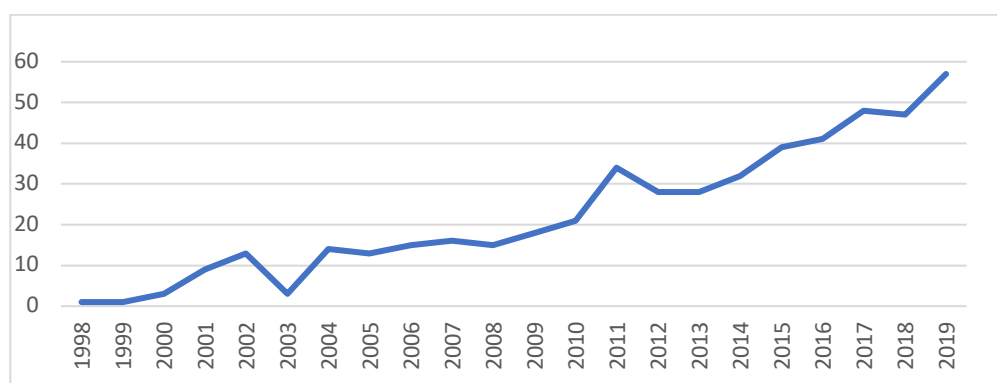


fig. 2 — Tableau de l'évolution des sorties d'ouvrages des éditions La Plage entre 1998 et 2019

Les éditions Rue de l'échiquier sont comptabilisées avec 173 livres non-fiction et 26 ouvrages de fiction. Si la radio et la télévision ne mentionnent pratiquement pas ses ouvrages, la maison d'édition bénéficie d'une couverture presse plus importante (49 articles référencés). Les documents et essais représentent plus de cent références et reste le genre le plus représentatif. Les ouvrages pratiques sont dénombrés à une vingtaine d'exemplaires, la littérature fait figure de genre à l'état expérimental (5 exemplaires) et enfin il est possible d'observer une vingtaine d'ouvrage — un nombre non négligeable étant donné la taille du catalogue — d'ouvrages d'« aucun genre ». L'extraction Électre est ici plus fournie et plus détaillée que pour la maison d'édition La Plage. Il est possible de consulter les thèmes de prédilection : économie (37), la jeunesse (24), les « arts de vivre » (22), l'environnement (19), la société (17), l'agriculture, la BD, la politique et la santé ferment cette marche. Le public visé est ici

renseigné, il s'agit pour la grande majorité d'un « grand public » mais le « public spécifique » n'est pas complètement délaissé avec plus d'une cinquantaine d'ouvrages. Quelques coéditions ont été produites, quelques traductions également (14 de l'anglais, 14 de l'américain, et aussi un ouvrage en japonais, italien, coréen, allemand, espagnol ou encore chinois, ce qui est intéressant à noter — il s'agit d'importation d'ouvrage jeunesse pour la plupart de ces « expérimentations »).

Il est aussi notable de constater qu'une vingtaine de collections sont animées au sein de la maison d'édition, de la BD, à la fiction, en passant par une nouvelle collection « Incisives » plus politique, ou bien l'« écopoche ». Les auteurs sont pour leur grande majorité français (184). Plus intéressant, dans cette base d'éditeur apparaît la nomenclature Dewey :

- 300 sciences sociales (94) ;
- 600 technologies (58) ;
- 700 arts (18) ;
- 100 philosophie (12) ;
- 800 littérature (6) ;
- 900 histoire (2) ;
- 500 sciences naturelles (2).

La maison d'édition Wildproject apparue en même temps que Rue de l'échiquier propose un catalogue tourné vers la théorie et la littérature importée. Le catalogue est ici plus ramassé et compte 71 titres de non-fiction pour 7 titres de fiction. La presse s'intéresse à ces ouvrages de genre documentaire pour la plupart (61 références) ; la littérature représentant un volume marginal (8). Pourtant les thèmes référencés sont assez diversifiés :

- Littérature moderne (13) ;
- Environnement (12) ;
- Société (8) ;
- Sciences (6) ;
- Philosophie (5) ;
- Architecture (4) ;
- Politique (4) ;
- Arts (3) ;
- Musique (3) ;
- Économie (2) ;
- Etc.

Dans l'ensemble le corpus de cette maison d'édition rassemble surtout des sciences humaines et des arts. Bien que les sujets abordés puissent paraître

spécialisés, les ouvrages sont référencés pour la plupart « grand public », le « public spécifique » étant visé par 27 entrées.

Une petite dizaine de coéditions ont été réalisées — notamment avec La Découverte et Robert Laffont — ; si cette pratique ne relève pas d'une logique systématique, elle n'est pas non plus marginale pour l'étendue en regard de l'étendue du catalogue. Pour cette maison d'édition il est aussi notable de pointer les différentes nationalités d'auteurs qui sont répertoriées. Si les auteurs français dominant, les auteurs états-uniens sont bien représentés :

- France (69) ;
- USA (20) ;
- Royaume -Unis (5) ;
- Canada (4) ;
- Norvège (3) ;
- Belgique (2) ;
- Japon (2) ;
- Allemagne (1) ;
- Suisse (1) ;
- Italie (1) ;
- Pologne (1) ;
- Brésil (1).

Enfin là encore il est possible de consulter le référencement Dewey de ces ouvrages :

- 300 sciences sociales (25) ;
- 700 arts (17) ;
- 800 Littérature (14) ;
- 500 sciences naturelles (9) ;
- 100 philosophie (8) ;
- 900 histoire (5) ;
- 600 technologie (1).

Enfin, il est intéressant de retourner cette logique afin de localiser sur la base de données Électre les ouvrages « aucun genre », ou encore de prendre en exemple un ouvrage afin de voir où celui-ci se situent et quelle typologie/caractéristique lui sont attribuées.

Qu'est-ce qu'un ouvrage « aucun genre » chez La Plage ?

	Titre	Editeur	Thème	Dewey	Date
	Les secrets du yoga	la Plage	Bandes dessinées	741.56	21/08/2019
	Insolente Veggie : ils sont parmi nous !	la Plage	Bandes dessinées	741.56	18/10/2018
	Insolente Veggie : mort à la viande !	la Plage	Bandes dessinées	741.56	19/10/2017
	L'antispécisme c'est pas pour les chiens ! : les nouvelles	la Plage	Bandes dessinées	741.56	03/11/2016
	Insolente Veggie : une végétalienne très très méchante	la Plage	Bandes dessinées	741.56	08/10/2015
	Ecohabiter : des maisons écologiques	la Plage	Finitions	643	13/10/2009
	Nobel alternatif : 13 portraits de lauréats	la Plage	La terre et l'environnement, écologie	363.7	27/11/2008
	Rénovation écologique : transformer sa maison au natur	la Plage	Travaux généraux	690.2	22/10/2007
	Manuel de construction écologique : murs en paille, en t	la Plage	Travaux généraux	690.2	08/11/2006
	La fessée	la Plage	Psychologie individuelle des enfants et	155.4	22/09/2004
	Les végétariens : raisons et sentiments	la Plage	Coutumes alimentaires	394.12	06/02/2002
	La non-violence active : 100 questions-réponses pour ré	la Plage	Contestations et activisme	303.61	22/08/2001
	La mondialisation : 100 questions-réponses sur Seattle,	la Plage	Répartition des richesses	339.5	11/04/2001
	La fessée : 100 questions-réponses sur les châtimen	la Plage	Psychologie individuelle des enfants et	155.4	11/04/2001
	Le loup : 100 questions-réponses sur une réapparition	la Plage	Mammifères terrestres	599	30/10/2000

fig. 3 — Extraction base de données Electre, juillet 2019

Les thématiques liés aux ouvrages « aucun genre » sont diverses ainsi que leur référencement Dewey, cependant nous notons que les BD, bien qu'avec des dates de parution régulières et espacées, sont toujours catégorisées « aucun genre ».

À quelle typologie/catégorie répondent les ouvrages « Zéro Waste » de Rue de l'échiquier sortis en 2019 ?

	Titre	Editeur	Thème	Dewey	Genre	Date
	Territoires zero waste : guide pratique pour révolutionner	Rue de l'échiquier	Pollutions	363.72	Essais	11/07/2019
	Mon défi rien de neuf : le guide pour consommer autrem	Rue de l'échiquier	Vie quotidienne et pratique	640.73	Conseils pratiques	20/06/2019

fig. 4 — Extraction base de données Electre, juillet 2019

Les deux ouvrages « Zéro Waste » présentés lors de l'anniversaire de la maison d'édition prévus pour une sortie durant la période estivale sont référencés dans des typologies et catégories bien différenciées : un essai sur le thème des pollutions (Dewey 363.72) et un ouvrage pratique au thème « vie quotidienne et pratique » (Dewey 640.73). Si ces deux ouvrages adoptent en effet deux angles différents et cherchent à toucher deux publics également différents — des acteurs des politiques publiques et des citoyens actifs dans un cas, un grand public dans l'autre —, ils témoignent d'une complémentarité d'approches désirée par l'auteur et l'éditeur. Rapprocher ces deux ouvrages reste complexe au regard de cette catégorisation. Ici le nom de la maison et sa renommée, son orientation, sont des clés d'orientation fondamentales.

B. Entretiens et prises de parole publique des éditeurs

Le travail d'enquête du côté des éditeurs commencé l'année dernière est ici poursuivi afin donc de discerner les stratégies des éditeurs menées en leur nom propre mais aussi au nom de leur profession. La mise en scène des discours, autant que ce qui y est dit, est ici est l'objet de notre attention. L'étude du contexte d'énonciation et des modes d'expression est ce qui permet de comprendre les différents leviers rhétoriques et théoriques à l'œuvre. Comment les éditeurs que nous rencontrons se saisissent de l'enjeu environnemental et écologique dans leur stratégie éditoriale ? Comment ces phénomènes apparaissent-ils dans leur production et dans leur discours ? Et pourquoi ? Font-ils évoluer leurs pratiques ou leur positionnement dans le champ éditorial ?

Dans cette partie, les points de focalisation sont le lexique, les postures et les registres employés, les modalités de distribution de la parole et enfin le contenu des discours eux-mêmes.

La stratégie ou politique éditoriale se fonde sur la construction d'un catalogue, de ses collections, son histoire, son évolution et ses interactions avec les autres membres de l'espace social, institutionnel et symbolique que constitue le monde du livre. L'éditeur est évidemment un acteur central de cet enjeu. C'est une conceptualisation interactionniste du *champ* — tel que défini par Bourdieu — qui anime cette enquête *a priori* comme nous avons pu l'annoncer précédemment. Cette partie propose de relever et documenter les effets de mécanisme d'influence et d'interaction, puis de les discuter et analyse en seconde partie.

Avant donc de prendre du recul sur ces effets de réseaux ou de langages, l'enquête qualitative menée auprès des éditeurs est conduite sur la base d'entretiens semi-directifs complétés par des observations des actions réellement mises en œuvre et des supports des discours énoncés qui rendent tangible ce qui est dit. Il sera tout aussi crucial de comprendre leur ressenti de cette question que d'apprécier le vocabulaire employé à cet effet, ou que de noter les concepts, techniques, ou pratiques mobilisées dans les stratégies d'édition et de production éditoriale.

L'investigation menée doit pouvoir recueillir de multiples aspects — économique, structurel, culturel, symbolique — qui sont les facettes indissociables d'une problématique environnementale et/ou écologique — dont la nature est intrinsèquement diffractée.

Il faut également distinguer les différents destinataires de ces prises de paroles : parfois ce sont les professionnels du secteur du livre — spécialisés ou non —, parfois l'institution d'État, parfois les lecteurs, ou encore un « grand public » encore plus abstrait.

L'éditeur est une figure culturelle forte dont le discours détient un rôle hautement prescripteur dans son espace symbolique et social. D'un côté c'est un industriel de la culture, qui légitime des pratiques et des savoir-faire, de l'autre, c'est un acteur culturel qui peut légitimer un sujet comme un fait littéraire.

Cette phase d'observation et d'enquête cherche aussi à débusquer de nouveaux récits dont les éditeurs seraient à l'initiative — ou repris et adaptés par ceux-ci. Le travail lexicologique est l'occasion de faire apparaître des « innovations » dans ces récits et dans l'*illusio* porté par les éditeurs, les symboles ou les références convoqués, et de les contextualiser. Cet *illusio* est un outil sociologique ici cardinal. Il manifeste l'adhésion d'un agent social à un champ d'appartenance sur la base d'un ensemble de croyances à la base d'un récit commun, d'un jeu d'interactions, et non sur une adhésion éclairée et rationnelle à des normes et valeurs⁶².

Un point de vigilance méthodologique a émergé lors de la précédente phase d'enquête, comme nous l'avons évoqué : les éditeurs, plus que tout autre acteur de la chaîne du livre, ont mis au point différentes stratégies de communication qui tendent à pré-interpréter leurs pratiques et leurs intentions. L'entretien individuel n'est pas exempt de ce phénomène, il a même tendance à le renforcer, l'éditeur pouvant interpréter rétrospectivement ses actions et choix. Ce problème de la distance sur la pratique racontée se double également d'un manque de positionnement éclairé de l'interlocuteur dans son champ. Il peut, à dessein ou non, occulter une partie des acteurs avec lesquels il peut pourtant interagir ou réinterpréter ces relations. Mais, dans notre cas, nous ne cherchons pas à rendre un récit fidèle mais nous cherchons à déceler les interférences entre les acteurs gravitant autour d'une thématique. « Essentialiser » le discours pour un éditeur tend à induire que sa fonction précède et conduit son action. L'éditeur n'est pas un acteur dont la parole est déconnectée d'enjeux personnels, au contraire. Il nous faut être en capacité de réceptionner ces mots — ou demi-mots — et de pouvoir s'en saisir. Ce récit individuel est donc précieux mais il est à confronter à d'autres témoignages. Car c'est bien les dynamiques entre les acteurs, internes et externes à cet espace, avec les éditeurs qui nous intéressent.

Les discours sont donc pour la plupart très maîtrisés — qu'ils soient donnés en public, en présence de confrères ou bien même lors d'entretien individuel. Aucun éditeur ne déroge au fait que sa profession est porteuse d'un *illusio* élaboré et solide. De nombreux récits peuplent l'imaginaire des professionnels du livre et de ses interlocuteurs. Ils se révèlent dans la confrontation des acteurs sur des enjeux

⁶² Pour cette interprétation nous nous référerons à Pierre Bourdieu, « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°13, février 1977, p. 4-43 ; mais aussi bien évidemment à *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1979.

communs. Il semble donc intéressant d'étudier en plus des discours individuels, ceux tenus par éditeurs en présence d'autres acteurs ou éditeurs.

Certaines modalités de discours ou techniques — comme le « *storytelling* » — sont donc des occasions de lever le voile sur la réalité des pratiques ou sur les intentions des éditeurs. La mise en scène doit être comprise et prise en compte afin de contextualiser les prises de parole plus informelles. Ce sont des occasions de faire apparaître des d'autres discours, plus rares, moins maîtrisés par les éditeurs. Nous sommes encore plus attentifs aux glissements, flottements et tensions dans les arguments développés. La thématique écologique peut pousser les éditeurs hors de leurs retranchements habituels, mais ils restent aussi assez équipés pour faire face à ces moments d'équilibrisme.

Enfin la distribution des rôles et des responsabilités dans la chaîne du livre, telle que perçue par les éditeurs renseigne sur leurs propres postures et stratégies. Les modalités de prise et de distribution de la parole manifestent la position des acteurs dans leur espace social et symbolique, gardons ce phénomène structurant à l'esprit.

L'objectif de ce travail d'observation et de recueil de paroles consiste aussi à savoir si le rôle de l'éditeur est l'objet de dissonances entre la pratique éditoriale et l'approche de la problématique écologique ou environnementale. Nous nous attachons ici à une dissonance inspirée de celle étudiée par Bernard Lahire qui identifie des profils culturels individuels dissonants « mêlants pratiques de légitimités différentes⁶³ ».

⁶³ Frédérique Giraud, « Acteur pluriel », in Anthony Glinier et Denis Saint-Armand (dir.), *Le lexique socius*, ressources-socius.info ; cité dans cet article notamment : Bernard Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2004.

Collecte et analyse des retranscriptions

Comment se télescopent donc tous ces récits, discours et intentions éditoriales ? Que mettent en place les éditeurs dans leurs stratégies éditoriales en regard de l'écologie et de l'environnement ? À qui s'adressent-ils ? Et dans quel contexte ces récits et stratégies apparaissent-ils ? Cette partie de l'enquête vise à scruter des discours d'éditeurs — accompagnés parfois d'autres acteurs du livre et aussi d'acteurs externes à ce milieu — dans divers contextes.

Table-ronde, entretien semi-dirigé, discours de remise de prix, question en journée professionnelles, ces retranscriptions⁶⁴ permettront de revenir sur les enjeux de métiers, de filière et de définition de la question environnementale et écologique tels qu'ils apparaissent à ces acteurs et comment ils s'en saisissent.

Les stratégies des éditeurs recouvrent deux réalités, celle en amont de la chaîne du livre comme outil de production industriel et, en aval, celle d'un processus de valorisation culturelle. Partagent-ils une vision commune ou du moins partagée sur cet enjeu ? Comment nous en font-ils part ? De quelle manière ces récits communs articulent-ils réalité industrielle et réalité culturelle ? Ces récits sont-ils des instruments de légitimation ? À l'échelle d'une filière, quels acteurs parlent au nom de la profession ? S'engagent-ils dans leurs discours ? Comment légitiment-ils leur place et leur parole ? À quels problèmes disent-ils être confrontés ? Quelle vision ont-ils de leur place dans la chaîne de valeur et la chaîne de production ?

La vision commune tend à être posée en raison des divers événements regroupant les éditeurs publiquement face au grand public et à l'interprofession (Livre Paris), mais aussi entre les éditeurs et professionnels du livre proche des éditeurs (journée livre & environnement SNE, CNL, BNF). Quelles perspectives adoptent-ils et comment ce point de vue les positionne sur l'échiquier éditorial ?

Enfin, nous ferons également un relevé des récits personnels qui émaillent ponctuellement ces prises de paroles. Plus que des simples exercices de style personnels, ce sont des moments d'activation de fonction symbolique du discours, de légitimation de rôle de l'acteur dans son champ, et de fabrication de récits communs. La volonté d'inclure ces pratiques discursives s'est manifestée à la suite du travail préliminaire que nous avons pu mener, constatant que chaque intervention s'accompagnait souvent — voire systématiquement — d'un récit personnel en lien plus ou moins lointain avec l'engagement sur le sujet de l'écologie. Cet usage du « *storytelling* » décliné sous diverses formes et pour divers sujets nous a interrogés et cherche donc à être intégré pleinement dans cette observation puis dans cette réflexion.

⁶⁴ En annexe à partir de la p. 228.

1. Prise de parole publique d'éditeurs et acteurs du livre

a) Journée CNL/SNE Livre, lecture et environnement

Nous proposons ici une synthèse des discussions abordées lors d'une série de tables-rondes dédiée aux professionnels du livre et consacrée l'exploration de la problématique environnementale. Cette rencontre est abordée sous l'angle d'une filière industrielle soutenue par les institutions d'état cherchant à valoriser les pratiques « durables » qui ont déjà cours dans l'industrie du livre. L'évènement se tient au CNL dans l'hôtel cosu rue de Verneuil ; c'est le deuxième temps d'une série de deux journées dont la première s'est tenue en décembre 2018 dans un autre lieu à forte légitimité institutionnelle et symbolique, la BNF. Les professionnels avaient été alors conviés à réfléchir sur les enjeux techniques que la thématique environnementale soulève. La retranscription du discours institutionnel de cette journée de mars clôt quant à lui une série de discussions autour de la structuration économique et industrielle de la filière et aux « politiques publiques visant à encourager et faciliter les pratiques éco-responsables et interrogera la place de la bibliothèque au cœur de la filière publique du livre et de la lecture durables⁶⁵ ». Cet événement est organisé par la mission « développement durable » du ministère de la culture représentée par Madame Monique Barbaroux, la direction du livre et de la lecture représentée par Nicolas Georges, le CNL représenté par Vincent Monadé qui s'exprimaient en début de journée, et la BNF.

Voici quelques éléments de synthèse de cette journée et de son moment de clôture/conclusion.

Le livre est considéré comme un objet culturel intouchable à de nombreux titres — symboliquement, patrimoniallement —, si des mesures éco-responsable doivent être prises, elles concernent des aménagements à la marge de pratiques non fondamentalement remises en cause. Il s'agit avant tout de s'assurer que les acteurs de la chaîne se conforment à l'idée de faire mieux sans bousculer leurs habitudes. Les pistes évoquées : la labellisation, la rationalisation des transports routiers, la coopération entre acteurs, la communication sur les pratiques favorables.

L'écoconception est une terminologie qui sera plusieurs fois employée pour évoquer la fabrication du livre de manière connexe à l'usage d'énergies renouvelables, ou encore l'usage de recyclés — qui sont toutefois des pratiques tout à fait marginales⁶⁶. Ce terme est aussi employé de façon plus abstraite, en analogie avec la « co-construction », une co-élaboration participative de projet par exemple, pour un soutien à la mise en place de la RSE dans les entreprises.

⁶⁵ Extrait du programme distribué lors de la journée.

⁶⁶ Le recyclé représente moins de 5% du papier d'usage graphique.

La modalité du circuit-court est discutée lors d'une table-ronde qui se focalise sur les territoires d'Outre-mer qui incarne l'impasse d'un circuit du livre complètement centralisé et rigide. Ces territoires ont vocation à devenir prochainement des espaces d'expérimentation pour une distribution adaptée sans être un circuit de seconde zone. Des problématiques techniques sont abordées notamment celles du stockage de livre et du papier qui seraient sensibles au climat tropical. Une autre problématique soulevée est celle de la volumétrie qui ne permet pas aux acteurs locaux de rentrer dans une discussion solide avec les interlocuteurs de la métropole sans un appui tiers — notamment de l'institution publique. L'économie circulaire est évoquée pour surtout dire que le livre est un objet périssable mais qui peut être utilisé sans consommer d'énergie directement — « inerte » — qu'il est un outil de transmission qui s'inscrit aussi dans le temps long. La commande publique est vue comme un levier opérationnel, la certification aussi qui doit être clairement adressée au consommateur.

L'exception culturelle est un argument qui revient souvent, pour extraire la chaîne du livre d'une logique purement économique. Mais en même temps, et à ce titre, la production du livre est exempte de la contribution sur le recyclage du papier. Il est rappelé qu'au-delà du schéma classique qui représente de manière linéaire la « chaîne du livre », celle-ci mobilise dans la réalité de nombreuses filières (transports, chimie, logistiques, imprimeurs etc.) Cette disposition en réseau de cette « chaîne » du livre rappelle que celle-ci fait intervenir de multiples compétences qui dépassent constamment les besoins, pratiques et objectifs des seuls éditeurs. Ce sont aussi des moments où les expertises des uns et des autres sont allègrement louées et sollicitées en souhaits enthousiastes.

Les professionnels du livre s'inquiètent des différents niveaux de responsabilités des acteurs, et appellent de leurs vœux à des consultations communes, à « mettre toutes les parties prenantes autour de la table ». De leur côté, les acteurs institutionnels renvoient chaque professionnel à son rôle, ses propres leviers d'action et à ses responsabilités, sans proposer l'objectif commun. C'est à la chaîne de s'organiser. On notera aussi qu'il s'agit aussi de « dépasser le subventionnement » : les industriels devront donc se conformer à de nouvelles injonctions — sans contraintes toutefois — mais sans un accompagnement spécifique provenant des DRAC.

La surproduction est abordée et mise en balance avec le tissu dense de librairies, la « présence positive » du livre qui contribue à l'« existence des centres-villes ». Ce point est nuancé par l'évocation de l'acheminement des marchandises en centre-ville qui constitue un problème et par la mention de « déserts culturels ».

Il n'est à aucun moment question de Bilan Carbone, — qui seront brièvement mentionnés comme un acquis —, ni de pratiques gestionnaires précises — hormis donc la RSE comme élément structurant des filières, sans détail, ni d'indicateurs sur lesquels les participants pourraient se mettre d'accord. Les « émissions de gaz à effet

de serre » sont évoquées, le taux de recyclage de papier ne semble pas être un problème, seul le transport transparaît comme un sujet à plusieurs moments.

Pascal Lenoir qui assiste à ces tables-rondes prend plusieurs fois la parole lors des questions pour défendre les éditeurs concurrencés par le numérique — à « fort impact environnemental » — mais également pour rappeler la singularité de l'industrie du livre qui repose sur l'offre qui par ailleurs est « vécue de manière artisanale de l'auteur à l'imprimeur ». Il sera rappelé que cette industrie est une « activité de prototypes ». Il rappelle également que l'édition de livre représente 6 % du CA des imprimeurs — induisant un rapport de force déséquilibré. Un représentant de l'UNIIC lui répond toutefois que des solutions ont été trouvées pour la presse par exemple. Une autre intervenante de Culture Papier demandera aussi, plus tard dans la journée, que l'industrie papetière ne soit pas davantage déstabilisée qu'elle ne l'est déjà. Il abordera aussi la question de la gestion des forêts en rappelant que la surface forestière a doublé et que le livre n'est pas responsable de l'explosion de la demande papier. Ce sera aussi pour lui l'occasion de rappeler les efforts de certification PEFC et FSC en rappelant une formule qui lui tient à cœur : « le livre écoconçu c'est celui que l'on vend [et qui ne finira pas au pilon] ». Enfin il interpelle les représentants de l'institution publique « Aidez-nous à mettre tout ça en valeur », en ajoutant qu'il ne faut pas « les taxer avec Citéo ». Un intervenant lui répondra que la filière bois manque pourtant cruellement de performance.

Un autre aspect est abordé concernant la relation imprimeur-éditeur, c'est celle de la méconnaissance des deux métiers et même de leur localisation. Le distributeur faisant office d'interface, cela entretient une ignorance des procédures et des pratiques ou même des initiatives qu'il pourrait exister.

Une « feuille de route » est évoquée de manière récurrente au long des discussions pour se trouver comme proposition de clôture du débat de la journée par le ministère de la culture et de la direction du livre et de la lecture.

Au-delà des déclarations d'intention, le contenu de la journée est finalement assez mince, et la conclusion ici retranscrite, si elle ne recouvre pas la diversité des interventions et des points de vue, reflète tout de même l'état d'esprit qui anime la majorité des participants. L'environnement est abordé comme une question de communication, tant d'informations entre professionnels, que des professionnels au public. La structuration fondamentale de la filière n'est pas directement remise en cause, des aménagements encore très flous sont envisagés notamment pour le système de retours à rendre plus efficace. Une « amélioration de la chaîne » sur le réassort et les tirages (court-tirage) est mentionnée à cet égard.

La conclusion invoque la création d'un « environnement incitatif » qui passerait par la « bonification d'aide » pour « continuer la réflexion sur le livre comme objet durable ».

Un effort de réindustrialisation est évoqué, sans plus de détail non plus, comme un vœu pieux.

« (...) c'est-à-dire de se donner à nous même une feuille de route (...) liés au gros travail qu'a fait le SNE « les sept suggestions pour être un éditeur écoresponsable » (...) l'idée c'est de se donner une feuille de route très concrète, pour que ces deux journées — aussi intéressantes y aient été les discussions — soit des actions concrètes tant de la part des professionnels que de la part des pouvoirs publics que ce soit le MCC, les opérateurs, ou les relais déconcentrés — les collectivités locales. Nous souhaitons qu'elle soit l'occasion de signer une charte, entre le MCC et les professionnels.⁶⁷ »

Finalement on voit de grandes difficultés des intervenants à rentrer dans le détail des mesures qui ne sont jamais évoquées directement. Leur réception auprès des personnels présents reste énigmatique car chacun renvoie aux « expertises » des autres — vocable qui tendrait souvent à vouloir se substituer aux « responsabilités ». Cela montre aussi que ces critères ne font pas l'objet d'un débat vraiment ouvert et qu'ils sont élaborés en plus petit comité, avec le SNE.

Les récits d'anecdotes enjolivent les interventions pour pointer des incohérences à la marge du système de production du livre, parfois en ajoutant une touche d'humour, ou bien pour désapprouver les pratiques d'un secteur absent de la consultation et hors de portée. Mais les récits personnels n'ont pas vraiment leur place dans cette journée — ni pour témoigner d'engagements singuliers, ni pour dénoncer des pratiques nuisibles. Seul le directeur du livre et de la lecture au ministère de la Culture développe longuement une anecdote personnelle qui, au-delà de l'intention vraisemblablement de divertissement en fin de journée et pour conclure sur une note plus légère, interroge sur la prise au sérieux de cette problématique qui semble plus un enjeu de communication d'un enjeu opérationnel. Ainsi à la place d'une prise de position forte, liant engagement et direction, cette parole plus personnelle ne porte que sur l'apparat et le décorum, assignant à l'enjeu écologique à une fonction paysagère voire de décor architectural. Si la « nature » (ou le non-humain) est présente ici, elle n'est pas défendue pour son existence intrinsèque ni même en tant que ressource menacée, mais simplement comme artifice à aménager/gérer⁶⁸.

⁶⁷ Monique Barbaroux, *Retranscription de la clôture de la seconde journée « Livre, lecture et environnement, une histoire à poursuivre »*, mars 2019, p. 262.

⁶⁸ Il pourrait donc s'agir ici d'un discours de *greenwashing* flagrant, faisant diversion grâce à l'anecdote d'un haut fonctionnaire. [qui sera développée dans l'analyse croisée] en partie II.

b) Tables rondes professionnelles thématiques, Livre Paris 2018 et 2019

Il est possible de comparer deux tables-rondes similaires qui se sont tenues au salon Livre Paris en mars 2018 et en mars 2019 autour de la question du livre « écoresponsable ». Il est notable d'observer que la différence majeure entre ces deux ateliers de discussion tient à l'organisation et l'initiative de ces deux rendez-vous : en 2018, la table est animée par le Syndicat national de l'édition, en 2019, elle est organisée par l'organisme Culture Papier, une association de promotion de la filière graphique papetière. Nous avons pu noter que les intervenants et la configuration d'une année à l'autre sont similaires : en 2018, la table « « S'engager en faveur d'un livre écoresponsable » se tient dans la programmation « les coulisses de l'édition » du salon Livre Paris (programme et communication officielle) les participants sont : Jean-François Lyet (directeur technique, Hachette Livre), Jean-Luc Ferrante (directeur général, éditions La Plage), Pascal Lenoir (directeur de la production, Gallimard) et Claire Coscas (directrice de la Fabrication SEJER) et la rencontre animée par Natacha Lefauconnier (journaliste, L'Étudiant) le samedi 17 mars 2018, en présence d'un public qui emplit la jauge de spectateur à 80 % environ ce qui représente une soixantaine de participants sans compter la vingtaine de passants volants qui se sont progressivement glissés à l'arrière des rangées de sièges. Le public est mixte, retraités, beaucoup d'étudiants, de professionnels et de jeunes professionnels s'intéressent au débat.

La table ronde de 2019 est d'une nature tout à fait différente : organisée par l'association de promotion des industries du papier et de l'imprimerie, la discussion ne fait pas partie de la programmation officielle du salon. Il se tient dans l'espace dédié aux rencontres professionnelles — en location.

Précisons ici que cette rencontre thématique se déroule en enchaînement synchrone avec celle que la « scène Coulisses de l'édition » a consacré quelques minutes avant, une discussion sur le métier de fabricant de manière plus générale et plus tournée vers les étudiants en quête de conseils d'orientation professionnelle. « Être fabricant, un métier de plus en plus moderne » est le pendant plus neutre de la table-ronde de 2018. Toutefois nous avons pu noter que plus de 30 % du temps parole fut consacré à des questions d'ordre environnementales et écologiques, bien qu'elles n'en constituaient pas le thème exposé. Les intervenants étaient semblables à celle de table ronde de 2018 : Pascal Lenoir (directeur de la production, Madrigall), Claire Coscas (directrice de la fabrication, Editis) et Alix Willaert (chef de fabrication, Albin Michel).

Le 15 mars 2019 le débat consacré explicitement au livre comme « produit écoresponsable » se déroule donc quelques instants après la discussion précédente, dans un autre endroit du salon, dédié aux professionnels (nous attendrons d'ailleurs quelques brèves minutes Pascal Lenoir, qui se sera « perdu » entre les stands pour

entamer cette table-ronde). La rencontre est animée par Olivier Le Guay, délégué général de Culture Papier, avec la participation de Monique Barbaroux (administratrice générale au ministère de la Culture, Haute fonctionnaire au développement durable), Yves Chagnaud (directeur, éditions Apeiron), Pascal Lenoir (responsable de la Commission Environnement, SNE, Directeur de la production, Gallimard) et Richard Dolando (directeur des achats Manufacturing, Editis). Le public présent est plus dispersé, mais tout aussi attentif, davantage enclin à poser des questions directement : il s'agit d'un public de professionnel aguerris, soit en connivence avec les intervenants (nombreux échanges de regards...), soit plus dans l'interpellation devant des autres professionnels (représentant d'imprimeurs qui se plaignent des nombreuses procédures de labellisation auxquelles ils sont contraints par les groupes qui peuvent revendiquer ces labels mais dont ils ne tirent aucuns bénéfices ni ne sont dédommages).

(1) 2018 — « *S'engager en faveur d'un livre écoresponsable* »

Cette première observation, effectuée dans le cadre du travail préparatoire à cette enquête l'année dernière, a permis de noter une volonté de communiquer sur la question environnementale. Il a été possible d'y cerner les éléments de langage utilisés mais aussi de noter les intentions, les positions des différents acteurs sur les sujets et leur façon de répondre au public présent (grand public et quelques professionnels) : l'intention est « pédagogique », les intervenants expliquent comment ils labellent leur production par exemple, mais c'est aussi un moment de justification de certaines pratiques. Le public est donc pris à la fois pour un interlocuteur à informer et à convaincre. Ce qui est ressorti sur cet événement public intitulé, c'est l'usage d'un discours technique et gestionnaire qui se veut engageant, plus précisément incitatif, mais non contraignant.

Les critères, les indicateurs témoignent d'engagements différents entre les acteurs avec des intentions qui peuvent diverger. La diversité des stratégies observées révèle la pluralité des réponses souhaitées et des visions portées. Le secteur de la production du livre — bien culturel à l'âge de la culture de masse et de l'industrialisation des procédés — prend-il la mesure de son impact environnemental voire écosystémique ? Les éditeurs sont au fait de cet enjeu global :

la gestion des stocks — nous permet aussi de ne pas surproduire, de ne pas surconsommer et donc de produire au plus juste⁶⁹.

⁶⁹ Claire Coscas, *Retranscription table ronde SNE, « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre écoresponsable »*, Salon Livre Paris scène « Couloir de l'édition », samedi 17 mars 2018, p. 300.

Quels sont les critères retenus ou non par le secteur ? Quels indicateurs sont mesurés ? Sans aucun doute ici ce sont les gaz à effet de serre, le CO₂ notamment, qui sont incriminés. Jean-François Lyet valorise la mise en place des Bilan Carbone chez Hachette :

Au sein du groupe Hachette Livre ça fait maintenant de nombreuses années que l'on a initié deux démarches : une première démarche, il y a maintenant 7-8 ans qui était de réaliser au sein du groupe Hachette pour le marché français un Bilan Carbone. En fait cela nous a permis de mesurer l'ensemble des émissions qui sont associées non seulement à la production, fabrication des ouvrages y compris en remontant vers l'imprimeur, le papier, vers l'origine aussi des bois qui sont utilisés mais aussi, et c'est intéressant, vers nos activités de distribution qui nous concernent et puis bien sûr aussi la création et l'aspect éditorial, et donc on fait ce qu'on appelle un « Bilan Carbone de Scope 3 » que l'on réalise tous les trois ans aujourd'hui. En complément de ce Bilan Carbone on a aussi utilisé en fait les outils qui nous permettent de faire ce bilan pour être en mesure de faire ce qu'on appelle une « comptabilité des émissions carbone » qui sont propres à chaque production d'ouvrage. Et donc il me semblait que c'était extrêmement intéressant, non seulement en interne au niveau des éditeurs de façon à les sensibiliser mais aussi pédagogiquement pour sensibiliser le grand public aux émissions carbone⁷⁰

Les indicateurs les plus mobilisés susceptibles d'être employés comme leviers d'action sont les labels et les certifications émises par des organismes tiers — qui n'identifient pas clairement ces instances de contrôle, le plus souvent ce sont des entreprises expertes tierces mais rarement des ONG. Ces évaluations sont à la discrétion des éditeurs, en fonction des moyens qu'ils y consacrent :

je voudrais revenir sur ce que vient de dire Pascal, l'environnement ce n'est qu'une des valeurs auxquelles les éditeurs adhèrent. Bien entendu les aspects sociaux et sociétaux, sont tous aussi importants. C'est la raison pour laquelle, un certain nombre de grandes maisons d'édition dont Hachette, fait aujourd'hui appel à un organisme tiers qui va être en mesure en fait d'évaluer la performance sociétale des entreprises avec lesquelles nous travaillons. Principalement des fournisseurs, imprimeurs qu'ils soient France en Europe ou dans le monde, et chaque année, ces différents fournisseurs vont être soumis à une évaluation de leur performance⁷¹

Les « émissions carbone » sont un repère incontournable sur cette thématique environnementale avec la « certification ». D'autres indicateurs plus vagues sont mobilisés : la « consommation d'énergie », la « durée de vie », ou la « traçabilité ».

Les leviers d'action identifiés par les éditeurs gravitent essentiellement autour de l'usage de papiers certifiés et de papiers recyclés, la gestion des stocks et des transports, adapter une offre à une demande, la transparence des informations

⁷⁰ Jean-François Lyet, *Retranscription table ronde SNE, « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre éco-responsable »*, Salon Livre Paris scène « Couloir de l'édition », samedi 17 mars 2018, p. 293.

⁷¹ *Ibid.*, p. 297.

adressées au public et aux professionnels. Ouvertement, l'accent est mis sur la certification des papiers FSC⁷². Il est aussi envisagé une refonte du label PEFC.

Sur FSC et PEFC, moi ce qui m'intéresse chez FSC c'est qu'ils ont des exigences sur le cahier des charges, avec la biodiversité ou des exigences sociales qui vont au-delà de ce que, aujourd'hui, propose PEFC. (...) Tout ce qu'on souhaite c'est que PEFC, augmente ces critères⁷³

La formulation des enjeux et des niveaux d'implication des éditeurs dans la question écologique et environnementale s'exprime avec un vocabulaire commun :

« décarboner nos transports » ; « l'édition française à 93 % de son papier utilisé est certifié. Il reste 7 % sur lesquels il faut qu'on progresse, voilà, les axes de progrès » ; « améliorer leur certification » ; « Ce qu'on pourrait faire c'est travailler sur du papier « traçable » » ; « il y a encore des choses à faire, notamment sur la transparence, pour informer de choses qui sont parfois labellisées, que nous n'indiquons pas forcément » ; « le souhait, si c'est possible, d'utiliser du papier recyclé » ; « écoconception » ; « recyclage » ; « forêts gérées durablement », « consommation » / « émission » ; « matière première »⁷⁴.

De façon marginale, l'usage des termes évoquant l'équilibre ou la diversité peuvent être employés, souvent couplés avec une logique commerciale offre/demande.

Enfin il est important de souligner ici que cette table-ronde s'est déroulée lors du salon du Livre Paris qui suit la publication du rapport Basic en septembre 2017. Les acteurs du livre pouvaient s'attendre à devoir réagir en tant que filière une fois le cortège automnal de prix passé. Cette perspective est accentuée par le fait que le WWF poursuit cette exploration critique des pratiques industrielles du livre en s'attaquant au secteur jeunesse⁷⁵, en publiant son rapport pendant le salon en mars. Un membre de WWF interpelle les intervenants :

(...) l'imprimeur certifié peut tout à fait continuer à produire avec de la pâte à papier qui ne l'est pas, donc est-ce que dans l'avenir vous envisager de faire un distinguo et d'être plus précis sur, in fine, combien de livres sont labellisés ?

Et ensuite, dans la présentation que vous avez faite des différents enjeux, pour le SNE vous pouvez nous dire quelles sont vos deux priorités, sur lesquelles vous voulez travailler et progresser dans les prochains mois ?

Claire Coscas prend la parole pour affirmer qu'au-delà de ce qui est mis en place et valorisé lors de cette table-ronde, « tout est perfectible en permanence » indiquant un aveu et une forme cynisme. Elle indiquera que les normes européennes dédiées au

⁷² On notera que le label FSC ne bénéficie plus de l'appui de Greenpeace en raison de divergence importante depuis le 26 mars dernier. Voir le communiqué officiel de l'ONG : « Greenpeace International to not renew FSC membership », sur le site de Greenpeace, 26 mars 2018. <https://frama.link/MwyoLEXT>, consulté le 31 mai 2018.

⁷³ Jean-Luc Ferrante, *Retranscription table ronde SNE, « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre éco-responsable »*, Salon Livre Paris scène « Couloir de l'édition », samedi 17 mars 2018, p. 303.

⁷⁴ Retranscription table ronde SNE, « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre éco-responsable », Salon Livre Paris scène « Couloir de l'édition », samedi 17 mars 2018, p. 300.

⁷⁵ Daniel Vallauri, Chloé Moitié, Manon Garin *et al.*, *Les livres de la jungle. L'édition française abîme-t-elle les forêts ?*, rapport, WWF France, mars 2018.

secteur sont draconiennes, mais qu'un travail sur la traçabilité et la transparence des procédés est envisageable. Pascal Lenoir lui relativise l'intervention de WWF qui a noirci le tableau de cet échange, pour indiquer que l'édition jeunesse « pèse à peu près 0,07 % de la consommation de papier française ». Il poursuit en faisant observer qu'un travail serait déjà en cours avec l'ONG et les éditeurs sur la question du monopole de certification FSC et sur la question des transports. Questions restées « sans réponse » de la part de l'ONG :

il y a un autre axe de progrès qu'on a proposé à WWF — sur lequel on aimerait avoir une réponse, ça fait à peu près un mois et demi qu'on a envoyé le courrier, on attend toujours une réponse — qui est celui de faire progresser, on a aujourd'hui besoin de deux certifications : une seule ce n'est pas suffisamment, il faut en avoir deux... un monopole sur le sujet n'est pas souhaitable... et, c'est de travailler avec PEFC pour améliorer leur certification si celle-ci est moins bonne que FSC, et les faire améliorer. Nous avons aussi proposé un sujet à WWF — là aussi nous attendons une réponse —, qui celle de la décarbonisation de nos transports. Tout seuls nous éditeurs, nous n'arriverons à décarboner nos transports⁷⁶

En revenant sur la retranscription de cette table ronde nous notons qu'il y a peu de discours qui font entrer en jeu des anecdotes personnelles. Le « je » n'est utilisé que pour généraliser des perceptions du métier d'éditeur, Claire Coscas y a quelques fois recours :

Je pense que c'est une préoccupation chez les éditeurs qui existe depuis très longtemps.

l'écoconception je pense que ça va encore plus loin, je pense que ça commence au niveau de l'éditeur qui, lui-même décide, dans le livre, même dans les sujets tout ce qui va découler de la conception⁷⁷

(2) 2019 — « *Le livre est-il éco-responsable ?* »

Si la précédente table ronde était présentée dans le déroulé officiel du salon Livres Paris et proposé dans le cadre de la programmation de la scène « Couloir de l'édition », la table-ronde organisée par Culture Papier relève plus d'une intervention professionnelle de l'association que d'un débat public entre professionnels.

Culture Papier se présente comme « une association » qui vise à « sensibiliser les pouvoirs publics, les décideurs économiques et l'opinion » pour « construire une image positive et dynamique de la filière papetière » (autour des sujets papier/numérique, papier/économie circulaire etc.)⁷⁸. Bien qu'elle ne semble pas représenter des intérêts spécifiques de professionnels (imprimeurs, papetiers, etc.), Olivier Le Guay, son

⁷⁶ Pascal Lenoir, *Retranscription table ronde SNE, « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre éco-responsable »*, Salon Livre Paris scène « Couloir de l'édition », samedi 17 mars 2018, p. 307.

⁷⁷ Claire Coscas, *ibid.*, p. 297.

⁷⁸ Consultation du site web de l'organisation : <www.culturepapier.org/le-role-de-culture-papier>.

délégué général, se positionne en intermédiaire entre les éditeurs présents (Editis, Madrigall, Apeiron) et le ministère de la Culture représenté par Monique Barbaroux, en charge du développement durable, et parle bien au nom de la « filière » en général.

Tout d'abord sont rappelés des chiffres qui tendent à montrer que la filière, bien que montrée du doigt, est vertueuse si on se focalise sur des éléments de gestion à l'échelle globalisante de la filière :

la consommation de papier est de 9 millions de tonnes en France ; le livre en consomme 218 000 tonnes soit 2,5 % de la consommation papier/carton en France » ; « 14 % de la production de livres va au pilon — ce n'est 25 % comme une étude récente a tenté de nous le faire croire » ; « 93 % des livres édités par les imprimeurs français sont certifiés⁷⁹

Des points d'améliorations sont indiqués d'emblée, démontrant qu'ils sont largement connus des interlocuteurs. Cependant ils ne seront pas directement discutés par la suite.

2 % des livres sont faits en papiers recyclés — c'est un sujet sur lequel on irait probablement un peu plus loin » ; « le vrai problème est la prise en compte des transports⁸⁰

Un autre déroulé argumentatif qui avait déjà été soulevé lors de la table ronde de l'année précédente est une attaque visant le livre électronique qui est présenté comme le pendant du livre imprimé et qui fut envisagé – brièvement – comme un substitut.

il faut intégrer le livre aussi dans sa dimension symbolique, par rapport à sa dimension culturelle, et notamment en regard de la déconnexion.⁸¹

La problématique cherche à être posée de façon non conflictuelle avec les parties en présence, ce qui peut étonner aux vues du profil des représentants présents : un éditeur indépendant très engagé dans une production vertueuse environnementalement parlant, une institution qui aurait une vocation normalisatrice, enfin deux groupes d'éditions majeurs.

Je crois qu'il faut intégrer tous ces éléments-là pour avoir une réflexion élargie de la problématique et de pouvoir y répondre raisonnablement.⁸²

La certification des papiers et l'usage de papier recyclé revient comme un enjeu important mais qui ne constitue plus un défi pour les éditeurs présents. La certification représente la norme pour l'approvisionnement des groupes d'édition et le recyclé ne répond ni à leur cahier des charges, ni à leur demande tarifaire. La question se pose davantage sur la confiance accordée à ces labels, bien que non discriminés très

⁷⁹ Olivier Le Guay, *Retranscription table ronde Culture Papier, « Le livre est-il éco-responsable ? »*, Salon Livre Paris, événement professionnel, vendredi 15 mars 2019, p. 232.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ Olivier Le Guay, *ibid.*, p. 233.

⁸² *Ibid.*

ouvertement. Évoquées sur le ton de la discussion, des révélations récentes de la presse et des médias sont eu tendance à éroder cette confiance manifestement.

(...) c'est de répondre à la question qui fait souvent l'actualité, c'est de savoir si le livre est un produit, un objet écoresponsable... Il a été souvent attaqué et on voudrait vous démontrez que la filière est très très active pour essayer d'y répondre positivement.⁸³

Mais le SNE affirme qu'ils n'ont d'autres solutions que ces deux labels PEFC et FSC. Un imprimeur soulève le problème que représentent ces investissements sur leurs finances dans la mesure où c'est sur eux que reposent les stocks, la gestion, et la validation du processus de certification en aval pour les éditeurs qui n'ont, eux, qu'à valoriser ce processus.

Les professionnels présents évoquent des inquiétudes structurelles quant à leur filière industrielle. Mais étonnamment, celles-ci n'apparaissent pas comme un sujet à part entière :

il me semble même que l'ONF a des soucis actuellement (...) filière, je trouve n'est pas assez informée sur ce sujet-là. » ; « anciens collègues d'Arjowiggins qui sont aujourd'hui entre la vie et la mort (...) un pan de l'industrie française qui se meure⁸⁴

De nouveaux acteurs, non présents lors de la précédente table-ronde de 2018 font leur apparition, élargissant la discussion.

L'éditeur indépendant Yves Chagnaud concentre son discours sur la bibliodiversité et la concentration de la production, sa normalisation. C'est un discours fort, personnellement engagé et qui se veut accessible — dans une approche même explicative voire pédagogique. À cette prise de parole lui est rapidement opposée l'aspiration universaliste des grands groupes avec le livre de poche. Cette opposition entre le livre comme bien culturel industrialisé et comme bien artisanal n'est pas franchement affirmée. Si l'on sent bien une dichotomie, les grands groupes eux mettent en avant une « péréquation ».

La parole du ministère de la Culture est davantage portée sur les « territoires », le tissu des librairies. L'industrie est peu évoquée car relevant d'une autre compétence que celle du ministère.

on n'est pas le ministère de l'économie, on n'est pas la direction générale des entreprises⁸⁵

Enfin une nouvelle notion apparaît celle des « critères d'écoresponsabilité ». Le ministère « insuffler les bonnes pratiques » en se focalisant sur son levier d'action, les subventions.

⁸³ Olivier Le Guay, *ibid.*, p. 232.

⁸⁴ Richard Dolando, *ibid.*, p. 235.

⁸⁵ Monique Barbaroux, *ibid.*, p. 239.

nous avons des fonds de soutiens et dans le cadre de ces soutiens nous pouvons délivrer effectivement des aides et que les critères d'écoresponsabilité peuvent être pris en compte.⁸⁶

Les récits personnels entrent peu en action lors de cette table-ronde. Seul l'éditeur indépendant développe un discours très personnalisé qui contraste fortement avec ces interlocuteurs. Yves Chagnaud, raconte son parcours professionnel, sa raison d'être devenu éditeur, empruntant un récit de l'ordre quasiment de la révélation.

et là coup de bol, je me suis cassé la figure, j'ai subi une interruption d'activité et je me suis demandé ce que je faisais là. Et à cause de ça je suis devenu, réellement écoresponsable⁸⁷.

Il n'hésite pas à brosser un portrait caricatural mais révélateur des enjeux qui doivent selon lui se poser : l'hégémonie d'un modèle de production du livre qui tend à transformer une filière du livre aux pratiques diverses en l'uniformisant et la concentrant.

Je dis tout de suite une chose c'est qu'il ne devrait pas y avoir 10 gros éditeurs qui inondent le marché, mais mille éditeurs.

(...) mon attitude est un peu provocatrice, mais là où je ne suis pas d'accord, c'est que les grosses structures imposent un système de circulation qui fait que les libraires sont dépendants.

On est confronté à un système qui impose, des sorties, des offices, ça ne retire rien au livre en lui-même... (...) Peut-être qu'on ne touchera pas dix mille personnes, mais on touchera mille personnes avec une sensibilité plus libre...⁸⁸

L'éditeur indépendant cherchera aussi à mettre en échec l'effet rhétorique employé par Pascal Lenoir en introduction de son propos (une formule bien trouvée et réemployée les quelques fois où nous le recroisons lors de nos observations).

c'est là que je serais pas du tout d'accord avec vous, sur le fait dire « un livre écoresponsable c'est un livre vendu » parce que dans ce cas-là on peut mettre n'importe quoi dans le livre...⁸⁹

⁸⁶ *Ibid.*, p. 240.

⁸⁷ Yves Chagnaud, *ibid.*, p. 236,

⁸⁸ Yves Chagnaud, *ibid.*, p. 236, 238.

⁸⁹ Yves Chagnaud, *ibid.*, p. 236.

c) La remise du Prix du roman d'écologie 2019

La remise du prix du roman d'écologie a lieu au Belvédère de la Bibliothèque nationale de France, un lieu chargé de nombreux symboles et d'une aura toute particulière porté également par la présence de Jean-Marie Compte, directeur du département littérature et art de la BNF. L'ensemble de la cérémonie convoque de nombreuses références littéraires en appui à la volonté explicite de constituer un « genre » du « roman écologique » sur la scène littéraire française à l'endroit où il y aurait un manque manifeste selon les organisateurs du Prix.

Avec le PRÉ, nous avons choisi la voie du sensible et de la littérature. (...) En plus de la remise du prix, il sera à célébrer le roman d'écologie comme genre littéraire à définir et comme genre en devenir.⁹⁰

Ce discours légitimant cherche à gagner en généralité et à offrir une perspective à long terme en posant les auteurs nominés et cités — moins les maisons d'éditions — comme des acteurs dans la définition même de l'écriture écologique et dans ses enjeux actuels ou à venir. De là, Lucile Schmid, Rémi Baille, Dalibor Frioux et Alexis Jenni vont se succéder pour donner leur vision paradigmatique d'un « roman d'écologie ». L'engagement dans la production littéraire mettant en scène l'humain et surtout le « non-humain » est prégnant, ainsi que l'explicitation de luttes, de problèmes politiques et sociétaux en regard de la question écologique et environnementale à résoudre :

la première édition du PRÉ s'est tenue l'année dernière. Et pour moi comme elle semble loin du point de vue des débats, sur la crise et l'urgence écologique. C'est année passée trois thèmes m'ont frappé depuis la dernière édition : le débat sur le statut de l'animal — très présent dans cette sélection et Lucille vous en parlera en détail —, la prise de parole des jeunes générations, et le débat sur l'acceptabilité de la contrainte face à la crise écologique⁹¹.

Le rôle des auteurs, des éditeurs mêmes engagés, convaincus et convaincants, n'illusionne pas les acteurs présents, et Dalibor Frioux en tant que cofondateur de ce prix, resitue le rôle des acteurs présents, le rangeant derrière la fonction de l'énonciation, du récit :

Le Prix du roman d'écologie que nous avons fondé avec Lucille, est un atome dans une goutte d'eau. Mais il répond quelque peu à ces deux enjeux : le pouvoir de la parole, et le besoin de justice global. Le pouvoir de la parole parce qu'il suffit parfois de changer de narrateur pour qu'une parole porte haut et loin⁹².

⁹⁰ Rémi Baille, p. 263.

⁹¹ Dalibor Frioux, *Retranscription cérémonie de remise du Prix du roman d'écologie 2019*, BNF, 4 avril 2019, p. 263.

⁹² Dalibor Frioux, *ibid.*, p. 264.

L'événement voit se succéder des lectures des ouvrages sélectionnés⁹³. Les descriptions réalistes ou fantasmées sont remises à l'honneur, de même que des points de vue décentrés et l'exacerbation des sens au service d'une acuité proche de l'observation naturaliste.

Pour cette édition, comme pour la précédente — la première — l'accent est mis sur la distinction humain/non-humain et sur l'animalité qui semble être ressorti largement comme un thème fort (animal domestique/animal sauvage/animal féral) et porteur d'écriture pour les auteurs.

Pour cette deuxième édition, l'enjeu de définition du *genre* ici proclamé et de l'univers de mots, d'écriture est crucial, il occupe beaucoup les intervenants qui proposent des pistes à explorer, des déclinaisons lexicologiques ou typologiques. À cet égard, Alexis Jenni tente une variation autour du roman d'écologie avec « trois niveaux d'intensité⁹⁴ » : « radical », « standard » et « l'air de rien » qui donne lieu à une mise en relation et au croisement de lectures d'ouvrages au demeurant très disparates. L'outil conceptuel du « genre » du roman d'écologie permet moins de circonscrire le périmètre littéraire ici en jeu — ou de le définir —, que de proposer un terrain de discussion. Cet aménagement linguistique ou lexical fait apparaître un espace littéraire où les protagonistes se positionnent ou sont positionnés.

En se focalisant sur les passages où le discours s'inscrit dans une logique de récit personnel, il est possible de percevoir que ces moments cherchent à se lier avec l'auditoire, créer une connivence pour « expliquer » ou du moins justifier à l'engagement. Il s'agit moins de faire le récit d'une lutte, d'un problème personnel que d'exposer son indignation, ses émotions brutes, des moments de contemplation ou de colère. Ces moments sont ici au cœur du discours, ils ne constituent ni une digression non maîtrisée, ni une anecdote venant rythmer la parole.

Bien souvent les situations décrites se caractérisent par une passivité de la personne qui en fait le récit — scène d'abattoir lue pour Lucile Schmid, scène de la vie quotidienne où la faune reprend ses droits pour Serge Joncour. La volonté de partager ces moments qui ont été vécus fortement tendrait, si ce n'est à convaincre, au moins à toucher l'auditoire. Par ailleurs Lucile Schmid met en abyme dans son récit la réaction du public quand le passage dont elle parle a été lu, provoquant manifestement une réaction palpable qu'elle tient à se remémorer un an plus tard⁹⁵.

Cette mise en scène sur le registre émotionnel tranche sans doute avec les autres prises de parole qui se font en présence d'autres acteurs du livre (salons ou journées d'étude enquêtés). Les conditions de ce type de discours plus personnel peuvent être

⁹³ Ces lectures n'ont pas été retranscrites. Les couvertures des ouvrages sélectionnés et leurs très courts résumés sont visibles p. 97.

⁹⁴ Alexis Jenni, *ibid.*, p. 267.

⁹⁵ Lucile Schmid, *ibid.*, p. 266.

interrogées. Ici, l'auditoire est composé certes de professionnels du livre et d'un public de lecteur, mais, l'événement nécessitant une inscription par mail, les personnes présentes sont, d'une certaine manière, connues des intervenants.

2. Prise de parole publique d'éditeurs dédiée à sa direction éditoriale

Les discours publics d'éditeur visant à exposer ses lignes éditoriales, ses logiques, ses histoires, ne sont pas nombreuses. Les grands moments de la vie d'une maison peuvent en constituer l'occasion. Cette année les éditions Rue de l'échiquier, La Plage et Wildproject fêtent un anniversaire. Si les éditions La Plage ont été plus discrètes sur la mise en œuvre de la célébration de cet anniversaire — il s'agit plus d'une démarche de revalorisation de leur fonds que dans la création d'un événement *ad hoc* —, les éditions Rue de l'échiquier et Wildproject ont, toutes deux, fêter leurs dix années d'existence. Les lieux, modalités et formats choisis révèlent certainement leur positionnement dans le monde du livre, défendant chacune une stratégie éditoriale en regard de l'environnement et de l'écologie. Pour ces deux maisons une logique de légitimation est encore fortement à l'œuvre et constitue le moteur de leur activité éditoriale. Un bref portrait de ces deux maisons permet de comprendre ces choix, la mise en œuvre de stratégies éditoriales et des discours qui les portent, dans des démarches, que nous verrons, tout à fait distinctes.

Pour les éditions Rue de l'échiquier, il s'agit d'articuler le quotidien avec un engagement écologique en portant des livres mêlant récit d'auteur engagé dans leur vie dans l'exploration d'autres usages de la ville, de consommation ou de production, essai journalistique, et cherchant à mettre en avant des points de vue d'auteurs inscrits dans leur territoire, urbain pour la plupart — ces auteurs ne revendiquant pas forcément comme des « écologistes », cependant la récente collection « Les Incisives » démontre que cette maison cherche à prendre davantage position sur le terrain politique et du débat public.

Les éditions Rue de l'échiquier publient également des œuvres « classiques » de la pensée écologique comme une réédition du rapport Meadows (2017), ou une histoire de l'agriculture qui se pose comme une référence (2018). La maison d'édition investit également la fiction en publiant *La Crue* (2019) et *Écotopia* (2018) des romans traduits de l'américain — références outre-Atlantique, et plus récemment encore dans des fictions françaises (*La Suspension*, 2019).

Les éditions Wildproject investissent davantage le terrain académique *via* les disciplines scientifiques — en sciences humaines, politiques ou historiques largement, en se tournant aussi vers des écritures scientifiques issues des sciences naturelles. La publication de *Printemps silencieux* (*Silent Spring*) jusque-là inédit en français (2009, édition originale en 1962) s'accompagne de nombreux essais sur la pensée écologique

(« deep ecology », « écoféminisme », l'écologie politique dans un aspect plus historique etc., avec des auteurs comme Aldo Leopold ou Arne Næss, en 2017) et des récits qui témoignent de modes en vie assez radicaux aux prises avec des territoires et leurs problématiques écologiques (*La Révolution de Paris* en 2014, ou encore Thoreau...).

a) Les éditions Rue de l'échiquier

Explicitant une posture expérimentale, Thomas Bout raconte, lors des dix ans de la maison d'édition Rue de l'échiquier à la librairie Atout livre un soir de début juin, les débuts de son aventure éditoriale accompagné par quelques « auteurs piliers »⁹⁶. En lien à ses débuts avec des acteurs émergents de l'ESS — connivences fruits d'un précédent parcours professionnel —, l'éditeur introduit sa démarche portée par des idées, des intuitions, des envies plus qu'une démarche militante. Son discours est émaillé d'anecdotes qui permettent de saisir le caractère d'abord informel de la naissance de la maison d'édition. Les questions de légitimité professionnelles ou de ressort institutionnels sont peu voire pas présent, la démarche semble surgir d'une volonté puisée au cœur d'une amitié entre un futur éditeur et un auteur. L'intention pour lui n'est pas vraiment explicitée d'innover dans la forme et l'approche des sujets écologiques ou environnementaux — cet aspect n'est, par ailleurs, pas directement mentionné dans le récit de la création de la maison d'édition. Les modes de vie, les usages de la ville alternatifs, et surtout la recherche d'auteurs portant eux des messages plus militants sont le socle sur lequel se bâtissent les éditions Rue de l'échiquier. Les thématiques environnementales et écologiques dans lesquelles s'inscrivent les sujets traités par ces premiers ouvrages sont une caisse de résonance sur la scène éditoriale de ces publications quoique les débuts soient difficiles comme l'éditeur le raconte. Il va aussi évoquer ses expérimentations dans la perspective de faire évoluer ses manières de pratiquer le métier d'éditeur, notamment, en changeant de distributeur/diffuseur⁹⁷, un enjeu déterminant sur lequel il insiste. Il invite ses partenaires à réfléchir sur les pratiques et convie les libraires à s'associer à sa démarche expérimentale :

On change de diffuseur-distributeur. (...) Mélanie, tu es visitée par plein de diffuseurs et le distributeur qui se charge de faire les cartons, de le facturer, d'assurer éventuellement le recouvrement auprès du libraire et de gérer les retours. Et nous, effectivement on change de diffuseur-distributeur, et comme on change au 1^{er} août, on a proposé à notre diffuseur-distributeur d'engager une réflexion avec quelques éditeurs volontaires, avec quelques libraires volontaires — avec lui en tant que partie prenante en particulier dans la distribution, dans le

⁹⁶ Il s'agit en l'occurrence d'Olivier Razemon, qui est l'auteur selon les données Électre (juillet, 2019), d'une douzaine d'ouvrages aux éditions Rue de l'échiquier.

⁹⁷ Il est également possible de constater sur la base de données Electre la cohabitation de ces différents diffuseur-distributeurs : Eden livre, la Sodis et désormais Harmonia-Mundi (cf. *Livres Hebdo*, juin 2019).

transport. De participer dans une discussion, on verra ce que ça deviendra, et de faire en sorte effectivement d'améliorer nos pratiques.

M.C. : Je suis partante ! Allons-y.⁹⁸

Au-delà de la mise en place de processus de production et de distribution plus en adéquation avec leur réflexion écologique, l'éditeur insiste sur le caractère holistique de sa vision :

(...) c'est une problématique qu'on travaille chez Rue de l'échiquier parce que c'est une vraie contradiction... L'édition est une industrie et nous envoyons des messages écologiques qui, effectivement, participent d'une réflexion sur la décroissance, d'une nécessité de moins gaspiller, de moins produire. Comment on réussit à être, finalement, des bons gestionnaires « de tension » ? D'abord par des choix éditoriaux.⁹⁹

Professionnel tiraillé entre deux logiques : comptable et sensible, Thomas n'hésite pas à parler de « contradiction », atténuant ainsi son propos :

Donc voilà c'est vrai qu'on a bien conscience de participer, malgré tout, d'une production qui fondamentalement, nuit à notre planète... le mieux serait de ne plus rien faire mais ça c'est... Mais après il faut bien envoyer des messages, et nous sommes les messagers dans cette situation. Donc on assume évidemment notre rôle, et la petite contradiction qu'elle induit.

L'éditeur se reprend et insiste un peu après pour signaler qu'il s'agit tout de même d'une « obsession » que d'« améliorer [ses] pratiques »¹⁰⁰.

Le récit personnel que nous livre Thomas Bout éclaire un autre pan de l'édition à caractère environnemental ou écologique, celui de l'urbanité, des politiques publiques, de sensibilisation des publics, du développement de la figure d'un consommateur « expert » ou « éclairé » ou encore « responsable »¹⁰¹.

Pour l'éditeur, ces moments évoquent la construction de son projet professionnel, témoignant de ses difficultés, de son engagement et du réseau professionnel, de confiance qu'il a su créer. Il lie l'ESS¹⁰² avec sa vision de l'écologie, cherchant à lier l'aspect « pratico-pratique », ancré dans le quotidien et ses démarches individuelles, avec politiques publiques qui reprendraient ces principes à plus grande échelle de manière systémique. Il raconte son association informelle avec des éditeurs indépendants — le collectif des éditeurs écolo-compatibles — pour revenir sur l'action concrète de l'éditeur, ce qui semble induire qu'il s'agit bien là de démarche portée par une envie personnelle.

⁹⁸ Thomas Bout et Mélanie Cartier, *Retranscription soirée 10 ans Rue de l'échiquier à Atout livre*, 6 juin 2019, p. 292.

⁹⁹ Thomas Bout, *ibid.*, p. 291.

¹⁰⁰ Thomas Bout, *ibid.*, p. 292.

¹⁰¹ Dubuisson-Quellier Sophie, « Du consommateur éclairé au consommateur responsable », in Michel Pigenet (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours.*, Paris, La Découverte, coll. « Poche/Sciences humaines et sociales », 2014, p. 708-715.

¹⁰² Mouvement ou réseau de l' « économie sociale et solidaire ».

En ce qui concerne l’auteure issue de l’ONG Zéro Waste France, son récit personnel sera lié à l’éveil de son engagement militant qui a lieu dans la sphère professionnelle. Elle livre aussi son interprétation du mot « militant » qui doit se présenter comme un agent de diffusion de l’information engageant un travail de sensibilisation auprès des élus/donneurs d’ordre.

Dans cet échange, l’éditeur et l’auteur font part de leur expérience personnelle pour raconter d’un point de vue individuel leur engagement sur les sujets qu’ils portent dans les livres/dans la ligne éditoriale. À la lisière entre politiques publiques et institutionnelles, métier et démarche individuelle, les récits ici s’attachent à construire une posture de professionnel éclairé et engagé dans leur sujet sans pour autant revendiquer une attitude militante et « encartée ».

b) Les éditions Wildproject — Baptiste Lanaspèze, éditeur

L’éditeur de Wildproject rappelle à plusieurs moments clés de son discours puis celui de la discussion que l’enjeu majeur de cette décennie écoulée a été, pour lui et ses auteurs, de définir un « champ » dans lequel s’inscrirait ce qu’ils cherchent à définir comme des « humanités écologiques¹⁰³ ».

C’est vrai que la perspective de ce livre est quand même les humanités écologiques, et donc sciences sociales. Mais c’est aussi parce que c’est la ligne éditoriale de Baptiste. Dans l’idée de rendre hommage à un champ au sein duquel, lui a pu œuvrer¹⁰⁴.

Entouré de chercheurs, l’échange qui suit la présentation de la genèse — brièvement évoquée — vise à explorer les différentes notions travaillées au sein d’un ouvrage, publié pour l’occasion, qui est un condensé d’interviews réalisées afin de balayer le champ de la philosophie écologique. La table-ronde qui a été précédée d’un « atelier » — une discussion de chercheur pour l’essentiel —, a lieu au Musée de la chasse et de la nature pour les dix ans de la maison d’édition, étonnamment loin d’un lieu universitaire mais au sein d’une institution culturelle qui cherche à réinventer son approche culturelle avec une programmation contemporaine dans l’esprit du temps¹⁰⁵.

Les personnes interviewées dans l’ouvrage, dont une demi-douzaine constitue la table-ronde — ont émergé comme des figures intellectuelles du champ¹⁰⁶. Quelques

¹⁰³ À l’instar des humanités numériques, on imagine le concept d’« humanités écologiques » comme une structure disciplinaire académique qui croiserait philosophie écologique, philosophie politique, sciences naturelles, épistémologie, ontologies,

¹⁰⁴ Marin Schaffner, *Retranscription de la soirée des 10 ans des éditions Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature*, 15 mai 2019, p. 284.

¹⁰⁵ A cet égard l’évènement « Sorcières » a attiré plus de 15 000 visiteurs en quelques jours à l’automne dernier — succès qui sera mis en avant lors de l’échange par ailleurs par Anne de Malleray.

¹⁰⁶ Exemples : Bruno Latour, Émilie Hache, Isabelle Cambourakis, Jean-Baptiste Fressoz, Philippe Descola... Dont se réclament les intervenants de cette table-ronde.

autres personnages plus proches de la sphère médiatique¹⁰⁷ complètent cette sélection. Constitués en forme de collège, ils ont débattu dans le livre puis portent ce débat intellectuel sur scène avec cette table-ronde anniversaire. Ici l'éditeur cherche à fédérer une communauté de recherche que chacun s'accorde à qualifier d'hétéroclite ou de « transdisciplinaire ». La construction d'une légitimité scientifique du sujet — les humanités écologiques — est donc une entreprise complexe et là encore une gageure pour faire émerger le sujet hors de ses limites académiques. La question littéraire est soulevée par une approche écologique de la phénoménologie, elle est un moyen d'exprimer des notions plus transversales et intuitives que les chercheurs ont envie de s'approprier dans leur pensée et son expression. L'éditeur a donc ici une posture de rassembleur. Il cherche à distribuer la parole et aménage un espace d'expression où des chercheurs expérimentent d'autres formes d'expression de leurs recherches et investissent des sujets en non-spécialistes — une démarche clairement revendiquée.

chacun s'inscrit avec des disciplines et n'était pas forcément des spécialistes de ces sujets¹⁰⁸

Chaque intervenant prend un temps pour parler de son parcours professionnel. C'est aussi l'occasion d'aborder la manière dont une question personnelle finit par émerger au sein de son cadre professionnel.

Pour le chercheur Malcolm Ferdinand l'expérience de vie dans un lieu pollué influe son parcours et il travaille cette expérience de pensée réflexive pour observer que, s'il s'est d'abord introduit à l'écologie avec une démarche technicienne, il a progressivement modifié ses pratiques d'ingénieur et poursuit cette réflexion avec une démarche scientifique, qui raccroche aussi une dimension militante et politique.

Pour Anaïs Massola, libraire au Rideau Rouge, Anne de Malleray, directrice de la revue *Billebaude*, et Anne Simon, chercheur au CNRS, les évocations plus personnelles touchent au sens de leur engagement politique, liant questionnement intime, rôle public et métier. Dans ces trois cas, il s'agit aussi d'une réflexion amenée et nourrie par une démarche d'apprentissage forte qui semblait manquer pour orienter leurs pratiques de métier. Pour la libraire, cet apprentissage fut informel — elle évoque, la plateforme de vidéo qui retransmet des conférences d'universités populaires, puis des lectures — ; pour la journaliste, il s'agira d'un complément de formation universitaire sur la RSE — qui ne fut, par ailleurs, pas d'une grande satisfaction — : et, enfin, une formation scientifique plus élitaire et in progress pour Anne Simon qui a pu inclure dans son travail de recherche de nouvelles préoccupations, sujet et de nouvelles manières de mener son travail de recherche — qui sont à chaque fois des occasions

¹⁰⁷ Nous pouvons penser à des figures comme Hervé Kempf, rédacteur en chef du journal Reporterre, qui animait les rubriques « technologie » et « écologie » du magazine *La Recherche* (entre 1995 et 1998) puis couvrant le domaine environnemental (technique, géopolitique, scientifique et sociétal) de 1998 à 2013 au journal *Le Monde*. Il y tiendra une chronique hebdomadaire consacrée à l'écologie à partir de 2009.

¹⁰⁸ Émilie Hache, *Retranscription de la soirée des 10 ans des éditions Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature*, 15 mai 2019, p. 275.

d'apprendre. Dans ces cas, on sent une intuition qui s'exprime difficilement et qui trouve son langage, son expression et sa légitimité en passant par différents « champs ».

Enfin la table-ronde s'achève sur la difficile résolution — ou plutôt du dépassement — de la dichotomie « chercheur-militant ». Si chacun évoque un progressif éveil scientifique qui va de pair avec un éveil politique car la question écologique interroge nécessairement de nombreux aspects — sans quoi elle reste aporétique —, la découverte de marges dans le champ du savoir académique et aussi au sein même de la structure universitaire, a engagé chaque intervenant dans des pratiques alternatives, non reconnues, au contact de questions structurelles et politiques. Ces expériences qui permettent d'incarner la production du savoir scientifique et théorique sont reprises par l'éditeur qui les porte fièrement :

l'exigence académique implique l'exigence militante¹⁰⁹

Une manière de reconnaître ces expériences qui s'expriment d'un point de vue personnel — invalides scientifiquement —, mais qui par leur caractère itératif, trouvent là une cohérence au sein du champ qui se constitue.

La quête de légitimité académique est explicite ici, et l'écologie est un prisme qui permet de transformer les manières de produire le savoir et de le diffuser. Si la forme de l'objet-livre n'est pas remise en cause, c'est la langue et la théorie qui sont des territoires d'expérimentation.

La production et la stratégie éditoriale ne sont des aspects pas frontalement abordés l'éditeur ni ici débattus. Ainsi l'élaboration d'un corpus à partir d'auteurs majoritairement anglo-saxons est interrogée par Émilie Hache¹¹⁰, qui repose sur des traductions coûteuses (en partie subventionnées¹¹¹), mais qui s'inscrivent aussi dans une logique de légitimation classique, n'apparaît qu'en analyse. La constitution de l'écosystème éditorial est abordée en préambule de manière enthousiaste par l'éditeur qui se félicite d'être arrivé à un moment où peu de maisons d'édition s'étaient emparées du sujet de la pensée écologique. Ce fut l'occasion pour lui comme pour d'autres maisons (il évoque notamment les éditions Dehors) de défricher un champ théorique et donc se positionner par là même en précurseur et assumer une position prédominante sur ce champ éditorial.

Le processus de création de savoirs, de leurs typologies, est ici un enjeu fort qui passe par l'exploration de la définition et des pratiques théoriques qu'engendre l'introduction du concept d'écologie dans le champ éditorial académique.

¹⁰⁹ Baptiste Lanaspèze, *ibid.*, p. 275.

¹¹⁰ Émilie Hache, *ibid.* p. 281.

¹¹¹ Ce point est documenté plus loin quand nous abordons le rôle de la traduction, p. 209.

créer un espace symbolique référent à l'intérieur de l'académie, à l'intérieur de l'institution, au ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche¹¹²

L'élaboration de la stratégie éditoriale de Wildproject semble épouser les contours de ces recherches avec les auteurs que la maison porte. Sa position dans le panorama éditorial se cantonne à une niche académique qui cherche à se ramifier du côté des expérimentations littéraires et artistiques. L'ancrage institutionnel est une problématique importante pour légitimer cette position dominante dans les éditions savantes.

3. Entretien individuel semi-dirigé d'éditeur engagé sur la question écologique et environnementale

Les éditions La Plage — Jean-Luc Ferrante¹¹³, éditeur et directeur

L'entretien mené avec Jean-Luc Ferrante fait notamment état d'une conjugaison entre intérêts économiques et intérêts écologiques¹¹⁴. Au-delà de son engagement personnel qui a fortement influencé son activité d'éditeur, il montre aussi les limites de son engagement induit par des effets de structures de l'institution visée par une démarche proactive et au sein de laquelle il s'est engagé durant un temps long (SNE), mais aussi des effets de structures de l'activité économique qui régissent l'activité éditoriale et la production de livres.

Dans son récit personnel, Jean-Luc Ferrante nous raconte comment il s'est intéressé à l'univers « écolo » – selon les termes qu'il emploie lui-même – : la parentalité qui marque un moment de rupture et de prise de conscience, la démarche d'un couple dans ce nouveau moment de vie. L'engagement dans la découverte et la compréhension de l'univers « bio », la volonté de sensibiliser autour de soi lie l'intime à ses réflexions sur son mode de vie personnel, sont des éléments pivot de son récit. Une crise sanitaire à l'impact médiatique fort apparaît pour lui comme un déclencheur, l'affaire de la vache folle (durant les années 1990).

1994-1993, c'est un moment où le bio c'est encore très très minoritaire, ça n'a rien à voir avec ce que c'est devenu. L'inflexion s'est produite en 1996 quand il y a eu la vache folle, c'est là que ça a décollé. Disons que le regard du public sur le bio, la cuisine végétarienne et tout ce sur quoi nous on travaillait depuis quelques années, il y eu un regain du public. Le regard du public a

¹¹² Anne Simon, p. 278.

¹¹³ La retranscription complète de cet entretien qui constitue un document de référence majeur de cette étude est disponible en fin de corpus, p. 230-242 en annexe. Les citations qui sont ici extraites suivent peu ou prou le fil de l'entretien, nous ne renseignons donc pas ici le numéro de chaque page pour chaque citation exceptionnellement.

¹¹⁴ Nous avons sollicité les éditions Dehors, Cambourakis, Écosociété, Tana, Rue de l'échiquier pour des entretiens semi-dirigés en vue de la préparation de ce mémoire, malheureusement quelques-uns des éditeurs qui avaient favorablement répondu à notre demande, ont finalement décommandé ces rendez-vous à la dernière minute en raison de leur planning chargé.

changé et du coup le marché s'est petit à petit agrandi jusqu'à devenir maintenant quasiment *mainstream*, aujourd'hui on ne parle plus que de ça partout.

L'exercice de prise de recul, puis de réflexivité se prolonge au-delà de cette zone intime et familiale au moment où ils décident de faire part de ces découvertes en proposant des livres en lien avec ces thématiques. La maison d'édition La Plage débute ainsi, en prolongation d'un projet de vie familial partant du constat que ces sujets intéressent dans leur cercle proche et leurs connaissances — postulant qu'un marché doit donc exister pour répondre à cette demande d'information. La démarche des éditeurs — lui et son épouse — qui accompagne cette prise de conscience s'associe avec une démarche dans l'activité éditoriale elle-même et la production du livre, d'abord de manière intuitive :

L'idée pour nous – enfin on ne s'est même pas posé la question en fait – on est simplement tombés du côté où on penchait sur l'aspect contenu, et l'aspect contenant ça allait avec.

Nous on n'est pas concernés en fait, on est vertueux aussi parce qu'on est pas concernés [par la production d'objet-livres pour la jeunesse par exemple¹¹⁵] Parce qu'on ne fait pas ce genre de livre, alors peut-être qu'on ne fait pas ce genre de livres parce qu'on sait que si on voulait le faire il faudrait... aller ailleurs... On ne va pas débattre de l'œuf et la poule mais...

Il affirmera aussi par la suite que les groupes d'édition sont aussi eux qui ont les clés pour intervenir au niveau de la distribution-diffusion. Il y reviendra plus nettement en fin d'entretien, affirmant que la structure de diffusion avant l'achat de Hachette, Eeditis/interforum fait partie du « 1er groupe d'édition qui est certifié entièrement FSC ». Il indiquera à ce moment-là qu'il connaît Jean-François Lyet (directeur de la fabrication Hachette) avec qui il sera amené à travailler et « il est possible qu'il nous apporte aussi de bonnes solutions sur le plan économique et sur le plan écologique ».

Puis plus loin dans l'entretien il revient sur cet aspect, articulante davantage industrie et productivisme :

on est dans l'industrie et on est dans la pollution... donc là on est soumis aux processus industriels, donc la seule échappatoire écologique je dirais, c'est de faire attention à ce que l'on produit... ne pas produire trop et voilà... Après il y a des problématiques d'un autre ordre : qu'est-ce que c'est que produire trop ? qu'est-ce que c'est qu'un livre inutile ? qui va décider ? On rentre dans d'autres considérations mais... mais voilà ce sont des questions que l'on peut se poser...

Il témoigne de l'évolution des pratiques en l'espace de quelques décennies chez les imprimeurs. Tant sur l'approvisionnement de papier qui voit baisser le recycler au profit d'une production pratiquement entièrement certifiée.

¹¹⁵ Il évoquera, de façon évasive d'abord, l'impression en Asie qui est une pratique courante du secteur jeunesse : « Un livre imprimé en Asie avec un papier qui n'est pas certifié on a peu près sûr qu'il y a un bout de forêt vierge qui a disparu... » puis, il y reviendra plus longuement pour la dénoncer en fin d'entretien, mettant aussi en cause le principe d'achat de droits qui est une pratique « onéreuse » selon ses termes.

Donc ça voulait dire du papier certifié ou papier recyclé, et c'est pareil à l'époque, 1993-1994, l'utilisation de papier recyclé ou certifié c'était très minoritaire, ça a bien changé et c'est tant mieux. Mais je me rappelle à l'époque, quand j'allais chez l'imprimeur et que je regardais les stocks de papier, les papiers labellisés ou les papiers recyclés, ça représentait une toute petite partie des palettes et qu'aujourd'hui c'est l'inverse, quand on va chez l'imprimeur on regarde ses stocks, la grande majorité des papiers sont certifiés. Le recyclé représente encore une toute petite partie... Mais le certifié représente par contre une grande partie.

L'éditeur affirme avoir toujours eu à cœur de produire et d'imprimer à distance raisonnable de ses stocks, il généralise et dit que ce sont les délais de livraison des librairies qui induisent cette pratique — plus que le souci écologique.

Pour ce qui concerne les lieux d'impression, on se rend compte aussi que toute la littérature en général c'est en France – ou très très proche de la France – pour des raisons écologiques peut-être mais surtout économiques parce que la littérature nécessite des temps de réaction très courts.

Il évoque le lancement de ses activités à Sète puis la migration en région parisienne. Il évoquera notamment la collaboration avec un imprimeur tout récemment liquidé (liquidation étant intervenue après cet entretien). Le développement de ces sujets au sein des livres en lien avec son propre mode de vie s'est prolongé dans une réflexion menée autour de sa pratique du métier d'éditeur en cherchant à faire correspondre ses choix à un modèle de pratiques qu'il estime vertueuses. La pratique du métier d'éditeur est ainsi perçue comme un terrain d'expérimentation mais surtout comme un lieu d'expression de ses idées, cherchant à concilier son mode de vie personnel et son métier.

Ajoutée à l'évolution des pratiques de production, l'idée de s'emparer de la question écologique amène « naturellement » à celle du sens de production de livre et de son rythme, de ses conditions d'existence :

l'idée c'était aussi – qui pour nous est aussi l'idée écolo –, [est] de ne pas chercher à se développer outre mesure – la production maîtrisée – (...) Ce qui était à la fois, – ce qui nous paraissait naturel – mais c'était aussi répondre à une contrainte économique.

La stratégie de contenu s'est élaborée progressivement dans une logique de catalogue de références sur un sujet :

les contenus sont pensés pour être des contenus de références et pas contenus qui ne suivent pas d'effet de mode – de choses comme ça – c'était plutôt travailler sur le fonds, faire des livres de fonds.

développement du catalogue, toujours penser ne pas faire trop de livres, faire des livres de fonds qui durent... Aujourd'hui, vingt ans après nos premiers livres sont toujours au catalogue, ils ne se vendent pas beaucoup, on refait les couvertures plusieurs fois, on les a réédités, relookés etc. mais le livre est toujours là

Les thématiques qui ont été explorées se sont développées à partir des guides pratiques sur la cuisine végétarienne, — sans réel marché explicite — ils s’adressent d’abord à une niche d’usagers :

une thématique qui était bien identifiée qui était l’écologie pratique, donc on a démarré sur la cuisine bio, la cuisine végétarienne, tous nos livres de cuisine : nos recettes sont toujours végétariennes même si ce n’est pas écrit dessus, c’est parfois végane. Les gens le savent. (...) On a aussi développé notre catalogue vers le jardinage bio – qu’on a d’ailleurs abandonné après –, l’habitat bio – pareil –, les relations parent-enfant – ce qu’on appelle le *parenting* –, à la mode alternative, non violente etc. On s’est développé aussi côté yoga, et puis, cosmétiques faites maison et puis aussi dernièrement, sur la couture.

On a toujours cultivé notre « niche » commerciale, notre particularité, sur les contenus et les contenants

La cible du lectorat est elle aussi dessinée rapidement : il s’agit de personnes qui partagent un mode de vie similaire : un même « univers de pensée » :

Le point commun de tous ces développements c’est que ça rejoint les préoccupations des gens qui vivent un peu comme nous

La « pédagogie » est un terme qui revient à plusieurs reprises dans la conversation. Elle semble donc ici fonder la démarche éditoriale, le mode de vie personnel semble être le moteur de son métier. Les labels qui certifient des pratiques ont également cette fonction pédagogique :

le fait qu’il y ait des labels, FSC, PEFC, ça a aussi un aspect pédagogique qui est important, c’est qu’on ait toujours à l’esprit que le bois c’est une ressource renouvelable mais qu’il faut la gérer durablement, que les forêts peuvent disparaître. Quand on exploite une forêt, il y a des habitants, des autochtones, il faut faire attention à eux, ne pas raser des villages, de pas planter des forêts d’eucalyptus ou de choses comme ça... Donc l’aspect pédagogique est important aussi dans ce domaine-là.

L’éditeur nous rappelle l’origine des certifications et démarches de labellisation, tout en contextualisant quand il dit que cette démarche est aujourd’hui « enterrée » :

L’affichage environnemental ça faisait partie des grands mouvements issus du Grenelle de l’environnement, mais visiblement ça c’est un peu enterré... On en parle plus trop aujourd’hui.

Les labels ne sont pas pour autant des gages sûrs, il fait part de sa déception quand de récents documentaires ont mis en cause les certifications FSC et PEFC — dans son attitude la déception semble grande même s’il atténue cette impression en parole :

Les derniers développements sur ces aspects écologiques, c’est quand même un truc qui m’a déçu... : il y a eu une enquête qui a été diffusée sur Arte qui a enquêté sur la filière FSC et on se rend compte que dans cette certification FSC on peut se retrouver avec des... des dysfonctionnements qui font qu’au final la forêt n’est pas gérée plus durablement qu’une autre et que néanmoins on se trouve avec des papiers certifiés... c’est un peu dérangeant... voilà... au

sein du SNE du coup on est en contact avec FSC on va essayer de discuter avec eux de cette affaire-là, et on est aussi en contact avec le WWF, parce que le WWF pousse beaucoup pour l'utilisation du papier FSC et du coup leur dit « bon ba d'accord on veut bien utiliser le papier FSC mais on est un peu gêné par les garanties apportées... qu'est-ce que vous en pensez... » donc en est là, on explore un peu ce sujet, qui me dérange beaucoup...

(...) le fait qu'on se rend compte quand dans des pays d'Afrique ou en Ukraine ou dans d'autres pays, les choses étant ce qu'elles sont, la corruption fait que on peut avoir des forêts avec des coupes à blanc, des forêts qui ne sont vraiment pas gérées durablement, et néanmoins le bois qui va en sortir sera certifié FSC... Bon après ce n'est pas le cas général mais ça existe aussi. C'est un peu décevant.

Les imprimeurs largement dépendants de cette labellisation/certification ont également développé un label — mais qui n'engage qu'*a minima* :

Effectivement c'est une industrie qui a cherché à s'améliorer: il y a un label « Imprim'vert » – qui vaut ce qu'il vaut... – jusqu'à présent c'est essentiellement « je respecte la loi » c'est-à-dire, « je ne balance pas mes produits nocifs dans la nature comme un sauvage »... C'est déjà bien, et effectivement, les plus gros imprimeurs qui font de vrais efforts pour renouveler leur parc machine et avoir le moins gaspillage possible

Nous ferons, en partie II, un pointage d'effet de rhétorique comme de syllogisme qui sont souvent le terreau de discours d'écoblanchiment. Dans ce cas précis, on sent poindre le paradoxe de Jevons¹¹⁶ en fin de citation. C'est un écueil logique qui induit souvent une argumentation de type *greenwashing*. Les intentions et les discours sont parfois contradictoires voire contreproductifs, nous le verrons en analyse. Si nous le pointons ici c'est surtout pour observer que ce type de discours n'est pas seulement employé en public, dans un cadre institutionnel ou à des fins de communication : il peut aussi ne pas être repéré comme un discours ambivalent par un acteur par ailleurs assez convaincu sur ces sujets, et le reprendre à son compte.

Il ajoutera que ces démarches de labellisation sont coûteuses pour les petites structures d'édition. Par ailleurs il revient sur l'idée que la distinction d'un livre par rapport à un autre ne se fait pas sur ce critère :

Sur le principe, je suis plutôt partant, mais même pour les produits d'alimentation, l'affichage environnemental qui permet de choisir un produit plutôt qu'un autre. Il y a des choses qui se mettent en place avec des applis qui permettent de comparer des produits... (...). Ça me plaît sur le plan théorique mais je ne suis pas certain de sa pertinence appliquée au livre.

La durée de vie du livre et le pilon sont des sujets abordés en fin d'entretien qui révèlent une vision classique du livre fait pour durer — opposé au fascicule de presse qui, lui, « devient rapidement un déchet ».

¹¹⁶ Ce paradoxe nous apprend que quand on optimise une technologie en vue de faire des économies d'énergie ou de ressources, loin de diminuer en effet la consommation globale (en énergie ou en matière première), cela va avoir comme conséquence de baisser le coût de revient (rendu plus efficace/efficient) et, d'augmenter la demande ou de « compenser » l'utilisation des ressources produites/exploitées pour un autre usage.

durée de vie longue, qu'on ne sait absolument pas mesurer – mais qu'on estime longue, en nombre d'années, un an ou dix ans (on ne sait pas) alors que la presse, on sait que ça a une durée de vie très courte et que ça devient rapidement un déchet. Le livre, nous éditeurs avons – peut-être le tort, je ne sais pas – de penser que le livre n'est pas un déchet.

Ce qu'on sait c'est que le taux de retours moyen des librairies en France est de 25 % je crois, et ensuite le circuit ce n'est pas directement le pilon, c'est : retour, tri. Le distributeur reçoit des livres en retour. Il les trie, ceux qui sont en bon état, qui sont propres à être revendus, ils sont remis dans le circuit immédiatement. Et une partie va, effectivement, être pilonnée, en effet. Et d'autre part il y a aussi des livres qui ont été produits, qui ont été stockés et qui, au bout d'un moment, l'éditeur va dire « je ne vends pas donc je vais pilonner ». (Cherche un document sur son ordinateur) Je n'ai plus les chiffres en tête exacts mais cela doit figurer là... « Qu'est-ce que le pilon ? »... Chiffres clés : 30 000 t. pilonnés... oui, alors l'aspect vertueux du pilon c'est que, effectivement, le pilon ça veut dire recyclage du papier... c'est l'économie circulaire... et là encore c'est pas forcément pour des convictions écologiques, c'est pour des raisons économiques aussi.

Jean-Luc Ferrante aborde aussi l'offre de cession de Hachette intervenue à l'été 2018, permettant au groupe une présence dans le marché de l'édition « bio » selon les termes ici employés :

on était en réflexion sur la pérennité, les gens de Hachette sont venus nous voir en nous proposant un projet qui nous a plu... qui consistait à dire « on voit bien ce que vous faites, on trouve ça intéressant, on trouve que vous faites de livres de qualité – merci – ce qu'on vous propose c'est de vous adosser à un groupe et de continuer à travailler de la même manière dont vous travaillez déjà – c'est-à-dire que l'équipe reste en place, vous vous restez en place – vous continuer à travailler avec la même ligne éditoriale, la même méthode, de fabrication, tout pareil, sauf que vous êtes maintenant adossés à un groupe et que nous, ça nous permet d'aborder un marché qu'on ne maîtrise pas forcément bien qui est le marché du « bio »

La pédagogie est destinée au lecteur en priorité : le livre affublé d'un label permet de lui transmettre une information mais surtout de considérer l'objet-même comme un élément d'une économie circulaire :

moi je suis très pour l'utilisation du papier recyclé, parce que je pense qu'il y a un aspect très pédagogique dans le papier recyclé – qui est le papier que vous avez entre les mains – le livre que vous avez entre les mains – qui a servi avant a fabriqué autre chose, et on est dans une économie circulaire etc.

Ce raisonnement sera pourtant mis à mal en fin d'entretien, quand l'éditeur exposera son point de vue sur le sujet.

Pourtant ce discours est directement enchaîné par un déni de l'aspect vertueux du papier recyclé :

l'impact environnemental de la fabrication de papier recyclé par rapport à la fabrication de papier vierge, certifié – à partir de forêt gérée durablement – il n'y a pas d'étude scientifique définitive sur le sujet mais il semble quand même qu'on soit très proche...

dans une démarche de reconnaissance de leurs pratiques vertueuses à leurs yeux — répondant à leur échelle aux enjeux environnementaux et écologiques que doit relever la production de livres en général.

Enfin, le discours tenu et le récit construit se nuancent à l'évocation du travail de lobbying exercé en interne au SNE dans la commission environnement qui a repris le travail effectué par le groupe informel du collectif des éditeurs indépendant et qui a débouché sur la création de fiches informatives sans réelle mise en valeur de la part du SNE — hormis les table-ronde dans les salons¹¹⁷ dont il rapporte l'intérêt suscité globalement mitigé. Il a pu se rendre compte de l'intérieur du fonctionnement de cette institution professionnelle et de son champ d'action. Il avoue à demi-mot les limites de l'encadrement des pratiques par un règlement ou charte qui, en substance n'ajoutent rien, ne valorise aucune pratique qui va au-delà de ce que préconise la loi.

on a créé un collectif des éditeurs écolo-compatibles : (...) c'était une structure très informelle d'échanges entre nous, nous enrichir mutuellement, et puis d'essayer de diffuser nos bonnes pratiques écologiques à l'ensemble de la profession. L'idée c'était d'aller voir le syndicat national de l'édition (le SNE) pour leur proposer de s'intéresser à ces sujets. Il se trouve qu'en 2010 dans ce collectif nous étions les seuls adhérents [au SNE] donc c'est moi qui ai pris mon bâton de pèlerin qui suis allé voir le SNE pour leur proposer la création d'une commission environnement — parce que le SNE fonctionne en commission par thématique. Il n'y avait rien sur l'environnement et je leur ai dit « voilà, ce serai bien qu'il y ait quelque chose sur l'environnement », et l'accueil a été immédiat, ils ont dit oui tout de suite. Donc bon, ça faisait partie de leurs préoccupations évidemment en 2010, en plus c'était un moment où Amazon, notamment, et les GAFA poussaient

Il est intéressant de noter que la remise en contexte de cet investissement personnel dans le SNE se situe dans un moment où le monde de l'édition est tourné vers l'offensive d'Amazon sur le marché du livre. Sa posture semble quelque peu désabusée pointant une impasse institutionnelle/administrative, laissant sentir un goût d'inachevé. Ses interventions auprès du SNE ont abouti à la création d'une commission « environnement », pour la « diffusion des bonnes pratiques » qui a consisté en « l'établissement d'une charte, c'est une feuille de recommandation ». Il évoquera l'initiative de Hachette de faire un Bilan Carbone

Le travail de la commission ça a été beaucoup de travailler sur l'affichage environnemental — on en parle moins maintenant — mais il y avait une pression là-dessus... c'est assez complexe à mettre en œuvre finalement, pour l'instant c'est plutôt en sourdine...

Il reviendra sur cette expérience en faisant part plus ouvertement sur le ton de l'échec :

C'est ce à quoi on avait pensé quand on avait créé le Collectif des éditeurs écolo-compatibles. C'est quelque chose qui n'a pas abouti. Encore une fois cela demande de l'énergie et quel est le résultat au final...

Pour enchaîner sur la remise en cause d'un éventuel label « écolo » — non évoqué jusqu'alors — :

¹¹⁷ À l'instar de celles qui ont été retranscrites dans cette enquête, Annexe, p. 228.

un label écolo sur un livre ? Il y a déjà le label papier... et le lieu d'impression. Les principaux critères, l'information est déjà là... Un label se serait compliqué à mettre en place.

Enfin il se positionne en tant que représentant des éditeurs qui sont une profession aux pratiques et profils très diversifiés, dont la préoccupation première reste la concurrence, surtout dans des secteurs où la tension économique est forte — générant aussi une tension écologique (exemple de la jeunesse) :

Et puis on est dans une profession : il y a 4 500 éditeurs environ. Les « gros » représentent une bonne partie du marché mais tout le reste est éclaté dans des petites structures qui font un travail par ailleurs formidable... Comme nous, même si nous en est relativement gros... le problème c'est que les petites maisons voient leur énergie absorbée dans la publication de livres, et que les questions environnementales passent un peu derrière et en plus chacun – on est dans une économie très concurrentielle, la jeunesse est, elle, très concurrentielle – à la fois cet aspect création et l'aspect concurrence

Pour conclure, l'éditeur insiste sur les générations de professionnels à venir, mettant en avant les réflexions écologiques qu'ils semblent porter naturellement, indiquant par-là que le terrain d'engagement de prédilection se retrouve une fois de plus dans une démarche personnelle, liée à la personnalité de l'éditeur et non à l'ensemble d'un corps de métier, ou d'une filière.

Il y a 5 ou 10 ans ce n'était pas forcément la préoccupation des étudiants en édition ces questions écolos. Aujourd'hui visiblement ça l'est. Enfin c'est intégré, « on fait des livres de qualité », « on va faire attention », c'est un vrai progrès. Dans l'évolution des consciences, les plus jeunes ont intégré ça. Cet aspect environnemental est pris en compte de manière plus naturelle. Je pense, en réalité, que c'est primordial. Le public, c'est plus difficile. C'est difficile d'avoir une approche écologique du livre. Le Goncourt, bon vous allez pas vous poser des questions « comment il est fabriqué »... Après si on vous dit, « il a été fabriqué proprement » vous serez plus contents, c'est l'aspect pédagogique. Néanmoins la première question ce n'est pas celle-là. Je suis persuadé, d'une manière générale, l'amélioration, la prise en compte du changement climatique, ça passe par les changements individuels, pour le consommateur de livre c'est un peu délicat, il faut qu'il soit moteur aussi. C'est en train de s'améliorer, ce que je constate aussi c'est que les gens, ils intègrent cette réflexion dans leurs comportements.

Enfin, l'éditeur nous confie que la littérature n'est pas forcément pertinente en soi pour traiter cette question, en mettant en avant surtout les pratiques des citoyens au quotidien :

Encore une fois premier combat gagné, dernier combat à gagner est dans la transformation au quotidien dans les actes et dans la prise de conscience. Comment je fais au quotidien pour réduire mon impact en tant que citoyen : « où est-ce que j'achète quoi pour faire quoi ? »... C'est ça les questions qu'on doit se poser maintenant, et que l'on se pose déjà : le mouvement sur le bio, sur le local, ça reste encore minoritaire mais le mouvement est là... Ce sont des axes de travail importants, plus que la littérature.

C. Observations et cartographie

Suite au travail qui a pu être mené l'année dernière qui comprenait un premier protocole d'exploration au salon Livre Paris en mars 2018, des observations itératives ont été menées à l'édition suivante, celle de 2019. Ce travail permet de comparer les usages faits des mises en scène, des espaces, des occupations de stand, de la programmation, de présence de tables thématiques, ou de nouvelles pratiques d'éditeurs en vue dans le milieu — puisque le salon généraliste regroupe essentiellement le centre de l'oligopole à frange que représente le marché du livre. Pour compléter cette observation nous nous intéresserons à celle de la librairie d'un festival consacré lui à l'édition de livre d'écologie (le festival du livre et de la presse d'écologie, octobre 2018). Ceci afin d'apprécier les positionnements des acteurs impliqués dans ces questionnements, et de repérer les éventuelles évolutions notables.

Les conclusions qui avaient été apportées dans le travail préliminaire au mémoire permettaient de faire un état des lieux d'un contexte industriel « mature » quant au livre, les maisons d'édition et les éditeurs qui s'y présentent comme des acteurs clés sont groupes industriels d'édition fortement identifiés qui occupent une place tout à fait dominante voire monopolistique. À l'instar d'autres secteurs industriels, la chaîne du livre et ses acteurs se trouvent désormais questionnés sur leurs procédés, leurs manières de produire le contenu bien qu'il s'agisse d'un produit à valeur hautement symbolique. Historiquement peu habitués à cette exposition, les éditeurs s'engagent donc à communiquer avec leurs partenaires et leurs récepteurs sur leurs procédés, s'appropriant et développant de nouvelles manières de discourir sur des problématiques qui s'avèrent, elles, loin d'être neuves. Les grands groupes d'édition traitent donc la problématique écologique avec un angle sur lequel leurs pratiques peuvent être largement reconnues et sur lesquelles ils peuvent communiquer sans perturber l'ensemble de leur production. Des initiatives ont émergé, sur différents registres : communication sur les pratiques industrielles, collection thématique avec ou sans tête d'affiche. Les mises en scène restent sobres quand il s'agit d'aborder cette thématique et des signes visuels sont repris pour permettre aux publics d'identifier des ouvrages qui ne trouvent pas aisément de rayons spécifiques ou qui peuvent naviguer entre différentes typologies de tables.

L'environnement et écologie sont des notions prises dans une acception large, question de société centrale interprétée à la guise des auteurs et des éditeurs, et se révèlent source de nouvelles productions à la recherche manifestement de nouveaux marchés. Elles viennent grossir les rangs de la littérature de bien-être, « arts de vivre », d'essais, de fictions spécialisées qui se constitue notamment en tables thématiques, voire « espaces à thèmes » immersifs. L'environnement devient donc aussi un sujet éditorial qui tend à produire une valeur ajoutée. Mais est-il possible de regrouper un corpus ou des éditeurs sous une appellation du type « littérature verte » ou « livre vert » ?

1. Livres Paris 2018-2019, une comparaison

On observe sur la configuration spatiale du salon Livre Paris¹¹⁸, la concentration des éléments impliqués dans un discours environnemental de la part des éditeurs à l'entrée du salon sur les stands Actes Sud, éditions Rustica (Média Participation) et La Martinière et autour des espaces dédiés aux rencontres et ateliers jeunesse. Cette thématique est loin d'être mise en avant comme sujet, mais son utilisation tendrait plutôt à construire un imaginaire autour de sujet tels que le bien-être, le développement personnel, le *parenting*, ou le développement durable pour les essais.



fig. 5 — Stand des éditions Rustica (copyright : Emmanuel Nguyen Ngoc pour Livre Paris, 2018)



fig. 6 — Stand des éditions Rustica au salon Livre Paris, vue d'ensemble, 2018

En effet, les marqueurs de cette thématique (vocabulaire et imagerie mobilisés) qui ont été observés témoignent d'engagements divers pour les éditeurs. Des tables thématiques orientées bien-être ou découverte peuvent aussi bien mêler beaux livres que des ouvrages de développement

¹¹⁸ Plan en annexe p. 316.

personnel : dans ces cas-là l'est la thématique environnementale et naturelle qui établit un lien éditorial entre les titres. À d'autres endroits, comme dans le secteur jeunesse, les éléments faisant référence à l'environnement visible pour le public sont des éléments de décor qui contextualise les éditeurs jeunesse dans un décor de « nature », permettant une distinction d'espace dans le salon. L'environnement et l'écologie sont des thèmes développés par des éditeurs indépendants qui en font un outil de distinction dans le marché en publiant des auteurs engagés à différents niveaux dans ces idées (militantisme écologiste, *nature writing*, poésie, bien-être, économies alternatives).



fig. 7 — Espace d'activité et de rencontre dédié à la jeunesse au salon Livre Paris, 2018 (copyright : Emmanuel Nguyen Ngoc pour Livre Paris).



fig. 8 — Stand d'imprimeur TypoLibris au salon Livre Paris, 2018 qui présente son projet de sylviculture durable « La clairière des livres »

Dans ces cas-ci, la présence de cette thématique est rendue possible par des collections (collection « Anthropocène » au Seuil), une identité de maison d’édition axée sur ce thème (La plage, Wildproject ou Dehors par exemple — par ailleurs non présents sur le Salon).



fig. 9 — Stand des éditions du Seuil, collection "anthropocène", Livre Paris, 2019. Ici la thématique n'est pas mise en avant sur une table thématique.



fig. 10 — Table "Nature" et dédiée à la collection "domaine du possible" des éditions Actes Sud, Livre Paris, 2019. Ici des tables thématiques mettent en avant la "nature", l'achalandage avec des couvertures aux motifs végétaux et aux titres convoquant environnement et écologie, mêle pratique et essais.



fig. 11 — Table "Nature" du stand Actes Sud au salon Livre Paris de 2018. Îlot isolé mais soigneusement mis en scène (hors-champ : un fauteuil avec plaid proche également des beaux livres), la table est davantage "à part" du reste du stand, en 2019, la table se rapproche d'autres tables d'essais, toujours à mi-chemin entre le pratique (jardinage) et les beaux livres (photographies).

Toutefois ces pratiques relèvent encore de pratiques marginales. Elles ne permettent pas de comparer les visions des éditeurs sur ce sujet. Bien que de grands éditeurs démontrent un souci de mise en scène soignée de cette thématique (Actes Sud déploie ainsi une grande table thématique sur ce sujet — les autres stables étant dédiées à des genres de littératures), elle reste traitée occasionnellement, à la faveur d'un nom d'auteur moteur grâce à une présence médiatique forte (Pierre Rabhi) ou bien d'un format attractif (livres pratiques mixtes ou encore livres de développement personnel se rattachant à des tendances de modes de vie médiatisés — véganisme, retraites en nature, soins naturels). La présence d'un groupe d'imprimeur (La Clairière des livres) sur le Salon — avant tout destiné au public et non aux professionnels — qui revendique un développement « vert » indique néanmoins que des réflexions techniques sur la production elle-même ne sont pas ignorées par le secteur bien que non affichée explicitement par les éditeurs eux-mêmes.

Ce qui ressort donc de ces premières observations c'est que la thématique environnementale est avant tout un sujet éditorial pour les éditeurs vis-à-vis du grand public.

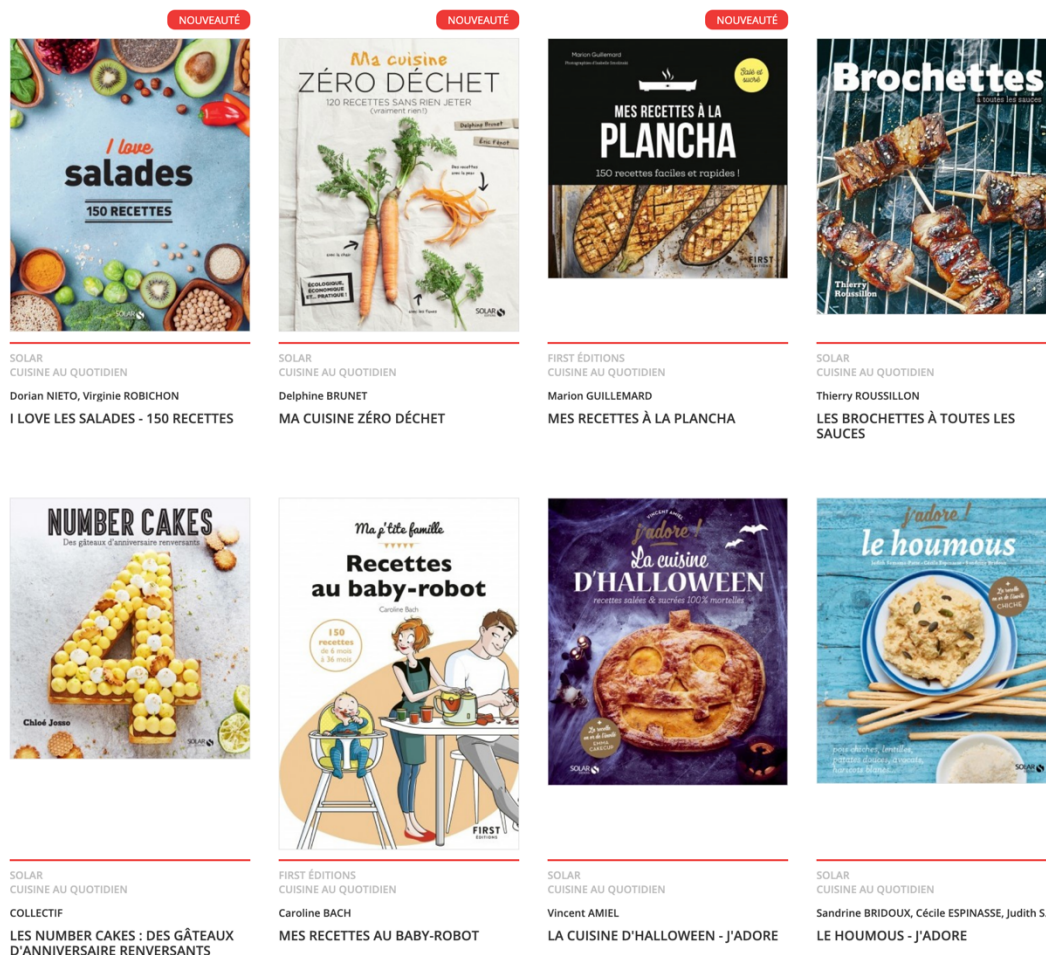


fig. 12 — Exemple de « one-shot » dans la collection "cuisine au quotidien" des éditions Solar, un titre "vert" émerge grâce à l'appellation « Zéro déchet », 2019.

Une dynamique de fond qui s'installe et se structure dans les grandes maisons. L'efflorescence d'abord de « one-shot » spéciaux à thématique (Delphine Brunet, *Ma cuisine zéro déchet*, collection « Cuisine au quotidien », Solar, Edis, fig. 12 et un autre exemple en fig.13), de collections « écolo » (collection, « tout faire soi-même », Tana, Edis ; coll. « les cahiers so green », Solar, Edis ; collections « Domaine du possible », Actes Sud ; collection « Anthropocène », Seuil en fig. 9) naviguant sur le registre d'un retour au naturel, d'une autre manière de pratiquer ses hobbies sont secondés des supports visuels au registre « naturalisant » s'installent et se constituent en table « nature »



fig. 13 — Autre exemple de « one-shot » dans la collection "Les nuls" de First s'essaie à changer son fameux code couleur pour se "verdir" ponctuellement également, 2019.

Cet essor des rayons « bien-être », « arts de vivre » se fait de manière concomitante avec l'apparition de sélection d'essais « hybrides » dont la nature est le sujet, aux côtés des essais plus spécifiques et documentés — cet aspect sera plus amplement développé en seconde partie de ce mémoire. Ces ouvrages se développent avec une modalité similaire : un *one-shot* qui prouve la viabilité commerciale en se trouvant un public, puis une collection (quitte à ce qu'elles ne s'étendent pas infiniment, pour exemple, les neuf titres à ce jour de la collection « Initial(e)s DD » chez Rue de l'échiquier).

Il sera observé dans les deux éditions de Livre Paris (2018 et 2019) la présence d'imprimeurs « écoresponsables », qui font figure de représentants de leur filière et qui sont en réalité des acteurs tout à fait marginaux¹¹⁹. La cartographie comparée qui récence cette présence « verte » à destination d'un public cherchant à se documenter, à se distraire, à développer un imaginaire lié à l'environnement ou à l'écologie tend à normaliser ses pratiques pour intégrer des collections à la marge, moins voyantes que des *one-shot* plus bruyants en termes communicationnels. Et nous pouvons voir que les grands éditeurs et la scène éditoriale cherchent moins à montrer son intérêt pour la question verte, pour l'intégrer à sa propre logique. Ainsi le traitement « vert » de l'édition 2018 de Livre Paris en termes scénographiques est largement laissé de côté en 2019. Nous pouvons nous interroger sur ce revirement notable.

¹¹⁹ En 2019, il s'agit de l'imprimeur « vert » Aska (Roumanie, www.aska.ro) ; en 2018, l'imprimerie TypoLibris (<https://www.typolibris.fr/la-clairiere-des-livres/>) — on est loin du groupe français CPI (Chevrillon Philippe Industrie), avec ses « 16 usines dans 7 pays européens, 450 millions de livres imprimés par an, 2 800 salariés, et 360 millions d'euros de chiffres d'affaire » (source Graphiline, avril 2019) en Europe et ses détenu par un fond de gestion privé américain (RHWO).

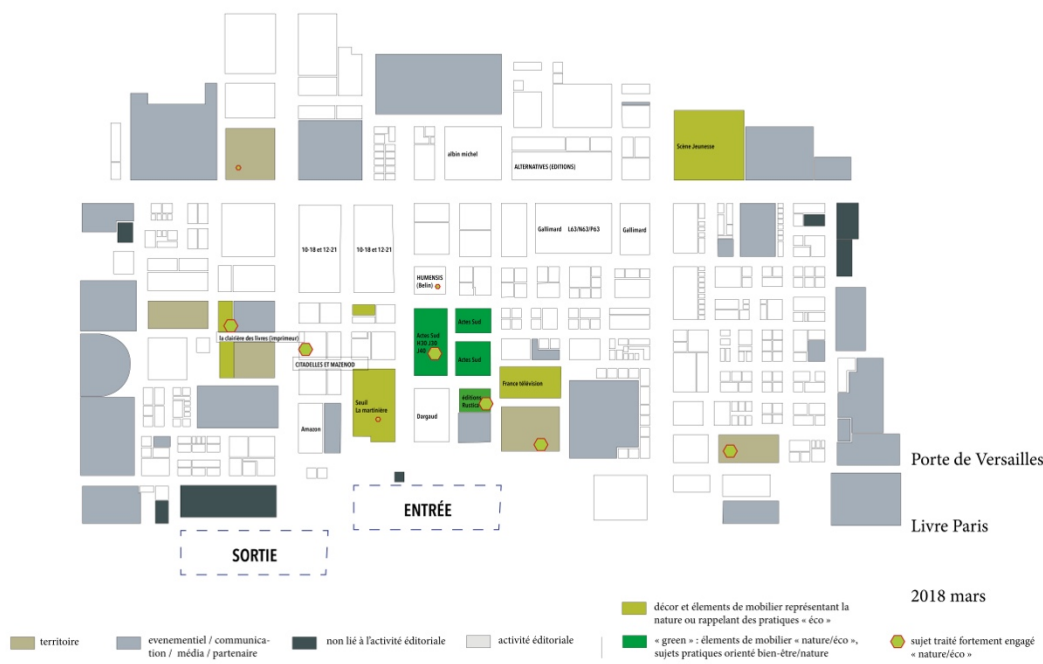


fig. 14 — Cartographie des observations relevées pour le salon Livre Paris 2018. Il met en scène, à la marge, sa préoccupation environnementale : mobilier, kakémono, scénographies, programmation "coulisse"... Les éditeurs cherchent à se distinguer sur la scène émergente des essais-pratiques (Rustica, Actes Sud...), de nombreux petits éditeurs dans les stands « régions » interrogent leur rapport au territoire sous l'angle environnemental, enfin les éditeurs de beaux livres font étal de leur savoir-faire en rendus grâce à d'impressionnantes iconographies naturalistes.

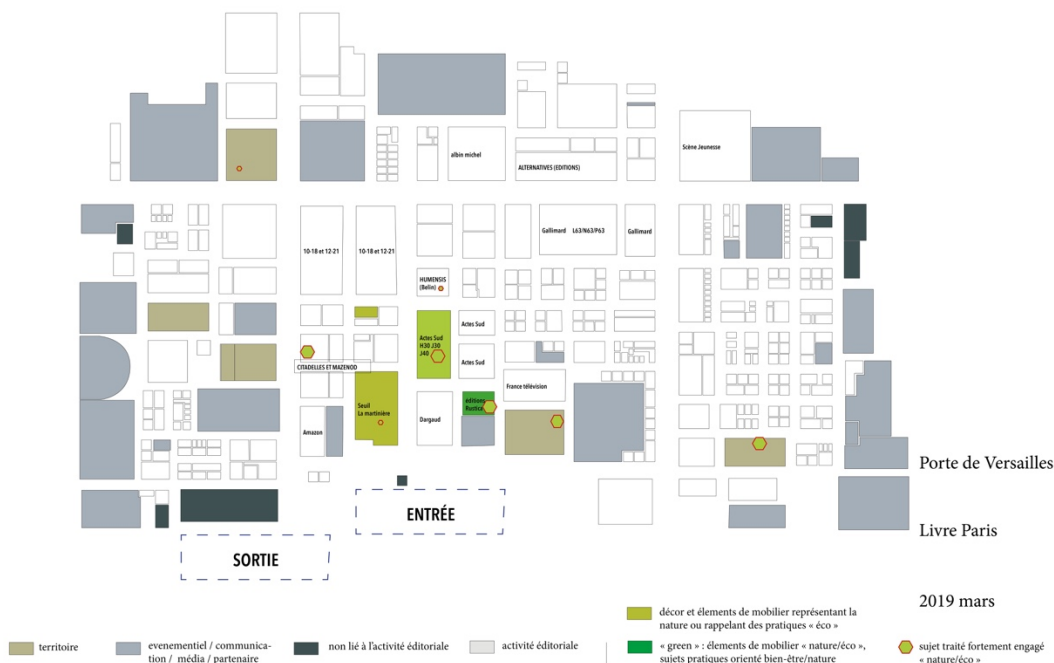


fig. 15 — Cartographie des observations relevées pour l'édition 2019 du salon Livre Paris qui abandonne largement ses quelques oripeaux verts de 2018 (l'espace Jeunesse retrouve un aspect neutre, l'imprimeur « vert » est relégué en seconde zone sur un petit stand pro, il n'y a pas de programmation officielle traitant cette thématique sur la scène « coulisse », le stand France télévision revient à une scénographie standardisée sans démarche écologiquement responsable remarquable ni promue). Seuls les éditeurs engagés sur cette thématique mettent en avant leurs collections sans trop d'artifices.

Entre les deux éditions des différences sont notables. Ainsi, l'espace jeunesse paré de vert placé sous le thème « nature » en termes de scénographie est traité en 2019 avec un thème neutre, coloré différemment. Ce détail qui aurait pu sembler anecdotique résonne toutefois avec la disparition du sujet de l'écoconception dans la programmation officielle. La table ronde sur le livre « éco-responsable » n'est plus prise en charge par le SNE mais par l'association de défense des papetiers et industries graphiques Culture Papier. Cette table ronde n'étant pas du ressort d'organismes officiels ou institutionnels — comme le SNE peut y prétendre — cette table est destinée à un public professionnel invité par ladite association¹²⁰. Une table-ronde sur le métier de fabricant est tenue avec des porte-parole similaires à la table de 2018. En 2018, étaient présents : Jean-François Lyet (directeur technique, Hachette Livre), Jean-Luc Ferrante (directeur général, Éditions La Plage), Pascal Lenoir (Directeur de la production, Gallimard) et Claire Coscas (directrice de la fabrication SEJER) et en 2019, pour cette table-ronde « fabricant », étaient présents : Pascal Lenoir (directeur de la production, Gallimard) et Claire Coscas (directrice de la fabrication SEJER) et Alix Willaert (directrice de la fabrication Albin Michel), animée par la même journaliste pour l'Étudiant¹²¹. Le grand absent étant Jean-Luc Ferrante des éditions La Plage¹²². Cette discussion consacre tout de même près d'un tiers de son temps aux enjeux environnementaux et aux problématiques liées à la production industrielle. On constate donc que le sujet est moins traité frontalement par le SNE, qui participe ainsi au « débat », mais semble moins proactif officiellement. Pascal Lenoir est pourtant présent à la table ronde Culture Papier avec Éditis et un éditeur indépendant, ainsi que le ministère de la culture qui apparaît comme un nouvel acteur dans ce débat. Pascal Lenoir semble désormais représenter seul le SNE dans ces tables rondes au sujet de la fabrication et de l'écoconception (Jean-Luc Ferrante indiquant se retirer progressivement de ses activités professionnelles en marge de notre entretien).

2. Festival du livre et de la presse d'écologie

Le protocole d'observation mis en place pour le Festival du livre et de la presse écologique a pris appui sur les outils d'observation mobilisés lors du Salon Livre Paris 2018 : observation de tables thématiques, cartographie des éditeurs présents sur le salon. L'enjeu à ce moment de l'enquête menée était de détecter la présence de ce qui pourrait-être un « livre vert » : caractéristiques saillantes, discours tenus autour du livre « écoconçu » sur le plan éditorial. Les thématiques abordées par les ouvrages à thématique environnementale et/ou écologiques sont poreuses, et l'objectif était aussi de pouvoir baliser un spectre, de discerner les bords de ce champ éditorial sans ne

¹²⁰ C'est par hasard que j'ai eu vent de cette table ronde, non référencée durant le salon.

¹²¹ Les détails de cette comparaison sont évoqués plus haut, p. 51.

¹²² Qui nous intimait, lors de notre entrevue, « passer le relais » en sa fin de carrière.

prendre comme unique référence les grands groupes éditoriaux. Cette observation permet de noter les acteurs en position dominante, en émergence au sein de ce réseau d'affinités réuni à cette occasion. Enfin l'écoute des tables-rondes a permis de se rendre compte des engagements des éditeurs et des auteurs dans ces thématiques (extractivisme, féminisme, pédagogies, faune et flore, urbanisme, réfugiés, etc.), et de noter que les tables-rondes sont moins le lieu de présentation du volet « pratique » et « arts de vivre ». C'est le format de l'essai qui y est plus représenté. Le Félipé est une belle occasion de repérer les maisons d'éditions qui se sont installées et affirmées dans ce champ.

Les discours tenus sur le métier d'éditeur n'y ont pas été très nombreux, ils se révèlent à l'occasion de la présentation d'auteurs, de références, dans un contexte particulier de choix de l'éditeur, à des moments où le travail est déjà entamé. Ces courants d'affinités sont notamment visibles dans l'observation des tables mais aussi des espaces. Les éditeurs étant sur des niches en essai, pratique ou arts de vivre (véganisme chez La Plage, écoféminisme chez Cambourakis, ou permaculture chez Terre Vivante) les tables s'organisent autour de quelques roman éditeurs phares faisant graviter d'autres éditeurs moins renommés.

Le festival

Le Festival du livre et de la presse d'écologie
Depuis 2003, l'association du Festival du livre et de la presse d'écologie (Félipé) organise, chaque année, un festival à destination du grand public, afin de diffuser les réflexions qui interrogent les interactions des êtres vivants entre eux et leur relation avec leur environnement.

S'encre dans le sol
Le sol, on l'habite, on le façonne, on l'utilise, on le partage. Comment l'être humain s'ancre-t-il dans le sol et encre-t-il les pages de son histoire ?

Le 100ecs (Etablissement Culturel Solidaire)
Le 100ecs est une Société coopérative d'intérêt collectif (SCIC) où, chaque jour, une équipe de professionnels du monde de la culture met ses compétences au service des artistes qu'elle accueille au sein des 1 800 m² de l'Etablissement culturel et solidaire du 100, rue de Charenton (Paris 12^e).

La Maison des Ensembles
La Maison des Ensembles est à la fois un lieu de culture, un centre d'animation, un espace pour les jeunes, un laboratoire numérique, un jardin éducatif et des locaux pour les associations.

Réalisation de l'affiche : Julia Demanque

Le programme du samedi

Cocktail d'inauguration
13 h - 14 h

Jeu de piste participatif et solidaire
13 h 45 - 15 h 45 (départ métro Reully-Diderot)
Balade urbaine* avec **PariSolidari-Thé**.
* nombre de place limité, inscription sur notre site

J'ai fait un rêve : petite maison d'édition
14 h - 16 h
Atelier de création de livres peints ou imprimés autour de *L'enfant du désert*, livre de Pierre Rabhi, animé par **MomFrenay**, pour les enfants de 6 à 12 ans.

Veau, vache, cochon, couvée : regards croisés sur l'élevage en France et en Belgique
14 h 30 - 16 h
Table-ronde avec **Pierre Bitoun** (sociologue, chercheur à l'INRA) et auteur du *Sacrifice des paysans*, **Stephane Delogne** (éleveur en Belgique et ex-porte-parole du syndicat paysan FUGEA), **Yannick Ogor** (éleveur, maraîcher en Bretagne et auteur de *Paysan impossible*), animée par **Laury-Anne Cholez**, journaliste chez *Radio Parleur*.
* séance de dédicaces après la rencontre

Le programme du samedi

Le monde mystérieux du sol
15 h - 17 h
Atelier de création de peinture, fresque commune, sculptures et créations naturelles pour sensibiliser à la protection des sols, animé par **Marianne Fontaine**, pour les enfants à partir de 12 ans.

Resilience
16 h 30 - 17 h
Parole d'auteur, avec **Augustin Lebon**, auteur de la série bande dessinée *Resilience*, une série d'anticipation sur les OGM, les pesticides et le pouvoir des multinationales des semences.

Migrants : hospitalité publique, hospitalité privée
17 h 30 - 19 h
En partenariat avec **Le passager Clandestin**
Table ronde avec **Véronique Bontemps** (docteure en anthropologie, chargée de recherche au CNRS et auteure de *Être accueilli et repartir : ce que les villes font aux migrants*), **Troubs** (auteur de la bande dessinée *Humains : La Roya est un fleuve*), **Rozenn Le Berre** (travailleuse sociale, journaliste et auteure de *De rêves et de papiers : 547 jours avec les mineurs isolés étrangers*), animée par **Stefan Le Courant** (docteur en ethnologie et auteur de *La mort aux frontières de l'Europe*).
* séance de dédicaces avant et après la rencontre



Le salon

La librairie éphémère
Pour grands et petits, tenue par **Le passager clandestin**. Vous y trouverez forcément un livre qui vous intéresse, parmi tous les genres représentés : littérature, essais et documents, bandes dessinées, livres pratiques, beaux livres, livres de poche, livres jeunesse...

La presse
L'âge de faire
Autres voies de la planète*
Billebaude (dimanche)
Ecorev*
Fruits oubliés
Jef Klisk*
La gousse ouverte
Kairos
Le journal minimal (samedi)
Politis
Reportere
Socialter (samedi)
Tu savais pas ?
Z

Les éditeurs
L'échappée*
Ecosociété
Le passager clandestin
Rue de l'échiquier*
Terre vivante*
Utopia

Les associations
Alternatiba (dimanche)
France Nature Environnement
ISF / SyreAct (dimanche)
Sortir du nucléaire
* représentés

Et aussi
Nathalie Delhommeu animera le festival avec sa bonne humeur. Cuisine nomade assurera la restauration avec des produits locaux et de qualité.

Le programme du dimanche

Yoga : s'encre dans le sol
11 h - 12 h et 12 h 30 - 13 h 30
Atelier* animé par **Brigitte Anquier** (professeure de yoga).
* nombre de place limité, inscription sur notre site

L'eco-balade
11 h 30 - 13 h
Balade urbaine* avec **Laurent Guignon**, d'Ecolo Tour Paris.
* nombre de place limité, inscription sur le site d'Ecolo Tour Paris

Extractivisme : l'envers de la mine
14 h - 15 h 30
En partenariat avec Sciences critiques
Table ronde avec **Nicolas Sersiron** (ancien président du Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers Monde et auteur de *Dette et extractivisme*), **Anna Bednik** (journaliste et auteure de *Extractivisme : exploitation industrielle de la nature*), **Mathieu Brier** (membre de la Revue itinérante d'enquête et de critique sociale Z) et co-auteur de *Mauvaises mines*, animée par **Anthony Laurent** (journaliste chez Sciences critiques).
* séance de dédicaces après la rencontre

Le programme du dimanche

Les ombres de Ludovic : conte scientifique
15 h 30 - 16 h 30
Spectacle créé et interprété par **Cécile de Lagillarde**, adapté pour les enfants de 6 à 12 ans, ouvert à tous.

S'encre dans le sol : expériences littéraires
16 h - 17 h 30
En partenariat avec le Prix du Roman d'Écologie
Table ronde avec **Anne Simon** (chercheuse au CNRS et professeure à l'EHESS), **Anne de Malleray** (directrice de la revue *Billebaude*) et **Dalibor Friour** (écrivain), animée par **Rémi Baile** (secrétaire de l'association du Prix du Roman d'Écologie).
* séance de dédicaces après la rencontre

Communs, ZAD et écoféminisme
18 h - 19 h
Table ronde avec **Jade Lindgaard** (journaliste chez Mediapart) et coordinatrice de *Édige des mauvaises herbes : ce que nous devons à la ZAD*) et **Isabelle Cambourakis** (chercheuse et éditrice aux éditions Cambourakis).
* séance de dédicaces avant et après la rencontre

Informations pratiques

Horaires
Samedi 13 octobre
13 h - 20 h
Dimanche 14 octobre
11 h - 20 h

Adresse
100, rue de Charenton
75012 Paris
Maison des Ensembles
3-5, rue d'Aligre
75012 Paris

Comment venir ?
Métro : Gare de Lyon (lignes A, D, I, 14), Ladru-Rollin (ligne 8)
Bus : lignes 57 et 29 mais aussi 20, 61, 65, 91
Vélo : Station de vélib 12101
Voiture : Parking Hector Malot (61, avenue Daumesnil)

Restons en contact !
Le Félipé - MDA 18 - Boite 9 - 15, passage Ramey - 75018 Paris
www.festival-livre-presse-ecologie.org
Retrouvez nous aussi sur Facebook et Twitter.
Programme détaillé consultable sur notre site Internet
Ne pas jeter sur la voie publique

fig. 16 — Programme du 16e Festival du livre et de la presse d'écologie les 13 et 14 octobre 2018 à Paris.

Situé dans les salles polyvalentes du rez-de-chaussée des 100ecs — une association coopérative à but culturel et artistique dans le XII^e arr. de Paris — le festival du livre et de la presse d'écologie alloue un espace de librairie éphémère tenu par les éditions du Passager Clandestin. La surface investie est relativement grande (300 m² et une salle de représentation). Disposé autour des tables thématiques, se trouvent des tables qui accueillent à tour de rôles des signatures d'auteurs, de la presse, des maisons d'éditions indépendantes. Si de grandes tables d'essais résonnant avec l'actualité médiatique générale et celle plus spécialisée accueillent le visiteur, d'autres tables spécialisées plus petites mais très fournies elles également attirent les intéressés. Il est notable de constater que la fiction se mêle souvent au récit, au livre pratique ou à l'essai : en effet, les regroupements choisis par les libraires se font par famille de maisons d'édition ou par maison d'édition. Un « coin » littérature fait une place aux belles lettres et au PRÉ¹²³. Un carré jeunesse plus sobre est tenu au fond de la salle mais trouve un public certain. Au fond également, une table dispose des ouvrages de genres, BD, SF, et quelques très rares beaux livres qui tiennent plutôt du roman graphique, c'est une table qui voit défiler autant de monde que les tables « principales » (« nature/essai/politique/société » et « arts de vivre/pratique ») ce qui atteste du succès auprès de ce public de formats autre que celui du récit, du guide ou de l'essai — s'engageant dans la fiction. Une table thématique se détache sur le tourisme, une autre sur l'urbanité, une autre sur le féminisme, une autre sur les territoires de résistance (ZAD).



¹²³ Prix du roman d'écologie — dont la retranscription de la cérémonie de remise 2019 est à retrouver en annexe p. 263.

fig. 17 — Photographie de l'espace jeunesse et table jardinage de la librairie du Félipé, octobre 2018.

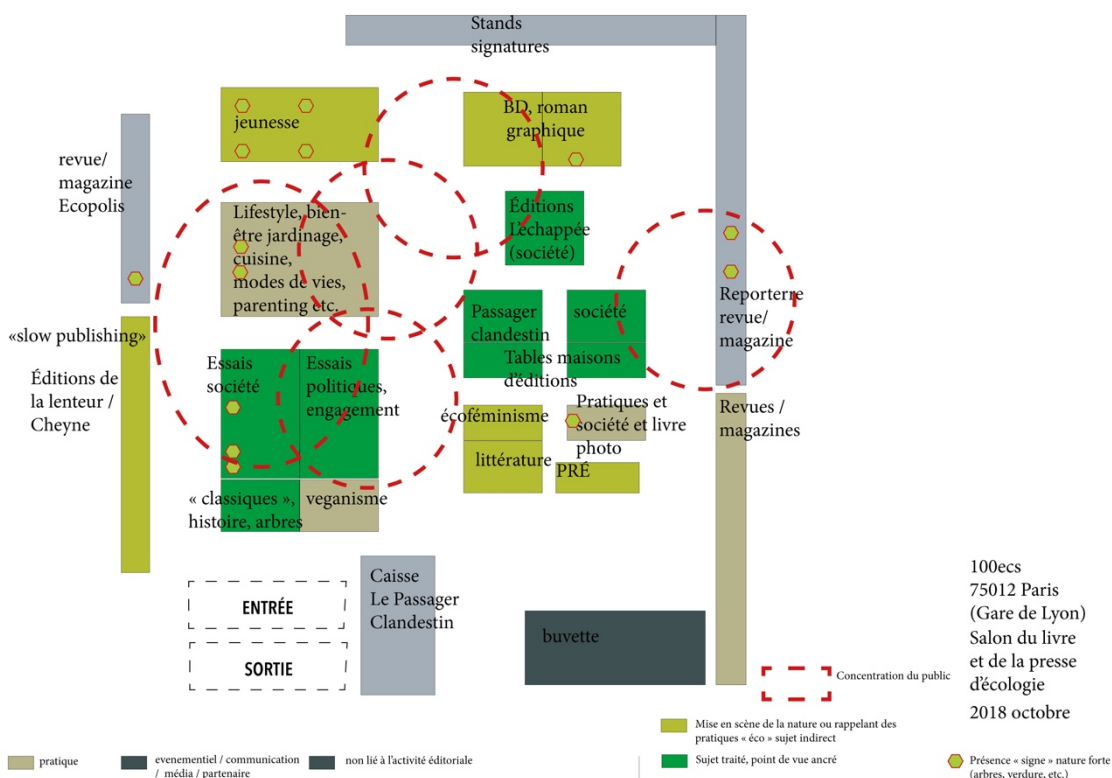


fig. 18 — Cartographie de l'espace librairie du festival du livre et de la presse d'écologie d'octobre 2018. L'espace est très dense, le public attentif et patient.

Extrait de la programmation du 16^e festival du livre et de la presse d'écologie :

Samedi 13 octobre 2018, 16h30 – 17h00
Augustin Lebon vient parler de sa série bande dessinée *Résilience* (Casterman). *Résilience* (tome 1) : *Les terres mortes* (Septembre 2068, l'Europe est devenue un vaste désert agricole. La puissante multinationale Diosynta exploite 90 % des terres et son armée, les F.S.I. (Forces de Sécurité Intérieure), fait implacablement respecter ses droits de propriété.) Pour lutter contre la famine et cette hégémonie totalitaire, un vaste réseau clandestin baptisé la Résilience diffuse des semences et des idées libres...

Dimanche 14 octobre 2018, 16h00 – 17h30
Table ronde en partenariat avec le Prix du Roman d'Écologie, avec : Anne Simon, chercheuse au CNRS et professeure à l'EHESS ; Anne de Malleray, directrice de la revue Billebaude ; Dalibor Frioux, écrivain ; animée par Rémi Baille, secrétaire de l'association du Prix du Roman d'Écologie.

Dimanche 14 octobre 2018, 18:00 – 19:00
Table ronde avec : Jade Lindgaard, journaliste chez Mediapart et coordinatrice de *Éloge des mauvaises herbes : ce que nous devons à la ZAD* (Les Liens qui Libèrent, 2018) ; Isabelle Cambourakis, chercheuse et éditrice aux éditions Cambourakis

3. Perceptions d'un phénomène « vert »

La phase d'observation a permis de noter les dynamiques éditoriales mises en avant par les éditeurs sur tables, de percevoir leurs centres d'intérêt, commencer à comprendre leurs critères de distinction sur le marché émergent à vocation écologique et environnemental en observant la production éditoriale elle-même et sa mise en scène, les éditeurs et leur prise de parole. Les livres sont mis en avant par les libraires selon les secteurs habituels des librairies afin de baliser cette géographie éditoriale plus facilement pour le visiteur (actualités, arts de vivre, Jeunesse, Fiction, littérature), qui mêlent les formats et les genres, du pratique avec des essais souvent. Ce mélange est accompagné par des genres hybrides, comme des BD qui portent une enquête journalistique documentée comme *Algues vertes, l'histoire interdite* chez Delcourt (avec La Revue dessinée) de Inès Léraud et Pierre Van Hove.

a) Des libraires en quête de lecteurs

Les transformations qui accompagnent cette dynamique « verte » ont aussi bien lieu réellement, sur les tables et rayonnages des librairies¹²⁴ que dans les nomenclatures et les formats — les deux étant intimement liés par nature¹²⁵. Ainsi Anaïs Massola libraire au Rideau Rouge nous indique qu'il a fallu qu'elle réaménage ses rayons pour créer des « passerelles », quand Mélanie Cartier, libraire à Atout Livre indique devoir faire face à des monceaux d'ouvrages que l'on pourrait qualifier de « *mee-too*¹²⁶ » (fig. 19) qui « disent à peu près tous la même chose ». Cependant, ce phénomène a été très progressif. La libraire du Rideau Rouge confie avoir fait acte de résistance en maintenant des ouvrages sur table pendant six voire huit mois sur table, et que son fonds a mis quatre ans à se constituer et trouver son lectorat.

Si les sciences humaines et de nouveaux récits infléchis par de nouvelles approches portées par les pensées écologiques mutent lentement, les domaines du bien-être et des « arts de vivre » ont vu leurs rangs grossir rapidement. Une déclinaison de guides et d'introduction à de nouvelles pratiques, des introductions à des modes de vie aux accents écologiquement vertueux voire plus experts ou radicaux,¹²⁷ trouvent facilement leur place sur les tables et les vitrines, propulsés par des maisons d'édition

¹²⁴ Voir l'intervention d'Anaïs Massola, pour les 10 ans de la maison d'éditions Wildproject, en annexe, p. 273.

¹²⁵ Ivan Illich, *Du lisible au visible : la naissance du texte : un commentaire du « Didascalicon » de Hugues de Saint-Victor*, traduit par Jacques Mignon et traduit par Maud Sissung, Paris, France, Les Éditions du Cerf, 1991.

¹²⁶ « *Mee-too* » dans son sens pharmaceutique : c'est-à-dire un projet de médicament dont la composition, la présentation et les effets sont strictement les mêmes comparés à un autre produit déjà commercialisé.

¹²⁷ On peut songer à l'essor ces derniers mois à des guides « *Zéro Waste* » qui sont inspirés d'expériences radicales à des visées sinon scientifiques en tous cas de documentation journalistique.



qui s’orientent vers le grand public et dont les outils de communication viennent puissamment soutenir cette démarche. Chaque domaine, au cœur de cible plus caractérisé, se voit achalandé par des variantes « vertes » (parenting, yoga, méditation, diététique, sport, ou encore cosmétique).

fig. 19 — Sélection d'ouvrages autour du sujet du "zéro déchet" traité avec un aspect pratique et orienté vers un public "famille"



fig. 20 — Table dédiée "lifestyle" mettant en avant cosmétique DIY, des pratiques de "récup" (couture, cuisine, bricolage), mais aussi du jardinage sans intrants etc.

Ces tables fleurissent à diverses occasions dans les librairies et tendent à se pérenniser. Nous avons observé sur des tables de librairies spécialisées comme la librairie Flammarion du Centre Pompidou, une table dédiée au croisement art et écologie qui s’est progressivement constituée et reste pour le moment à demeure avec l’apparition récente d’ouvrages de références au croisement de ces domaines.

Autre phénomène plus marginal, garnissant de nouvelles tables « Nature » en croisant les champs et les approches, des maisons d’éditions de niches, axées sur la connaissance de la flore ou de la faune réapparaissent, offrant un contrepoint au



traitement analytique de certaines questions de société ou de développement personnel.

fig. 21 — Table dédié art et écologie, à la librairie Flammarion, Centre Pompidou, mai 2019.

Avec l'émergence de ces sujets qui offrent des multiples entrées de lecture et approches de l'environnement ou de la pensée écologique, des formats de livres hybrides se font jour et remportent un vif succès auprès du grand public — succès imprévisible selon de nombreux observateurs. À mi-chemin entre enquête, découvertes scientifiques, bien-être et développement personnel, *La Vie secrète des arbres*¹²⁸ en incarne le parangon. En plus d'un

fulgurant succès depuis 2017, le livre est devenu un « long-seller » — qui plus est, à fort tirage. Ce phénomène éditorial suscite l'intérêt de nombreuses maisons plus grand public qui n'hésitent pas à investir le champ médiatique en réutilisant les codes de *La Vie secrète des arbres* pour proposer d'autres ouvrages atypiques qui produirait un phénomène similaire.



fig. 22 — Extrait de l'étude GfK 2018 effectuée par Magali Saint-Laurent, site web de GfK, consultable à cette adresse sur <www.gfk.com/fr/insights/news/>.

128 Selon l'institut GfK, en 2017, *La vie secrète des arbres* (Paris, éditions Les Arènes, sortie 1er mars 2017) est le neuvième titre le plus vendus en France toutes catégories confondues (romans, essais, BD) avec un total de 389 600 ventes (source : Chiffres-clés de l'édition, ministère de la Culture). À ce jour les ventes totalisent au moins 500 000 exemplaires. Suivi de *La vie secrète des animaux* qui aura été également dans les meilleures ventes de nombreuses semaines d'affilées, et ressortit également dans ce classement régulièrement.

Si cet engouement du public est véhiculé par les éditeurs informellement et plus formellement, il est également corroboré dans les chiffres de ventes, en témoigne les données GfK de cette année (fig. 22) qui note une tendance manifeste dans son étude annuelle du marché du livre. Pour le domaine « conscience écologique » l'offre a plus que doublé en cinq ans, s'inscrivant dans une croissance sur la durée.

D'autres entrées, plus proches de l'expérience du lecteur, du visiteur en librairie, mettent au jour des pratiques de communication mise en place par les éditeurs qui se répondent sur des plans similaires : l'affichage environnemental, les pratiques de communications sur les réseaux sociaux, l'apparition de Prix spécifique sur bandeau, l'émergence de thématique dans de nouveaux secteurs, l'ensemble s'appropriant des codes visuels ou sémantiques très proches (végétalisation, usages du vert, ou d'une rhétorique autour du « maintenant » ou « demain »).

b) Affichage environnemental

Les informations et données fournies au visiteur d'une librairie, au lecteur, prennent des formes et tons variés, là où on pourrait attendre des normes d'affichage plus homogènes.

Dans un mouvement de transparence sur les procédés que nécessite l'intégration à des groupes internationaux cotés en bourse, les structures éditoriales de grande envergure sont appelées comme d'autres industries doivent se conformer à de nouveaux standards de qualité¹²⁹, répondant ainsi à de nouvelles exigences envers leurs destinataires, mais également envers leurs donneurs d'ordre. La presse spécialisée n'a pas hésité à voir dans le bilan carbone du groupe Hachette en 2012 et le projet de signalétique d'Editis, un « monde de l'édition qui s'engage¹³⁰ ».

¹²⁹ Jean-François Lyet évoque le Bilan Carbone de Hachette effectué en 2012 lors de la table ronde où il est présent en 2018 (retranscription en annexe). Ce Bilan Carbone a fait l'objet de nombreux articles de presse, dont voici un exemple : Clément Solym, « Écologie : Les livres de Hachette font leur bilan carbone », *Actualitté.com*, 16 mai 2012.

¹³⁰ Solym Clément, « L'impact écologique, un nouveau paramètre pour l'édition », *Actualitté.com*, 22 mars 2012.

(1) Hachette

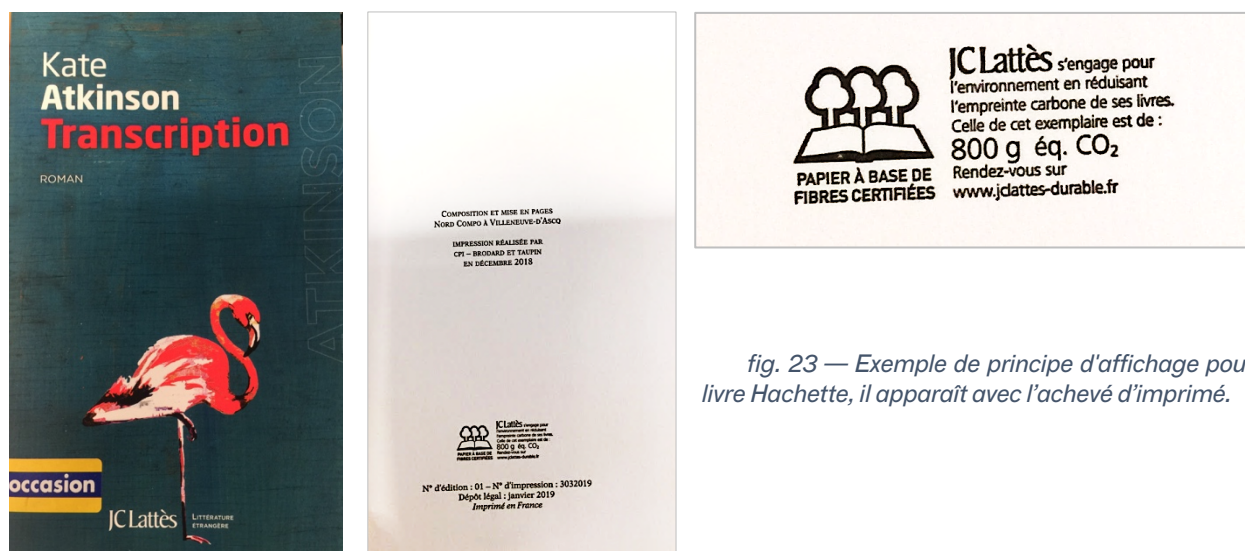


fig. 23 — Exemple de principe d'affichage pour un livre Hachette, il apparaît avec l'achevé d'imprimé.

Hachette prône indiquer le bilan carbone d'un certain nombre d'ouvrages¹³¹. Le référencement de ce bilan individuel est complété sur le site compagnon de cette démarche pour obtenir les « équivalents CO₂ » assimilable aux chiffres indiqués sur le livre. L'affichage se présente de cette manière :

Gardons à l'esprit que Hachette ici s'adresse au lecteur-acheteur comme à un professionnel capable de décrypter ces informations, un « comptable » même selon Jean-François Lyet :

En complément de ce Bilan Carbone on a aussi utilisé en fait les outils qui nous permettent de faire ce bilan pour être en mesure de faire ce qu'on appelle une « comptabilité des émissions carbone » qui sont propres à chaque production d'ouvrage¹³².

Les informations données sont décryptables grâce à la présence d'un site « compagnon » dédié à chaque maison d'édition du groupe Hachette qui fait figurer ce dispositif. Il s'agit pour toutes les maisons d'éditions du même site, seul, le nom de la maison d'édition change (hachette-durable.com ; jclattes-durable.fr ; fayard-durable.fr etc.)

¹³¹ « (...) sur les livres imprimés sur du papier recyclé ou sur du papier certifié, c'est-à-dire sur plus de 80% de notre production. (...) Nous nous efforçons de réduire la part de papier d'origine inconnue ou douteuse et travaillerons dans ce sens jusqu'à ce que cette part atteigne un minimum incompressible, aux alentours de 10% de notre production. », site Hachette-durable.com

¹³² Jean-François Lyet, *Retranscription table ronde salon Livre Paris « S'engager en faveur d'un livre écoresponsable »*, mars 2018, p. 299.

(2) *Delachaux et Niestlé*

L'éditeur (groupe La Martinière), prônant une démarche de documentation de la nature, naturaliste et engagée pour la protection de celle-ci, publie, lui, un manifeste collectif en mars 2019¹³³. Celui-ci affiche sous forme de charte éditoriale l'idée de sa démarche :

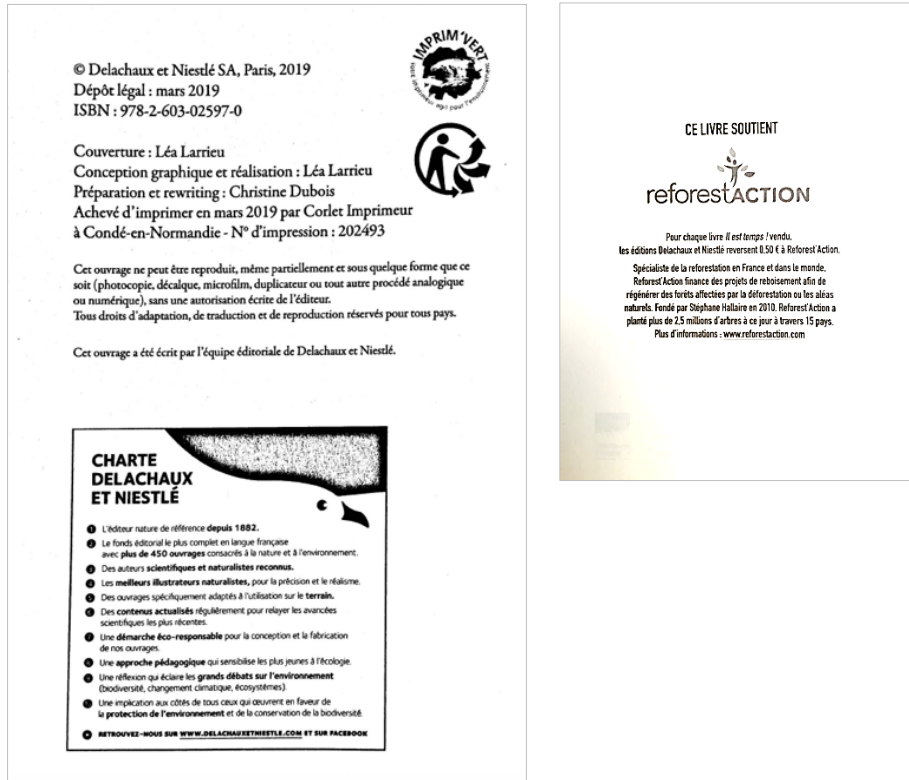


fig. 24 — Pour l'éditeur *Delachaux et Niestlé*, le manifeste *Il est temps ! se voit* doté d'une charte en guise d'achevé. Ils affichent aussi leur soutien associatif en début d'ouvrage.

Charte Delachaux et Niestlé :

- L'éditeur nature de référence depuis 1882
- Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec plus de 450 ouvrages consacrés à la nature et à l'environnement
- Des auteurs scientifiques et naturalistes reconnus
- Les meilleurs illustrateurs naturalistes, pour la précision et le réalisme.
- Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le terrain.
- Des contenus actualisés régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.
- Une démarche éco-responsable pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.
- Une approche pédagogique qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
- Une réflexion qui éclaire les grands débats sur l'environnement (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
- Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la protection de l'environnement et de la conservation de la biodiversité.

¹³³ Collectif, *Il est temps ! Et si lire protégeait la planète ?*, Paris, éditions Delachaux et Niestlé, mars 2019.

(3) *Seuil, coll. Anthropocène*

N'arborant pas de logo spécifique hormis celui d'Imprim'vert et l'encart FSC certifiant un lot « mixte », la collection indique en termes plus techniques son impression et sa fabrication en précisant l'encart FSC, ajoutant que ce sont 29 % des fibres qui sont issu du recyclage.



fig. 25 — Exemple d'affichage de la qualité du papier utilisé par la collection "anthropocène" au Seuil. On remarquera que cela ne figure pas au côté de l'achevé, technique, mais sur une page à part, distinguant un choix évident de l'éditeur.

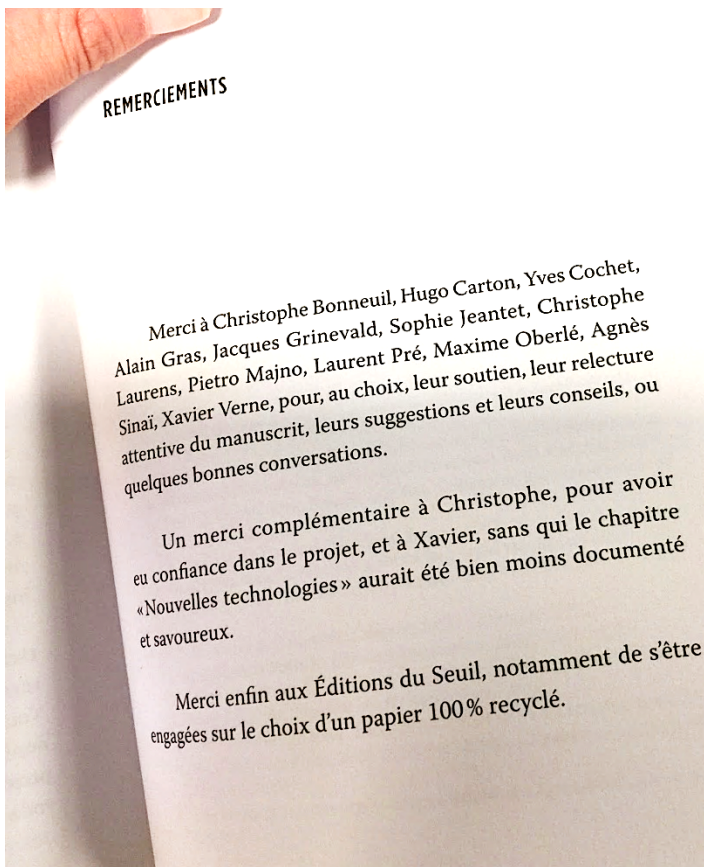


fig. 26 — Remerciements du livre *Une autre fin du monde est possible* qui insiste sur le choix de papier fait avec l'éditeur, juin 2019.

L'affichage de la fabrication dans cette collection est ici variable, parfois l'encart apparaît, parfois non. Nous remarquons aussi la présence de remerciements spécifique pour l'ouvrage de Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle valorisant le choix d'un papier 100 % recyclé.

L’affichage réglementaire est donc une composante de distinction pour l’éditeur qui s’aménage un ton afin de caractériser au mieux sa démarche et d’être identifié auprès du lecteur, mais aussi des libraires et des autres professionnels du livre.

Bien évidemment ce qui saute aux yeux dans ces rayonnages est l’emploi de la couleur verte — et bleue dans une moindre mesure — et des motifs végétaux déclinés à foison. Une pratique qui est loin de se limiter aux livres eux-mêmes, se prolongeant sur les supports qui les accompagnent parfois même sur l’identité de la maison d’édition. C’est un champ d’exploration graphique pour les maisons d’éditions, une forme de signalétique qui rassemble et distingue¹³⁴, qui nécessiterait une étude poussée à part entière. La couleur semble donner une cohérence à un champ divers et multiple, or son usage semble davantage impliqué dans la construction d’un espace imaginaire où se placent les maisons d’édition et leurs ouvrages, cette fonction à la fois d’évocation et de garantie quant au contenu et à l’approche des livres est assumée comme telle : une contribution à la consolidation d’un « horizon d’attente du lecteur »¹³⁵.

¹³⁴ À ce sujet nous notons ici l’article fouillé de Camille Biros qui explore cette problématique de manière plus large pour la communication des organismes et entreprise et cet usage de la couleur qui vient souligner, nuancer ou parfois même contredire un discours (notamment pour l’écoblanchiment) : « Les couleurs du discours environnemental », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], vol. 105, 2014, mis en ligne le 15 septembre 2016.

¹³⁵ Que nous traiterons en analyse de partie II à partir de la p. 113.

(4) Écosociété

Écosociété est une maison d'édition québécoise basée à Montréal qui traite de problématiques sociétales et écologiques depuis 1992. Cette maison fait figure de référence pour de nombreux éditeurs français comme nous avons pu le constater lors de leurs interventions sur plusieurs aspects — les contenus et leurs auteurs mais également dans le processus de fabrication. Elle affiche une démarche soucieuse de l'environnement, son catalogue de plus de 170 titres est imprimé sur du papier recyclé certifié FSC. La maison change de diffuseur-distributeur au même moment que Rue de l'échiquier, pour rejoindre comme ce dernier, Harmonia Mundi à l'été 2019.

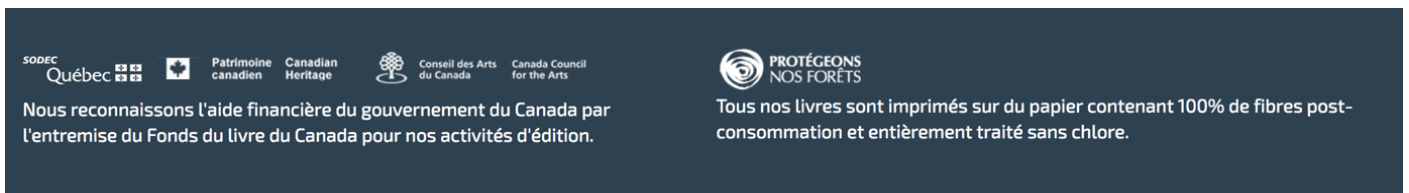


fig. 27 — Le site web des éditions Écosociété met en avant sa démarche dans le bandeau courant en bas des pages.

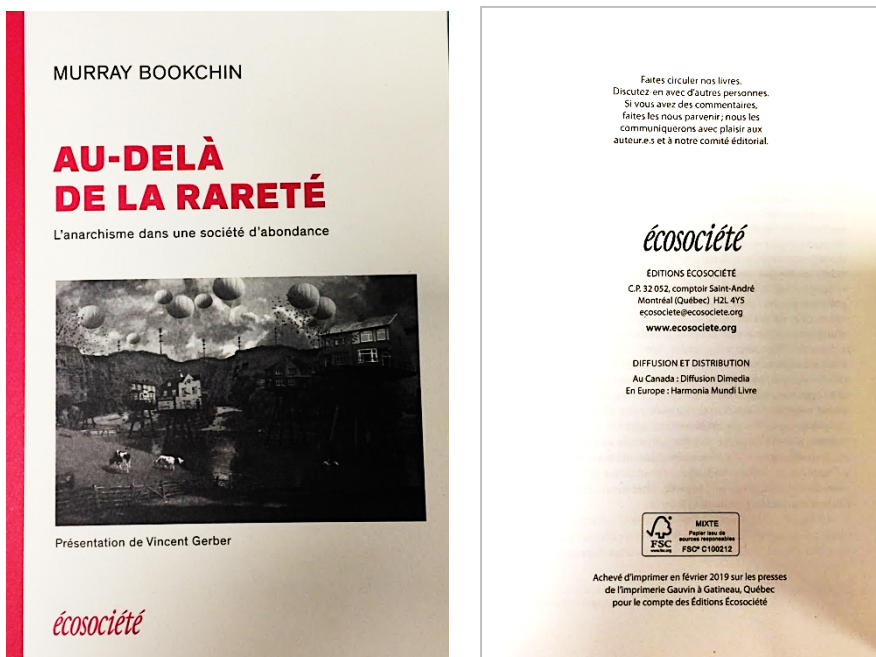


fig. 28 — Les ouvrages Écosociété sont affublés de renseignements similaires à ceux que nous pouvons trouver sur leur site, témoignant d'une démarche globale, constante et sans ambiguïté.

c) Réseaux sociaux, communication internet

Une brève incursion sur les réseaux sociaux afin d’observer les *us* et coutumes des maisons d’édition permet de se rendre compte que les sujets à caractères écologiques permettent une visibilité assez claire des contenus proposés. Portés par l’éloquence de la couleur verte et des motifs végétaux utilisés à l’envie — voire de façon quasi-systématique —, les éditeurs déclinent à l’infini cette palette, croisant volontiers les genres (pratiques, récits, essais) et cherchant des relais dans les institutions culturelles, sociétales ou littéraires susceptibles d’accueillir leurs événements (lancements, soirée thématiques ou anniversaire).

Les maisons d’éditions éditorialisent ce contenu secondaire mis à disposition sur le web et les éditeurs, sur leurs comptes personnels en font également le relais ce qui leur permet d’incarner les livres ainsi portés.

On assiste aussi bien sûr à l’émergence de jeux concours thématiques dont les formats et les modalités de participation retrouvent des schémas habituels aux maisons d’éditions et leurs stratégies de *community management*. Ces espaces virtuels aux plus près des lecteurs assidus et du public de la maison d’édition sont également des relais de leurs événements, un support de communication engageant peu de frais, permettant aussi une plus grande autonomie de certaines collections dans des maisons d’éditions plus grandes.

fig. 29 — (ci-contre) Planches d'exemples d'utilisation des réseaux sociaux pour promouvoir des défis, des événements, des jeux-concours, ou plus simplement relayer des articles de presse susceptibles d'intéresser le lectorat et le public des maisons d'édition. Les éditeurs sont mentionnés dans les articles publiés et relaient abondamment ces publications numériques en les accompagnant de commentaires et de remerciements.

Encart — Apparition d'un prix spécifique en littérature : le PRÉ, prix du roman d'écologie

En nous intéressant aux rayonnages de littérature un prix littéraire mis en avant sur une table dédiée a retenu notre attention. Au festival du livre et de la presse d'écologie peu de bandeaux décorent les volumes, c'est l'éditeur le Passager clandestin qui tient cette librairie et appose sur certains ouvrages ses diverses recommandations en collaboration avec l'équipe du festival.



fig. 30 — Table proposant la sélection du PRÉ lors du festival du livre et de la presse d'écologie. Le prix est présenté par ses fondateurs et animateurs lors d'une conférence spécifiquement dédiée lors de ces journées (voir extrait du programme page précédente).

Ainsi la table du PRÉ dispose une sélection d'ouvrages de littérature. Les belles lettres ont en effet peu de place dans les observations que nous pouvons mener : elles sont en marges, aux frontières entre biographie, essai et poésie (*nature writing*), ou témoignages et récit (*deep ecology*¹³⁶, ou récit militant), ou en abordant la fiction par la littérature de genres (bd ou SF). Créé en 2018 par Lucile Schmid le prix du roman d'écologie vise à « sensibiliser à l'écologie par l'attribution d'un prix annuel à un auteur du domaine francophone¹³⁷ ». Apparu donc au détour d'une table, il a été possible d'assister en avril à la cérémonie de remise du prix 2019.

¹³⁶ On peut penser à des ouvrages ainsi à cheval comme *La pensée écologique* de Timothy Morton chez Zulma (février 2019) qui inaugure avec ce texte traduit de l'américain une collection « essai », pari audacieux s'il en est pour un petit éditeur de lettres étrangères.

¹³⁷ Entretien avec Pierre Schoentjes par Lucile Schmid. 6 avril 2018, extrait du site web du prix : <<https://prixduromandecologie.fr/>>.

En plus de la retranscription et de la synthèse de la cérémonie de remise du prix¹³⁸, un manifeste est consultable sur leur site web. Il permet de comprendre leur positionnement résolument tourné dans une démarche légitimation littéraire.

« Dans ces élans, la littérature occupe une place à part. Elle permet, sans doute encore plus que d'autres formes d'expression artistiques, d'associer la quête intime, les rêves et l'invention du monde. »

Le prix cherche à distinguer les récits qui émergent du côté du sensible portant et porteur de ces thématiques :

« Au travail de conviction par la preuve, toujours indispensable, doit s'ajouter la persuasion par la puissance de l'œuvre artistique. La littérature et son genre le plus populaire, le roman, y ont une place centrale. Le roman est un puissant moyen d'irriguer les imaginaires, d'ouvrir des perspectives, de mettre en récit. »

Les thématiques en question sont aussi évoquées — mais elles ne sont pas figées comme il a été possible de le comprendre lors de la remise du prix. Toutefois nous notons dans la sélection 2019 une véritable tendance qui porte le prix vers un intérêt pour la cause animale (cherchant peut-être à l'éloigner du romantisme paysager et d'autres traditions naturalistes).

« Relation à la Nature et au progrès, construction des villes et aménagement des territoires, cause animale, modes de vie et relations entre générations, l'écologie embrasse une grande diversité de thèmes et d'expressions. »¹³⁹

Pour compléter cette observation menée au cours de la cérémonie nous avons aussi pris connaissance des publications qui ont été produites sur les réseaux sociaux afin de reconnaître les participants à cette cérémonie disséminés dans l'assemblée, nous y avons repéré des auteurs, des éditeurs, des journalistes et des personnes du réseau des écoles et des *think tanks* partenaires du prix.



fig. 31 — Photographie extraite du compte twitter du Prix (5 avril 22h04). Serge Joncour figure avec son livre arborant un bandeau « prix du roman d'écologie 2019) ad hac. (la personne identifiée à ses côtés est Philippe Zaouati qui se présente comme un « expert en finance verte et durable, militant En marche, auteur de romans et créateur de think tank ». La cérémonie de remise de Prix est aussi un moment d'échanges informels entre de nombreux acteurs culturels et politiques)

¹³⁸ Voir à partir de la p. 263.

¹³⁹ Ces trois citations sont extraites du manifeste du prix consultable en ligne : <https://prixduromandecologie.fr/manifeste/>.

Sélection PRÉ 2019

Chien-loup — Lauréat 2019

Serge Joncour, Flammarion



L'idée de passer tout l'été coupé du monde angoissait Franck mais enchantait Lise, alors Franck avait accepté, un peu à contrecœur et beaucoup par amour, de louer dans le Lot cette maison absente de toutes les cartes et privée de tout réseau. L'annonce parlait d'un gîte perdu au milieu des collines, de calme et

de paix. Mais pas du passé sanglant de cet endroit que personne n'habitait plus et qui avait abrité un dompteur allemand et ses fauves pendant la Première Guerre mondiale. Et pas non plus de ce chien sans collier, chien ou loup, qui s'est imposé au couple dès le premier soir et qui semblait chercher un maître.

La Guérilla des animaux

Camille Brunel, Alma

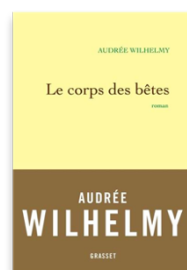


Comment un jeune français baudelairien devient-il fanatique de la cause animale ? C'est le sujet du premier roman de Camille Brunel qui démarre dans la jungle indienne lorsqu'Isaac tire à vue sur des braconniers, assassins d'une tigresse prête à accoucher. La colère d'Isaac est froide, ses idées argumentées. Un profil idéal aux

yeux d'une association internationale qui le transforme en icône mondiale sponsorisée par Hollywood.

Le Corps des bêtes

Audrée Wilhelmy, Grasset



Dans un paysage de roches, de glace et d'eau, au sommet d'un phare longeant une plage désertique, Mie attend que son oncle vienne l'initier aux mystères du corps. Mais Osip l'ignore ; il préfère passer ses journées à scruter les bateaux qui arrivent du large et à observer la mère de Mie, cette étrangère que son frère a ramenée de la forêt et qui le fascine. Sauvage, énigmatique, elle vit à l'écart de la famille. Son chant seul perce parfois le roulis des vagues. C'est elle qu'Osip désire.

Taqawan

Eric Plamondon, Quidam

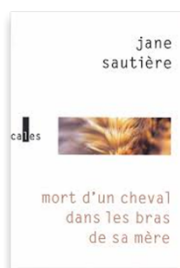


Le 11 juin 1981, trois cents policiers de la sûreté du Québec débarquent sur la réserve de Restigouche pour s'emparer des filets des Indiens mig'maq. Emeutes, répression et crise d'ampleur : le pays découvre son angle mort. Une adolescente en révolte disparaît, un agent de la faune démissionne, un vieil Indien

sort du bois et une jeune enseignante française découvre l'immensité d'un territoire et toutes ses contradictions. Comme le saumon devenu *taqawan* remonte la rivière vers son origine, il faut aller à la source...

Mort d'un cheval dans les bras de sa mère

Jane Sautière, Verticales



« Ce livre a commencé un matin. Je me réveille en larmes d'un rêve où réapparaît mon chien, mort il y a plus de cinquante ans. J'ai voulu nouer à nouveau ce couple, enfance et animal. Pour rendre compte de cette présence persistante dans ma vie citadine, je suis remontée à l'image pariétale du cheval, issue d'une préhistoire

personnelle, ainsi qu'au corbeau fabuleux ou à d'autres animaux qu'on domestique, qu'on chérit, qu'on tue et qu'on mange. Il en va du désespoir politique de la domination infligée par mon espèce à ce qu'elle estime posséder. Et de la joie pure de cet autre monde qui élargit le nôtre. »

Le Traquet kurde

Jean Rolin, P.O.L



Au printemps 2015, un ornithologue amateur observe au sommet du puy de Dôme un petit oiseau, le traquet kurde, jamais vu en France auparavant, et dont nul ne sait comment il est arrivé jusque-là. Sur la piste du traquet kurde, des vertes prairies du Hertfordshire aux montagnes du nord de l'Irak, le narrateur de ce récit, quant à lui,

croisera les ombres de T. E. Lawrence, St. John Philby (le père du célèbre espion), Wilfred Thesiger, celle aussi d'un invraisemblable escroc, mystificateur et mythomane, le colonel Meinertzhagen, et beaucoup d'autres grandes figures de l'histoire impériale britannique.

d) Extension des domaines du livre d'écologie : la fiction

Les belles lettres font émerger à leur manière ces thématiques non de manière *ex nihilo*, mais sous diverses influences qui seront mises en lumière en partie II. Étonnamment, des « niches » s'intéressent aussi aux thématiques écologiques et environnementales.

(1) À la marge le rôle des littératures de « genres »

Lors des observations menées dans les salons nous avons pu voir émerger à la lisière de tables d'ouvrages de fiction — côtoyant de grands noms du genre représenté — des récits de « cli-fi », des « écopolars » etc¹⁴⁰. Ceux-ci sont investis comme des sous-genres et peuvent faire l'objet de collection ou séries comme *Résilience* chez Casterman mais aussi apparaître plus ponctuellement dans des maisons d'édition plus généralistes comme Rue de l'échiquier avec *Écotopia* qui s'affiche comme un récit fondateur du genre.

ÉCOTOPIA
Ernest Callenbach
BEST SELLER
Traduit de l'anglais (États-Unis) et préfacé par Éric Mathieussent 204 pages 2018 19 €

LE CONTRAIRE D'UNE PERSONNE
Lieke Marsman
PARUTION MARS 2019
Traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Daniel Dunin 100 pages 2019 15 €

LA SUSPENSION
Géraldine Collet
PARUTION MARS 2019
44 pages 2019 10 €

UN RÉCIT BOULEVERSANT ET D'UNE SUBTILITÉ RARE
Si j'ai Serge Klarsfeld contre moi, je ne peux rien faire. Antoine Gallimard. Le Monde, 12 janvier 2018

LE ROMAN VISIONNAIRE QUI ANNONCE L'ÉMERGENCE D'UNE SOCIÉTÉ VÉRITABLEMENT ÉCOLOGIQUE
Ernest Callenbach signe avec *Écotopia* une utopie que vous allez vouloir faire lire à TOUT le monde. Anais de la librairie Mollat

LE PREMIER ROMAN DE L'ÉTOILE MONTANTE DE LA LITTÉRATURE NÉERLANDAISE
Jeune climatologue néerlandaise, Ida est invitée en Italie pour participer à un important projet dédié au climat. Elle décide de partir, laissant derrière elle une amoureuse hésitante, Robin. Son univers mental, chimérique et troublé, se dévoile au fil des pages, par le biais de bribes de récit, d'extraits, de citations et de vers de toutes sortes.

LA SUSPENSION
Géraldine Collet
« Louise éteint la radio. La décision s'impose à elle. Elle doit voir cet homme. Elle doit lui parler. On ne décide pas de publier les pamphlets antisémites de Louis-Ferdinand Céline comme ça. Elle veut comprendre. Comment l'envie est venue et pourquoi l'annonce de leur suspension n'arrive pas à l'apaiser. [...] Demain, elle prendra le premier train pour Paris, s'engouffrera dans le métro et marchera jusqu'au numéro 5 de la rue Gaston-Gallimard. Elle sait qu'elle n'a aucune chance d'être reçue. Louise n'est ni écrivain ni journaliste. Louise est la petite-fille du déporté numéro 21 055. »

fig. 32 — Extrait du pdf en ligne du catalogue 2019 des éditions Rue de l'échiquier en catégorie "fiction"

¹⁴⁰ Apparue au tournant de l'année 2008, la niche « climate fiction » est l'apparition labellisée de « récits post-apocalyptiques où des personnages évoluent dans un monde ravagé par les effets du changement climatique », Claire Perrin, « La « cli-fi », une nouvelle façon de parler du changement climatique », The Conversation, 11 janvier 2018. <https://theconversation.com/la-cli-fi-une-nouvelle-facon-de-parler-du-changement-climatique-87537>



fig. 33 — Tables "BD", "Fictions" du festival du livre et de la presse d'écologie en octobre 2018 aux 100ecs, Paris. Ici les maisons d'éditions sont assez peu mises en avant, la place est davantage faite aux auteurs et à l'iconographie.

(2) *Transdisciplinarité, formats hybrides et pensées non-européennes*

L'élargissement du corpus s'étend également aux niches scientifiques et à la littérature qui l'escorte. Les modalités de représentations, de formulation et d'analyse de la nature, de l'environnement et de la pensée écologique y cherchent à offrir un cadre théorique susceptible d'accueillir d'autres formes d'investigation qui se « décentre de l'humain » pour mettre en avant le « non-humain ». « Écocritique », « éco poésie », ou « écoféminisme » sont des termes qui se croisent en paratextes voire en intitulé de table ou de table ronde.



fig. 34 — Côté les ouvrages plus engagés politiquement, les titres labellisés "écoféminisme et féminisme" se mêlent à d'autres formes de militantisme, revendiquant notamment des territoires.

On assiste donc à une émulation de ces enjeux hors des disciplines et champs scientifiques¹⁴¹ dans lesquels ces textes et pensées étaient jusque-là confinés : les sciences dures et naturelles. Cet essaimage et cet engouement sont alimentés par une redécouverte d'auteurs et d'histoires écologiques étrangers qui permettent d'éclairer différemment la perception française de l'écologie.

Une maison d'édition comme Wildproject s'attache en ce sens à développer un catalogue qui épouse les contours disciplinaires des sciences humaines s'intéressant aux territoires que modifie l'homme, aux dynamiques des modes de vie et modes d'interprétations des espaces, des cultures et des identités. L'ouvrage-anniversaire *Un sol commun*, publié en mai 2019, vise à étayer cette démarche éditoriale. À la fois documentaire et historiographique, le livre a une approche ethnographique qui inscrit résolument la maison d'édition du côté de ce que nomme l'éditeur « les humanités écologiques¹⁴² ».

¹⁴¹ On entend ici une écrasante majorité de sciences humaines.

¹⁴² Marin Schaffner, *Retranscription 10 ans Wildproject*, Musée de la Chasse et de la Nature, mai 2019, Annexe, p. 284.

une décennie d'écologie

En mai 2009, les éditions Wildproject publiaient leur premier ouvrage – le mythique *Printemps silencieux* de Rachel Carson.

Le projet : rassembler les livres fondateurs de la pensée écologiste.

À l'époque, l'écologie ne vendait pas. La philosophie environnementale était considérée comme une bizarrerie anglo-saxonne.

Dix ans plus tard, la scène éditoriale est florissante en France.

Et surtout, l'écologie est devenue un problème central, qui reconfigure nos modes de vie (alimentation, transport, énergie, etc.). L'écologie n'est plus une "niche", ni un sujet de spécialistes : elle touche au cœur de notre quotidien et de nos sociétés.

Théorie, politique, récits : avec un catalogue de 70 titres, dont un grand nombre d'ouvrages de fond, Wildproject a contribué – avec une poignée d'autres éditeurs – à l'émergence d'un nouveau champ de création.

Des révolutions philosophiques aux luttes politiques, l'évolution de la maison témoigne d'une décennie d'effervescence éditoriale et d'hybridation des enjeux : on ne peut plus faire d'écologie sans faire de politique, et inversement.

Wildproject invite ainsi à dépasser le projet de civilisation moderne – avec des ouvrages fondateurs de la pensée écologiste,

Collection
DOMAINE SAUVAGE

avec des essais d'écologie politique et décoloniale,

Collection
LE MONDE QUI VIENT

avec des récits géographiques,

Collection
TÊTE NUE

depuis une ville qui brouille les frontières entre Nord et Sud, entre nature et culture.

Collection
À PARTIR DE MARSEILLE

Les éditions Wildproject ont également donné naissance aux Sentiers Métropolitains, un programme international d'écologie urbaine qui explore les relations ville-nature et centre-périphérie.

Les éditions Wildproject sont une entreprise de géographie au sens littéral : elles se proposent d'écrire la terre.

Baptiste Lanassepeze, fondateur

FONDATEUR

Baptiste Lanassepeze

COMITÉ SCIENTIFIQUE

- Augustin Berque**, philosophe-géographe (EHESS)
- Nathalie Blanc**, géographe et sociologue (CNRS)
- J. Baird Callicott**, philosophe (University of Texas)
- Jean-Claude Génot**, chargé de la protection de la nature (Parc naturel régional des Vosges du Nord)
- Emilie Hache**, philosophe (Nanterre)
- Catherine Larrère**, philosophe (Paris 1-Sorbonne)
- Raphaël Larrère**, ingénieur agronome (INRA)
- Pierre Madelin**, éditeur et traducteur
- Pascal Menoret**, anthropologue (Brandeis, Boston)
- Baptiste Morizot**, philosophe (AMU)
- David Rothenberg**, écrivain, musicien
- Gilles Tiberghien**, philosophe (Paris 1-Sorbonne)

--

- Robert Barbault** (1943-2013),
écologue, Muséum national d'histoire naturelle
- Alain Richert** (1947-2015),
paysagiste et auteur (ENSP)



fig. 35 — Extraits du catalogue des éditions Wildproject, disponible sur leur site web.

Anne de Malleray, éditrice et directrice de la revue Billebaude, évoque l'écologie comme un facteur de reconfigurations générant un paysage éditorial évolutif :

je me suis rendu compte à quel point l'écologie quand elle arrivait dans toutes les disciplines et comment elle est reconfigurée de l'intérieur à chaque fois. (...) Je me suis dit qu'il faudrait un

espace éditorial, où les idées soient incrustées dans les récits, et où on puisse articuler les problèmes¹⁴³

D. Conclusion observations et recueil de paroles

D’abord signaux faibles détectés par les éditeurs spécialisés et les maisons d’édition indépendantes, l’écologie et l’environnement pris comme sujet et objet éditorial se trouvent interprétés par de plus grandes structures bénéficiant ainsi d’un éclairage nouveau. La logique de l’oligopole à franges semble marcher à plein : de grands groupes éditoriaux reprennent des auteurs ou sujets exploités par des maisons d’édition indépendantes une fois leur viabilité commerciale attestée mais surtout leur public et lectorat identifié. Ce phénomène est difficile à caractériser : relève-t-il d’une logique circonstancielle ou durable ? Pour répondre à cette question, l’approche par la logique de collection et la reconnaissance dans le champ littéraire semble utile pour apporter des éléments de réponse.

Cette première partie nous permet de faire un état des lieux de la manière dont apparaît éditorialement et dans les discours des éditeurs la thématique écologique et environnementale.

Les livres pratiques des sections afférentes « arts de vivre/lifestyle » se sont directement emparés d’un phénomène « vert », déclinant les approches, les modes de lecture, les postures éditoriales plus ou moins sérieuses, plus ou moins spécialisées. La cuisine investit le cru, le bio, le cultivé-maison, le non-carné, fuyant les produits transformés de l’industrie agroalimentaire. Le jardinage revient aux principes de la permaculture qui se dispense d’intrants, proposant même aux citoyens d’expérimenter un retour aux sources. De nouveaux livres pratiques accompagnent des tendances des réseaux sociaux reprises par la presse féminine notamment comme la production de cosmétiques DIY. Les essais ne sont pas en reste comme nous avons pu le constater : ils mêlent sans plus avoir à rougir militantisme, sciences humaines érudites, récit, et poésie, ils n’hésitent plus non plus à produire des ouvrages illustrés. Les éditeurs d’essais de niche s’étoffent en allant du côté de la fiction, du récit, notamment en traduisant des classiques, des ouvrages phares qui viennent donner du corps et une teinte à leur catalogue. Les tendances là aussi apparaissent comme ailleurs, tendent se pérenniser, se structurent donc autour d’éditeurs spécialisés ou « experts ».

La méthodologie d’observation et de recueil de parole en simple auditeur ou bien en entretien semi-dirigé nous permet d’approcher à plusieurs niveaux les stratégies éditoriales. La transversalité de cette approche qui repose sur ainsi sur le croisement

¹⁴³ Anne de Malleray, *Retranscription 10 ans Wildproject*, Musée de la Chasse et de la Nature, mai 2019, Annexe, p. 276.

des perspectives et de ces niveaux de discours, fait apparaître des acteurs avec lesquels les éditeurs interagissent et se positionnent. Ainsi il est possible d'observer le champ s'animer autour de ces enjeux devient plus visible et les rencontres, désaccords ou convergences semblent plus saillantes.

Cette phase a permis de restituer un état des lieux contextualisé de ce phénomène. Bien que nous ayons pu baliser lexicalement le champ couvert, nous nous apercevons qu'aucun consensus n'existe ni pour faire émerger ce qui s'apparente à un modèle de « livre vert » — incorporant éditorialement ou littéralement l'enjeu écologique et/ou environnemental —, ni pour définir l'activité d'un « éditeur vert ».

Néanmoins, nous pouvons croiser participations, liens et références dans un panorama sous forme d'un schéma permettant une vue d'ensemble des acteurs que nous avons pu croiser lors des différents moments de cette collecte de données. De la même manière, il nous est possible de tenter de regrouper les maisons d'éditions d'après le segment qu'elles exploitent.

La cartographie que nous proposons ci-après cherche à resituer les domaines, formats, genres et éditeurs observés, elle correspond donc davantage à un ressenti qu'à une mise en forme des données que nous pouvons consulter par exemple sur Electre. Il serait intéressant cependant de pouvoir établir une comparaison entre ce schéma et ces données. Ce schéma interprétatif de cette prise d'informations a donc été réalisé sans faire appel de manière systématique à une taxonomie comme celle de la norme Dewey¹⁴⁴ — nous avons vu que cet outil, au demeurant très précis, ne permet pas d'interpréter au plus juste les caractéristiques d'un catalogue éditeur qui s'intéresse à ces thématiques.

¹⁴⁴ A fortiori nous mettons aussi de côté le référencement de la CLIL. Ces deux normes pourraient certainement permettre d'autres interprétations, comme l'évolution historique du positionnement de ces segments de l'offre éditoriale, qui nécessiteraient une étude à part entière.

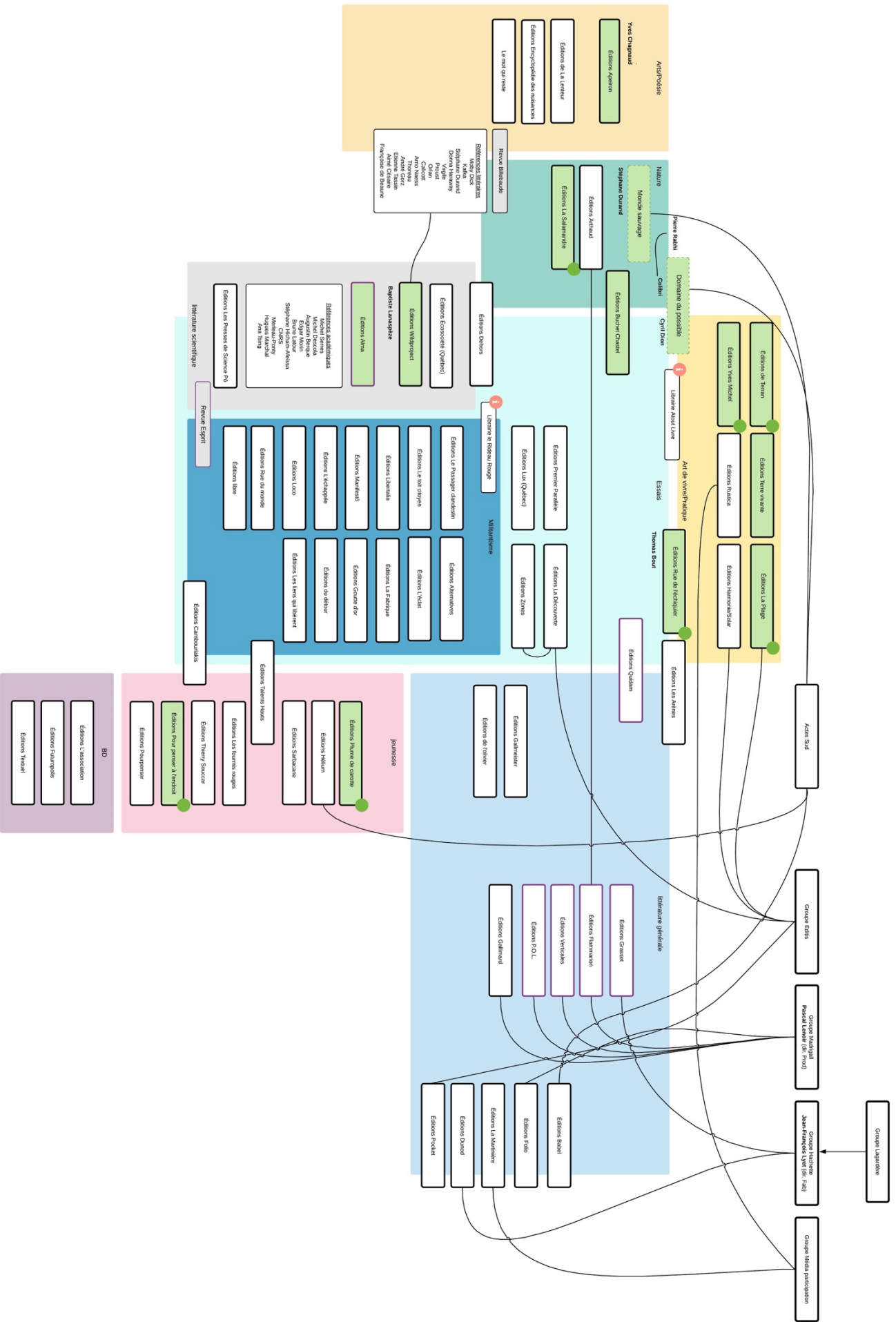


fig. 36 — Panorama des thèmes et des éditeurs rencontrés au cours de cette enquête, 2018-2019. (visible en plus grand en annexe).

La seconde partie de ce mémoire vise à interpréter ces postures, ces situations dans ce domaine, à faire émerger ce qui pourrait s'assimiler à un fonctionnement de « champ » afin de saisir au mieux les politiques et stratégies éditoriales. Nous pouvons postuler que, comme le champ littéraire général, c'est une logique économique et éditoriale d'oligopole à franges qui le structure fondamentalement. Nous pouvons nous demander si ce que nous observons révèle une « autonomie » du champ — où les acteurs seraient donc organisés entre eux sans interférences extérieures grâce notamment à des logiques de légitimation propres — ou si celui s'organise avec un principe d'« hétéronomie » — avec des acteurs externes influençant donc son organisation, ses pratiques, ses représentations et ses récits. Partant, quels sont les éléments qui en déterminent l'activité, les sujets ? Des acteurs y sont-ils prépondérants ? Les discours des éditeurs laissent-ils paraître ces influences ? S'en réclament-ils ? Pourquoi ?

L'appropriation de la définition de l'enjeu écologique et/ou environnemental se montre paradigmatique pour chacun des acteurs que nous avons pu rencontrer. Un consensus semble exister pour faire apparaître cette thématique comme sujet, objet éditorial et discussion sur les pratiques, mais les terminologies, discours et récits sont des endroits de confrontations, de débats. Chaque éditeur avance avec sa vision du sujet et les ambitions qu'il a pu y projeter.

L'analyse de ce que nous avons pu observer et entendre va nous permettre de comprendre comment les éditeurs élaborent leur vision, et par rapport à qui, par quels moyens signifiants ils la font surgir dans leur production et, enfin, comment cela les situe les uns par rapport aux autres. Les discours des éditeurs, croisant ceux d'autres acteurs, manifestent ces questions non résolues, ces orientations oscillantes avec toutefois des convictions quant au rôle qui leur revient.

II. Partie II — Analyse des données et des références

« Étymologiquement, la forêt désigne un espace hors de l'emprise humaine (« en dehors de l'enclos »)¹⁴⁵.

Cette partie de notre étude entame une phase analytique. Nous y proposons une trame interprétative croisant les données d'observations de retranscriptions récoltées, avec des références de sociologie et d'autres domaines que nous pensons juste de devoir faire intervenir ponctuellement.

Durant celle-ci, nous allons nous intéresser aux registres et aux effets de langue, aux signes, aux liens et aux rôles que nous avons pu faire apparaître. Nous allons également enquêter du côté des références convoquées par les éditeurs —qui nous permettent d'identifier des acteurs périphériques à situer dans l'espace social et éditorial qui constitue notre terrain d'investigation.

Animés par un processus de légitimation similaire à celui du champ littéraire général, les discours et observations collectés dans ce corpus sont l'endroit de distinction en regard de la thématique écologique et environnementale, et le support de ce qui apparaît comme des valeurs ou capitaux symboliques variés (littéraire, militant, scientifique, académique, institutionnel...)

Deux faisceaux orientent structurellement les stratégies des maisons d'éditions. D'une part, la thématique écologique perçue du point de vue industriel et, d'autre part le même enjeu du point de vue éditorial.

Il s'agit d'identifier qui s'exprime et en quelle qualité aux regards de quels objectifs ou intentions. Pour ce qui concerne uniquement les acteurs de la chaîne du livre : d'un côté nous pouvons rassembler les acteurs en charge de la production industrielle et leurs discours, et de l'autre, ceux en charge de la conception éditoriale. Or la division des rôles pour ces domaines d'activité n'est pas si stricte : il arrive qu'un éditeur ou auteur parle de la production techniquement, et à l'inverse qu'un directeur de fabrication expose une vision plus culturelle et symbolique. Nous nous demanderons si cela tient à la fonction des interlocuteurs que ces acteurs peuvent avoir en face d'eux, ou encore si ces discours supports d'idéologies, d'intentions préexistantes poussant par exemple des éditeurs à investir d'autres rôles ou fonctions.

¹⁴⁵ Bernard Roman-Amat, « Regards sur la « gestion durable » des forêts en France », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol. 1, n° 53, 2009, p. 101-104.

Nous cherchons à caractériser cet espace symbolique, social et éditorial. Comment ce « champ » s’organise-t-il ? Les éditeurs, notamment, formulent des discours qui cherchent à les situer au-delà de ce qui apparaît comme le milieu du livre. Aux frontières de domaines, de secteurs d’activité, et donc à la marge de ce qui se dessinerait comme un champ, mais aussi au centre, dialoguant avec des structures institutionnelles au carrefour de plusieurs secteurs d’activité et non exclusives au monde du livre. Une hétéronormativité¹⁴⁶ semble apparaître dans ces espaces et moments. De nouveaux acteurs externes au monde du livre agissent sur l’organisation de cet espace social — des acteurs qui ne sont pas directement impliqués dans la chaîne du livre. Cette partie sera aussi l’occasion de comprendre leur action et leur influence sur ce champ.

Enfin nous gardons à l’esprit que l’ensemble de ces phénomènes sont animés d’un mouvement. Ce sont des dynamiques plus que des fonctions et partitions fixes, prises dans un effet de système que nous devons contextualiser en dernière partie.

Apparition du récit personnel : tensions et résolution d’une dichotomie

Des éléments performatifs du langage, l’emploi de récits personnels mettant en scène la posture de l’éditeur ou d’un autre acteur, nous ont interpellés. Nous croiserons donc l’analyse des prises de paroles publiques des éditeurs construisant un raisonnement et un point de vue sur l’enjeu écologique et environnemental, avec celle des discours subjectifs qui les accompagnent. Nous interrogerons leurs fonctions, leurs rôles.

Il est déjà possible de faire apparaître un *leitmotiv* lors de ces prises de parole singulières : la dissonance entre la conception d’un métier artisanal et sa réalité industrielle qui tient pour une composante fondatrice de la profession. Cet élément base dans *l’illusio* des éditeurs permettant à ce dernier de changer de rôle selon les situations, de s’extraire de certains paradoxes de postures et de conjuguer des écritures, références aux intentions, d’apparence, non miscibles. Nous mettrons à l’épreuve cette intuition. De la même manière nous tâcherons de savoir si des idéologies préexistantes articulent ces prises de parole, ou encore si des effets de rhétorique sont à l’œuvre.

¹⁴⁶ Gisèle Sapiro, *La responsabilité de l’écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIX^e-XX^e)*, Paris, Seuil, 2011.

A. Stratégies de visibilité de la problématique écologique

1. Leadership et responsabilités : les grands groupes d'édition

Les structures comme Éditis, Hachette, Madrigall interviennent lors des tables rondes par la voix d'acteurs spécialisés, ce sont des directeurs techniques de fabrication et de production. Ainsi Jean-Luc Ferrante faisait figure d'exception en tant qu'éditeur — directeur des éditions La Plage —, et Yves Chagnaud incarnera lui la figure de l'éditeur indépendant lors de la table-ronde organisée par Culture Papier, pour les salons de Livres Paris, respectivement en 2018 et 2019.

Dans le cas de la table-ronde organisée par Culture Papier, le débat semble biaisé dès l'introduction du sujet : Olivier Le Guay donne une tonalité comptable et normative à la façon dont il considère le caractère « écoresponsable » du livre — bien qu'il essaie juste après ces premiers éléments de généraliser et de parler de la dimension symbolique du livre :

- « la consommation de papier est de 9 millions de tonnes en France ;
- le livre en consomme 218 000 tonnes soit 2,5 % de la consommation papier/carton¹⁴⁷ en France ;
- 2 % des livres sont faits en papiers recyclés — c'est un sujet sur lequel on irait probablement un peu plus loin ;
- 14 % de la production de livres va au pilon — ce n'est 25 % comme une étude récente a tenté de nous le faire croire ;
- 93 % des livres édités par les imprimeurs français sont certifiés — on y reviendra, il y a plusieurs types de certifications, deux grandes FSC et PEFC ; en 2011 on était à 73 %. La filière avance considérablement sur la responsabilité de ses sources de papier mais on y reviendra.
- Les liseuses : 30 à 40 livres numériques équivalents à un livre papier, et dès que l'ont inclus les métaux rares on peut arriver à 120-130 livres. (...)

Et enfin, il faut intégrer le livre aussi dans sa dimension symbolique, par rapport à sa dimension culturelle »

Pour sa part Jean-François Lyet défend le processus de mise en conformité Bilan Carbone mis en place par Hachette qui se prolonge avec un volet communication à destination de la transmission de ces informations de conformité au grand public :

En complément de ce Bilan Carbone on a aussi utilisé en fait les outils qui nous permettent de faire ce bilan pour être en mesure de faire ce qu'on appelle une « comptabilité des émissions carbone » qui sont propres à chaque production d'ouvrage. Et donc il me semblait que c'était extrêmement intéressant, non seulement en interne au niveau des éditeurs de façon à les

sensibiliser mais aussi pédagogiquement pour sensibiliser le grand public aux émissions carbone »

La démonstration de la mise en conformité tend ici à se substituer à une stratégie environnementale ou écologique détachée d'un cadre économique spécifique : celui de mise en économie d'un groupe international coté en Bourse.

« (...) l'environnement ce n'est qu'une des valeurs auxquelles les éditeurs adhèrent. Bien entendu les aspects sociaux et sociétaux, sont tous aussi importants. C'est la raison pour laquelle, un certain nombre de grandes maisons d'édition dont Hachette, fait aujourd'hui appel à un organisme tiers qui va être en mesure en fait d'évaluer la performance sociétale des entreprises avec lesquelles nous travaillons.¹⁴⁸ »

Ici l'éditeur se conforme à ce discours technique transformant un cahier des charges normatif en une « valeur » environnementale. Il prend appui et exemple auprès des grandes structures en présence (en 2018, Jean-François Lyet est présent en qualité de directeur technique du groupe Hachette¹⁴⁹). Il s'agit pour lui de construire un dispositif normatif qui soit reconnu par l'ensemble d'acteurs :

« un label, quelque chose qui soit reconnu par tout le monde¹⁵⁰ »

a) Responsabilités et structures des groupes d'édition

Contrairement aux petites structures d'édition qui ne possèdent pas d'appareil de production ni ne procèdent à l'achat de matière première directement, les groupes d'édition doivent rendre compte de leurs activités et leur responsabilité peut être mise en cause. Ce sont sur ces activités connexes à celle de la conception éditoriale que repose pour ces acteurs l'enjeu écologique et environnemental.

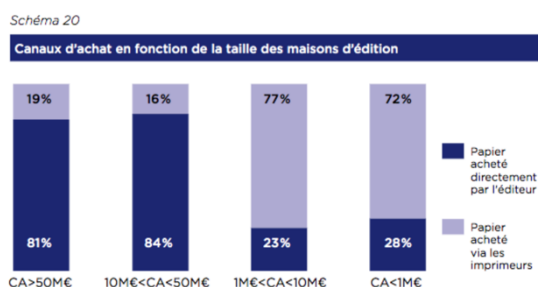


fig. 37 — Extrait du Rapport d'activité Lagardère, Hachette Group, 2017 qui reprend des données du SNE.

Les grands groupes d'édition sont donc proactifs dans la mise en place de chaîne de traçabilité de leur production en regard de ces problématiques. Des contrôles¹⁵¹ peuvent être menés en amont, chez leurs fournisseurs et en aval chez leurs différents prestataires. Cependant nous pouvons aussi constater que ces informations sont des

¹⁴⁸ Jean-Luc Ferrante, *Retranscription Table ronde Livre Paris*, mars 2018, Annexe, p. 302.

¹⁴⁹ Qui donc rachètera quelques mois plus tard les éditions La Plage, en juillet 2018.

¹⁵⁰ Jean-Luc Ferrante, *ibid.*, p. 303.

¹⁵¹ Qui apparaissent dans les rapports d'activité sous le terme d'« audit ».

déclarations d’engagement à respecter la loi et les procédures traditionnelles d’information entre professionnels. L’usage est la « charte » qui conditionne l’accord de collaboration entre client et fournisseur à l’usage de normes et certifications (non obligatoirement contrôlées).

Annexe 1 : Grille des normes et certifications (à remplir par le fournisseur)







CERTIFICATIONS/ NORMES	Signification	Date Certification	Date validité de la certification	P.J. (O/N)	CERTIFICATIONS / NORMES	Signification	Date Certification	Date validité de la certification	P.J. (O/N)
	Forest Stewardship Council					ISO 14001-2004 SME = système de management environnemental			
	Pan European Forest Certification					ISO 9001-2008 système de management de la qualité			
	Label écologique officiel européen utilisable dans tous les pays membres de l'Union Européenne. Certification AFNOR				ISO 14084 GES	Bilan Gaz à effet de serre			
	Association des Producteurs et des Utilisateurs de papiers-cartons Recyclés.					Label des Imprimeurs pour contribuer à la protection de l'environnement			
	Norme environnementale paneuropéenne date de 2008					Eco Management and Audit Scheme			
	L'ANGE BLEU (Der blauer Engel) équivalent du NF environnement en Allemagne					BS OHSAS 18001 British Standard Occupational Health and Safety Assessment Series			
	Marcue volontaire de certification délivrée par AFNOR Certification.					Substances of Very High Concern			
	Cygne blanc (Nordic Swan) équivalent du NF environnement pays du Nord					International Council of Toy Industries			
ISO 14084 GES	Bilan Gaz à effet de serre				Autres...				
	Rainforest Alliance Certified souvent associé au FSC				Autres...				

fig. 38 — Grille des normes et certifications mise en place par le groupe Editis, Document interne "Charte fournisseurs Editis", établi par Juliette DUPILLE Consultante Achats Responsables 2014 et Puck l'Agence agence-puck.fr.

Or, la simple charte contraint peu et est loin de garantir une robuste « *supply chaîne* » verte [qui]« intègre l’ensemble des opérations depuis l’extraction des matières premières jusqu’à son traitement en fin de vie en passant par les étapes de conception, production et distribution du produit¹⁵² ». Ici, une problématique de « dilution » des responsabilités apparaît dans une structure complexe comme un groupe éditorial. Les partenariats et la sous-traitance amplifient ce phénomène. En outre, la sous-traitance est aussi un moyen efficace de faire disparaître d’une comptabilité environnementale certaines données. De manière collatérale, un mécanisme d’exclusion se met en place marginalisant des entreprises non conformes. Une subordination formelle (par rupture de contrat) se substitue à la subordination réelle (membre du collectif de travail au sein d’une entreprise). Or ce mécanisme qui exclue de fait les mauvaises pratiques, ne le transforme pas et n’est guère propice à l’amélioration d’une filière.

¹⁵² Guillaume Chanson, Thrycia Tite, « Le contrôle RSE des fournisseurs : entre « *greenwashing* » et effort réel d’une firme pivot. Le cas Veolia », *Recherches en Sciences de Gestion*, vol.5, n° 128, 2018, p. 59-80.

« La tendance que l'on constate actuellement est que les donneurs d'ordres gardent le pouvoir d'évaluer le résultat mais aussi celui de contrôler les moyens d'exécuter le travail par la mise en place d'une série d'indicateurs et de procédures, et par là, de prendre des décisions de gestion chez les sous-traitants. ¹⁵³ »

Ici la thématique environnementale et écologique revêt une autre dimension celle de la responsabilité civile et pénale¹⁵⁴ des acteurs les plus influents. Si Hachette a pu se positionner publiquement contre le géant du papier Résolu, c'est aussi car c'était un de ses fournisseurs¹⁵⁵. Pourtant les dispositifs compensatoires de « remédiations » ou les procédures de dédommagement démontrent formellement la logique « gestion de dommages » plutôt que dans la prévention de l'apparition de pollutions et nuisances¹⁵⁶.

« Il s'agit, typiquement, d'une responsabilité sans faute » selon Philippe Ledenvic¹⁵⁷, pour lequel « c'est le préjudice d'image qui pénalise le plus ».

Ici le levier est donc bien toujours l'image de l'entreprise et sa valorisation économique. Cette image est savamment construite, grâce aussi à l'usage de déclarations publiques, de préférence relayées par la presse. Ainsi Hachette s'était exprimé par la voix de son PDG, Arnaud Nourry, en soutien aux ONG accusées par Résolu, en cessant leurs relations commerciales¹⁵⁸.

¹⁵³ Bruno Tinel, Corinne Perraudin, Nadine Thévenot *et al.*, « La sous-traitance comme moyen de subordination réelle de la force de travail », *Actuel Marx*, vol. 1, n° 41, 2007, p. 153-164.

¹⁵⁴ Responsabilité civile — qui désigne des responsables — et responsabilité pénale — qui désigne des coupables.

¹⁵⁵ « Hachette soutient Greenpeace contre un géant du papier canadien, accusé de détruire la forêt boréale », BFMTV, 15 juin 2017 [En ligne].

¹⁵⁶ C'est une logique qui est vivement dénoncée par ailleurs par Laura Chatel auteur et invitée par Thomas Bout pour les 10 ans de Rue de l'échiquier dont l'intervention est retranscrite p. 293-294.

¹⁵⁷ Philippe Ledenvic, « Responsabilité environnementale et sociétale : mieux vaut prévenir... qu'être responsable ? », *Annales de des Mines, Responsabilité et environnement*, vol. 2, n° 54, 2009, p. 9-15.

¹⁵⁸ Antoine Oury, « Contre Résolu, Hachette soutient Greenpeace : "Il y a de quoi troubler des éditeurs" », Actualité, [en ligne], 14 juin 2017. ; Weronika Zarachowicz, « Pour imprimer ses auteurs, Hachette réclame du papier (vraiment) vert », sur *Télérama.fr*, 19 juin 2017 [en ligne].



30, Place d'Italie - 75702 Paris cedex 13 - France
Tél. : 33 (0)1 53 53 30 00 - Fax : 33 (0)1 72 36 47 10
www.editis.com

Monsieur Alain Kouck
Président-directeur général d'Editis
30 place d'Italie
75702 Paris cedex 13

Paris, le 14 mai 2012

Objet : Lettre d'adhésion au Pacte Mondial

Honorable Secrétaire-Général,

Par cette lettre, j'ai l'honneur de vous confirmer que Editis soutient les dix principes du Pacte Mondial des Nations Unies concernant les droits de l'homme, les droits du travail, la protection de l'environnement et la lutte contre la corruption.

Nous vous exprimons de plus notre volonté de faire progresser ces principes dans notre zone d'influence et les intégrer dans la stratégie de notre compagnie, sa culture commerciale, et ses modes opératoires. Nous reconnaissons que notre active participation dans le partenariat mondial pour le développement est primordiale afin de faire avancer les objectifs des Nations Unies, en particulier les Objectifs du millénaire pour le développement.

Nous convenons également que l'une des obligations qui conditionne notre participation au Pacte mondial des Nations Unies est la préparation annuelle et la publication d'une communication sur le progrès (COP), un exercice de responsabilité et de transparence qui rend compte publiquement de nos résultats et actions en faveur de la bonne application des dix principes du Pacte Mondial. Notre COP sera publiée à l'intérieur d'un délai d'un an maximum à compter de notre date d'adhésion, et par la suite annuellement, en conformité avec les Directives pour la Communication sur le progrès.

Vous trouverez ci-joint des informations générales sur notre compagnie ainsi que le nom de la personne qui sera chargée des contacts futurs avec le bureau du Pacte Mondial à New York.

Meilleures salutations,

Alain Kouck
Président-directeur général

Société anonyme au capital de 40 000 euros
RCS Paris 478 162 464

fig. 39 — Lettre d'adhésion au Pacte Mondial en faveur développement durable et lutte contre la corruption, initié par les Nations Unies, 14 mai 2012 (source interne Editis).

Richard Garneau
Produits forestiers Résolu

Vanves, le 8 juin 2017,

Monsieur le Président,

L'entreprise que je dirige, Hachette Livre, est un client de Résolu depuis de nombreuses années. Notre filiale américaine, Hachette Book Group, achète des quantités significatives de papier certifié FSC à vos usines canadiennes.

Nos relations commerciales sont saines et équilibrées. Comme vous le savez sans doute, Hachette Book Group, comme sa maison mère Hachette Livre, a des exigences très fortes en matière d'écologie, que l'une et l'autre affichent dans leurs brochures institutionnelles et sur leurs sites web. Nous coopérons depuis des années avec des ONG écologiques telles que Rainforest Action Network, par exemple.

Greenpeace a récemment attiré notre attention sur le conflit qui les oppose à Résolu – conflit qui a pris une tournure juridique assez spectaculaire.

Je n'ai aucune intention de m'immiscer dans ce conflit, car en tant qu'éditeurs, nous n'avons ni les connaissances, ni les ressources pour nous forger une opinion éclairée sur la question de savoir qui a tort et qui a raison dans ce qui apparaît comme un débat complexe et très technique.

Je voudrais simplement, avec tout le respect que je vous dois, attirer votre attention sur deux points qui nous paraissent fondamentaux.

Le premier est que notre engagement en faveur de FSC est la clé de voûte de notre politique en matière de responsabilité sociale et environnementale.

En tant que tel, il ne peut souffrir des exceptions ni s'adapter à telle ou telle situation particulière de tel ou tel fournisseur.

Je vous invite donc à faire tout ce qui est en votre pouvoir pour garder les certificats FSC que vous détenez au Canada, et plus particulièrement ceux qui nous permettent de respecter nos critères écologiques.

Le deuxième point que je voudrais évoquer, et qui émane non pas du client, mais de l'éditeur et du citoyen que je suis, porte sur la virulence de votre réaction à Greenpeace. Vous appuyer sur les dispositions RICO me paraît excessif. Il y a de quoi troubler profondément des éditeurs, qui par la nature même de leur activité, respectent et alimentent le débat public et comptent – c'est notre cas – de nombreux écologistes parmi leurs auteurs. De fait, si le conflit devait s'envenimer sur le plan juridique, on ne peut exclure que certains auteurs refusent de voir leurs livres imprimés sur du papier Résolu, ce qui ne ferait que compliquer davantage la situation.

Il va sans dire que nous respectons tout autant la loi et le droit de chacun de faire appel à la justice s'il s'estime lésé, mais je me demande s'il n'y aurait pas d'autres moyens de répondre aux reproches de Greenpeace.

Pour dire les choses autrement, à une époque où les Etats-Unis ont décidé de tourner le dos aux Accords de Paris sur le changement climatique, il nous paraît plus nécessaire que jamais que des ONG indépendantes comme Greenpeace puissent faire leur travail. Sinon, qui va prendre la défense de l'environnement dans les années qui viennent ?

J'espère que, si elles ne vous convainquent pas, ces remarques alimenteront néanmoins votre réflexion.

Cette lettre sera affichée sur notre site web corporate après que vous l'aurez reçue.

Je vous remercie pour votre attention, et j'espère que vous pourrez mettre un terme à ce différend dans les meilleurs délais.

Je vous prie de croire, Monsieur le Président, en l'expression de mes sentiments distingués.

Arnaud Nourry

fig. 40 — Lettre d'Arnaud Nourry adressée à Richard Garneau, président et chef de la direction Produits forestiers Résolu en juin 2017, où Hachette Livre suspend ses relations commerciales en soutien à l'ONG Greenpeace attaquée en justice par le papetier. (source : Actualité)

b) Discours et biais : ferment du *greenwashing*¹⁵⁹

Strictement, la notion de *greenwashing* (écoblanchiment) permet de faire le distinguo entre pratiques écologiquement vertueuses et efficacité économique¹⁶⁰. Si les bénéfices de certaines modifications de pratiques peuvent être en effet économiques et écologiques, elles ne doivent pas être corrélées directement, au risque de voir les actions écologiques dépendre d'injonctions économiques. Un effet mécanique produit rapidement des paradoxes (Jevons, etc.) qui font dérailler les principes écologiquement respectables.

Par ailleurs, l'écoblanchiment peut aussi caractériser un déséquilibre entre l'information et l'action. Ce phénomène peut être de surcroît accentué par un effet loupe créé par des indicateurs (ou des mesures) opportunément choisis ou même créés *ad hoc*. La création d'un système d'information garant d'une traçabilité des actions probes et leur communication au public par le biais d'une médiation spécifique peuvent prendre le pas sur les actions réellement mis en place¹⁶¹, voire s'y substituer – comme dans le cas de labellisation non contrôlé.

L'étude Bilan GES 2015¹⁶² d'Éditis ou du rapport financier Lagardère ainsi que le Bilan Carbone Hachette 2008-2012 permet d'étayer les positions et discours des acteurs qui représentent ces groupes lors des tables-rondes. Ces documents sont nécessaires pour déceler des éléments et effets de rhétoriques qu'il est possible d'identifier comme du *greenwashing*.

À titre d'exemple pour Éditis l'ambition environnementale affichée était décrite en ces termes :

¹⁵⁹ « Initialement, le terme "*greenwashing*" a été proposé par un écologiste, Jay Westerveld, dans un essai de 1986 dans lequel il a affirmé que l'industrie hôtelière a faussement promu la réutilisation des serviettes dans le cadre d'une stratégie environnementale plus large alors qu'en réalité, il s'agissait uniquement de réduire les coûts », in Becker-Olsen K., Potucek S., « Greenwashing », in SO. Idowu, N. Capaldi, L. Zu, A. Das Gupta, *Encyclopedia of Corporate Social Responsibility*, 2013, p. 1318-1323, cité par Guillaume Chanson et Thrycia Tite, « Le contrôle RSE des fournisseurs : entre "*greenwashing*" et effort réel d'une firme pivot. Le cas VEOLIA », *Recherches en Sciences de Gestion*, vol. 5, n° 128, 2018, p. 59-80.

¹⁶⁰ Le *greenwashing* représente des « opérations de communication qui tentent de valoriser des engagements sociaux ou environnementaux en dépit de l'absence d'actions à la hauteur de cette communication », in F. Benoit-Moreau, B. Parguel, F. Larceneux, « Comment prévenir le greenwashing ? L'influence des éléments d'exécution publicitaire », *États Généraux du Management*, Paris, 2008. p. 3.

¹⁶¹ Il peut ainsi renvoyer au fait de dépenser davantage dans la promotion d'efforts au niveau environnemental et/ou social que dans des actions responsables. « Une autre forme de greenwashing consiste en la diffusion de désinformations aux parties prenantes afin d'améliorer sa réputation », in G. De Vries, B.W. Terwel, *et al.*, « Sustainability or Profitability ? How Communicated Motives for Environmental Policy Affect Public Perceptions of Corporate Greenwashing », *Corporate Social Responsibility and Environmental Management*, vol. 22, n° 3, 2015, p.142-154. Cf. également Guillaume Chanson, Thrycia Tite, *art cit.*, p. 59-80.

¹⁶² La réalisation du Bilan d'Émissions de Gaz à effet de Serre (BGES) triennal est obligatoire pour les personnes morales de droit privé dont le siège est en France, ou y disposent d'un ou plusieurs établissements stables, et emploient plus de 500 personnes pour la France métropolitaine, en vertu de l'article 75 de la loi n°2010-788 du 12 juillet 2010 portant engagement national pour l'environnement (ENE).

« Extraits des actions menées concrètement :

- une stratégie immobilière volontariste d'optimisation et de regroupement sur les sites les plus importants », mutualisation de solutions d'impression personnelles,
- Editis réfléchit à une signalétique particulière¹⁶³ » ;

Ces projets qui s'apparentent à des économies d'échelle ou de l'optimisation économique, et du marketing, semblent peu en rapport avec les enjeux qu'eux-mêmes énoncent.

Les stratégies rhétoriques¹⁶⁴ pour gérer les situations d'incohérence entre la conscience écologique ou environnementale des acteurs et des comportements souvent peu respectueux de l'environnement, peuvent avoir de nombreux leviers :

- **la neutralisation qui vise à dissimuler les incohérences. Elle permet de persister dans un comportement qui reste en désaccord avec ses attitudes, tout en évitant d'éprouver un sentiment de culpabilité. Un exemple en est le « déni de bénéfice » : il consiste à considérer qu'une action ne serait, de toutes les façons, qu'« une goutte d'eau dans l'océan » :**

Pour ce qui est du papier, le livre — le papier graphique — ne pèse que 5-6 % de la consommation française¹⁶⁵. Nous ne représentons pas plus sur le CA des imprimeurs. Et donc, ayant perdu entre 30 à 35 % de la production de papier en dix ans, même s'il y a des symboles autour du livre, on ne pourra pas porter la pression concurrentielle, seuls. Qu'on se le dise¹⁶⁶.

- **la compensation (pour assumer sa culpabilité), qui est plus simple d'approche :**

Le meilleur livre qu'on aura écoconçu c'est celui qu'on aura vendu et en plus on a un livre qui capable de durer dans le temps. Qui est capable d'être lu, relu, prêté, revendu — à peu près un livre sur 10 vendus est un livre d'occasion¹⁶⁷.

- **la politique de l'autruche qui tente d'ignorer les problèmes. Une forme courante est celle de prétexter une autre priorité.**

Exemple : La menace du commerce en ligne, du livre numérique :

Les liseuses : 30 à 40 livres numériques équivalent à un livre papier, et dès que l'ont inclus les métaux rares on peut arriver à 120-130 livres¹⁶⁸.

¹⁶³ À l'instar de ce que pratique déjà Hachette pour certains de ses ouvrages (voir Clément Solym, « L'impact écologique, un nouveau paramètre pour l'édition », *Actualité*, 22 mars 2012. : « Le SNE participe à l'expérimentation de cet affichage, en collaboration avec l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication), affichage qui a pour but l'élaboration de bonnes pratiques, sur des bases neutres et claires, qui laissent des possibilités en termes de stratégies commerciales. (...) Ces méthodes sont faites avant tout pour avoir une idée chiffrée d'un impact environnemental, dans le but de le réduire. »)

¹⁶⁴ Angélique Rodhain, Florence Rodhain, Fallery Bernard *et al.*, « TIC et/ou développement durable : le paradoxe écologique vécu par les utilisateurs », *Annales des Mines - Gérer et comprendre*, vol. 2, n° 128, 2017, p. 48-61.

¹⁶⁵ On retrouve ici l'argument d'évitement prononcé par Pascal Lenoir en 2018, p. 246, 306, 308, 309.

¹⁶⁶ Pascal Lenoir, *Retranscription table ronde Livre Paris*, mars 2019, Annexe, p. 246.

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ Olivier Le Guay, *Retranscription table ronde « Le livre est-il écoresponsable » par Culture Papier*, salon Livre Paris, mars 2019, p. 245.

et du numérique en général pour Pascal Lenoir semble une priorité à aborder à pratiquement chacune des occasions que nous avons pu le voir intervenir. Il n'est pas le seul à utiliser cet argument, qui a été repéré dans nos retranscriptions une demi-douzaine de fois¹⁶⁹. Ou bien la priorité de la « pédagogie » une quinzaine de fois :

moi je suis très pour l'utilisation du papier recyclé, parce que je pense qu'il y a un aspect très pédagogique¹⁷⁰

C'est un peu décevant¹⁷¹. Il n'empêche que là aussi, le fait qu'il y ait des labels, FSC, PEFC, ça a aussi un aspect pédagogique qui est important

C'est un grand travail de pédagogie pour trouver des moyens de progresser et d'avancer.¹⁷²

- **Le « déni de responsabilité » qui convoque le cas d'un acteur encore plus fautif que soi-même pour refuser de culpabiliser.**

Il faut se rappeler que les forêts tropicales émettent plus de carbone qu'elles n'en consomment¹⁷³

Ce déni peut aussi se trouver dans la condamnation des juges, que nous pouvons ici rapprocher de la condamnation des labels FSC et PEFC¹⁷⁴ au rôle « certifiant ».

- **Enfin parmi tous les effets de rhétorique la mise en conformité « RSE » est souvent destiné à une (re)valorisation de l'image de l'entreprise — outil de revalorisation économique et financière¹⁷⁵.**

De plus certains facteurs externes peuvent être déterminants dans la construction de ces stratégies, limitant de fait certaines actions. Ainsi, l'« exception culturelle » peut surgir comme une impasse à la logique de marché ou d'efficience, auréolée d'une

¹⁶⁹ En annexe : p. 233, 241, 245, 257, 300, 306-309. Ces sujets sont aussi abordés comme garde-fous durant la journée « Livre et environnement » en avril au CNL.

¹⁷⁰ Jean-Luc Ferrante, *Entretien*, novembre 2018, Annexe, p. 234.

¹⁷¹ Jean-Luc Ferrante met en balance la pédagogie comme fonction des labels avec leur efficacité réelle visiblement pour lui toute relative suite aux révélations de la presse des pratiques de PEFC, *ibid.*, p. 235.

¹⁷² Pascal Lenoir, *ibid.*, Annexe, p. 246.

¹⁷³ Au-delà d'énoncer droit dans ses bottes une contre-vérité, Pascal Lenoir fait ici usage d'un argument détourné destiné à faire manifestement mouche. C'est une étude mettant en avant les problématiques de la déforestation et de la dégradation des sols en forêts tropicales qui produit ce phénomène inédit et non naturel. Cf. A. Baccini^{1,*}, W. Walker *et al.*, « Tropical forests are a net carbon source based on aboveground measurements of gain and loss », *Science*, vol. 358, n° 6360, 13 Oct 2017, p. 230-234.

¹⁷⁴ Jean-Luc Ferrante, *ibid.*, novembre 2018, Annexe, p. 234 ; Pascal Lenoir, *ibid.*, Annexe, p. 246.

¹⁷⁵ Une étude démontre en l'occurrence qu'un des effets notoires des stratégies RSE se révèle être davantage une valorisation capitalistique destinée à attirer les investisseurs et à tirer vers le haut les salaires des cadres dirigeants. Cf. Ali Dardour, Jocelyn Husser, « Politique de rémunération incitative du dirigeant et divulgation d'informations RSE », *Management & Avenir*, vol. 5, n° 71, 2014, p. 55-72.

valeur symbolique forte. Mais le recours au choix du consommateur *in fine* est également problématique. Faire reposer une stratégie d'actions écologiquement vertueuses pour une entreprise sur l'information donnée au consommateur et l'acte d'achat qui en résulte, et expose donc à un fort risque de *greenwashing*. Un consommateur de livre destiné à en devenir le lecteur peut-il être suffisamment éclairé pour comprendre l'information qu'il lui est donné, et l'entreprise doit-elle être en droit de prendre en considération ce savoir ?

« L'analyse en cycle de vie sur laquelle se fonde l'affichage environnemental est la méthode de référence pour évaluer la qualité environnementale d'un produit, quel qu'il soit. Néanmoins est-il pertinent d'asseoir sur une méthode aussi technique un dispositif déployé sur une grande échelle et destiné au grand public ?¹⁷⁶ »

Donner une information technique au lecteur/consommateur semble donc être une gageure : il doit pouvoir la comprendre, la déchiffrer, mais il ne doit pas être pris pour un expert capable de déchiffrer. Or l'information mise à disposition est issue d'une démarche d'*audit* institutionnel. Le cas des informations données par Hachette sur l'émission de CO₂ affichées, non systématiquement, sur les ouvrages édités par la maison d'édition est révélateur de ce paradoxe.

Enfin, de façon plus générale, il est raisonnable de se demander si l'enjeu écologique doit se fonder sur le discernement du lecteur/consommateur dans un marché éditorial qui repose sur l'offre.

De plus, il a été démontré que la confiance des consommateurs allait plus volontiers à un écolabel gouvernemental plutôt qu'un écolabel géré par une entreprise car « [l]a crédibilité d'un signal comme un écolabel est fortement liée à celle de l'organisation qui le délivre (reposant sur sa rigueur)¹⁷⁷ ». Un écolabel géré par un organisme tiers semble cependant très problématique à mettre en place : il est en effet peu probable que ces entreprises acceptent leur confier des données sur leurs fournisseurs — ces informations relevant du secret commercial. Ce qui expose certains acteurs d'une filière en les stigmatisant¹⁷⁸.

¹⁷⁶ Jean-Paul Albertini, « L'expérimentation de l'affichage environnemental en France : contexte et résultats », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol. 1, n° 73, 2014, p. 28-34.

¹⁷⁷ L. Atkinson, S. Rosenthal, « Signaling the green sell : the influence of eco-label source and argument specificity on consumer trust », *Journal of Advertising*, vol. 43, n°1, 2014, p. 33-45.

¹⁷⁸ Dans le cas E. Leclerc avec le service Zéroprospectus, le plaignant, un imprimeur dit qu'il : « considère que le discours véhiculé par cette publicité met en cause le papier et le présente comme un produit polluant, » et « Il fait valoir que de telles pratiques sont de nature à porter atteinte à la santé économique de toute une filière professionnelle. », in Breduillieard Pauline, « Publicité verte et greenwashing », *Gestion 2000*, 6, vol. 30, 2013, p. 115-131.

Par ailleurs, les écolabels ont été, récemment, critiqués ouvertement¹⁷⁹ dans leurs procédures de certifications, leurs accommodements avec des entreprises peu vertueuses, ou encore leur inefficacité à relever leurs objectifs. Informations reprises par le SNE (Pascal Lenoir) et l'éditeur de La Plage (Jean-Luc Ferrante)¹⁸⁰. Ces derniers ont réagi différemment, chacun dans son rôle : pour Pascal Lenoir il faut remettre en conformité et renforcer un label, pour Jean-Luc Ferrante la confiance a été perdue.

Conclusion

Le contrôle opérationnel — par une comptabilité normalisée entre client et fournisseur — et le contrôle social — par réputation de l'entreprise — fondent ainsi la stratégie de visibilité des groupes d'édition dont la figure de l'éditeur n'est ni décisionnaire ni décisive. Il s'agit bien là d'une stratégie à vocation environnementale ou écologique d'une édition sans éditeur.

La thématique environnementale et écologique ici se résume à celle du « développement durable » voire, à la RSE. Ces appellations commodes s'adaptent parfaitement au modèle économique de ces acteurs. Les labels et institutions nationales ou internationales ont vocation à légitimer dans ce cadre des symboles dans la perspective d'une « écologie industrielle¹⁸¹ ».

Ici les grandes entreprises éditoriales cherchent à valoriser sous l'appellation d'« écoresponsabilité » des pratiques et normes qui relèvent d'une conformité à la réglementation des groupes cotés en Bourse. Le point de vue adopté est celui de la part de marché, les grands groupes ont un statut quasi monopolistique et s'arrogent le droit de désigner les modalités et indicateurs du débat. Les attentes construites envers ces grands éditeurs et qui veulent contribuer à définir une notion commune d'un « livre écoresponsable » se situent ainsi sur le terrain de la « conformité » envers des normes et marques privées, institutionnalisées, qui tiennent lieu d'instances légitimantes de ces pratiques. Leur organisation en « *chain supply* » — qui peut venir rencontrer la logique de filière mais ne pas s'y substituer — tend à construire des normes pour une filière.

La logique de l'oligopole à frange qui fonctionne à plein en reposant sur la valorisation de procédures et de mise en conformité permettant d'absorber des

¹⁷⁹ On notera que le label FSC ne bénéficie plus de l'appui de Greenpeace en raison de divergence importante depuis le 26 mars 2018. Voir le communiqué officiel de l'ONG : « Greenpeace International to not renew FSC membership », site web Greenpeace, 26 mars 2018.

¹⁸⁰ À ce sujet, Jean-Luc Ferrante et Pascal Lenoir évoquent chacun (dans l'entretien en novembre 2018 et la table-ronde Paris Livre 2019) les documentaires : « Des labels en bois ? », *Cash Investigation*, France 2, diffusé le 24 janvier 2017, et « Forêts labellisées, arbres protégés ? », *Arte reportage*, 16 octobre 2018.

¹⁸¹ Franck-Dominique Vivien, « Rencontre du troisième type... d'écosystème ou quand l'écologie devient industrielle », *Innovations*, vol. 2, n° 18, 2003, p. 43-57.

structures plus petites pour se positionner sur un marché. Ce leadership très contesté par ailleurs, est toléré grâce des incantations rassembleuses comme celles de Pascal Lenoir contre le numérique¹⁸² — désigné « ennemi commun » — qui permettent à la filière de voir une poignée d'acteurs légitimer leur position monopolistique.

Dialectiquement, l'éditeur est soit pris dans une posture où il s'inspire de ces grands modèles pour appeler de ses vœux une généralisation — en 2018 avec Jean-Luc Ferrante — ; soit marginalisé avec un discours qui s'oppose catégoriquement à cette logique — avec Yves Chagnaud. Si Pascal Lenoir toutefois clame que le problème majeur qui nuit à une approche environnementale vertueuse est « l'urgence » — de production et d'acheminement —, ces cris d'orfraie n'engagent guère de mise en action.

« Alors certes, une problématique de société c'est l'urgence. Aujourd'hui on est systématiquement dans l'urgence. L'urgence ça a un poids environnemental monstrueux systématiquement. Ne peut-on pas anticiper ? Est-ce qu'on peut être ambitieux autrement que dans l'urgence ? »

La « péréquation », les « labels » donnent le change au discours d'un éditeur indépendant qui de son côté prône des logiques artisanales. Marginalisé, son discours quand il parle, lui, de volumétrie et de système de production, devient exotique voire symbolique.

Le discours communicationnel expose le livre en regard de la thématique environnementale comme une variable chiffrée et normée qui désincarne le livre. La stratégie de visibilité semble déconnectée de la réalité du livre chez les lecteurs, chez les bibliothécaires, chez les libraires. Le livre est brandi comme un étendard¹⁸³ mais semble ne parler que d'un flux en figeant à un moment t son analyse prise dans des chiffres de production abstraits.

Comment rendre la réalité de ce flux ? À qui ? Comment la placer en face d'un concept de durabilité ou de soutenabilité ? C'est une des modalités d'approche d'autres éditeurs.

¹⁸² Si le livre numérique n'est plus l'adversaire le plus redouté, ce sont les GAFAs, et Amazon qui restent la menace la plus concrète. Ainsi Amazon cherche à lancer une plateforme BtoB « *Amazon Business per le Libreria* » pour les libraires cet été en Europe en commençant par l'Italie : Nicolas Gary, « Retours gratuits, livraison en 1 jour : Amazon crée un outil pour libraires », *Actualitté*, 23 juillet 2019.

¹⁸³ Au sens littéral du terme par ailleurs. À l'occasion de la table ronde au salon Livres Paris et à la journée du CNL, Pascal Lenoir appuie son discours par un geste démonstratif : il brandit un calepin aux allures de la collection « blanche » pour l'opposer notamment à un smartphone brandit, lui aussi, en guise de comparaison de nuisances et pollutions.

2. L'élaboration des récits écologiques : les éditeurs indépendants

Les trois maisons d'édition indépendantes, Rue de l'échiquier, Wildproject et La Plage, adoptent une mise en scène très différente de l'enjeu environnemental et écologique dans leur production. Ce dernier est l'occasion d'un récit collectif, la maison d'édition trouve des voix — celles des auteurs notamment — qui caractérisent moins une politique éditoriale précise qu'une philosophie de travail et un positionnement dans un secteur. C'est aussi le moment où un récit d'éditeur explicite la réalité de ses pratiques. Il lève le voile sur des contradictions qui sont source de dissonance mais aussi de création.

L'écologie et l'environnement ne sont pas des notions traitées de manière abstraite et frontale, ni dans le fond, ni dans la forme. Pour ces éditeurs, c'est la façon de traiter de sujet qui révèle cet enjeu.

L'idée pour nous – enfin on ne s'est même pas posé la question en fait – on est simplement tombés du côté où on penchait sur l'aspect contenu, et l'aspect contant ça allait avec. Ça me paraissait naturel¹⁸⁴

Ils font part de leur sensibilité personnelle avec différents niveaux d'engagement allant de la curiosité au militantisme. Pour chacun d'entre eux le parcours et l'évolution de la maison d'édition et leur cheminement personnel est fondateur. La focale est ouverte sur une logique de moyen à long terme.

La durabilité et soutenabilité économique et conceptuelle de leur projet éditorial font appel à un « horizon d'attente » pour le public récepteur des ouvrages, et tâchent de se trouver une place dans le paysage éditorial. L'horizon d'attente se module au gré du contexte d'émergence des ouvrages, aux références convoquées ou encore au cadre sémantique présupposé comme intégré par le lecteur :

« L'analyse de l'expérience littéraire du lecteur échappera au psychologisme dont elle est menacée si, pour décrire la réception de l'œuvre et l'effet produit par celle-ci, elle reconstitue l'horizon d'attente de son premier public, c'est-à-dire le système de référence objectivement formulable qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne¹⁸⁵ ».

De la même manière, le paysage éditorial au sein duquel l'éditeur souhaite naviguer est porteur d'espérances, qui souvent ne sont évoquées qu'*a posteriori*. Avec, d'une part, le contexte culturel large, qui rejoint les attentes des libraires :

¹⁸⁴ Jean-Luc Ferrante, *ibid.*, Annexe, p. 230.

¹⁸⁵ Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, p. 49.

Ce qui m'a interrogé, c'est qu'il y avait d'un côté des gros faits scientifiques — ils étaient massifs et assénaient des coups de massue — et de l'autre côté, il y avait des rubriques « pratico-pratiques » — « mais si vous éteignez l'eau du robinet... » — tout cela alimenté par les stars qui commençaient à s'en mêler et qui racontait grosso modo ça... Et de l'autre côté, dans les pages « débat/idées » des gens, il y avait déjà une pensée autour de ces questions...¹⁸⁶

Et, d'autre part, les attentes des autres éditeurs :

(...) nos confrères et amis éditeurs qui nous inspirent et nous stimulent par leur courage et leur talent — Le Passager clandestin, Écosociété, Premier Parallèle, La Plage, Sarbacane, Rue du monde (...) ¹⁸⁷

L'écologie et l'environnement sont des thématiques, des « cadres » rencontrés en faisant des textes, en produisant les livres, en rencontrant des auteurs. Ce sont les auteurs qui s'en emparent plus directement même si la réflexivité anime aussi le travail des auteurs. Les éditeurs laissent les auteurs parler de ces thèmes et tisser entre eux un réseau signifiant basé sur leurs récits individuels.

a) Récits collectifs

Dans le corpus rassemblé à l'occasion de cette étude un phénomène de fond semble animer le champ exploré. La constitution de généalogies pour « faire collectif »¹⁸⁸ intervient à de nombreux moments, moins pour tracer les lignes d'un « grand récit » que pour dessiner un « récit-cadre¹⁸⁹ » à la production présentée qui occasionnerait une forme de filiation.

Ces récits collectifs de pratiques, d'expériences s'expriment de la subjectivité de l'énonciateur pour faire apparaître des traits communs. Les éditeurs s'intéressent au sujet de l'écologie en l'investiguant de façon empirique. C'est ainsi qu'ils construisent leur vision du sujet : elle n'est pas présupposée :

se redemander de quoi on parle, de qui on parle, quels sont les rattachements... Ça a impliqué de fabriquer une autre manière de mobiliser les chercheurs...¹⁹⁰

¹⁸⁶ Ici la libraire évoque l'état de l'offre et de la demande en librairie qui est assez révélateur d'un contexte général.

¹⁸⁷ Thomas Bout, *Retranscription 10 ans Rue de l'échiquier à Atout Livre*, juin 2019, Annexe, p. 289.

¹⁸⁸ « L'idée n'était pas de faire une cartographie objective, mais plutôt, dans une approche résolument perspectiviste, de parcourir ces territoires en engageant et en croisant les subjectivités. », in Marin Schaffner, « Avant-propos », *Un Sol commun*, Marseille, Wildproject, coll. « le monde qui vient », 2019, p. 13.

¹⁸⁹ Baptiste Lanaspèze, « Une décennie d'écologie », in Marin Schaffner, *Un Sol commun*, Marseille, Wildproject, coll. « le monde qui vient », 2019, p. 17-19.

¹⁹⁰ Anne de Malleray, *Retranscription 10 ans Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature*, mai 2019, Annexe, p. 276.

L'écologie est aussi perçue comme un paramètre, un élément qui modifie des trajectoires personnelles et professionnelles, déclencheur de cette prise de recul ou réflexivité évoquée par Anne de Malleray :

On se demandait ce que l'écologie fait à nos vies (...), souvent, ça ralentissait les carrières (...)¹⁹¹

Ces récits collectifs font apparaître une généalogie commune. Si Isabelle Cambourakis rappelle un « moment d'émergence d'une sensibilité écologique¹⁹² » dans les années 1970 animé d'une énergie militante et politique, Anne de Malleray se souvient, elle, davantage du contexte médiatique d'apparition du débat public autour de l'écologie et de l'environnement il y a une dizaine d'années :

quand j'ai commencé il y a une dizaine d'années, c'était un peu au moment où le GIEC commençait à sortir des données hyperalarmante, en France il y a eu une rupture c'était celle du Grenelle de l'Environnement. Mais en tout cas ça a dessiné une cartographie des acteurs de l'écologie en France.¹⁹³

La réémergence éditoriale de cette thématique est abondamment discutée et commentée par les éditeurs indépendants et les auteurs :

« (...) le tournant a plutôt eu lieu il y a quatre, cinq ans. On a assisté à une multiplication assez soudaine des éditeurs, des publications etc. autant au niveau académique, j'ai l'impression que ça n'a pas tant bougé que ça (tout du moins au niveau de la philosophie), mais dans le monde éditorial, par contre il y a eu une grosse évolution. Aujourd'hui, je ne peux plus lire tous les livres qui sortent en lien avec les pensées écologiques : il y en a trop.¹⁹⁴ »

Ils constituent aussi une histoire culturelle et littéraire autour de ces enjeux. Baptiste Laspanèze revient souvent la notion de *wilderness* et sa généalogie sur laquelle pivote une partie de son catalogue :

Un autre point dans la décennie écoulée, traditionnellement, l'écologie a toujours été accompagnée d'une critique des mises en question, des fondements de la modernité occidentale, ou de l'Occident moderne, et dans tous les cas l'Occident était « *on the spot* » et l'écologie a toujours existé avec un tropisme oriental¹⁹⁵

Thomas Bout lui raconte longuement une rencontre avec un auteur lors d'un épisode caniculaire à Paris. La scène est amusante et permet au public présent lors de son intervention en librairie d'offrir une réalité plus contingente aux enjeux qui animent le projet éditorial :

¹⁹¹ Baptiste Lanaspèze, *ibid.*, Annexe, p. 279.

¹⁹² Isabelle Cambourakis, « Pourquoi le moindre geste est politique », in Marin Schaffner, *Un Sol commun*, Marseille, Wildproject, coll. « le monde qui vient », 2019, p. 98

¹⁹³ Anne de Malleray, *ibid.*, mai 2019, Annexe, p. 276.

¹⁹⁴ Pierre Madelin, « Pourquoi aller vivre au Mexique ? », in Marin Schaffner, *op. cit.*, p. 83

¹⁹⁵ Baptiste Lanaspèze, *ibid.*, Annexe, p. 279.

Si je vous raconte cette anecdote c'est parce qu'elle résume je crois assez bien l'aventure de notre maison d'édition, où ce sont les rencontres, celles que nous offrent les hasards, les coïncidences, la curiosité, l'évidence, qui orientent au final tous nos choix, au-delà des convictions que nous pouvons avoir. Et comme nous sommes ensemble ce soir, plutôt que de vous parler des limites à la croissance, d'effondrement écologique, d'inégalités, de dévitalisation des centres-villes — ce que nos auteurs font déjà très bien et ce que nos livres font aussi j'espère font, c'est de vous tous dont j'aimerais parler¹⁹⁶

L'usage du « vous » ici permet une double identification : au lecteur/visiteur mais également au collectif de travail car des auteurs, des traducteurs, des directeurs de collections, des personnels administratifs sont nommés et présents dans l'assemblée.

b) Récits individuels

L'écologie n'est pas un sujet abordé directement par les auteurs, ainsi Anne Simon, relatant son parcours universitaire et sa trajectoire d'auteur affirme sans ambages « je suis arrivée à l'écologie sans jamais avoir pensé à ce terme¹⁹⁷ ».

Les événements déclencheurs portés par un écho médiatique fort, poussent ces acteurs à se sensibiliser individuellement. Ce cheminement est souvent le récit d'un apprentissage, d'une exploration, d'une découverte avant une appropriation par la production d'un corpus par la suite :

J'ai fait un détour par les études (j'ai cherché un Master d'écologie un peu transversal et du coup je me suis retrouvée à Dauphine... où j'ai fait de la RSE, etc. et je me suis rendu compte à quel point l'écologie quand elle arrivait dans toutes les disciplines et comment elle est reconfigurée de l'intérieur à chaque fois. Et du coup, le détour par les idées il n'est pas donné à tout le monde, il n'est pas facile à faire, c'est un peu un luxe de le faire. Je me suis dit qu'il faudrait un espace éditorial, où les idées soient incrustées dans les récits, et où on puisse articuler les problèmes que l'on peut observer, que chacun peut observer autour de lui, avec, dans le même temps, un exercice de réflexivité et de se redemander de quoi on parle, de qui on parle, quels sont les rattachements...¹⁹⁸

Le récit biographique des auteurs et des éditeurs prend une place cruciale qui tâche d'expliquer intuitivement la perception des notions d'écologie et d'environnement. Malcom Ferdinand raconte son intuition d'abord, puis son appropriation technique du sujet, puis sa découverte d'une troisième voie¹⁹⁹ :

« Je dois commencer par donner par quelques éléments autobiographiques, une enfance passée dans les Caraïbes — en Martinique — et une intuition, une expérience du décentrement.

¹⁹⁶ Thomas Bout, *ibid.*, Annexe, p. 289.

¹⁹⁷ Anne Simon, *ibid.*, Annexe, p. 278.

¹⁹⁸ Anne de Malleray parle de son parcours universitaire, Anaïs Massola de son expérience d'université populaire et d'apprentissage *via* des vidéos en ligne, etc., *ibid.*, Annexe, p. 276 et p. 273 respectivement.

¹⁹⁹ Il découvrira la possibilité d'étudier un milieu *via* les sciences humaines, p. 279 et 284 en annexe.

Dans les territoires d’Outre-mer, ou le « d’ » assigne déjà un centre et des marges. Nous sommes déjà dans les marges où se développe un profond sentiment d’injustice qui traverse de nombreux champs y compris l’écologie. Les questions de nature et d’environnement m’intéressaient et donc j’ai voulu y répondre avec une formation technique (...) »²⁰⁰

Jean-Luc Ferrante tâche de contextualiser aussi son récit personnel, il évoque à ce sujet une crise sanitaire. Sur ce point précis, il fait écho à Malcom Ferdinand qui évoque l’usage de produits phytosanitaires polluants et dangereux en parallèle qui sont des éléments déclencheurs d’une prise de conscience environnementale et écologique:

dans la pratique ça tournait autour de la cuisine bio puisque par ailleurs nous étions très impliqués dans le monde bio. 1994-1993, c’est un moment où le bio c’est encore très très minoritaire, ça n’a rien à voir avec ce que c’est devenu. L’inflexion s’est produite en 1996 quand il y a eu la vache folle, c’est là que ça a décollé. Disons que le regard du public sur le bio, la cuisine végétarienne et tout ce sur quoi nous on travaillait depuis quelques années, il y eu un regain du public. Le regard du public a changé et du coup le marché s’est petit à petit agrandi jusqu’à devenir maintenant quasiment *mainstream*, aujourd’hui on ne parle plus que de ça partout.²⁰¹

La multiplicité de ces initiatives contribue à former un champ rhizomique où la thématique écologique et environnementale n’est pas un concept central consensuel décliné mais un réseau de subjectivité qui met en commun de modes d’interprétation.

Encart — des livres « manifestes »

(1) *Sol commun : le récit « manifeste » d’une maison d’édition*

L’ouvrage *Sol commun* publié à l’occasion des dix ans de la maison d’édition Wildproject est le lieu du récit par excellence pour l’éditeur Baptiste Lanaspèze. On y trouve son récit personnel retraçant son parcours d’éditeur de pensées écologiques :

« L’écologie est pour moi un sujet à la fois intellectuel, métaphysique, politique... Cette question saisit ma vie dans son ensemble. Je peux identifier un moment de révélation, un moment où ce que j’appelais alors « l’idée écologique » m’a traversé - comme une vallée peut être traversée par un glacier et en être métamorphosée. C’était en 2003, dans un bus qui allait de New York à Boston, tandis que je lisais, pour le compte d’une agence littéraire, un livre racontant la cohabitation d’êtres humains avec des grands prédateurs dans des réserves naturelles partout dans le monde - tout en retraçant l’émergence de grandes notions de l’écologie : chaîne alimentaire, écosystème, etc. Cette « révélation » faisait évidemment suite à une longue gestation. Mais en lisant ce livre, je me suis dit que j’en aurais pour au moins dix ans à explorer cette galaxie - comme lecteur ou comme auteur, car je n’imaginai pas encore que je

²⁰⁰ Malcolm Ferdinand, *ibid.*, Annexe, p. 279.

²⁰¹ Jean-Luc Ferrante, *ibid.*, Annexe, p. 230.

deviendrais éditeur. Avec l'intuition intime, également, qu'il s'agissait davantage de se débarrasser de concepts amoncelés depuis des siècles que d'élaborer des doctrines nouvelles. »

(...)

« Depuis, ma subjectivité d'éditeur engagé, j'ai vécu cette décennie en deux phases. D'abord celle de la création de la maison, à partir de 2009, pendant laquelle j'ai publié les auteur.e.s qui me semblaient essentiell.e.s (Rachel Carson, Arne Naess, J. Baird Callicott, Imanishi Kinji...). Au bout de quelques années, j'étais à la fois immensément heureux d'avoir accompli ça, et un peu déçu que ça ne rayonne pas autant que je l'avais imaginé.

Et après, à partir de 2013-2014, il y a eu clairement une deuxième phase, marquée par l'avènement d'un tas de phénomènes conjoints - la publication de certains livres, l'arrivée de nouvelles maisons d'édition, de nouvelles dynamiques sociales et politiques, etc. Mais une chose m'a d'abord désarçonné dans ce mouvement : j'avais toujours imaginé que le *boom* aurait lieu en philosophie, or c'est plutôt en sciences sociales que c'était en train d'exploser. J'ai donc eu un drôle de sentiment : celui que la fête avait enfin lieu - mais dans la pièce d'à côté.

Un élément qui m'a fait entrer plus nettement dans cette scène, c'est aussi que j'ai traversé à partir de 2015 une intellectuelle et politique dans mon rapport au monde et ma ligne éditoriale en devenant, plus explicitement, décoloniale. Dorénavant située à la croisée des luttes écologiques et décoloniales, Wildproject accueille forcément davantage les sciences sociales dans son catalogue.²⁰² »

Et, plus loin cet ouvrage donne lieu à un récit collectif de la part de l'éditeur :

« le sentiment un peu confus, en tant qu'éditeur indépendant, d'avoir, avec une dizaine d'autres éditeurs accomplis quelque chose de grand, d'avoir fait œuvre collective, ce dont on peut être fiers, même si on ne l'a pas toujours fait de façon intentionnellement collective. Wildproject a publié 70 ouvrages, pour moi, qui suis seul au bureau, mais ce qui est peu par rapport à n'importe quelle grosse maison d'édition). Mais tous ensemble, nous avons en dix ans créé une véritable bibliothèque des pensées de l'écologie en langue française. J'avais envie de publier un livre qui rende hommage à cette œuvre commune, et qui la signale auprès d'un public plus large. Ensuite, il y avait cette question de savoir comment appeler cette nouvelle scène. Certains parlent d'humanités environnementales, d'autres d'écologie politique »

(2) *Il est temps : un fascicule manifeste*

Les éditions Delachaux et Niestlé²⁰³ (appartenant au groupe Média Participations) qui se présente comme une maison experte sur le « livre nature²⁰⁴ » ont publié au mois de mars un petit ouvrage assez inclassable. Démonstratif, persuasif, le collectif éditorial de la maison témoigne tour à tour dans le livret pour affirmer

²⁰² Baptiste Lanaspèze, « Une décennie d'écologie », in Marin Schaffner, *op. cit.*, p. 17-19.

²⁰³ Présentés ainsi en 4^e : « Depuis plus de 130 ans, les éditions Delachaux et Niestlé oeuvrent au travers de leurs publications pour la défense de l'environnement, des milieux naturels et de la biodiversité ».

²⁰⁴ Collectif, *Il est temps !*, Paris, éditions Delachaux et Niestlé, mars 2019, p. 21.

« éditer c'est déjà militer ». La posture et la fonction de l'éditeur sont donc déjà dans l'action : « éditer pour motiver, alerter, fédérer²⁰⁵ ».

Éditer, c'est déjà militer

Il faut affirmer avec force que la connaissance de l'environnement face aux défis planétaires que nous affrontons d'ores et déjà — les bouleversements climatiques et leurs cortèges de maux : montés du niveau des mers, augmentation des phénomènes climatiques extrêmes, etc., dont les conséquences vont se multiplier dans les décennies à venir — est d'une importance vitale.

Cette connaissance nous est aussi indispensable que celle de l'histoire, de l'économie, de la peinture ou de la grammaire. Chaque enfant doit apprendre à lire, écrire, compter... et protéger la nature. Et ce d'autant plus que les toutes prochaines générations, nos propres enfants, devront intégrer à leur quotidien les conséquences environnementales des choix de leurs anciens...

Le livre nature représente ainsi la première pierre de la conservation et de la protection, sa lecture un premier acte vers l'engagement.²⁰⁶

(...)

Et pourtant, si les abeilles continuent de disparaître, va-t-on être partout obligé de polliniser à la main pour survivre ? Et si les requins disparaissaient de nos océans, qu'advierait-il des écosystèmes océaniques ? Individuellement, collectivement, nous devons réagir ! Et vite, très vite !

Éditer : s'engager pour protéger la planète

C'est là que nous, éditeurs, portant avec modestie et détermination le savoir des auteurs à la connaissance de tous, relevons le défi.

Depuis 130 ans, Delachaux et Niestlé travaille dans le double esprit d'apporter sa pierre à l'édifice de la science en permettant à des naturalistes chevronnés de s'exprimer et de faire œuvre de vulgarisation scientifique afin de toucher un public aussi large que possible.

Mais, le devoir de l'éditeur naturaliste va au-delà de la transmission de la connaissance. Nous souhaitons mettre notre expérience éditoriale, nos connaissances, notre réseau et nos moyens de diffusion à la disposition de ceux qui, comme nous, essaient de provoquer une prise de conscience générale quant à l'importance d'une nature saine ou agissent pour sa conservation.

Ainsi, les lecteurs peuvent à leur tour devenir des ambassadeurs de ces connaissances et les transmettre à d'autres, en un cercle vertueux, surmontant les égoïsmes court-termistes.²⁰⁷

En rappelant que l'acte de lecture est « un acte délibératif²⁰⁸ », l'émergence de ce phénomène culturel peut nous amener à nous interroger sur le contexte culturel des

²⁰⁵ Collectif, *ibid.*, p. 25.

²⁰⁶ Collectif, *ibid.*, p. 21.

²⁰⁷ Collectif, *ibid.*, p. 27.

²⁰⁸ Alain Suberchicot, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, H. Champion, « Unichamp-essentiel », 2012., p. 191.

pratiques de lectures émergentes et, de façon plus large, sur la perception de la chaîne du livre auprès du public. Il paraît donc important de considérer l'écologique et l'environnementale au sens large comme un vecteur de nouveaux objets éditoriaux ou d'innovations éditoriales capable de modifier en partie la chaîne du livre et le champ littéraire²⁰⁹ lui-même.

c) Le récit de l'éditeur en tension

(1) *Le paradoxe de la production*

La matérialité des ouvrages passe ici plus par leur présence dans l'espace public. Toutefois Thomas Bout tâche d'articuler la physicalité du livre avec sa fonction de support de message. L'ouvrage est porteur d'écologie dans la conception éditoriale de l'éditeur qui relie directement le codex et l'idée du livre :

Et c'est une problématique qu'on travaille chez Rue de l'échiquier parce que c'est une vraie contradiction... L'édition est une industrie et nous envoyons des messages écologiques qui, effectivement, participent d'une réflexion sur la décroissance, d'une nécessité de moins gaspiller, de moins produire. Comment on réussit à être, finalement, des bons gestionnaires « de tension » ? D'abord par des choix éditoriaux, c'est-à-dire qu'on ne publie pas plus qu'un certain nombre de titres.²¹⁰

Cette vision est également défendue par Jean-Luc Ferrante :

Toujours dans le même univers de pensée on va dire. (...) Voilà, développement du catalogue, toujours penser ne pas faire trop de livres, faire des livres de fonds qui durent... Aujourd'hui, vingt ans après nos premiers livres sont toujours au catalogue, ils ne se vendent pas beaucoup, on refait les couvertures plusieurs fois, on les a réédités, relookés etc. mais le livre est toujours là, il existe toujours

(...) pour nous est aussi l'idée écolo, de ne pas chercher à se développer outre mesure – la production maîtrisée – (...) pas faire beaucoup de livres mais penser... faire des livres qui durent longtemps : grâce à la qualité et grâce au fait que les contenus sont pensés pour être des contenus de références et pas contenus qui ne suivent pas d'effet de mode – (...) c'était plutôt travailler sur le fonds, faire des livres de fonds.

(2) *L'entre-deux : légitimité littéraire et légitimité militante*

Un autre conflit affleure chez les éditeurs qui cherchent une légitimité de leurs textes en tant que tels mais également une légitimité politique, militante — soit auprès

²⁰⁹ Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 1, vol. 89, 1991, p. 3-46.

²¹⁰ Thomas Bout, *Retranscription 10 ans Rue de l'échiquier à Atout Livre*, juin 2019, Annexe, p. 291.

de leurs pairs soit auprès d'acteurs extérieurs au champ. Les limites de sa fonction sont rendues floues, l'éditeur sort de son rôle prescripteur pour adopter une posture plus expérimentale et dialectique : c'est son identité professionnelle qui est remise en question et la perception de son rôle par les autres acteurs.

Les éditeurs que nous avons rencontrés ne font pas un récit personnel très militant, ils sont impliqués, et tiennent par contre à être en lien avec des auteurs qui le sont. Du moins qui disent plus ouvertement qu'ils le sont. C'est par un biais détourné que cet aspect est donc abordé par les éditeurs dont nous avons suivi les discours publics, en comités plus restreints ou entre professionnels, ou lors de notre entretien. Seul Yves Chagnaud, éditeur pour Apeiron, lors de la table ronde au salon Livre Paris explicitera une position « provocatrice²¹¹ » par contraste avec ses interlocuteurs.

Les auteurs invités par Baptiste Lanaspèze ont largement recours au *name dropping* dans leurs interventions. Les références sont nombreuses : Thoreau, André Gorz, Aimé Césaire, Françoise de Beaune, Melville, Kafka, Proust...²¹²

L'éditeur lui interpelle directement un membre de l'assistance pour valider son propos et s'exprimer plus librement.

Je pense Stéphane Durand qui a été coscénariste de plein de films innovant dans le domaine du film de nature... Et qui dirige une collection chez Actes Sud qui s'appelle « Mondes sauvages », toi tu as été un lecteur, un observateur de tout ça. Tu as été un de mes premiers lecteurs fidèles en plus, depuis très longtemps.²¹³

Puis l'éditeur revient sur les questions d'engagement en donnant encore une fois la parole à un auteur qui défend une posture de chercheur militant :

Comment toi, tu es arrivé à l'écologie, avec des questions plus politiques ou des questions de justice ?²¹⁴

Thomas Bout développe des ouvrages de fiction qui s'exprime plus volontiers sur le registre littéraire et en parallèle développe aussi une autre collection, avec des auteurs plus engagés, dans une posture plus militante, que Mélanie Cartier présente lors de l'anniversaire de Rue de l'échiquier :

La nouvelle collection des « Incisives » qui sont des petits essais un peu *punchy*, un peu radicaux — l'idée c'est vraiment d'apporter du débat, un point de vue assez tranché dans un débat en cours —... Vous avez fait aussi un texte de littérature qui moi, m'a beaucoup touché, qui est complètement à côté de ce que vous faites d'habitude, et de qui est à l'entrée aussi, *La Suspension*.²¹⁵

²¹¹ Yves Chagnaud, *Retranscription Table ronde Livre Paris par Culture Papier*, mars 2019, Annexe, p. 249.

²¹² Voir également les tableaux dressés en fin de retranscription, p. 285.

²¹³ Baptiste Lanaspèze, *Retranscription 10 ans Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature*, mai 2019, Annexe, p. 283.

²¹⁴ Baptiste Lanaspèze, *ibid.*, 279.

²¹⁵ Mélanie Cartier, *Retranscription 10 ans Rue de l'échiquier à Atout Livre*, juin 2019, Annexe, p. 291.

De la même manière Isabelle Cambourakis aura la même attitude lors d'une table ronde au festival du livre et de la presse d'écologie. Accompagnée par Jade Lindgaard elle parlera de son intérêt pour des éditeurs engagés, et vers des formes militantes. Pour l'éditrice, l'écologie « est plus liée à des pratiques politiques de terrain » cherchant à baliser un domaine sur « les pratiques communautaires », « les expériences politiques et collectives » et le féminisme. Premièrement par « attrait personnel » elle a davantage investi ce dernier thème, pour s'apercevoir qu'il pouvait être relié à l'écologie et à la politique grâce à des auteurs²¹⁶.

²¹⁶ Isabelle Cambourakis, *Un sol commun*, *op. cit.*, p. 97 et lors de la table ronde du Félipé, octobre 2019.

B. De nouveaux intermédiaires et parties prenantes

Au-delà des éditeurs et des professionnels de chaîne du livre, qu'ils travaillent dans le cadre de grands groupes éditoriaux ou bien dans des structures plus petites taille, d'autres acteurs culturels ou économiques influent dans la conception et la production des livres qui traversent la thématique écologique. Ils agissent sur la manière de produire, mais également sur les représentations symboliques qui interviennent dans ce champ. Selon Gisèle Sapiro, qui rend compte d'un phénomène similaire *via* le système des traductions des langues notamment, il s'agit d'un phénomène d'« hétéronomisation » du champ²¹⁷. Non plus seulement soumis à l'organisation des acteurs qui forment ce champ, l'agencement de celui-ci est rendu sensible à des facteurs et acteurs externes.

Ces acteurs externes interviennent nous le verrons grâce aux portes d'entrées que constituent des notions, des mots qui se constituent comme autant de seuils. Ces entrées permettent à des concepts de glisser vers d'autres, à des pratiques d'être expérimentées dans le domaine du livre. Le développement durable, par exemple, terminologie empruntée à d'autres domaines et secteurs activités, est un outil de choix pour une institution qui cherche à neutraliser notamment la notion d'écologie chargée de signifiants trop politiques à ses yeux²¹⁸. Ces acteurs interviennent dans ce champ dans la mesure où ils y ont un intérêt²¹⁹. Toutefois cette logique intéressée peut aussi se retourner et, paradoxalement porter à renforcer les systèmes de groupes, obligeant les « écologistes à parler aux autres écologistes et à eux seuls²²⁰ ».

Dans cette partie nous allons pointer l'émergence de groupes d'intérêts au sein du champ, l'apparition de personnalités également, de nouvelles distinctions (prix, festivals etc.) qui répondent à une logique interne au monde éditorial, et donc connue. Et d'autre part, des acteurs externes dont les systèmes de fonctionnement et d'actions dépendent d'autres secteurs. Ils importent avec eux d'autres capitaux symboliques, d'autres références, ils dépendent d'autres institutions obéissent à des logiques sociales différentes.

Ces livres décrivent des mondes anomiques²²¹ selon Alain Suberchicot, mais peut-on, par extension considérer que l'activité éditoriale réponde à une telle caractéristique, quand elle est, elle, bien ancrée dans le réel d'une industrie culturelle ?

²¹⁷ Paul Dirxx, « Claude Simon : antinomie et corps écrivain », in Paul Dirxx & Pascal Mougin (dir.), *Claude Simon : situations*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Signes », 2011, pp. 179-197.

²¹⁸ Alain Suberchicot, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, H. Champion, coll. « Unichamp-essentiel », 2012, p. 14.

²¹⁹ Ambroise-Rendu Anne-Claude, Mathis Charles-François, « Présentation. Médiatisation(s) de l'écologie », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 25, 2015, p. 5-17.

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ Alain Suberchicot, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, H. Champion, « Unichamp-essentiel », 2012, p. 117.

1. Dans le monde éditorial

- a) Entre les éditeurs et l'institution : Le collectif d'éditeurs indépendants et le SNE

Jean-Luc Ferrante et Thomas Bout témoignent tous deux dans leurs interventions de la naissance d'un groupe informel d'éditeurs.

On a créé avec d'autres petites maisons d'édition, qui nous ressemblait un petit peu – c.-à.-d. qui travaillent sur des thématiques écolos et avec une fabrication écolo on va dire – on a créé un collectif des éditeurs écolo-compatibles : voilà avec l'idée d'échanger entre nous, c'est tout bête, c'était une structure très informelle d'échanges entre nous, nous enrichir mutuellement, et puis d'essayer de diffuser nos bonnes pratiques écologiques à l'ensemble de la profession.

Le contexte qui préside à la constitution de ce groupe est surtout de créer un espace informel d'échanges. L'éditeur ajoutera que ce groupe va finalement être mis au service d'un projet de sensibilisation institutionnelle pour les éditeurs en général en s'adressant au SNE. Ce groupe circonstanciel va tâcher d'avoir un rôle plus systémique et de soulever questionnements et réflexions auprès d'autres acteurs, d'autres éditeurs. Le rôle des éditeurs « écolo-compatibles » se modifie, la visibilité auprès du SNE leur confère un statut particulier. Le SNE est une institution à double visage pour les acteurs de la chaîne du livre et les observateurs avec un rôle fort à cheval entre la sphère publique et privée :

« Syndicat national de l'édition (SNE) reproduit à sa façon la double attitude de ses membres, d'une part en s'affichant comme un partenaire public (notamment dans le cadre du Salon du livre de Paris) et, d'autre part, en demeurant un cercle patronal très fermé²²² »

Le groupement de leurs pratiques singulières adossées à une réflexion commune modifie leur rôle au sein du champ.

L'idée c'était d'aller voir le syndicat national de l'édition (le SNE) pour leur proposer de s'intéresser à ces sujets. Il se trouve qu'en 2010 dans ce collectif nous étions les seuls adhérents [au SNE] donc c'est moi qui ai pris mon bâton de pèlerin qui suis allé voir le SNE pour leur proposer la création d'une commission environnement – parce que le SNE fonctionne en commission par thématique.

Jean-Luc Ferrante caractérise cette démarche de « pèlerinage », concédant un aspect personnel, naïf voire irrationnel d'une certaine manière. Avec le recul que permet l'entretien, ce projet semblait plus proche du « prêchage » décrédibilisant ses propres intentions structurantes. Le collectif a toutefois abouti à la création d'une commission ad hoc au sein du SNE ce qui fait reconnaître, de la part de cette institution dans le champ du monde du livre, une importance à la thématique

²²² Dirkx Paul, « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 126-127, mars 1999, p. 71.

environnementale tout en captant son expertise ainsi « capitalisée ». Si Jean-Luc Ferrante atteste de son travail au sein de cette commission pendant un certain nombre d'années, il avoue aussi son incapacité à réellement transformer les pratiques des éditeurs : le SNE n'a pas cette vocation, c'est un organisme de conseil et de défense des intérêts des éditeurs.

Lors de la journée au CNL interprofessionnelle consacrée au livre et à l'environnement, le ministère de la culture indique vouloir s'inspirer de la charte produite par la commission environnement du SNE pour produire à son tour une « charte » — une forme donc de règlement non contraignant — qui s'étendrait aux professionnels du livre sans en fournir les détails²²³.

Toutefois, sans entrer dans ces détails techniques, les conseils dispensés restent assez évasifs même s'ils pointent des pratiques clés. Ainsi « Éviter la “réimp” de trop » reste par exemple suggestion abstraite. Cette « fiche » ne s'accompagne ni de témoignages concrets, ni de programmes de formation ou d'atelier d'échanges professionnels qui tendrait à prolonger le travail du collectif à la source de cette démarche.

L'association des éditeurs écolo-compatible dont Jean-Luc Ferrante et Thomas Bout parlent tous deux, est donc initiée par un collectif en 2010 de sept maisons d'édition (éditions de Terran, Rue de l'échiquier, Pour penser à l'endroit, éditions Yves Michel, éditions La Plage, Plume de Carotte et La Salamandre). L'objectif était d'ouvrir le débat, « un appel » pour Thomas Bout. Il s'agissait surtout de « défricher ce terrain de l'éco-conception ». Cette forme de laboratoire informel du livre a trouvé une forme de reconnaissance en étant intégré par le SNE selon Jean-Luc Ferrante, qui indique que le caractère informel de cette organisation lui avait donné des limites d'action. Toutefois Jean-Luc Ferrante se retirant progressivement, le collectif étant plus ou dissout, les éditeurs qui cherchent à échanger sur leurs pratiques se retrouvent sans structure de référence — aussi informelle soit-elle. L'éditeur montre son amertume à demi-mot dans notre entretien, conscient d'avoir touché là aussi aux limites institutionnelles du SNE.

²²³ Monique Barbaroux, *Retranscription de la clôture de la seconde journée « Livre, lecture et environnement, une histoire à poursuivre »*, mars 2019, Annexe, p. 260.

FICHE THÉMATIQUE

ENVIRONNEMENT | SEPTEMBRE 2017

SEPT SUGGESTIONS POUR DEVENIR UN ÉDITEUR ÉCO-RESPONSABLE

La commission Environnement du SNE a réalisé ce document pour inviter les éditeurs à repenser les processus de fabrication et de commercialisation de leurs livres, dans un esprit d'éco-responsabilité.

1 – L'ÉCO-CONCEPTION

Plus que tout autre facteur, la planification de la production dès la phase de conception d'un livre se traduit par une réduction de l'impact environnemental. En cherchant, dès la conception, à minimiser l'impact environnemental d'un livre, on réduit souvent, aussi, son coût financier.

En amont, l'éditeur doit s'interroger sur les paramètres suivants :

- Le format ;
- L'optimisation de la mise en page en fonction du format ;
- La pagination ;
- La couverture : vernie, pelliculée ? Rabats ? Le type de façonnage ;
- Le conditionnement : Blister, coffret ? Un livre au prix élevé peut voir son espérance de vie prolongée par un bon conditionnement.
- La quantité à produire / le tirage ;
- Et pourquoi pas l'impression numérique pour les petits tirages ?
- Le nombre optimal d'épreuves et leur transport entre tous les intervenants ;
- Le traitement de la quadri : le retrait des sous-couleurs peut diminuer la consommation d'encre à l'impression.

2 – LE PAPIER

Le papier constitue le plus gros poste d'économies potentielles sur l'émission de CO₂, car c'est, de loin, le plus gros contributeur au bilan carbone d'un éditeur (entre 50 et 80 %). Il

convient donc de choisir attentivement le papier et de le gérer avec discernement. Pour les livres imprimés en Europe, on privilégiera des papiers issus de bois européens (moins de transport) certifiés PEFC ou FSC. Pour les livres imprimés ailleurs, on préférera la certification FSC (plus adaptée aux forêts non européennes).

La plus grande attention doit être accordée aux sujets suivants :

- Papier recyclé ?
- Papier certifié c'est-à-dire issu de forêts gérées durablement ?
- Demander aux papetiers la communication de leur bilan carbone et de leurs certifications environnementales (ISO 14001...) et faire jouer la concurrence.
- Demander le « Paper Profile » (déclaration environnementale) des papiers envisagés.
- Le papier de bureau : épreuves, photocopies (penser au recto-verso), pré-presse...

3 – L'IMPRESSION

Il est capital de choisir le bon imprimeur pour le bon produit. Les questions à se poser sont les suivantes :

- Qui ? L'imprimeur intègre-t-il toute la chaîne de production ou doit-il faire appel à de la sous-traitance ? Celle-ci occasionne généralement du transport.
- Comment ? Quel est le meilleur processus de production : Roto ? Offset ? Cameron ? Numérique ?

fig. 41 — Extrait de la fiche « Sept suggestions pour devenir un éditeur éco-responsable », éditée par le SNE en septembre 2017.

b) Les Prix et Salons spécifiques

Multipliant les échanges, permettant la visibilité d’auteurs et maisons d’éditions sur des enjeux et sujets communs, des salons spécifiques sont apparus mettant en scène la thématique environnementale et écologique. Le festival du livre et de la presse d’écologie qui existe depuis plus d’une quinzaine d’années, mais également Chapitre Nature²²⁴, depuis 2002, ou encore Terre & Lettres²²⁵, depuis 2010. Des salons du livre locaux ont pu aussi programmer des éditions thématiques ponctuellement, comme le salon du livre de Saint-Laurent-du-Var avec une édition en 2017 « Sauvons la planète »²²⁶ autre exemple.

Le Festival du livre et de la presse d’écologie montre de manière assez emblématique la conjonction d’acteurs autour de ces enjeux destinés à rassembler, identifier, et distinguer des auteurs et des acteurs du monde du livre (maison d’édition, librairies, etc.) grâce à des prix spécifiques²²⁷. C’est la rencontre de militants écologistes et altermondialistes avec de professionnels de la culture qui va donner naissance à cette manifestation, de manière informelle dans un premier temps en 2003 puis constituée en association en 2004. Le festival réunit donc le temps d’un week-end à Paris à l’automne des éditeurs, de livres et de presse ainsi que des associations militantes : Éditions Le Passager Clandestin, L’échappée, Éditions Écosociété, La lenteur, Éditions Rue de l’échiquier, Terre Vivante, Utopia... des éditeurs de presse : Journal L’âge de Faire, Autres voies de la planète, Revue Billebaude, EcoRev’, Fruits Oubliés, Jef Klak, La gueule ouverte, Kairos, le journal minimal, Politis.fr, Reporterre, Revue Silence, Socialter, Tu savais pas ?, Z (revue itinérante d’enquête et de critique sociale)... des associations : Alternatiba Paris, France Nature Environnement, ISF SystExt, Fédération des Murs à Pêches, PikPik Environnement, Réseau Sortir du nucléaire... Le Félipe étend leurs activités au-delà de cet aspect purement événementiel grâce à leurs pratiques militantes et « met sur pied d’autres actions qui visent à éduquer et sensibiliser à l’écologie et à l’environnement, inciter à la lecture, faire découvrir des initiatives originales, appuyer la chaîne du livre²²⁸ ».

Ces manifestations s’inscrivent dans un univers communicationnel proche les uns des autres, élaborent une programmation thématique bien évidemment, mais tâchent aussi de produire un événement qui « prolonge » l’interprétation de ces thématiques

²²⁴ Site web : <<http://www.chapitrenature.com/>>.

²²⁵ Site web : <<https://www.terre-et-lettres.org/>>.

²²⁶ « Le Salon du Livre défend la cause écologique le 26 août », *Saintlaurentduvar.fr*, 16 août 2017.

²²⁷ « En 2004 est créé un prix jeunesse du festival devenu le prix de la Petite Salamandre, puis, en 2006, le prix de l’Alliance pour la planète, un prix documentaire adulte aujourd’hui en veille. En 2009 a lieu la première édition du concours d’affiches du festival destiné à encourager la création graphique en lien avec le livre et l’écologie. », (source : Wikipédia).

²²⁸ *Ibid.*

écologiques par le choix de prestataires ou de services spécifiques (locaux, issus de l'agriculture biologique, ou utilisant des matériaux recyclés). Chapitre Nature communique sur une organisation écoresponsable de son festival, sollicitant les participants dans leur démarche :

« Chapitre Nature s'est engagé depuis quatre ans, via la charte des événements écoresponsables en Région Centre Val de Loire, à limiter au maximum l'impact du festival sur l'environnement. Afin d'atteindre cet objectif, votre implication est indispensable. Il suffit d'un ensemble de petits gestes pour réduire considérablement notre impact sur l'environnement.²²⁹ »

En parallèle de ces festivals, et même parfois durant ceux-ci, des prix se créent afin de distinguer des ouvrages et des auteurs sur des enjeux spécifiques liés à l'environnement, l'écologie. Ces prix peuvent être par catégorie de public (jeunesse par exemple) ou encore par genre (belles lettres, poésie, BD). Nous nous intéresserons ici à l'apparition récente d'un prix de littérature d'écologie, le PRÉ (prix du roman d'écologie). Né en 2018, le PRÉ distingue donc un roman de lettres moderne parmi une sélection restreinte de nouveautés. Ici le processus de légitimation au sein du champ est renforcé par des partenaires du monde du livre prestigieux, institutionnels comme la BNF, ou la revue Esprit. D'autres partenaires collaborent à la création et à l'organisation de ce prix : une école d'art et une université avec un master de création littéraire en commun (l'école supérieure d'art du Havre et l'université du Havre), L'École nationale supérieure de paysage, La Fabrique Écologique — présentée comme un « *think tank* pluraliste et réellement transpartisan »²³⁰ —, et enfin le groupe La Poste en qualité de mécène. Ces partenaires privés et publics interviennent donc dans le processus de légitimation en étant à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du monde du livre et participent à la construction de l'identité écologique ou environnementale du livre influencé par leur vision de cette thématique. De nombreux prix témoignent de l'intérêt des lecteurs pour l'écologie nous pouvons citer le Prix du livre environnement, depuis 2004, décerné par la Maison de la Nature et de l'Environnement de l'Isère et la Maison de l'Environnement de la Métropole de Lyon.

c) Des appels d'auteurs

Quelques initiatives de pétition et d'appels publics d'auteurs sont apparues ces dernières années. Bien que la mobilisation ne soit pas très large, il est à noter qu'elle est souvent à l'origine d'une prise de position elle plus retentissante. Ainsi, Annie

²²⁹ Dernière page du programme du festival Chapitre Nature 2019, consultable à cette adresse : <http://www.chapitrenature.com/wp-content/uploads/2019/04/programme-10.pdf>

²³⁰ Site web du PRÉ : <<http://prixduromandecologie.com>>.

Ernaux, Marc Dugain, Laurent Binet et Laurent Gaudé, signent un manifeste²³¹ pour soutenir Greenpeace dans un bras de fer judiciaire avec le géant du papier Résolu en mai 2017.

Ces mobilisations d'auteurs encouragent les positionnements des éditeurs : Hachette fera écho à sa manière à cette mobilisation en juin 2017²³². À cette occasion, Arnaud Nourry, P-DG de Hachette, rend ainsi publique une lettre envoyée à Richard Garneau, P-DG de Résolu, dans laquelle il condamne les pratiques du producteur de papier (fig. 40).

2. Hors du monde éditorial

Les institutions publiques, l'état, les ONG, les labels privés, les personnalités médiatiques et des regroupements d'intérêts privés sont des acteurs externes au monde du livre qui influencent eux aussi les conceptions théoriques et pratiques sur lesquels s'interrogent les éditeurs. Pour les acteurs du livre qui n'ont vu cette thématique qu'« arriver » récemment, l'émergence de celle-ci est concomitante à l'identification de ces organismes externes, ils tendent même à les confondre.

a) L'État : le ministère de la culture

L'écologie et l'environnement apparaissent en France comme un sujet d'opinion publique dans les années 1960-1970 avec un angle de traitement particulier. En effet, c'est l'État qui se voit prendre en charge en premier ces questions à l'aune des domaines sanitaires ou d'énergie²³³. De ce fait, et contrairement à d'autres « cultures de l'écologies » implantées dans d'autres pays, l'imaginaire écologique et environnemental des acteurs français du livre reste fortement imprégné de cette tradition. Il apparaît naturel auprès de nombreux acteurs qu'il revienne à un organisme d'état de gérer ces questionnements et de trouver des solutions à des problématiques d'ordre systémique.

Ce particularisme n'est pas remis en cause structurellement le monde du livre français dont le fonctionnement repose en partie sur un principe similaire. L'« exception culturelle » régit de nombreux aspects de la vie du livre et de ses acteurs. La centralité de l'action de l'institution publique est attendue sur de nombreux domaines et établit des garde-fous à des logiques de marchés féroces — à l'instar de la loi Lang. Il est aisé de comprendre qu'en de telles circonstances, un des réflexes

²³¹ Thomas Vincy, « Une centaine d'auteurs soutient Greenpeace contre le producteur de papier Résolu », *Livres Hebdo*, 31 mai 2017.

²³² Cécilia Lacour, « Hachette s'engage aux côtés de Greenpeace contre le papetier Résolu », *Livres Hebdo*, 14 juin, 2017.

²³³ Stéphanie Posthumus, « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, vol. 2, n° 17, 2012, p. 15-31.

attendus des éditeurs est de se tourner vers la puissance publique afin de réfléchir ou répondre aux enjeux opérationnels et économiques, voire culturels, tels que les soulève la thématique environnementale. Toutefois, les éditeurs ont tâché de travailler via leurs propres réseaux professionnels pour traiter les nombreux aspects de cette thématique, cherchant à valoriser, pratiques techniques, labels spécialisés ou produits culturels porteurs de ces enjeux. Il est possible de s'interroger sur le rôle de l'État dans l'encadrement ce type de démarches. Pourrait-il prendre un rôle comme tiers de contrôle des certifications²³⁴ ? Ces questionnements se posent d'autant plus qu'il peut être un soutien financier indirect de certaines filières et de certains acteurs de la certification dans la mesure où les achats publics de bois vont aux produits certifiés depuis le Grenelle de l'Environnement en 2010²³⁵.

Pour reprendre le schéma chronologique, ce n'est que dans un deuxième temps que les institutions publiques sont intervenues auprès de la filière graphique sur les problématiques écologiques et environnementales, et enfin auprès de la filière livre plus particulièrement. De manière réglementaire et légale dans l'encadrement des pratiques environnementales de groupes dont certaines maisons d'édition dépendent (Hachette, Éditis par exemple), puis, plus récemment, en cherchant à orienter une politique culturelle via l'attribution de subventions.

De manière générale, pour le secteur public, l'écologie et l'environnement sont des thématiques universelles qui permettent de créer des espaces de tribune nationales ou internationales. Les gouvernements passent et les intentions demeurent publiquement²³⁶. L'état, comme le secteur privé, mobilise ces enjeux comme des outils stratégiques²³⁷. Les acteurs représentant de la puissance publique observés lors des tables-rondes et des journées d'études mobilisent ces thèmes sur ce registre stratégique, délaissant ainsi volontiers les questions techniques et opérationnelles au profit d'une vision d'ensemble. L'intention est plus de mobiliser, de sensibiliser que de gérer ou réglementer.

Lors des journées interprofessionnelles du livre sur la thématique environnementale, le ministère de la culture est largement représenté : Monique Barbaroux (Haute fonctionnaire au développement durable du ministère de la culture), Nicolas Georges (chargé du livre et de la culture, direction générale des médias et des industries culturelles, ministère de la culture), Vincent Monadé (directeur du centre

²³⁴ « À terme, le rôle de l'État pourrait être de fixer un cadre général et de contrôler les systèmes de certification, plutôt que de s'impliquer dans les détails de la gestion des forêts. », in Roman-Amat Bernard, « Regards sur la "gestion durable" des forêts en France », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol. 1, n° 53, 2009, p. 101-104.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ Présidence de la République française, « Make Our Planet Great Again », communiqué de presse, 8 juin 2017.

²³⁷ Nicolas Postel et Richard Sobel, « La RSE : nouvelle forme de dé-marchandisation du monde ? », *Développement durable et territoires*, vol. 1, n° 3, décembre 2010, p. 13.

national du livre), des directeurs de cabinet de conseil régionaux sont présents, un inspecteur général des affaires culturelles au ministère de la culture (François Hurard), Olivier Lerude (adjoint à la Haute-fonctionnaire du développement durable, Monique Barbaroux), le Chef du bureau des éco-industries de la direction générale des entreprises rattaché au ministère de l'économie et des finances, des conservateurs de bibliothèques, des représentants des DRAC. Ces journées d'études visent à « éclairer le débat et de favoriser les actions en contribuant au développement durable dans le champ culturel²³⁸ ». La première journée du 4 décembre 2018 se consacrait à « l'examen des pratiques professionnelles au prisme des exigences environnementales et sociétales », la seconde journée fin mars, était quant à elle centrée vers « les politiques publiques visant à encourager et la faciliter les pratiques écoresponsables ». Durant ces journées, la politique et la logique de patrimoine sera abordée à de nombreuses reprises. Les pratiques de la filière du livre sont présentées comme allant vers une logique d'« éco-industrie » bien que de nombreux points d'interrogation subsistent et qu'elles ne soient pas toutes normées et reconnues entre les différents acteurs.

Le ministère de la culture qui balise le débat, n'y participe qu'à la marge, ses interventions se limitent souvent à la valorisation de pratiques vertueuses déjà mise en place par les éditeurs ou par les autres acteurs de la filière. L'aspect industriel n'est pas évoqué directement, le ministère de la culture déclare ne pas être compétent en la matière :

de poursuivre le travail de façon très active : c'est-à-dire de se donner à nous-même une feuille de route — sur divers éléments que l'on décidera ensemble ; qui seront liés au gros travail qu'a fait le SNE « les sept suggestions pour être un éditeur écoresponsable » — nous choisirons ensemble ces points (...) la feuille de route ne couvrira pas forcément tous les éléments de la chaîne — parce qu'il y a des éléments que le ministère de la culture, n'est pas à même de traiter tout seul

(...) Et après, — c'est peut-être un objectif à moyen terme, se dire que la filière du livre et de l'édition peut faire l'objet d'un contrat stratégique de filière, et là il faudra — et c'était intéressant d'avoir un représentant de la DGE (direction générale des entreprises) il faudra faire rentrer la MTES²³⁹, ça, c'est l'objectif, je dirai à plus long terme

Il appelle de ses vœux à une consultation du ministère de l'économie qui prête pourtant peu l'oreille aux questionnements de la filière du livre spécifiquement — qui comparée à l'échelle de la filière de l'industrie graphique plus généralement ou même de la communication, pèse peu, le SNE représenté par Pascal Lenoir le rappelle

²³⁸ Programme des journées de rencontres consacrées à la filière durable du livre et de la lecture, « Livre, lecture et environnement, une histoire à poursuivre », 4 décembre 2018 et 28 mars 2019, à la BNF et au Centre national du livre.

²³⁹ Le ministère de la transition écologique et solidaire.

volontiers et rencontre l'approbation d'Olivier Le Guay de Culture Papier dont les affirmations vont dans le même sens²⁴⁰.

Les discours attirent l'attention sur un aspect « concret », des « actions » à mener, bien qu'elles ne soient pas détaillées, laissant le soin aux acteurs de s'organiser eux-mêmes :

Le premier sujet, relative aux discussions avec la chaîne graphique et la chaîne de l'édition : question de responsabilité de la part des éditeurs. Profession qui prend conscience de ses responsabilités du point de vue du développement durable, de la conception de son industrie. Bien prise en compte déjà par le SNE (...)

l'idée c'est de se donner une feuille de route très concrète, pour que ces deux journées — aussi intéressantes y aient été les discussions — soit des actions concrètes tant de la part des professionnels que de la part des pouvoirs publics que ce soit MCC, les opérateurs, ou les relais déconcentrés — les collectivités locales. Nous souhaitons qu'elle soit l'occasion de signer une charte, entre le MCC et les professionnels

On observe en plus du discours de valorisation des pratiques des éditeurs déjà engagés sur la problématique écologique, un détournement d'une charte de bonnes pratiques en liste de critères d'attributions de subvention aux éditeurs. Le ministère de la culture s'attache à valoriser l'existant, mais aussi discriminer les mauvaises pratiques. Les discours sont incitatifs mais les outils mis en place s'avèrent davantage coercitifs contrairement à ce que laisse croire le discours :

Penser également à tout l'environnement incitatif que nous pouvons avoir à l'aide des dispositifs d'aides des collectivités territoriales et de l'État, du CNL — le président du CNL nous a dit ce matin à quel point il agissait sur le développement durable comme établissement public — mais ne peut-on pas également réfléchir à des systèmes de bonification d'aides, incitatif, pour des projets qui vont dans le sens du développement durable. Alors cela peut être compliqué, Monique l'a rappelé, le développement durable voit beaucoup de ces critères déjà inscrits dans la loi. Être encouragé à suivre la loi, c'est peut-être quelque chose de contre-intuitif... a priori... on n'est jamais encouragé à respecter le Code de la route, en revanche on a des malus quand on ne le respecte pas.

Ce changement de logique sous couvert d'« incitation » aux bonnes pratiques, peut également être interrogé quant à la répartition de l'effort des acteurs de la filière : cela ne risque-t-il pas d'accentuer le déséquilibre entre les grands groupes, qui ont les moyens de se conformer à grande échelle aux critères d'écoresponsabilité – et avec lesquels ils sont en discussion assez directement – et d'amortir leurs investissements, et les petites structures éditoriales qui doivent s'adapter à une réglementation ou des

²⁴⁰ Voir les interventions de Pascal Lenoir et Olivier Le Guay, Culture Papier, en annexe p. 251 et Pascal Lenoir pour le SNE, en 2018, en annexe également.

critères qui vont engendrés des coûts difficilement supportables pour des réglementations et pratiques qui ne sont ni adaptées ni conçues pour elles.

Enfin, le ministère de la culture cherche à s'adresser aux auteurs. Des initiatives pionnières comme « Plume vertes »²⁴¹ de Greenpeace en 2004 ont réussi à présenter un appel d'auteurs²⁴² et d'éditeurs en faveur du label FSC ou du recyclé, mais leur démarche de sensibilisation restait un outil de communication. Le pouvoir réglementaire d'attribution de subventions du ministère peut relever de la sanction en réorientant sans accompagnement ces acteurs du livre déjà fortement fragilisés. Toutefois, des auteurs cherchent aussi à modifier leurs pratiques et revoir leurs exigences dans un contexte où la surproduction nuit à la qualité des ouvrages et aux conditions de vie et de rétribution des auteurs²⁴³.

Le livre est souvent convoqué dans sa dimension symbolique, portant en filigrane le principe de patrimonialisation cher au ministère de la culture :

Et puis continuer la réflexion sur le livre comme objet durable. Rappeler que c'est quand même une belle invention finalement, il y en a peu qui sont aussi durables que celle-là ! À travers les siècles. Et au lecteur comme acteur durable également de cette filière.

Ces moments permettent une légitimation culturelle forte de la thématique environnementale au regard des acteurs du livre présents et au regard des acteurs des organisations publiques ou parapubliques. Les intentions sont louables et les intervenants valorisent tour à tour leurs projets.

Pourtant, l'échelle des actions du secteur publique soulève des questions systémiques plus vastes. Nous pouvons nous interroger par exemple, sur le soutien attendu de la part du secteur publique à l'industrie pour un enjeu d'indépendance et de sécurité de l'information : à titre d'exemple, l'approvisionnement du papier pour la presse est un enjeu politique que les observateurs de l'UNESCO pointent lors de crises du papier — notamment celle de 1950²⁴⁴. Cette perspective plus politique n'intervient à aucun moment dans les discussions.

²⁴¹ Susana Dell'Orto, « Dossier Plumes vertes », Greenpeace, 2004.

²⁴² En France Pierre Bordage, Pierre Moinot, Claude Levi-Strauss, Jennifer Darlymple ou Serge Tisseron portent en premier cet appel ; à l'international il se verra notamment apposé la signature de J.K. Rowling, quelques mois avant la publication du dernier tome de sa fameuse saga entièrement imprimée sur recyclé.

²⁴³ Hélène Rajcak, interviewée par Hervé Hugué, « Quelle marge de manœuvre pour les auteurs ? », *Livres Hebdo*, n°1207, mars 2019, p. 57.

²⁴⁴ Alertes UNESCO, dès la première grande crise papetière au début des années 1950 : articles de P.-L. Bret, « Le papier ce prétexte », celui de Jacques Kayser, « Les causes de la crise du papier » (images), et celui de Bernard Minns, « Plusieurs solution au problème international du papier », *Supplément au Courrier de l'UNESCO*, janvier 1952, vol. 1, p. 2 et p. 6-13. À ce même sujet : « La proportion de la part du papier dans les dépenses pour Hachette passe en 1950 de 28% des dépenses à 42% en un an. Les papetiers profitent de cette pénurie pour orienter leurs acheteurs sur des gammes supérieures afin d'assurer une marge confortable. Déjà très concentrée à cette époque, la production de pâte à papier se faisait essentiellement au Canada et dans les pays scandinaves « le prix du papier risque d'amoinrir la liberté de la presse, voire de la vider de son sens. C'est précisément une des responsabilités du

La direction du livre et de la lecture ne s’y trompe pas mais n’évoque qu’à la marge l’avenir d’une filière industrielle, parlant même de « réindustrialisation ». Un projet de relocalisation de finition et de façonnage destiné au secteur jeunesse serait en cours²⁴⁵. À l’heure où de nombreuses imprimeries ferment²⁴⁶, où des pratiques anti-concurrentielles féroces et brutales que l’on pensait disparues réapparaissent²⁴⁷, et où même un géant du papier, moderne et exemplaire, comme Arjowiggins vient, à la surprise générale, de déposer le bilan²⁴⁸, peuvent donner lieu à un débat plus structurant, ces nouvelles récentes ne semblent guère animer les discussions. Notons que ce papetier était le dernier spécialiste en France de production de papier graphique recyclé ; désormais les éditeurs qui souhaitent y recourir doivent l’approvisionner en Europe, « aucun intérêt » explique Hachette²⁴⁹. Les dernières informations rapportant un démantèlement programmé d’ici 2020 de l’ONF²⁵⁰ ne tendent guère à construire une vision de filière consolidée et durable.

b) Personnalités : l’exemple de Pierre Rabhi et de Cyril Dion

Comme pour de nombreux sujets et thématiques portés par un éclairage médiatique propice à l’identification de figures pour incarner un sujet, des personnalités sont récemment apparues dans les salons, sur les plateaux radio et télévision, ou encore sur les couvertures ou les bandeaux des livres directement.

gouvernement que de ne point rendre illusoire ces « libertés » et de permettre à celles-ci de s’exercer. », Jacques Richet, in « La crise du papier », *Revue Esprit*, novembre 1951, p. 659-661.

²⁴⁵ Information donnée par Jean-Marc Lebreton, spécialiste développement durable pour l’Asfored, *Livres Hebdo*, p. 35.

²⁴⁶ On notera que cet imprimeur a été liquidé en mars 2019 après deux années de baisse du chiffre d’affaire. Vincent Charbonnier, « 134 emplois supprimés après la liquidation de Loire Offset Titoulet - Quotidien des Usines », *L’Usine Nouvelle*, 28 mars 2019.

²⁴⁷ Ainsi le sabotage de machine à papier neuves à Docelles : Alexis Moreau, « Quand les multinationales sabordent la reprise de leurs usines », *Observatoire des multinationales, Multinationales.org*, 17 janvier 2018, : « Leur préoccupation était de fermer des usines en série pour réduire l’offre de papier sur le marché européen, et faire remonter les prix, cela afin d’augmenter leurs marges. J’ai appris par la suite que les coûts de fermeture du site devaient être amortis en cinq ans par UPM, grâce aux seuls gains représentés par les hausses de taux de marge. (...) Si ces sabotages choquent par leur brutalité, ce qu’ils révèlent n’a rien d’inédit. Bien souvent, les grands groupes rechignent à céder une usine destinée à être fermée. »

²⁴⁸ Arjowiggins filiale du groupe Sequana a été liquidée le 29 mars par le tribunal de commerce de Nanterre, *Bulletin officiel des annonces civiles et commerciales*, Bodacc A n°20190070 publié le 09/04/2019, repris dans la presse : Benoît Floc’h, « L’impuissance de Bercy face à la cascade de plans sociaux », *Le Monde*, 28 février 2019 ; Emmanuel Grasland, « Le dernier espoir des Arjowiggins s’envole », *Les Échos*, 23 mai 2019, et depuis Sébastien Roselé, « Jouy-sur-Morin : les ex-Arjowiggins ont une semaine de plus pour convaincre la juge », *Le Parisien*, 26 juin 2019.

²⁴⁹ *Livres Hebdo*, n°1207, mars 2019, p. 35

²⁵⁰ L’ONF est visée par une mesure de dérégulation et de privatisation depuis début juin 2019 à la suite de la remise d’un rapport au gouvernement en février qui vient corroborer une note interne à la Direction du Trésor voir Gaspard d’Allens, « Forêts publiques : l’État réfléchit au démantèlement de l’ONF », *Reporterre*, 7 juin 2019.



fig. 42 — Extraits de Livres Hebdo de mars 2019 où Cyril Dion est rédacteur en chef invité. Son visage et sa parole sont omniprésents, ses propos sont, tour à tour, consensuels et militants.

Ces personnalités permettent pour les éditeurs de faire des liens avec des milieux associatifs ou des ONG qui portent les enjeux écologiques et environnementaux depuis longtemps. Déjà positionnés sur ces questions publiquement, ils permettent au lecteur de baliser l'ouvrage, de conférer à son contenu une tonalité particulière. Pierre Rabhi, Cyril Dion, sont de figures de proue médiatiques de l'écologie. Le nom de Pierre Rabhi fait ainsi apparaître 193 notices dans la base de données Électre. De son côté Cyril Dion, directeur de la collection « Domaine du possible » (depuis 2011, une centaine d'ouvrages publiés) chez Actes Sud s'associe justement au mouvement associatif Colibris qu'il co-fonde en 2006 avec Pierre Rabhi (édité auparavant chez Albin Michel). Ces deux ouvrages parus sont des phénomènes de librairie : plus de 450 000 exemplaires en ont été vendus. Personnage de fermier prônant permaculture et décroissance, ce dernier a savamment fait prospérer son image qui révèle au fil d'enquêtes journalistiques des ambiguïtés tenaces sous un vernis écologique assez consensuel²⁵¹.

D'autres figures médiatiques ont émergé ces dernières années, d'une posture naturaliste — Jacques-Yves Cousteau ou Yann Arthus-Bertrand — celles-ci naviguent

²⁵¹ Jean-Baptiste Malet, « Le système Pierre Rabhi », Frugalité et marketing, *Le Monde diplomatique*, août 2018, p. 1, 22-23.

plus aisément du côté des espaces de débats politiques voire de la politique plus directement — Nicolas Hulot ou Cyril Dion plus discrètement. Ils portent aussi plus explicitement le terme d'« écologie » qui vise à remplacer dans les discours celui de « développement durable ».

Cyril Dion qui effectue un travail dans la collection « Domaine du possible » chez Actes Sud a été invité par Livres Hebdo à éditorialiser un numéro clé du périodique à destination des professionnels du livre : celui qui paraît juste avant l'ouverture du salon Paris Livre, en mars. Une exploration de cet opus est ici proposée, permettant de sonder ce retour des professionnels sur cette thématique et la façon dont ils cherchent à mettre en avant leurs pratiques.

Encart — Numéro spécial Livres Hebdo « Spécial écologie : le livre en vert », par Cyril Dion

Cyril Dion fut rédacteur en chef invité de Livres Hebdo début mars 2019, un numéro spécial « écologie » qui paraissait la semaine avant l'ouverture du salon Livres Paris. L'éditorial de Fabrice Piault raconte la naissance de ce numéro spécial qui « entend aborder les questions du développement durable sous tous les angles, l'édition, la librairie et les bibliothèques. » Le rédacteur en chef invité souhaite « une grande enquête sur le cycle de vie du livre, du choix du papier aux enjeux de la distribution et du recyclage. »²⁵² Un encart souligne : « Cyril Dion attend beaucoup de l'industrie du livre pour soutenir la reforestation ». En effet, ce numéro thématique multiplie les points d'entrée sur l'écologie en particulier. La part belle est faite à une réclame parfaitement adaptée au contenu. Cyril Dion intervient donc sur le contenu en amont mais aussi sur celui-ci, commentant ou discutant à la volée dans des encarts un point spécifique. Ainsi la « profusion de livres [sur l'écologie] », « l'hybridation des classements en faveur d'un seul rayon 'écologie' »

D'une courte présentation du livre aux éditions Les liens qui libèrent pour les 40 ans de Greenpeace, à la promotion d'une collection d'essai chez Zulma dont le premier opus est *La pensée écologique* de Timothy Morton, en passant par des entrefilets sur les livres de l'anarchiste Murray Bookchin chez l'Échappée, ou encore les livres pratiques « hybrides » ou plus *mainstream* (*Vivre moins, vivre mieux* aux éditions Rustica), *Je cuisine écolo (ou presque)* chez Larousse, etc.), l'écologie est servie à toutes les sauces quitte à perdre en cohérence. Entre les recensions et les publicités pour des livres de tendances sur les plantes luxuriantes, le verdissement du contenu de Livres Hebdo se disperse un peu mais c'est l'occasion aussi de quelques notes anecdotiques qui témoignent de la diversité des expérimentations et des acteurs

²⁵² Fabrice Piault, « Tous écolos », *Livres Hebdo*, n°1207, mars 2019, Editorial, p. 6.

intéressés au sujet. Quelques pratiques s'expérimentent à la marge : le Félipé promeut sa charte Zéro Waste, et on apprend que Livre Paris met en place pour la première fois un système de collecte et de tri des déchets issus du montage — mais silence sur les piles exemplaires d'ouvrages manipulés qui ne seront pas réacheminés vers les stocks. Pascal Lenoir s'exprime en ouverture du dossier principal pour défendre les chiffres que le SNE estime vertueux quand la responsable fabrication de l'éditeur de guides pratiques écologiques Terre vivante, Marie Décamps, nuance ce propos pour confirmer que le papier est bien responsable de 70 % de l'impact environnemental d'un livre²⁵³. Les labels FSC et PEFC dont la crédibilité a été mise à mal par plusieurs enquêtes journalistiques également, sont abordés et Livres Hebdo relaie notamment l'information que Greenpeace donne en mars 2018, celle de se retirer de la certification FSC. Il est relevé dans ce contexte une « économie de la réputation » développée autour de ces labels et marques. Thomas Bout témoigne de son expérience à Rue de l'échiquier. Pour les éditeurs le levier d'action le plus évident reste « le choix de prestataire ».

Un entretien avec Cyril Dion se place au centre de ce dossier, il s'agit pour le réalisateur de mener une « bataille culturelle pour toucher le monde l'édition », les premiers sujets abordés sont la surproduction (l'« offre surabondante »), la gestion des ressources forestière à faire progresser, la mobilisation des acteurs. Une liste de livres de « chevet » est dressée faisant une large place à des classiques (Hemingway, Kerouac, Thoreau...). Il y évoque un tournant en 2011 : « De plus en plus d'éditeurs se positionnent sur le créneau de l'écologie », des maisons d'édition généralistes qui lancent des collections spécialisées, distinguant Terre vivante ou La Plage comme des éditeurs historiquement implantés sur ce segment, participant à une émulation, et à la diversité en librairie au même titre que la « cli-fi » qui investit les rayons *young adult* depuis peu. Certains ouvrages « repensent la société en profondeur », d'autres « prennent des positions politiques courageuses » — il identifie des élus, des intellectuels. Pour lui le rôle essentiel du livre est celui de passeur d'histoire, de support à l'imaginaire et établit un lien direct entre cette fonction et l'écologie.

Le dossier s'intéresse à des initiatives d'éditeurs, au sein de grand groupe : par exemple, les éditions Tana cherchent à devenir le « label vert du groupe Eritis » destiné au grand public, la cheffe de fabrication indique devoir changer toutes ses habitudes pour produire de manière plus locale — bien que la forme du livre ne soit pas repensée structurellement (existence de rabats, remplacement du pelliculage par un vernis etc.) — tout en précisant le caractère « expérimental » de cette démarche. Des anciennes employées de grandes maisons jeunesse qui montent une maison « éthique et écolo » via un financement participatif (La Cabane Bleue). Des militants créent les éditions Libres en vue d'éditer le manifeste *Deep Green Resistance* refusé par toutes les

²⁵³ Pour toutes les données et propos rapportés, voir *Livres Hebdo*, n°1207, mars 2019.

maisons d'éditions où il a été présenté. Enfin, on croise même, au détour d'une colonne, un plaidoyer « anti-écologisme » (*Contre l'écologisme*, de Fallois, 2019) dans cet opus spécial de Livres Hebdo (expérience destinée à être reconduite selon le rédacteur en chef invité).

c) Organismes de certifications/labels

La chaîne de valeur construite pour le livre questionne l'éditeur comme donneur d'ordre industriel et il cherche à faire valider sa connaissance de ses prestataires et fournisseurs, ainsi que leurs pratiques. Les grands groupes s'appuient sur les normes vérifiées par ces organismes tiers pour valoriser leur production.

Deux marques de labels écoresponsables s'arrogent les faveurs des éditeurs sur le marché français : FSC et PEFC. C'est le WWF qui inaugure le premier système de certification tiers en 1993 avec le FSC (Forest Stewardship Council). Destiné aux forêts primaires, et par conséquent inadapté aux territoires européens où les forêts font l'objet d'exploitations depuis des siècles, il sera suivi par la création du système PEFC (Programme de reconnaissance des certifications forestières). Ce label, né en 1999, est géré par des syndicats de propriétaires privés craignent de voir leurs bois perdre des parts de marché, et ne se reconnaissent pas dans toutes les orientations et modalités de fonctionnement du FSC. Ce label européen se fonde sur la définition de la gestion durable donnée à Helsinki²⁵⁴. Grossièrement, le label FSC cherche à protéger les écosystèmes sauvages quand PEFC se destine à une exploitation durable. Observons que nous pouvons voir à nouveau apparaître sur un même plan les deux moteurs conceptuels de l'écologie environnementale : la logique de protection incluant les activités humaines et celle de conservation qui les en exclue. La durabilité et la soutenabilité. Il s'agit au départ d'une démarche d'adhésion non contraignante :

« Pour le PEFC, le défi est ainsi désormais d'attirer un grand nombre de propriétés forestières moyennes et petites ; pour cela, l'adhésion doit être simple et les critères à respecter facilement compréhensibles. En collaboration avec les coopératives forestières, le système PEFC est engagé dans un effort visant à attirer en nombre les propriétaires de petites forêts. »²⁵⁵

Ainsi ces labels dépendent essentiellement d'une démarche privée d'intérêts économiques groupés²⁵⁶. Si des organismes non gouvernementaux cherchant à préserver les écosystèmes et les espaces naturels ne sont pas exclus de ces systèmes

²⁵⁴ Roman-Amat Bernard, « Regards sur la "gestion durable" des forêts en France », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, *art. cit.* p. 101-104.

²⁵⁵ *Ibid.*

²⁵⁶ Une schématisation de ces deux systèmes de labellisation faisant apparaître les parties prenantes les plus importantes figurent en annexe p. 315.

de certifications, ils n'en sont pas pour autant le moteur comme nous pouvons le constater.

Les éditeurs se focalisent largement sur l'approvisionnement de leur papier, les conditions d'impression ; la question du transport, l'autre sujet de préoccupation, n'est seulement évoquée que marginalement.

Il est possible de reconstituer le circuit de certification grâce aux différents documents disponibles en ligne et aux documents de communication internes de groupes éditoriaux²⁵⁷. Ce qui est notable dans l'étude du circuit de certification c'est la présence assez faible en proportion des organismes publics ou à vocation strictement de préservation de la nature (c'est-à-dire ne défendant pas des intérêts privés) parmi toutes les « parties prenantes ». Les intérêts défendus sont divers et l'initiative indépendante de départ à vocation environnementale s'avère désormais complexifiée. Néanmoins il est important de savoir que tous ces systèmes de certification sont gérés par des associations sans but lucratif.

Hybride privé/public : le projet de charte « SNE-MCC »

Le schéma ci-après (fig. 43) permet de comprendre quels acteurs dominent la création de la charte en projet auprès du ministère de la culture et du SNE qui se met en place au niveau réglementaire. La « charte » est ici entendue comme une déclaration de principe. Non contraignante et non contrôlée, il s'agit bien là d'un cas d'espèce de « principe normatif sans norme²⁵⁸ ». Ce système ne permet pas d'établir clairement si la légitimité recherchée est du côté institutionnel (réglementaire) ou du côté du marketing (de la distinction sur un marché). Ce système de production de la légitimité et des critères d'« éco-responsabilité » ou de durabilité repose sur les plus grands acteurs sur le marché qui sont ceux aussi les plus au fait des normes institutionnelles liées à la RSE imposée désormais dans la gestion des groupes.

Si les éditeurs indépendants — ici regroupés dans le collectif des éditeurs écolo-compatible — peuvent être à l'initiative pour partager leurs nouvelles pratiques et améliorer celles de leurs confrères dans une optique de sensibilisation, les grands éditeurs occupent une place de choix dans les décisions et les prises de parole.

²⁵⁷ Nous avons cherché à voir apparaître dans la charte fournisseurs Editis par exemple les mentions FSC ou autres renseignements, la charte reste un document à signer, faisant preuve de bonne foi (fig. 38).

²⁵⁸ Jacques Theys, « À la recherche du développement soutenable : un détour par les indicateurs », in M. Jollivet (dir.), *Le développement soutenable, de l'utopie au concept*, Paris, Elsevier, 2001, p. 269-279. Cité par Franck-Dominique Vivien, « Sustainable development : un problème de traduction », *Responsabilité & environnement*, n°48, octobre 2007.

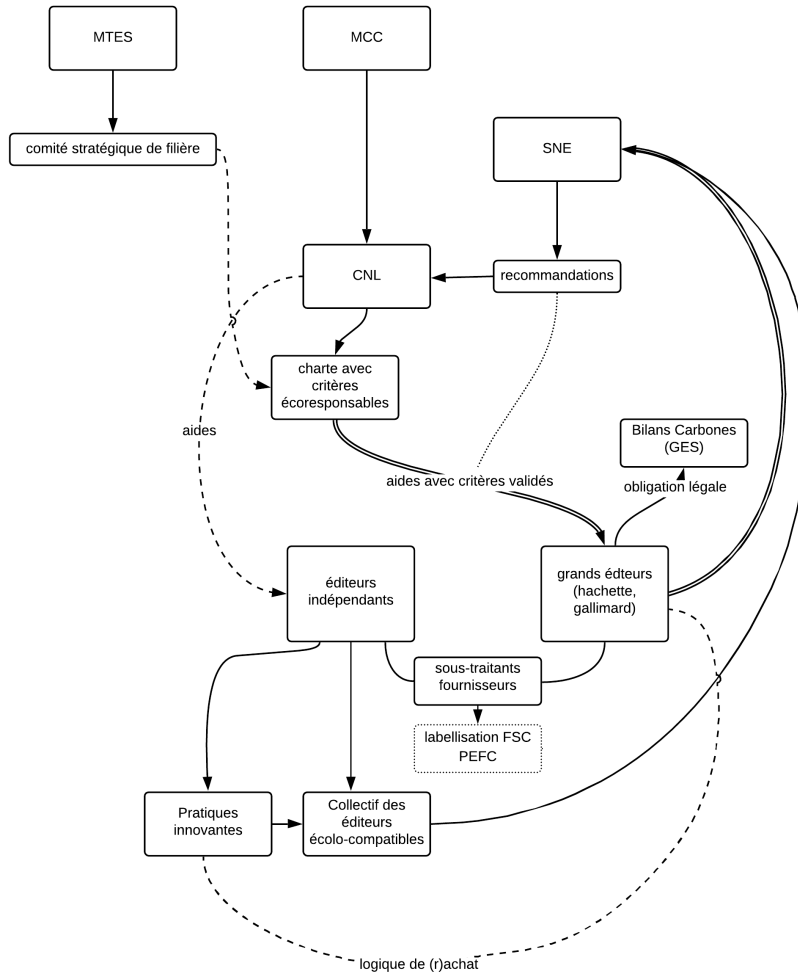


fig. 43 — Schématisation du processus de validation de la charte qui s'élabore conjointement entre le ministère de la Culture, le CNL et le SNE, juillet 2019.

Nous notons, par ailleurs, qu'il n'est nulle part question des outils de gestion déjà présents dans les administrations des grands éditeurs : les « bilans carbone » ou autres pratiques d'*audits*, il s'agirait donc de démarches supplémentaires.

Pour revenir à une vision d'ensemble de ces certifications, ce type de processus de création de normes, informelles puis institutionnalisées, reste pour l'essentiel un phénomène qui a cours dans les pays développés. In fine ce sont les systèmes de certification globalement qui semblent peu adaptés à leur terrain d'application ou aux pays ciblés²⁵⁹.

Le contexte de l'internationalisation du marché de certains matériaux qui entrent dans la composition du livre au moment de sa fabrication influe donc à grande échelle, et pour les grands groupes éditoriaux en premier chef puisqu'ils s'approvisionnent directement. Le prix du papier, de la pâte à papier mécanique ou marchande sont

²⁵⁹ Roman-Amat Bernard, *art. cit.*, p. 101-104.

désormais pris dans un marché mondial où les législations selon les pays sont différentes tant sur le plan des coûts de productions que sur le plan des normes environnementales. Il en ressort que la production de pâte à papier marchande à partir de fibres vierges (non recyclées) se régionalise (Brésil, Indonésie, Scandinavie) et impacte indirectement les producteurs plus locaux. En France, les sites transformateurs et producteurs de pâte à papier — peu nombreux — envisagent même une reconversion de leur activité vers la bioraffinerie²⁶⁰.

La logique de contrat de filière en discussion peut permettre de concerter les acteurs directement aux prises avec les processus de labellisation : les fournisseurs et les imprimeurs, qui seront ainsi contrôlés par une instance tierce, en plus des *audits* internes aux groupes d'édition et dépendant donc des stratégies de groupes et de leurs intérêts économiques.

En termes d'affichage et politique d'entreprise parmi les grands groupes d'édition, seul Hachette semble vouloir peser face aux géants industriels controversés comme Résolu²⁶¹ prenant position à l'échelle internationale, en appui au travail de certaines ONG.

ONG : WWF, le tribun

Les éditeurs font appel à des organismes tiers d'homologation de leurs pratiques qui eux-mêmes reposent sur des organismes non-gouvernementaux²⁶². Ainsi, WWF, Greenpeace croisent régulièrement la route les éditeurs. Les rapports du BASIC et de WWF pointant les mauvaises pratiques du secteur éditorial généraliste pour l'un, et pour la jeunesse pour l'autre, sont publiés et relayés à des moments clés pour le monde du livre : la rentrée littéraire (septembre 2017, BASIC), et la veille du salon Livre Paris (WWF, 2018). Par ailleurs un membre de WWF interpellera les invités de la table-ronde consacrée à l'écoconception pour le livre retranscrite en annexe de cette étude. Ces études sont évoquées dans le dossier « Édition durable : le livre au vert » du numéro spécial Livres Hebdo de mars 2019.

²⁶⁰ Sergent Arnaud et Cazals Clarisse, « L'industrie papetière face au développement de la bioraffinerie lignocellulosique. Dynamiques institutionnelles et perspectives territoriales », *Économie rurale*, n° 349-350, 2015, p. 13-30.

²⁶¹ Weronika Zarachowicz, « Pour imprimer ses auteurs, Hachette réclame du papier (vraiment) vert », *Télérama.fr*, 19 juin 2017. Voir également à ce sujet : David Namias, « Hachette soutient Greenpeace contre un géant du papier canadien, accusé de détruire la forêt boréale », *BFMTV site web*, 15 juin 2017 et Weronika Zarachowicz, « Greenpeace en procès contre Résolu : l'ONG écolo en danger ? », *Télérama.fr*, 16 mai 2017.

²⁶² Pour plus de subtilité dans ces liens de subordination, un schéma reconstituant les interactions entre les acteurs au sein du processus de certification (« parties prenantes ») est fourni en annexe, p. 315 en plus des explications sur les organismes de certification ci-dessous.

Lors de la table ronde de mars 2018 sur le livre écoresponsable, un membre du WWF a interpellé les participants pour réagir sur les pratiques — une manière pour certaines associations d’obtenir « une tribune²⁶³ ».

Les interactions sont doubles, en tant qu’industriel l’éditeur doit rendre des comptes sur ses pratiques, *via* en particulier le système de certification, et en tant qu’éditeur et se livrer à un examen critique, l’ONG peut être sollicitée pour valoriser un projet²⁶⁴. Enfin des associations ponctuelles comme celle entre l’ONU et l’UIE (Union internationale des éditeurs) peuvent se former²⁶⁵ pour des initiatives communes de communication — en septembre 2018 la création d’un “club de lecture consacré au développement durable” pour l’ONU.

d) Acteurs externes regroupés

Le secteur privé intervient à plusieurs niveaux dans les observations que nous avons pu mener. Des associations représentatives d’acteurs externes au champ du livre (mais faisant partie de la chaîne industrielle du livre) sont présentes lors de ces échanges et y prennent part. Nous nous intéresserons ici aux structures qui prennent part au débat — délaissant une perspective macroscopique trop large et aux intrications structurelles trop vastes.

Olivier Le Guay, directeur de Culture Papier qui représente la filière imprimeur-papetier pose les termes du débat qu’il organise à Livre Paris en 2019. Il s’y pose en référant en commençant notamment son intervention par une litanie de chiffres qui valent pour faits et présentent les termes du débat d’une certaine manière. Cette base d’informations et de données difficilement contestables par les autres acteurs. Cependant il va très vite s’extraire son point de vue qui l’enferme dans le rôle d’un passeur d’information pour adopter un point de vue plus général. En tant que représentant de filière de façon il expose une vision plus symbolique et consensuelle :

« la filière travaille activement pour améliorer sa production responsable — au plus près de la demande — (...) le travail extraordinaire de la valorisation du livre édité qui a plusieurs vies, en bibliothèque l’occasion de don et le recyclage. Et enfin, il faut intégrer le livre aussi dans sa dimension symbolique, par rapport à sa dimension culturelle (...) »

L’association Culture papier n’apporte pas d’éléments nouveaux débat, elle conforte les acteurs qui sont convaincus de leur action et répartit la parole lors de sa

²⁶³ P. Bredouillard et B. Cordelier, « Les codes de déontologie publicitaire en France et au Canada : démarche éthique ou maquillage ? », *Actes du colloque international francophone « Éthique et métaéthique dans les professions de l’information et de la communication »*, Colloque du CERIC, Béziers, France, 25 et 26 novembre 2010.

²⁶⁴ À titre d’exemple le WWF et Dunod, *Notre Planète*, fig. 46 en page 214.

²⁶⁵ Nicolas Turcev, « L’ONU et l’UIE s’associent pour le développement durable », *Livres Hebdo*, 24 septembre 2018.

table-ronde. Cette stratégie de “mobilisation en faveur de la filière papier et des valeurs du papier” est clairement annoncée par la structure dès avril 2018²⁶⁶.

D'autres structures qui regroupent des intérêts privés externes au livre gravitent autour des maisons d'édition. Dalibor Frioux, écrivain et consultant en communication institutionnelle, intervient lors de la remise du Prix du roman d'écologie. Il a travaillé notamment pour Terra Nova qui se présente comme un « *think tank* »²⁶⁷ politiquement positionné sur la social-démocratie. Dalibor Frioux, commence son intervention par dresser un tableau de l'enjeu écologique tel qui lui apparaît :

trois thèmes m'ont frappé depuis la dernière édition : le débat sur le statut de l'animal (...) la prise de parole des jeunes générations, et le débat sur l'acceptabilité de la contrainte face à la crise écologique.

L'intervenant se livre à un exercice de remise en contexte de la cérémonie du prix. Il y aborde l'injustice climatique, la « pédagogie inversée » à adresser aux dirigeants qui prend appui sur des locuteurs atypiques afin de « changer de narrateur » — il évoque Greta Tunberg. Il cherche à muscler le discours écologique en amenant des notions saillantes : il parle de « planète gangrenée », de « générations futures toujours muettes », de « catastrophe égalisatrice », de « pollueurs », d'« écoterroristes » ou d'« écofascisme », évoque les « collapsologues à la mode » mais convoque aussi des paradigmes « société productiviste », la « frugalité », la remise en question de « mode de vie jusqu'ici non négociable ». Il tâche de conquérir son auditoire et insiste sur la création d'un prix « prix non parisien et non parisianiste » — renvoyant aux auteurs présents, et aux partenaires du Havre certainement —, et parfait sa démonstration en évoquant les « gilets jaunes »²⁶⁸. Dalibor Frioux confère au prix une résonance actuelle que la plupart des prix de littérature tiennent à distance, ce qui tend ainsi à distinguer davantage ce prix des autres.

Enfin d'autres acteurs privés ont traversé nos retranscriptions, nous noterons les acteurs de l'ESS²⁶⁹ cités par Thomas Bout lors du retour historique sur la généalogie de la maison d'édition Rue de l'échiquier.

On a convaincu au démarrage des acteurs de l'ESS. Je pense que c'est quand même dans l'ADN de la maison. Notre idée initiale c'était de donner à entendre des actions incarnées par des personnes dans ce champ qui en 2007-2008 était encore très méconnu ²⁷⁰

²⁶⁶ Thomas Vincy, « Les nouvelles ambitions de Culture Papier », *Livres Hebdo*, site web, 21 avril 2018.

²⁶⁷ Un autre *think tank* est quant à lui partenaire du prix du roman d'écologie : la Fabrique Écologique, un « think tank pluraliste et réellement transpartisan » (source : site web, PRÉ).

²⁶⁸ Dalibor Frioux, *Retranscription de la remise du PRÉ 2019*, BNF, avril 2019, Annexe, p. 264.

²⁶⁹ Économie sociale et solidaire

²⁷⁰ Thomas Bout, *Retranscription 10 ans de Rue de l'échiquier à Atout Livre*, juin 2019, Annexe, p. 290.

e) Spécialistes

Les maisons d'éditions qui cherchent à croiser les formats et les disciplines se retrouvent avec des enjeux de légitimités mixtes. Apparaissent alors dans le paysage éditorial des acteurs externes spécialisés autour d'enjeux précis.

(1) Académique

Anne Simon, chercheur au CNRS et auteur pour Wildproject, insiste sur un nécessaire « ancrage institutionnel²⁷¹ » des auteurs qui s'aventurent sur les chemins de la philosophie écologiques et plus largement sur ce que l'éditeur appelle lui-même « les humanités écologiques ». Il s'agit de créer un « espace symbolique référent à l'intérieur de l'académie ». Ici les intentions sont clairement énoncées et Anne Simon après avoir longuement décrit son parcours scientifique témoigne de cette imbrication forte à l'endroit des éditions SHS portée vers l'écologie. Ici l'académie scientifique est incorporée dans les parcours des acteurs présents, qui sont des auteurs (chercheurs, doctorants, etc.). L'éditeur indique aussi que les sciences, traitées de manières transdisciplinaires sont l'occasion d'innovations conceptuelles à saisir pour son travail éditorial :

il y a tout un champ, l' « écocritique postcoloniale », qui s'est érigé en réponse à l'écocritique qui reproduisait un américano-centrisme assez fort, qui montre qu'il y a d'autres façons de penser ces articulations.²⁷²

L'académie comme institution légitimante encore est présente avec son pendant esthétique et artistique par la présence des écoles d'arts (ESADHAR, École nationale du paysagisme) à l'organisation du prix du roman d'écologie.

Enfin l'institution universitaire est présente en filigrane : les doctorants témoignant de leurs recherches hybrides ne trouvant pas de laboratoires dédiés ne cherchent pas à rentrer dans un rôle de représentation de l'institution.

Notons pour finir que les chercheurs présents en tant qu'auteur autour des éditions Wildproject cherchent d'une certaine manière à compléter cette légitimité scientifique en allant explorer les sciences naturelles aux prises directes avec les milieux et incarnant davantage l'idée d'environnement ou de nature.

La logique de collection, ou de niche structure profondément les maisons d'éditions que nous étudions. La production éditoriale et les stratégies des maisons d'édition se structurent par la base, la production, la création de collection, de maisons de « niches », la création de rayons, ce qui fait écho à la nature de la thématique elle-

²⁷¹ Anne Simon, *Retranscription 10 ans Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature*, mai 2019, Annexe, p. 278.

²⁷² Malcom Ferdinand, *ibid.*, p. 280.

même qui ne se laisse pas aisément saisir par aucune discipline ni aucun champ en particulier. Interdisciplinaire voire indisciplinée ?

(2) *Militants*

Les militants sont des figures tutélaires pour de nombreux éditeurs dans ce réseau de pensées et de livres. Au sein de groupes ou dans des maisons d'édition indépendantes, les éditeurs font largement appel à des auteurs engagés sur le terrain associatif sous divers modes. Cyril Dion convie Pierre Rabhi dans sa collection « Domaine du possible » qui est un militant prônant notamment une conversion des élites par l'intérieur²⁷³. Thomas Bout cherche, lui, des auteurs militants gravitant dans les réseaux de l'ESS, et pour sa part Baptiste Lanaspèze a recours à des auteurs qui sont des chercheurs qui revendiquent le caractère militant de leur travail.

Émilie Hache, auteur et chercheur, évoque tout particulièrement cette problématique qui trouble la légitimité d'un auteur, ici dans le cadre d'un travail de recherche. Elle trace une généalogie des narrations militantes qui animent la niche éditoriale des humanités écologiques, et établit un lien fort entre la pratique scientifique, celle d'écriture et le militantisme (qui n'induit pas forcément de l'activisme cependant) :

Ce sont des militantes qui n'ont pas écrit des textes académiques, c'est le début de l'histoire de ce mouvement et de ce courant de pensée. Qui ont même interrogé la forme même de ce qu'on écrivait. Dans *Sol commun*, c'est ce qui m'a fortement frappé : le questionnement de nos pratiques, nos pratiques intellectuelles. Liens avec le monde militant et la place même des intellectuels dans cette question écologique. C'est assez rare. Il y a comme une mutation même dans les questions d'écologie, de la manière dont les chercheurs se pensent dans ce monde beaucoup plus vaste et de ce milieu foisonnant de personnes qui s'intéressent qui militent etc. En gros la version classique du chercheur avec son haut-de-forme, qui allait à la Sorbonne et qui revenait chez lui... ce n'est plus possible. Donc la question se pose aussi bien sur nos pratiques, qu'elle est l'utilité même de ce qu'on fait : des questions qu'il y a dix ans pouvait être considérée comme de l'anti-intellectualisme. Ce questionnement porte donc sur la forme même de ce que l'on écrit. Avec quels mots on pense, avec types de formats on va penser ?

La fin de la table-ronde retranscrite pour les dix ans des éditions Wildproject se focalise sur ce point, la nécessaire prise en compte du caractère militant de la pensée produite par ces auteurs en regard de ce sujet. Découle alors un positionnement de l'éditeur qui doit accompagner et défendre ses auteurs, avec leurs différences, tenir à sa cohérence de catalogue générale, tout en assurant à ces derniers une légitimité auprès de l'académie, des institutions, et pour l'éditeur des autres maisons engagées sur le sujet.

²⁷³ Jean-Baptiste Malet, « Le système Pierre Rabhi », Frugalité et marketing, *Le Monde diplomatique*, août 2018, p. 1, 22-23.

Un auteur évoque aussi le mouvement inverse, que certains chercheurs gagneraient à passer dans les circuits éditoriaux pour gagner en visibilité auprès du grand public mais aussi auprès des autres chercheurs :

Après tu le sais comme moi que c'est difficile parfois de les faire écrire ! Il y a tout un enjeu de traduction à réactiver d'ailleurs. Des envies chez eux de raconter des histoires...²⁷⁴

Anne de Malleray explique par ailleurs le besoin de créer un espace symbolique et théorique *ad hoc* qui permette aux formes éditoriales de ne pas se dénaturer :

Je pense que c'est aussi compliqué de se décaler à l'intérieur du champ-même. Dans le champ académique qui fonctionne de manière cloisonnée — certes on peut bricoler des thèses... — j'ai l'impression qu'il faut créer des espaces. On peut inventer de solution pour soi, mais qu'il y a un enjeu de faire émerger des espaces qui sont coûteux : les effets ne sont pas assurés. On ne fait qu'expérimenter. La dimension éthique demande aussi du temps et des tâtonnements, et il y a peu d'endroits qui autorisent ça en fait. C'est un risque pris. Pour revenir au champ médiatique — mais ce n'est pas propre à ce champs-là — il faut faire du spectaculaire. Il faut raconter les histoires de manière vivante, il doit y avoir le méchant/le gentil : c'est hypercaricatural ce que je dis, mais ce n'est pas complètement faux dans les attendus d'une bonne histoire. En revenant à la revue : on peut raconter histoires non spectaculaires, qui ne passerait jamais auprès d'un autre rédacteur en chef. Permettre de faire émerger ces espaces, et des réseaux qui se soutiennent, je pense aussi que c'est crucial.

Isabelle Cambourakis, intervenante auprès de Jade Lindgaard²⁷⁵ lors du Félipe²⁷⁶ autour d'un échange sur les écoféminismes et les ZAD, évoque dans *Sol commun* la manière dont sa collection « Sorcières » est apparue en 2015, liant engagement personnel et pratique du métier d'éditeur :

« Au début, j'avais deux idées : l'une, puisque je travaillais sur les pratiques communautaires, qui étaient de faire quelque chose sur les expériences politiques et collectives, et l'autre qui était le féminisme. J'ai finalement continué sur cette deuxième voie, d'abord par attrait personnel, mais aussi parce qu'il y avait vraiment peu de choses éditorialement cohérentes sur cette question pourtant centrale. De ce point de vue, l'écologie, pour moi, est plus liée à des pratiques politiques de terrain, à des expériences concrètes d'autogestion et à un changement de mode de vie. »²⁷⁷

Les auteurs et les sphères militantes qui accompagnent les ouvrages permettent aux éditeurs de gagner en crédibilité auprès des publics militants et de distinguer des autres maisons d'éditions. Une légitimité militante est recherchée. Nous avons pu croiser les éditions Wildproject au musée de la Chasse et de la Nature pour leurs dix ans, où une table-ronde de chercheurs engagés discutait des modalités de légitimité

²⁷⁴ Anne de Malleray, *ibid.*, p. 284.

²⁷⁵ Journaliste à Mediapart sur les sujets d'écologie sociale notamment.

²⁷⁶ Festival du livre et de la presse d'écologie.

²⁷⁷ Isabelle Cambourakis, in Marin Schaffner, *Un Sol commun, op. cit.*, p. 97.

académiques, mais nous avons également pu les croiser lors du Félipé, où la presse et les éditeurs militants sont nombreux.

Conforme à l'idée de métier de défricheur, l'éditeur est ici dans son rôle, consolidant le récit commun qui anime la profession.

C. Les mots de l'écologie : enjeux paradigmatiques et éditoriaux

Le langage utilisé par les éditeurs que nous avons pu relever recouvre trois fonctions du discours : un aspect opérationnel qui décrit les usages de l'éditeur, un aspect qui caractérise l'engagement et un aspect de représentation. La façon d'exercer son activité, sa subjectivité et sa vision du métier se télescope ainsi au même endroit. L'éditeur s'adresse parfois au même moment à un fournisseur, à un lecteur, et à une institution. Le message est complexe à saisir s'il s'adresse à des interlocuteurs différents : un lecteur qui navigue dans un domaine particulier, un imprimeur qui atteste de ses obligations, un professionnel du livre qui tâche de le référencer, ou une institution — privée ou publique — qui tâche d'en vérifier la conformité. Il s'agit donc de répondre à ces attentes différentes et y trouver un moyen de distinction. À chaque niveau intervient un processus de légitimation des discours accompagnant les ouvrages.

Les discours utilisés dévoilent une vision plurielle de l'écologie telle qu'elle se construit, progressivement, pour les éditeurs. Les acteurs de la chaîne du livre se saisissent d'une problématique qui ne leur est pas spécifique. En outre, cette vision est amenée à évoluer au rythme de nouvelles découvertes, de sommets internationaux, des nouvelles normes instaurées etc. Ces mouvements dans l'opinion, dans les corpus de normes ou des savoirs s'inscrivent dans des généalogies qui leur sont propres. Ces dynamiques font l'objet de d'état des lieux, en charge aussi d'établir des consensus internationaux transdisciplinaires et d'en informer les populations à grande échelle. C'est un contexte culturel et politique dans lequel les éditeurs doivent se repérer.

Ainsi depuis des dizaines d'années, la problématique environnementale rencontre l'opinion publique à des occasions dédiées, de grands moments de rendez-vous internationaux²⁷⁸ qui lui construisent, en retour, un cadre lexical et culturel. Les moments médiatiques qui saisissent une actualité soudaine convient spécialistes et citoyens au débat public. Ces circonstances placent l'écologie au centre de l'attention sans vraiment essayer de saisir son sujet tant les points de vue amenés divergent priorisant la recherche d'un consensus sur des problèmes précis. Dans ce contexte, thème d'actualité et thème de fond, l'écologie et l'environnement amènent les éditeurs à se positionner les uns par rapport aux autres sur des modalités de traitement du sujet et sur des éléments de distinction.

²⁷⁸ On peut songer aux différentes conférences internationales comme le Sommet de la Terre (1972), le Sommet de Rio (1992), ou plus proche de nous la Cop21 (2015).

L'enjeu de définition de la thématique environnementale qui met en œuvre des concepts, des représentations et des symboles est donc crucial pour identifier les acteurs du champ, les relier ou au contraire pour les distinguer. La définition de notions mobilisant l'opinion publique est un lieu de débats d'experts — et de non-experts dont l'écologie est le parangon. Le « développement durable », l'« écologie » ou encore l'« environnement » sont des termes ambigus par nature²⁷⁹, et amènent les différents acteurs à s'en saisir avec ses outils — plus ou moins fournis.

“Propice à toutes les projections identificatrices, la faiblesse conceptuelle est devenue une force communicationnelle.”²⁸⁰

Chacun peut y projeter ses propres valeurs, souvent différentes d'un public à l'autre, mais l'essentiel réside dans la fonction rassembleuse du thème environnemental²⁸¹. Les éditeurs peuvent ainsi émettre un seul message destiné à toutes les « parties prenantes » — indifféremment : les institutions, les lecteurs, les professionnels. Mais la définition des termes est soigneusement évitée.

Un exemple symptomatique est la politique d'affichage mise en place par Hachette que reflète le site web dédié à cette démarche²⁸². Bien que la première page explique comment lire l'information normalisée mise à disposition du lecteur, l'ensemble du site donne accès à une partie de la réglementation française ou encore à des processus de certification (ISO ou labels). Si l'accès à l'information est ainsi rendu possible au lecteur, l'enjeu de communication ici semble tout autre.

Nous estimons en effet que les acheteurs de nos livres ont le droit de connaître ces informations, et cette démarche est validée à la fois par une réglementation française sur l'« étiquetage écologique » en voie d'élaboration, et des initiatives internationales allant dans le même sens.

Le site que vous vous apprêtez à consulter veut être un instrument de communication aussi complet, rigoureux et impartial que possible sur la question de l'impact environnemental des livres en général, et de celui que vous nous avez acheté en particulier.

Au-delà d'indiquer que le groupe éditorial respecte bien la législation et se conforme à des normes et labels — dont une entreprise cotée en Bourse ne saurait se passer. Mais ce qui intéresse Hachette est surtout d'indiquer le « coût Carbone » comptabilisé selon un mode de calcul normalisé qui est celui du Bilan Carbone. La « durabilité » pour Hachette se définit avant tout sur ces notions comptables

²⁷⁹ Jacques Theys, « Le développement durable face à sa crise : un concept menacé, sous-exploité ou dépassé ? », *Développement durable et territoires*, vol. 5, n°1, février 2014, p. 2.

²⁸⁰ Thierry Libaert (dir.), « Chapitre premier. La valorisation de l'image », *Communication et environnement, le pacte impossible*, Paris, Presses Universitaires de France, « Développement durable et innovation institutionnelle », 2010, p. 55-61.

²⁸¹ Thierry Libaert, *La communication verte*, Paris, Éditions Liaisons, 1992.

²⁸² Source : site web Hachette dédié <<https://www.hachette-durable.fr/>>.

normalisées par une administration privée (*audit*) elle-même légitimée par une institution publique. Ce site web est à la fois destiné au lecteur, aux parties prenantes, à une éventuelle institution, tous les discours y sont superposés.

1. La terminologie : terrain politique et scientifique du débat écologique

Une première approche documentaire, ainsi que plusieurs séries d'observations ont permis d'aborder notre objet d'étude, les stratégies éditoriales, sur plusieurs aspects complémentaires. Les discours et les politiques des éditeurs se construisent et évoluent les uns par rapport aux autres dans un contexte mouvant sur le lequel ils ont peu de prises. Des nombreux acteurs externes influencent les termes qu'ils emploient.

Les travaux convoquant les études environnementales et, plus largement, les pensées reliées à l'écologie, dédient souvent un pan entier de leur enquête à définir des notions — qui pourtant sont loin d'être neuves ou innovantes. Ce travail sur la terminologie vise à préciser notre propos et à comprendre les intervenants à l'aide d'un vocabulaire commun. Les réflexions menées proviennent de disciplines disparates enchevêtrant ainsi des divergences paradigmatiques, scientifiques et également culturelles ou encore de traduction²⁸³ — ce dernier pouvant être révélateur d'un manque d'harmonisation, ou de normalisation, et de dialogue international à ce sujet.

Dans cet esprit, une première recension de documents mettant en dialogue monde de l'édition et développement durable a été menée au cours de l'année précédente, tout restant proche de l'actualité professionnelle de la chaîne du livre. Le but ici était d'identifier le vocabulaire utilisé par les éditeurs et leurs interlocuteurs. Ce travail soulève désormais de nouvelles questions : celles de savoir si l'emploi d'un vocabulaire, l'appropriation d'une terminologie empruntée à d'autres secteurs est notable, et si oui, à quel escient et pour quels acteurs (ou types d'acteurs) ?

Par ailleurs, cette étude de textes a permis de noter une évolution de la formulation des questionnements liés à l'écologie, cette évolution implique aussi un changement d'attitude semble-t-il. Ainsi la notion de développement durable est symptomatique dans l'étude de discours institutionnels. Comme l'écologie, c'est une notion qui ne dit pas vraiment son nom, mais qui reste très structurante dans les notions employées (RSE, « écoresponsabilité » etc.) par les organismes dans une recherche de normalisation de leurs pratiques et de valorisation de celles-ci.

²⁸³ Vivien Franck-Dominique, « Sustainable development : un problème de traduction », *Responsabilité & environnement, Annales des Mines*, n° 48, 2007.

a) La notion de développement durable

La formule « développement durable », elle est emblématique. Celle-ci se manifeste souvent dans un contexte d'engagement stratégique autant par des acteurs publics que privés. Elle est utilisée comme un moteur abstrait pour des processus d'innovation pour de nombreux secteurs industriels « matures²⁸⁴ ». Cette conception prend historiquement appui sur la notion d'« environnement » — née à la fin du XIX^e siècle²⁸⁵ et affirmée sur la scène internationale dans les années 1970²⁸⁶ — tâchant de faire converger développement économique et souci environnemental. Confronté à un problème logique intrinsèque, une aporie matricielle, le développement durable a pourtant, par le passé, profité de ce caractère flou — voire contradictoire — pour interpeller et rassembler largement²⁸⁷ par-delà les intérêts divergents. La thématique du développement durable s'est largement redéployée à partir des années 2000 dans le monde de la communication et de la publicité réactualisée par la mise en place de politiques de responsabilité sociale des entreprises (RSE). À partir du milieu des années 2000, les publicitaires ont encouragé les annonceurs à mobiliser le thème de l'environnement dans leur communication pour en faire un élément de différenciation stratégique. Cette notion s'accompagne d'une batterie d'indicateurs que les acteurs s'emploient à relayer et à faire apparaître dans la valorisation de leurs pratiques de leurs stratégies. La formulation des enjeux et des niveaux d'implication des éditeurs dans la question écologique et environnementale s'exprime avec un vocabulaire commun :

« décarboner nos transports » ; « pour l'édition française, 93 % de son papier utilisé est certifié. Il reste 7 % sur lesquels il faut qu'on progresse, voilà, les axes de progrès » ; « améliorer leur certification » ; « Ce qu'on pourrait faire c'est travailler sur du papier « traçable » » ; « il y a encore des choses à faire, notamment sur la transparence, pour informer de choses qui sont parfois labellisées, que nous n'indiquons pas forcément » ; « le souhait, si c'est possible, d'utiliser du papier recyclé » ; « écoconception », « recyclage », forêts « gérées durablement », « consommation »/« émission », « matière première »²⁸⁸.

L'emploi de ces termes est bien technique et s'inscrit dans une stratégie opérationnelle à l'échelle de groupes d'édition. Ces groupes doivent répondre à un cahier des charges administratif lourd qui tâche de veiller à une « transparence » des pratiques. Toutefois il n'interpelle aucunement la communauté scientifique auprès de laquelle il ne cherche aucune légitimation.

²⁸⁴ Bureau d'analyse sociétale pour une information citoyenne (BASIC), *Un livre français. Évolutions et impacts de l'édition en France — étude*, Paris, 2017, p. 22.

²⁸⁵ Des références historiques comme Ernst Haeckel (1834-1919), biologiste et philosophe allemand ont contribué à faire naître la conception d'écologie et de biotope dans le mot de « environnement ».

²⁸⁶ Conférence des Nations unies sur l'environnement, Stockholm (5-16 juin 1972) connue sous le nom « Sommet de la Terre ».

²⁸⁷ Jacques Theys, « Le développement durable face à sa crise : un concept menacé, sous-exploité ou dépassé ? », *Développement durable et territoires*, vol. 5, n°1, février 2014, p. 4.

²⁸⁸ Retranscription table ronde SNE, samedi 17 mars 2018, annexe, p. 299.

b) La notion d'« humanités écologiques »

D'un autre côté, des auteurs et des éditeurs se frottent à des domaines situés aux marges de la production du livre, en quête de paris éditoriaux plus risqués — mais aussi en quête de légitimité dans le milieu. Plus proches des sciences humaines et sciences naturelles, ils sont en recherche permanente de validation de leur corpus et de leur terminologie, s'inspirent de ces pratiques de dénomination en faisant apparaître des « humanités écologiques ». Afin de mieux être repérés par ceux-ci Marin Schaffner à la suite de Baptiste Lanaspèze qui revendiquait ce terme en introduction de soirée, propose de nommer un champ de recherche, un champ éditorial afin d'aménager un « espace symbolique » :

C'est vrai que la perspective de ce livre est quand même les humanités écologiques, et donc sciences sociales. Mais c'est aussi parce que c'est la ligne éditoriale de Baptiste. Dans l'idée de rendre hommage à un champ au sein duquel, lui a pu œuvrer. Je suis d'accord, la parole des scientifiques peut manquer dans ce livre... il reste une certaine absence de ces écologues : de l'écologie scientifique et j'aurais tendance à dire que l'écologie sociale s'est beaucoup inspirée de l'écologie scientifique au cours des trente-quarante dernières années²⁸⁹

Ce type de phénomène connaît des échos dans d'autres secteurs du livre, avec l'apparition ces dernières années, « d'humanités numériques », la croisée des sciences sociales et de l'informatique. Un rapport de l'Institut français éclaire dès son introduction sur l'usage de ce vocable :

« Les « *digital humanities* » sont à la mode. L'expression, inventée il y a quelques années, est aujourd'hui largement utilisée dans le monde académique de la recherche en sciences humaines et sociales, et suscite un intérêt croissant de la part d'un plus large public, ce dont la presse généraliste se fait de plus en plus souvent l'écho : à la fin de l'année 2010, le *New York Times* avait ainsi publié une série de sept articles intitulée « Humanities 2.0. Old books and new media » qui eut un certain retentissement.

« *Digital humanities* », « humanités numériques » en français. Le terme se présente comme un oxymore, bien souligné par le titre du quotidien américain (...) Humanité et numérique. Il serait facile d'énumérer tout ce qui semble les opposer : le livre contre l'écran ; l'héritage contre l'innovation ; l'interprétation contre le calcul ; le temps long contre l'instantané. En la matière pourtant, les apparences sont trompeuses. Car s'il est vrai que « le numérique » est de nature technologique, et que son développement a partie liée avec le développement scientifique, il n'en reste pas moins que le dialogue des humanités avec l'ordinateur est presque aussi ancien que ce dernier, et s'est exprimé de manière riche et variée au cours des décennies²⁹⁰. »

²⁸⁹ Marin Schaffner, *Retranscription 10 ans Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature*, mai 2019, Annexe, p. 284.

²⁹⁰ Marin Dacos et Pierre Mounier, *Humanités numériques État des lieux et positionnement de la recherche française dans le contexte international*, Rapport commandé par l'Institut français, 2014.

2. Les récits-cadres

Les néologismes font florès dans la production éditoriale que nous avons pu consulter lors de nos observations. C'est un champ d'investigation historique, théorique, mais aussi un champ d'expérimentations littéraires, et conceptuels. Les mots se déconstruisent et se reconstruisent au gré des courants qui convoient la production. Les éditeurs tâchent de s'approprier ces nouvelles formulations, ces nouvelles terminologies, tantôt académiques, tantôt poétiques.

Ces mots sont des balises qui créent un espace symbolique et éditorial où différentes légitimités entrent en jeu comme nous avons pu le constater. C'est aussi dans cet espace qu'émerge un récit, voire un (ou des) « récit(s)-cadre(s)²⁹¹ ».

Ces dix dernières années, les pensées de l'écologie ont connu un véritable essor en langue française. Elles se sont multipliées, diffusées et hybridées sans modèle préétabli. Elles ont pris en charge l'actualité de nos contradictions, et brouillent progressivement les frontières entre luttes, arts et sciences, au profit de nouveaux savoir-faire situés.²⁹²

Ces récits sont des occasions d'hybrider les formats, les disciplines, les pratiques et de porter des « messages²⁹³ ». Le geste est parfois « manifeste » — il cherche à lancer une discussion, un courant, un débat —, parfois « militant » — en défendant un avis argumenté —, ou encore « démonstratif » — quand il cherche à montrer, à démontrer.

Bien loin de se destiner uniquement au champ éditorial, les mots qui embarquent ces récits influencent les acteurs externes au champ qui participent indirectement à la chaîne du livre.

Les techniques de « *wording* » sont aussi un outil puissant utilisé par ces acteurs externes du champ éditorial bien sûr. Ces mêmes acteurs vont puiser dans le secteur éditorial et dans le secteur culturel des « tendances » afin de parfaire leurs propres stratégies de communication à destination du grand public comme des institutions. L'innovation sémantique et culturelle est elle aussi d'une certaine manière absorbée par ces acteurs à différentes fins, mais toujours pour servir leurs intérêts. Les agences d'influences ou de communications ne s'y trompent pas, et cherchent à identifier ces nouveaux concepts et notions. Ici un exemple d'une agence d'influence qui conseille la filière bois pour la sylviculture industrielle :

« Le fait de trouver un « *wording* » spécifique et des expressions prêtes à l'emploi, efficacement répétées, est le marqueur d'un mouvement d'ensemble structuré. »

²⁹¹ Baptiste Lanaspèze, « Ouverture », *Sol commun*, *op. cit.*, p. 18.

²⁹² Marin Schaffner, « Avant-propos », *Sol commun*, *op. cit.*, p. 10.

²⁹³ Thomas Bout, *Retranscription 10 ans Rue de l'échiquier à Atout Livre*, juin 2019, Annexe, p. 292.

« Une préemption de la thématique forestière dans le grand public par des intellectuels et des experts. La sortie d'ouvrages grand public nourrit L'imaginaire d'un monde où As arbres et les forêts sont essentiels et doivent être protégés. Citons quelques exemptes d'ouvrages parus récemment : *Un an dans la vie d'une forêt*, *Agir ensemble en forêt*, sur un mode activiste, *La vie secrète des arbres* qui a connu un grand succès en librairie, *L'arbre monde*, un roman qui a reçu le grand prix de littérature américaine qui tourne autour d'un séquoia menacé en Californie »²⁹⁴

Ces observations culturelles faites pour la filière bois remontent auprès d'institutions mais non le ministère de la culture, celui de l'agriculture²⁹⁵.

« Loin d'un support de dialogue, le rapport développement durable poursuit un objectif fort différent de sa visée initiale. Il ne cherche pas à informer, d'autres supports sont mieux adaptés pour cela. Il ne cherche pas à nourrir un dialogue. Il poursuit une ambition de valorisation de soi, non pas « interaction entre l'entreprise et ses parties prenantes mais bien présentation de l'entreprise par elle-même et à son avantage²⁹⁶ »

3. Quand dire c'est faire

Dans le monde du livre, le discours performatif est une pratique courante qui vise à faire exister un objet conceptuel du simple fait de l'énoncer et de lui donner un support physique.

Nous nous rendons compte qu'il s'agit d'un outil mis en place autant du côté institutionnel et *mainstream* — qui donne à des pratiques, des idées un public plus large —, que du côté plus indépendant et militant qui, lui, les fait émerger.

En retour, ces acteurs plus engagés se chargent de « dénoncer » les postures, effectuant un travail en retour sur cette « captation » au sein du milieu du livre, cherchant à se distinguer à nouveau de cette production, et au-delà du milieu du livre en devenant des porte-voix d'acteurs et de personnalités cherchant à faire passer un

²⁹⁴ Un article récent de Reporterre publie un document interne d'une agence d'influence/communication prestataire pour la filière bois, qui fait une analyse du film *Le Temps des forêts*, un documentaire sorti en 2018 et *La Vie secrète des arbres*, où l'identification de nouveaux concepts est primordiale. On pourra noter en passant l'utilisation par l'agence d'un « scénario noir », une forme de mini « *cli-fi* » à destination de leurs clients, le comité stratégique de la filière Bois. Confluence, « Comprendre les influences sociétales : la filière forêt & bois », *Note de tendance*, Gaspard d'Allens, « L'opération séduction des industriels de la forêt », *Reporterre*, 19 mars 2019.

²⁹⁵ « On peut citer différentes références scientifiques sur le sujet qui commencent à être médiatisées :

- Gilles Clément, professeur au Collège de France, a ouvert la réflexion en France ; (...)
- Le forestier allemand Peter Wohlleben, praticien passionné plus que scientifique, auteur du best-seller *La vie secrète des arbres* vient de voir son propos prolongé à travers un film *L'intelligence des arbres* ;
- Jacques Tassin, biologiste et écologue, chercheur au CIRAD, est l'auteur de *À quoi pensent les plantes ?* (2014) ;
- Pierre Lieutaghi, ethnobotaniste au Museum national d'histoire naturelle, membre de l'Académie des sciences, est un des "anciens" du sujet ;
- Tristan Lecomte est le fondateur d'Alter Eco.

Après les débats sur le bien-être animal, on en vient à se demander si l'opinion publique ne serait pas en train de se mobiliser en faveur de quelque chose qui ressemblerait à un combat pour le « bien-être végétal », extrait du Plan de communication pour le secteur de la forêt et du bois, *Rapport n°17050* établi par Éric Bardon et Charles Dereix, CGAAER, Ministère de l'agriculture et de l'alimentation, novembre 2017.

<https://reporterre.net/IMG/pdf/rapport_ministe_re.pdf>

²⁹⁶ Jacques Igalens, « L'aporie du discours sur la responsabilité sociale de l'entreprise », *Responsabilité sociale, op. cit.*, p. 211.

message. Ces phénomènes montrent un usage du support livre performatif qui fait exister par le livre, et son dispositif légitimant, un message.

« La possibilité de créer « du nouveau » reste une source d'énergie inépuisable et une stratégie de combat et de résistance par excellence²⁹⁷ »

Mais les usages des signes et des mots qui traversent ces courants de pensées et de pratiques sont parfois utilisés de manière générique, ce qui peut dérouter les observateurs et lecteurs qui s'y intéressent et cherchent à s'y repérer. Ce mouvement s'assimile au « glissement de sens de type métonymique²⁹⁸ » du « vert » littéralement — la couleur — vers le « vert » conceptuel qui amalgame de manière exhaustive les différentes sensibilités à l'écologie et à l'environnement. Ces mêmes mots sont des notions normalisantes valent qui cherchent à attester de leur démarche, mais sont aussi des éléments de distinction pour caractériser la posture des éditeurs dont la valeur illocutoire est prépondérante.

a) Le développement durable et le *greenwashing*

Nous l'avons vu, les grands groupes sont à la recherche d'une légitimité principalement institutionnelle. La mise en place de ces outils de communication que sont les chartes est des « tentatives[s] de réponse à la quête de légitimité de l'entreprise²⁹⁹ ». Cette posture les pousse à adopter un langage spécifique sur ce qui fonde sur la notion paradigmatique de « développement durable ». Ils mettent également en place des modèles de certification, de normalisation reposant sur des processus non contraignants et déclaratifs³⁰⁰.

L'objectif n'est plus d'informer réellement, ni d'échanger mais de valoriser :

Loin d'un support de dialogue, le rapport développement durable poursuit un objectif fort différent de sa visée initiale. Il ne cherche pas à informer, d'autres supports sont mieux adaptés pour cela. Il ne cherche pas à nourrir un dialogue. Il poursuit une ambition de valorisation de soi, non pas « interaction entre l'entreprise et ses parties prenantes mais bien présentation de l'entreprise par elle-même et à son avantage »³⁰¹

²⁹⁷ Pour Deguy comme pour l'auteur de l'article : Julia Holter, « "Mon mode de résistance s'appelle poésie". Pensée écopoétique de Michel Deguy », in Mirella Vadean et Sylvain David, *La pensée écologique et l'espace littéraire, Cahiers Figura*, vol. 36, 2014, p. 51-64.

²⁹⁸ Camille Biros, « Les couleurs du discours environnemental », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], vol. 105, 2014, mis en ligne le 15 septembre 2016.

²⁹⁹ L'expression est de Gabriel Saint-Lambert, « Quand l'entreprise s'affiche responsable », *Éducation permanente*, n° 167, juin 2006, p. 103.

³⁰⁰ Nous renvoyons à ce sujet à la charte en travail entre le ministère de la culture et le SNE à destination des éditeurs et des acteurs du livre, ou encore à la charte des fournisseurs d'Editis.

³⁰¹ Thierry Libaert, « Chapitre premier. La valorisation de l'image », *Communication et environnement. Le pacte impossible*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Développement durable et innovation institutionnelle », 2010, p. 55-61.

En recourant quasi exclusivement au développement durable dans leur communication, ces organisations visent un objectif majoritairement réputationnel.

« Les champs discursifs principaux concernent les champs du volontarisme (20 %), du contrôle (20 %) et de la stratégie (15 %).³⁰² »

L'enjeu communicationnel est surtout à visée légitimante auprès des institutions sans démarche de normative directe :

la communication poursuit trois types d'objectifs – informationnel, relationnel et réputationnel –, on perçoit rapidement la faiblesse des deux premiers objectifs au profit du troisième. Ainsi, une étude effectuée sur les rapports de développement durable observe qu'« il ne s'agit pas tant de fournir des lots d'information à des groupes bien identifiés en termes d'intérêts, il s'agit essentiellement d'une présentation de l'entreprise de nature à la mettre en valeur, elle et ses dirigeants, à la fois d'un point de vue ontologique, épistémologique et méthodologique³⁰³ »³⁰⁴

Les labels ne sont eux-mêmes pas exempts de cette logique. Aussi nous pouvons prendre pour exemple les différentes déclinaisons pas toujours très simples à comprendre de la labellisation FSC : le « FSC 100 % », ni « FSC recyclé » et le « FSC Mixte »³⁰⁵. C'est cette dernière marque qui est utilisée dans la très grande majorité de l'édition en France. Le label indique une marge de tolérance de 30 % de fibres dites simplement « contrôlées³⁰⁶ ». La logique de simple apposition et déclaration de principes refait ici surface. Ce manque pèse dans la chaîne d'information quand il est tenu compte du fait que le label FSC n'a pas de grande pertinence en Europe selon les acteurs de la filière eux-mêmes.

La certification, la labellisation et les dispositifs de charte sont ainsi souvent déconnectés d'une réalité qu'ils énoncent. Ici les frontières entre l'autorité, la légalité et la légitimité se brouillent. Ce traitement sémantique impressionniste s'apparente à une forme de *greenwashing*³⁰⁷.

³⁰² *Rapport d'analyse sémantique du discours corporate des entreprises sur le développement durable*, Inférences-Ujjef, mars 2010, p. 31.

³⁰³ Jacques Igalens, « L'aporie du discours sur la responsabilité sociale de l'entreprise », in Patrice de La Broise et Thomas Lamarche (dir.), *Responsabilité sociale. Vers une nouvelle communication des entreprises ?*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2006, p. 207.

³⁰⁴ Libaert Thierry, « Chapitre premier. La valorisation de l'image », *op. cit.*

³⁰⁵ FSC Mixte : Le produit labellisé est fabriqué à partir d'un mélange de fibres de différentes origines : au moins 70 % des fibres sont issues de forêts certifiées FSC et/ou de fibres recyclées (post-consommateur pour les produits bois), au plus 30 % de fibres recyclées (pré-consommateur pour les produits bois), et/ou de fibres dites « contrôlées ». Le bois contrôlé répond à un certain nombre de critères détaillés sur la page dédiée du site web FSC.

³⁰⁶ Ces lots sont réceptionnés et rendus traçables par FSC mais le label ne certifie pas leur origine.

³⁰⁷ Parmi les différentes formes et techniques d'écoblanchiment nous renvoyons aux articles forts instructifs à ce sujet : Chanson Guillaume, Tite Thrycia, « Le contrôle RSE des fournisseurs : entre « greenwashing » et effort réel d'une firme pivot. Le cas VEOLIA », *Recherches en Sciences de Gestion*, vol.5, n° 128, 2018, p. 59-80. Breduilleard

b) L'engagement

Les éléments de communication permettent aux éditeurs d'agir à deux niveaux. Ce sont des outils communément utilisés pour résoudre une problématique environnementale et en informer les parties prenantes ou le public — ou les deux — mais qui, également, peuvent à renforcer le rôle de l'éditeur.

À l'instar d'autres secteurs d'activité industriels habitués à communiquer sur leurs procédés, voire à en faire un atout marketing³⁰⁸, le secteur du livre se familiarise également avec ces pratiques communicationnelles et de nouveaux processus de production valorisables par l'image de marque³⁰⁹.

Si les entreprises ont pu, dans un premier temps, manifester une certaine réticence à s'intéresser aux questions environnementales, les enjeux du développement durable sont de plus en plus intégrés dans leur communication. Pourtant, cette communication n'étant pas toujours suivie d'effet, un rôle essentiel des ONG environnementales consiste aujourd'hui à démasquer les entreprises dont les actions ne sont pas à la hauteur des paroles.³¹⁰

Ces outils sont aussi largement utilisés par les éditeurs plus indépendants dans une logique cette fois non pas d'adhésion à des normes, mais dans une logique de distinction forte.

Dans ce cadre, les auteurs portent des projets en rupture, aux frontières de domaines, cherchant à se distinguer de la production *mainstream* qui absorbe progressivement ces innovations éditoriales³¹¹, et cherchant également à montrer qu'ils produisent autrement.

L'« écoconception » est affichée lors des tables ronde-ronde mais la notion, au-delà de cet affichage, n'est pas directement mise en débat. Pour les éditeurs indépendants la production en elle-même repose sur une dichotomie qui est celle du livre comme symbole — pourvoyant avec lui une perception artisanale du métier — et la réalité industrielle — soumise à des logiques économiques et systémiques qui leur échappent. Entre cette perception artisanale, culturelle et hautement symbolique du métier et la réalité industrielle, un paradoxe insoluble apparaît pour l'éditeur engagé Thomas Bout qui reconnaît cette attitude contradictoire³¹². Les expérimentations se font à la marge,

Pauline, « Publicité verte et greenwashing », *Gestion 2000*, 6, vol. 30, 2013, p. 115-131 ; et Angélique Rodhain *et al.*, « TIC et/ou développement durable : le paradoxe écologique vécu par les utilisateurs », *Annales des Mines - Gérer et comprendre*, vol. 2, n° 128, 2017, p. 48-61.

³⁰⁸ Florence Benoît-Moreau, Béatrice Parguel, Fabrice Larceneux. « Comment prévenir le "greenwashing" ? L'influence des éléments d'exécution publicitaire. », in Bernard Pras (dir.), *Management : Tensions d'aujourd'hui*, Vuibert, 2009, p. 365-376.

³⁰⁹ Elizabeth Sutton, « Interview – De Gutenberg à Copernics l'impression des livres fait sa révolution », *IdBoox*, 19 septembre 2017.

³¹⁰ Camille Biros, « Les couleurs du discours environnemental », *art. cit.*

³¹¹ « Le regard du public a changé et du coup le marché s'est petit à petit agrandi jusqu'à devenir maintenant quasiment mainstream, aujourd'hui on ne parle plus que de ça partout. », Jean-Luc Ferrante, *Entretien*, Annexe, p. 230.

³¹² Thomas Bout, *Retranscription 10 ans Rue de l'échiquier à Atout Livre*, juin 2019, Annexe, p. 291.

les papiers recyclés sont utilisés de manière démonstrative mais non systématique, il n’y a pas de forme industrielle du livre écologique.

Les outils alors utilisés sont à nouveau performatifs : une charte *éditoriale* « manifeste » :

L'éditeur nature de référence depuis 1882.

Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec plus de 450 ouvrages consacrés à la nature et à l'environnement.

Des auteurs scientifiques et naturalistes reconnus.

Les meilleurs illustrateurs naturalistes, pour la précision et le réalisme.

Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le terrain.

Des contenus actualisés régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.

Une démarche éco-responsable pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.

Une approche pédagogique qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie. Une réflexion qui éclaire les grands débats sur l'environnement (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).

Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la protection de l'environnement et de la conservation de la biodiversité.

ou de fabrication :

On a fait à ce moment-là, on a publié une charte qui établit un certain nombre de critères comme le fait d'imprimer tous nos ouvrages à moins de 800 km de notre principal lieu de stockage³¹³.

des collections aux titres « manifestes » : « Domaine du possible », « J’agis pour l’environnement », « les incisives », « Je me bouge pour ma planète », « le monde qui vient », « champs d’action ».

Les éditeurs, auteurs, directeurs de collections cherchent à incarner ces concepts, leur donner vie et les amener en place publique auprès des militants ou d’un public plus large. La légitimité et la stratégie des éditeurs s’orientent en aval, la distinction pratiquée dans la forme et dans le contenu éditorial aussi.

La création d’un *genre* à part entière, celui du roman d’écologie en est un exemple remarquable puisqu’il ne repose sur aucun critère *a priori* mais bien sûr la reconnaissance du jury de celui-ci dans les œuvres qu’il choisit :

Ce que nous volons faire avec ce prix c’est, purement et simplement, créer un genre. Créer un genre dans la littérature française. Un genre qui n’existe pas vraiment dans la littérature française ou francophone — la littérature en français. Quelque chose qui existe peu, qui est l’« écriture d’écologie », l’« écriture de nature », quelque chose qui existe dans les littératures

³¹³ Thomas Bout (charte des les éditeurs écolo-compatibles, notons que ce critère spécifique, assez précis, disparaît dans la liste des « Sept suggestions pour devenir un éditeur éco-responsable » du SNE publiée en septembre 2017), *ibid.*, p. 291.

germaniques ou anglo-saxonnes, mais qui existe de façon dispersée dans la littérature française — pas comme genre. Nous volons en faire un genre.³¹⁴

Le genre est situé, mais il n'est pas défini : il repose sur d'autres notions dont la compréhension exacte est tout aussi insaisissable.

Un autre exemple performatif permet de revenir sur le rôle de l'éditeur lui-même qui incarne, témoigne et utilise sa subjectivité pour masquer une aporie :

Donc voilà c'est vrai qu'on a bien conscience de participer, malgré tout, d'une production qui fondamentalement, nuit à notre planète... le mieux serait de ne plus rien faire mais ça, c'est... Mais après il faut bien envoyer des messages, et nous sommes les messagers dans cette situation. Donc on assume évidemment notre rôle, et la petite contradiction qu'elle induit.

Ici l'autorité de la figure de l'éditeur apparaît, le processus de légitimation se fait auprès des militants, du public, des auteurs — en aval.

³¹⁴ Alexis Jenni, *Retranscription de la remise du PRÉ*, avril 2019, p. 266 (Rémi Baille mentionne aussi le « genre » en début de cérémonie, p. 263).

D. Panorama : « champ » et récits

Cette partie analytique nous a permis de déceler des dynamiques de discours ou de pratiques manifestant des stratégies diverses entre acteurs spécifiques et de pointer les mécanismes qu'ils font apparaître plus largement. Difficile d'y distinguer le sens, d'autant plus qu'il existe des non-discours comme il y aurait des « non-livres³¹⁵ », ces livres qui occultent précisément les liens épistémologiques, politiques et sensibles, qui brouillent les pistes.

Les dynamiques qui structurent le champ éditorial autour de la question écologique sont mouvantes et dépendent d'acteurs externes nouveaux mais restent sous-tendues par la logique générale du système d'oligopole à frange³¹⁶. Ici les concepts, les mots animent des courants dans cet espace via la production éditoriale et ce, sur différents registres. Celle-ci est support ou occasion de récits, de mise en œuvre de stratégies de visibilisation des éditeurs, ou d'innovation éditoriale.

Nous pouvons cerner deux grandes tendances : celle qui adapte une vision globalisante, productrice de consensus valorisée par les institutions traditionnellement, — comportant des récits, des discours et des pratiques labellisées — qui fonctionne sans éditeur identifiable ; et une autre, dont la figure de l'éditeur est la courroie de transmission, porteuse de singularité, de débat —auxquels se fixent également, récits, discours et pratiques légitimantes.

Quelle fonction l'*illusio* revêt dans ces conditions ? Nous voyons que, pour l'éditeur, différentes interventions pourtant, hors de ses prérogatives, rattachent des fonctions légitimantes. Ce sont des occasions où les récits personnels rencontrent le récit professionnel et cherchent notamment à donner du sens à des apories ou des contradictions.

Enfin, en nous servant de la notion d'horizon d'attente, nous noterons comment les stratégies mises en place par les éditeurs comportent une forme de pacte avec le lecteur.

³¹⁵ Vidal Jérôme, *Lire et penser ensemble : sur l'avenir de l'édition indépendante et la publicité de la pensée critique*, Paris, France, Éditions Amsterdam, 2006, p. 32.

³¹⁶ Bénédicte Reynaud-Cressent, « La dynamique d'un oligopole avec frange : Le cas de la branche d'édition de livres en France », *Revue d'économie industrielle*, n° 22, 1982, p. 61-71

1. Champ

Les liens d'affinités de corpus et d'approches ont pu être décelés pour faire émerger un « champ ». Cette notion est surtout à prendre en creux : car les dynamiques que nous avons pu observer ne relevaient ni d'une forme d'institution — avec ses normes et sa régulation —, ni d'une forme d'appareil — qui propose une doctrine et un modèle de reproduction sociale³¹⁷. Un outil, une cartographie permet d'avoir une vision macroscopique des interactions que nous avons pu trouver.

Sur le modèle du champ littéraire tel que le décrit Pierre Bourdieu³¹⁸, nous avons pu constater que les différents acteurs identifiés dans notre panorama éditorial autour de la thématique écologique et environnemental s'organisaient selon une dynamique structurelle similaire. Les jeux de pouvoirs, de posture, de positionnements des acteurs les uns par rapport aux autres, les dynamiques éditoriales accompagnées ou non de leurs appareils critiques — références, labels etc. —, les processus de recherche de légitimation, aménagent un espace social et symbolique spécifique au à ce que nous pouvons nommer généralement, de façon commode, le « livre vert ».

Mais la présence d'acteurs externes témoigne d'une hétéronomisation de cet espace social³¹⁹. Le champ n'est pas neutre à ce moment-là, les acteurs qui le constituent contribuent à structure par ailleurs pour ces acteurs externes un « espace des pouvoirs, dont il participe en sa qualité de lieu d'une fraction du pouvoir symbolique ». Il peut s'agir d'un « effet de prisme », qui se caractérise par les interférences d'autres acteurs et praxis sociales selon Alain Viala³²⁰. Ces nouveaux acteurs, ici, entraînent par exemple, une délégation de la problématique en amont et en aval de la chaîne du livre.

Dynamiques du champ

Un travail de distinction entre les acteurs et les éditeurs repose sur des processus de légitimation comme celle des labellisations, mais aussi sur des logiques d'« élection » via des prix spécifiques, ou encore des logiques de « critérisation » qui tendent à poindre initiées par des institutions.

Deux grands mouvements semblent animer cet espace social, symbolique et économique. La problématique écologique voit s'étendre un spectre éditorial très

³¹⁷ Jacques Dubois, « Champ, appareil ou institution ? », *Sociologie, institution, fiction*. Textes rassemblés par Jean-Pierre Bertrand et Anthony Glinoyer, site des ressources Socius, <<http://ressources-socius.info/>>.

³¹⁸ Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire. Préalables critiques et principes de méthode », *Lendemain*, n° 36, 1984, p. 5

³¹⁹ Paul Dirxx, « Claude Simon : antinomie et corps écrivain », in Paul Dirxx et Pascal Mougin (dir.), *Claude Simon : situations*, Lyon, ENS Éditions, « Signes », 2011, pp. 179-197.

³²⁰ Alain Viala, « Effets de champ, effets de prisme », *Littérature*, n° 70 (mai), 1988, pp. 64-71.

divers qui va de l'édition de manifestes militants à la production de livre « art de vivre » dédié à la cuisine « *zéro waste* » en passant par les récits d'expérience de sylvothérapie. Les éditions scientifiques, politiques et pratiques trouvent des zones de porosités et s'hybrident occasionnellement.

Pour autant, peut-on réduire l'écriture à vocation écologique ou environnementale à de la non-fiction³²¹ ? En effet, les belles lettres ne sont pas en reste et si les maisons d'édition de littératures n'ont pas encore émergé en se positionnant sur cette niche précisément, c'est que ces écritures sont en voie de reconnaissance institutionnelle. Nous pouvons d'ores et déjà nous demander si la littérature fera également l'objet d'une hybridation dans ce mouvement de fond.

« Tout va en effet comme si, dans la thématique environnementale et écologique, la non-fiction annexait toujours plus la création littéraire au point de l'incarner en propre (...)»³²².

a) Edition sans éditeur prescriptrice du développement durable

Les groupes d'édition appuyés par un discours institutionnel qui va dans leur sens, valorisent des standards dans leur production éditoriale tant sur le fond que sur la forme. L'éditeur est absent du schéma éditorial, seuls les directeurs de fabrication se saisissent ouvertement de la problématique environnementale.

La thématique écologique comme sujet est corrélée à ce que le champ produit de lui-même. D'abord signaux faibles détectés par les éditeurs spécialisés et les maisons d'édition indépendantes, ces sujets se trouvent relayés par de plus grandes structures bénéficiant ainsi d'un éclairage nouveau. La logique de l'oligopole à franges – qui voit de grandes structures éditoriales reprendre des auteurs ou sujets exploités par des maisons d'édition indépendantes une fois leur viabilité commerciale attestée – semble marcher à plein pour le sujet environnemental également.

Bien-être, connaissance de la nature et de son fonctionnement en vue d'un usage personnel (soin, alimentation), connaissance de soi via des canaux naturels, philosophies, connaissance du monde et de la nature, sont des sujets qui passionnent les Français, en témoigne la liste des best-sellers de ces dernières années. Si des « long-sellers » apparaissent dans ce domaine, nous pouvons toutefois nous demander si ce phénomène est circonstanciel ou durable.

L'influence des normes sur le livre est alors manifeste. Le livre pratique qui est produit en masse dans ce domaine, accompagne aussi un discours institutionnel sur l'environnement légitimé par les institutions : la gestion des déchets, la consommation

³²¹ Alain Suberchicot, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, op. cit., p. 12.

³²² *Ibid.*, p. 13.

raisonnée etc. L'édition légitime un discours institutionnel, relayant une « pédagogie » parfois prise au sens littéral...

Mais la thématique écologique comprise plus largement, peut être perçue comme un vecteur de nouveaux objets éditoriaux ou d'innovations éditoriales capable de modifier le champ littéraire lui-même, ce qui ne contredit pas la logique que nous venons de décrire — voire même, d'une certaine manière la renforce. Il s'agit aussi dans ce marché de « faire date » :

« Faire date, c'est inséparablement faire exister une nouvelle position au-delà des positions établies, en avant de ses positions, en avant-garde, et, en introduisant la différence, produire le temps.³²³ »

Les groupes font peser sur les petits éditeurs l'innovation de rupture/risquée, consolidant ainsi leur position dominante. Les processus de normalisation des pratiques de fabrication du livre qui semblent déconnectées de ces enjeux éditoriaux entraînent toutefois une forme de sous-traitance de l'innovation de rupture³²⁴. Les petits éditeurs expérimentent avec une certaine autonomie peuvent occasionnellement traiter avec les grandes maisons d'éditions via des coéditions par exemple, mais on assiste à une subordination « réelle » dans les processus de travail dans un second temps. En effet, ce sont les grands groupes qui indiquent des « marches à suivre », via des « chartes » ou des normes grâce à leur appui institutionnel.

b) Édition avec éditeur prescriptrice d'une vision écologique appropriée

Après les différentes tentatives de description des champs et forces en présence d'après les observations et retranscriptions nous avons pu constater l'existence d'un spectre éditorial vaste et hybride sur lequel les éditeurs souhaitant traiter de la question écologique — sous des aspects et traitements très variés — se positionnent. L'esprit de ces éditeurs est sans nul doute « enraciné[...] dans une tradition nationale d'avant-gardisme inséparablement littéraire et politique³²⁵ ».

Toutefois ce spectre est tenu par deux pôles, l'un, tourné vers les sciences naturelles, l'autre, vers la société et la politique. Ce qui semble logique puisque

³²³ Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Point-Essais », 1998, p. 223.

³²⁴ Les éditions Apeiron exemple — représentée par Yves Chagnaud lors de la table-ronde animée par Culture Papier au salon Livre Paris en mars 2019.

³²⁵ Pierre Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, vol. 126, n° 1, 1999, p. 26.

l'écologie elle-même s'articule autour de ces deux axes : « parler de représentation écologique est difficile car l'écologie possède deux faces distinctes : l'une scientifique, l'autre politique³²⁶ ».

Les éditeurs qui s'approprient cette thématique vont puiser dans les niches des sujets avant-coureur, dans les marges des auteurs inédits et trouvent aussi à innover éditorialement en hybridant des domaines, des champs, des écritures, des notions, et les mots qui les conduisent. Des chapelles s'organisent, sur des distinctions théoriques comme celle entre une approche « environnementaliste » et l'« écologie politique » qui structure et segmente le domaine éditorial³²⁷. Cependant ces niches cherchent aussi à s'adresser à un public plus large conscient de leur rôle d'*outsider* mais légitimant leur rôle de caution théorique et académique :

« Le livre a été conçu pour différents publics simultanés. D'abord, les quelques centaines de personnes qui sont des actrices et acteurs de ce champ, et qui y ont œuvré ces dix dernières années (...) Et, bien entendu, le public généraliste, curieux d'écologie, mais présentant la complexité du champ et souhaitant s'orienter avant de lire éventuellement les ouvrages de références.³²⁸ »

Pour ces éditeurs porteurs d'une vision singulière de l'écologie et de l'environnement, un autre mouvement existe, celui de se rapprocher des grands groupes qui occupent une position hégémonique dans le système de l'oligopole à frange. La Plage en est un cas exemplaire : l'éditeur indépendant et pionnier est racheté par Hachette qui cherche à verdir son catalogue au moment où la prise de relais d'un éditeur indépendant à un autre n'était peut-être pas assurée³²⁹.

2. Un paradoxe qui fait « tenir » le champ : l'*illusio*

Les stratégies et politiques éditoriales se débusquent au détour des discours des éditeurs mis en perspective avec l'observation de leur production. Nous avons pu constater que les éditeurs se saisissent difficilement mais avec application de cet enjeu dans un secteur où les normes techniques formelles côtoient les normes culturelles et stratégiques traditionnellement informelles³³⁰. Finalement, les « normes » formelles, institutionnalisées et informelles cohabitent dans l'activité éditoriale délaissant davantage la rigueur pour la démonstration de l'engagement.

³²⁶ Caroline C. Ford, *Naissance de l'écologie : les polémiques françaises sur l'environnement : 1800-1930*, Béatrice Commengé (trad. fr), Paris, France, Alma éditeur, 2018, p. 157.

³²⁷ Pierre Madelin, « Pourquoi aller vivre au Mexique », *Sol commun, op. cit.*, p. 83.

³²⁸ Marin Schaffner, « Avant-propos », *Sol commun, op. cit.*, p. 11.

³²⁹ Voir Jean-Luc Ferrante, *Entretien*, novembre 2018, Annexe, p. 232.

³³⁰ Olivier Bessard-Banquy et Pierre Jourde, *L'industrie des lettres ; étude sur l'édition littéraire contemporaine*, Paris, France, Pocket, 2012, p.15.

Dans la construction du récit du métier d'éditeur, le caractère artisanal et hautement symbolique du rôle de l'éditeur (« expérimentation », « prototypes » « messenger », « Nous sommes un bien culturel ») imprègne fortement la profession. La production de ce discours « folklorique » semble déconnectée de la réalité ; elle vise surtout à renforcer son statut légitimant de prescripteur de pratiques. Ce récit s'assimile à ce qui peut être défini comme l'« *illusio* » comme un ensemble de croyances partagées que partagent l'ensemble des acteurs du champ :

« le rapport enchanté à un jeu qui est le produit d'un rapport de complicité ontologique entre [les] structures mentales et [les] structures objectives de l'espace social³³¹ »

Or ce récit chargé en symbole vient se confronter aux engagements institutionnels ou à l'horizon d'attente du lecteur. Soucieux d'allier distinction, performance, libéralisme et stratégie environnementale, les éditeurs « font tenir » cette contradiction en l'explicitant et la portant à l'attention de leurs publics. Dans leurs discours, dans leurs chartes, mais en tâchant de montrer les gages d'une sincérité et d'une légitimité de cette démarche grâce à l'intervention d'acteurs externes reconnus.

C'est donc l'*illusio* ce qui fait « tenir le champ » sur cette thématique en particulier, et personne n'a donc intérêt à déconstruire cette *illusio* fondatrice — sauf ceux qui souhaiteraient s'extraire de ce champ, et s'autonomiser.

3. Horizon d'attente

Nos observations et analyses ont pu également détecter la production d'un « horizon d'attente » chez le (futur) lecteur et chez leurs pairs, coïncident avec des obligations informelles auprès d'autres parties prenantes.

Le paratexte — périphrase et l'épithète³³² — permet aux éditeurs d'exprimer leur vision, s'adressant à ces différents interlocuteurs parfois au même endroit. Autant Hachette s'applique à apposer un logo *ad hoc* renseignant des données techniques cryptiques au lecteur mais satisfaisant un investisseur pointilleux, autant le Seuil dédie une page sur la fabrication d'un ouvrage quasiment argumentée pour convaincre son lectorat qui présuppose certaines connaissances possiblement mobilisables. Ce qui peut compliquer ces velléités reste le caractère peu miscible des groupes concernés. Ce phénomène comparable à ce que l'on nomme aujourd'hui une « bulle de filtres³³³ », trouble l'horizon d'attente voire le rend dissonant.

³³¹ Pierre Bourdieu, « Intérêt et désintéressement », *Cahiers du groupe de recherche sur la socialisation*, n° 7, Lyon, septembre 1989, p. 13. À ce sujet l'article de Pascal Durand, « Illusio », in Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, <<http://ressources-socius.info/>>, qui est tout à fait éclairant.

³³² Gérard Genette, *Seuils*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1987.

³³³ Eli Pariser, *The Filter Bubble: What the Internet Is Hiding from You*, New York, Penguin Press, 2011.

Le pacte de lecture qui engage formellement l'œuvre mais aussi socialement le lecteur, d'habitude étudié pour les œuvres littéraires, peut être ici étendu à des formes éditoriales plus vastes que celle du roman³³⁴ qui est selon Nelly Wolf un espace social et politique :

« la littérature serait non seulement une forme affectée par la politique, comme le veut la sociologie marxiste, non seulement un espace social comme le veut Pierre Bourdieu, mais elle serait elle-même un espace politique³³⁵. »

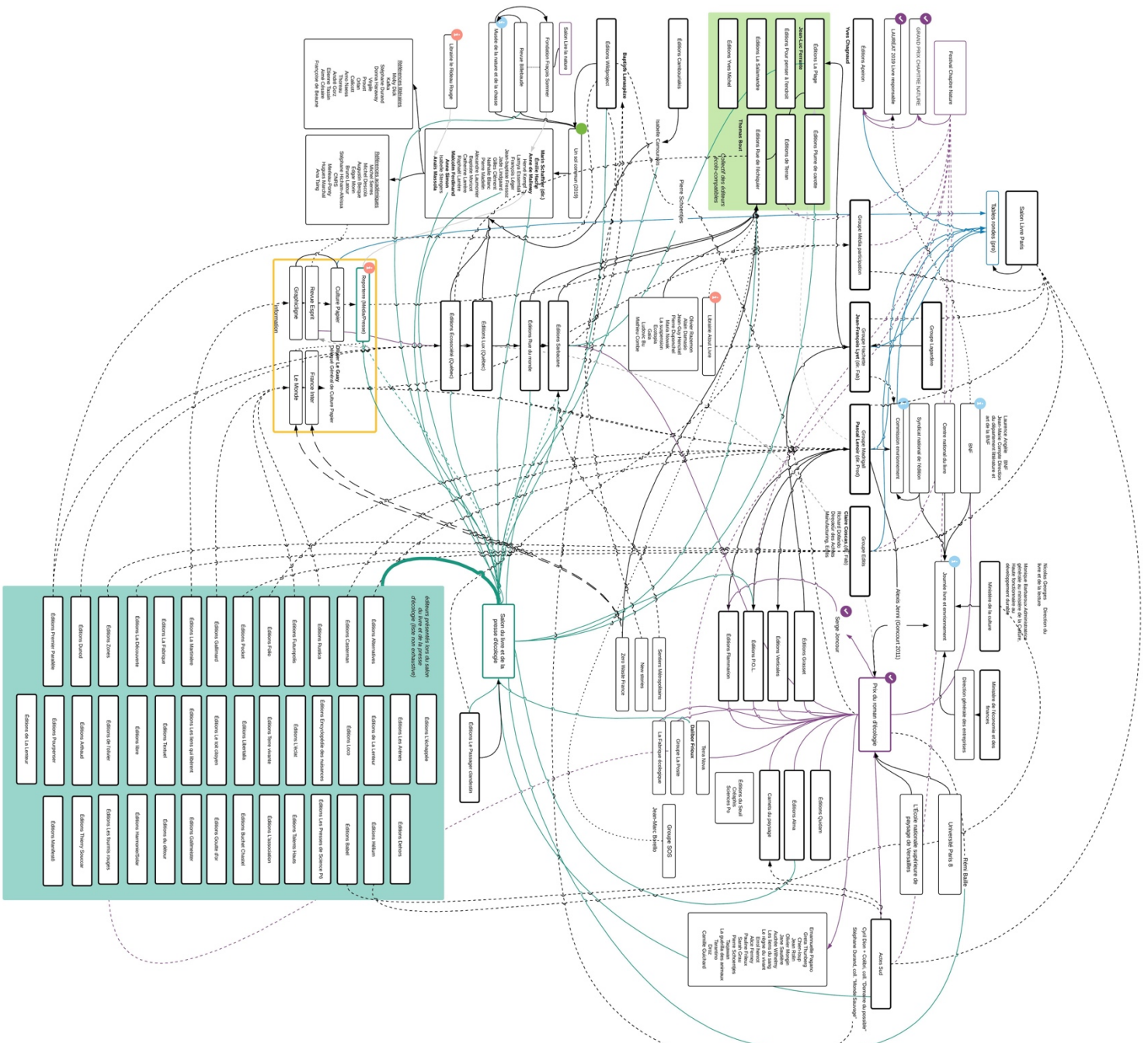
Pour les éditeurs indépendants qui placent dans leur rôle la problématique écologique, le pacte de lecture est aussi ce qui donne corps à leur engagement. Toujours en tension entre cette thématique impactant le réel et cette symbolique, les éditeurs mettent temporairement à distance ce qui est désormais communément appelé « crise écologique » et instaurent un autre régime de temporalité pour traiter de leur sujet. Contrastant avec l'« urgence climatique », une forme d'injonction paradoxale est donnée « ralentir », s'arrêter sur un sujet en particulier, un endroit fictionnalisé ou non, un personnage en lutte réel ou romancé, etc.

Les fonctions éditoriales que fonde ce contrat envers le lecteur, peuvent être pédagogiques, épistémologiques, politiques mais aussi esthétiques, avec le déroulement d'hypothèses non sérieuses que la science ne peut investiguer.

³³⁴ Nelly Wolf, « Le roman comme démocratie », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2, vol. 105, 2005, p. 343-352.

³³⁵ *Ibid.*

fig. 44 — Cartographie des éditeurs et acteurs repérés au cours de cette enquête, 2018-2019 (visible en plus grand en annexe)



Nous proposons dans cette troisième partie d'interpréter les croisements analytiques menés précédemment.

La thématique écologique et environnementale met au jour des tensions au sein de leur champ : des contradictions, que les postures et positionnements des éditeurs tâchent de faire tenir grâce à leur rôle singulier. Trois types discours s'y superposent : scientifique et rationnel, esthétique et subjectif, politique et engagé, ce qui peut nuire à la lisibilité, la compréhension et l'intention des productions éditoriales. Or nous pouvons nous demander si, au final, ces phénomènes, revers de stratégies éditoriales hybrides et « hétéronomes », ne sont pas la source d'une « neutralisation » de la problématique écologique et environnementale.

Bien sûr ces interprétations ne sauraient valoir au-delà des observations faites. L'étude des discours produits sur ce sujet présente désormais un défi extravagant devant l'abondance des tables-rondes, des articles, des prises de position ou de la production éditoriale elle-même. Nous nous sommes contentés d'ici d'observer un flux en cherchant les mouvements qui l'animent, en tentant d'en prendre un instantané. Cette ébauche cartographique appelle nécessairement des travaux plus circonscrits, afin d'entrer en profondeur dans les catalogues et de comprendre de façon plus subtile les singularités de point de vue des éditeurs.

III. Partie III : Dynamiques et légitimités du livre « vert » en régime médiatique

Le traitement écologique de la production éditoriale française recouvre différentes réalités. Grands tirages, objets de niche ou essai érudits, comme nous avons pu le constater, le livre « vert » circule à la fois dans la culture de haute légitimité comme dans la culture de masse pour contribuer aux imaginaires socioculturels contemporains.

Les stratégies des éditeurs se révèlent multiples pour se positionner avec pertinence, audace ou conformisme sur le spectre du livre vert. Les politiques éditoriales s'ajustent aux marges mouvantes, n'hésitent pas à exploiter des filons inattendus ou à emprunter de multiples canaux médiatiques et à faire usage de tous les outils et supports où l'imagerie soutient ou supplée à l'imaginaire environnemental. Les maisons d'édition se défendent sur cet échiquier thématique en ayant recours à la fonction traditionnelle de l'éditeur, comme personnalité morale³³⁶ ou en figure prescriptrice de pratiques industrielles (voire de normes).

Les discours de l'éditeur transforment en « scène énonciative » leur catalogue, sans pourtant produire de livres étayant leur posture à ce sujet, pour le moment, contrairement à d'autres formes d'engagements, politiques notamment³³⁷.

Les discours militants recherchent, dans un mouvement convergent, une légitimation éditoriale qui incorpore dans les livres ses intérêts — qui dépassent les éditeurs. Ce discours de fronde parvient-il à se pérenniser et à passer « à l'archive » ? Des fonds se constituent, des référencements s'inventent, des institutions comme la BNF engagent des cycles de recherche à ce sujet³³⁸ témoignant en ce sens. Mais ce phénomène d'institutionnalisation, de légitimation a minima, qui implique le temps long se confronte avec les logiques de court terme du marché. Le contexte de ventes dynamique empêche les acteurs, les notions ou les pratiques de se figer. Les innovations éditoriales se multiplient et forment la masse de cette vague verte aiguillonnée par une production d'avant-garde ou de marge, engagée et en marge du marché.

³³⁶ Julien Lefort-Favreau, « André Schiffrin et Éric Hazan, emblèmes d'une radicale Indépendance », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 2, 2019, p. 6.

³³⁷ *Ibid.* p. 19.

³³⁸ Voir *Retranscription de la remise du PRÉ* en annexe, p. 263.

Discours militants, engagés, puis tendances « durables » chez les plus grands éditeurs, le monde du livre se glorifie de cet engouement qui est avant tout une marque de réussite économique et surtout de vitalité du secteur³³⁹.

« Le marché des livres de nature et de jardinage aurait-il retrouvé des couleurs ? Après trois années de baisse consécutives, les ventes en valeur auraient progressé de 3,1 % en 2015 selon GFK. Toutefois, selon les éditeurs, la situation est bien plus contrastée. Le dynamisme du marché a en effet davantage profité au secteur nature, et plus particulièrement aux livres d'écologie³⁴⁰ »

De la même manière qu'une distinction s'installait entre presse écologiste et presse environnementaliste distinguant la presse alternative et militante de la presse généraliste³⁴¹, la production éditoriale obéit-elle à une logique uniquement duale ?

Polarisés entre développement durable et écologies radicales, les processus de légitimation du champ éditorial tendraient-ils à « neutraliser » la production éditoriale et écologique sur le fond et sur la forme ?

Les éditeurs *mainstream* sont conduits « à introduire du contenu plus philosophique et plus militant dans leurs ouvrages pratiques³⁴² » afin d'entretenir un lien avec un lectorat — un public choisi — qui se spécialise, quand les éditeurs engagés élaborent un récit où l'*illusio* colmate une posture paradoxale gage d'autorité du rôle de l'éditeur.

La normalisation des pratiques de production de grande échelle, d'autre part, tend-elle à neutraliser les pratiques des autres éditeurs ? Comment la neutralité des discours techniques les atteint-elle ? L'uniformisation de traitement d'une partie de la production appelle aussi la production de diversité. Une hétérogénéité spontanée apparaît dans les espaces périphériques qui ont été dessaisis de leur objet « désactivé ».

Ainsi, la logique d'hybridation des disciplines, des expressions, des idées et des actions tend vers la spécialisation voire la radicalisation d'une production éditoriale engagée. Cette incorporation des marges où les idées émergent d'un contact avec d'autres disciplines, des pratiques hors système, s'assimile d'une certaine manière à l'« hétérogénèse » chère à Guattari. Ce concept recouvre le phénomène où la diversité se segmente de plus en plus, tout en renforçant sa cohérence générale et en solidarissant ses acteurs.

³³⁹ Alexiane Guchereau, « Des romans en poche et des essais sur l'écologie en lectures d'été », *Livres Hebdo*, 31 juillet 2019.

³⁴⁰ Cécile Charonnat, « Dossier Nature et jardinage : le bonheur est dans le pré », *Livres Hebdo*, mars 2016.

³⁴¹ Ambroise-Rendu Anne-Claude, Mathis Charles-François, « Présentation. Médiatisation(s) de l'écologie », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 25, 2015, p. 5-17.

³⁴² Cécile Charonnat, *art. cit.*

Le cycle du livre : du régime culturel au régime médiatique du livre

Le régime médiatique du livre³⁴³ se développe à mesure que la production du livre s'industrialise. Historiquement, un glissement notable s'effectue des médias de presse vers la forme du feuilleton vers l'objet-livre en tant qu'archétype. La logique de recyclage, de réemploi, imprègne ainsi les pratiques éditoriales dans leur construction même, tant sur le fond que sur la forme. Les éditeurs d'aujourd'hui peuvent élaborer dans leurs discours un récit aux résonances historiques qui dessinerait une filiation souterraine où le cycle est la logique dominante. De la construction des collections basée sur la sérialité et le feuilleton de presse, à l'ère urbaine des chiffonniers brique élémentaire de la chaîne industrielle du livre pré-industriel, le cycle de vie du livre et de son contenu peut faire aisément l'objet d'une enquête à part entière.

Ce cycle reste néanmoins un trompe-l'œil car la vie de l'imprimé est conditionnée par des soubresauts techniques eux-mêmes rendus possibles par la découverte et la captation de gisements de ressources auparavant inexplorés ou non exploités. Ces ressources sont ponctuellement réinventées quand apparaissent des crises systémiques d'approvisionnement : le papier est ainsi une revalorisation constamment renouvelée de déchets : la bagasse a notamment été envisagée pour pallier ces crises récemment³⁴⁴ ; historiquement le papier de riz utilise des déchets de la riziculture... En remontant au XII^e/XIII^e siècle, on constate la récurrence de cette question du réemploi à la base de la production du papier, comme la mise à disposition de tonnes de chiffe avec l'apparition de la mode européenne des chemises en lin après des siècles de reprises de tissus divers. La technique de fabrication du papier via les moulins, importée du Moyen-Orient — elle-même importée de Chine — permettra de transformer ces amoncellements de matière tissée et de développer un nouveau réseau d'artisanat partout en Europe³⁴⁵. Cette filiation du réemploi du déchet est toutefois rompue à partir de l'introduction de cellulose vierge lors de la phase d'industrialisation de la production de papier standardisé au milieu du XIX^e.

Les techniques modernes de production modifient les pratiques et le métier d'éditeur apparaît de manière concomitante à cet essor industriel. Se détachant d'une fonction de patrimonialisation, le livre devient aussi le support d'une offre éditoriale éphémère³⁴⁶. La logique de l'offre éditoriale décuple ce phénomène de production. L'objet-livre porteur d'une dimension hautement légitimante culturellement permet à

³⁴³ Dominique Kalifa, « Les révolutions de l'imprimé », *La culture de masse en France. 1860-1930*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2001, p. 6-22.

³⁴⁴ Supplément au *Courrier de L'Unesco*, janvier 1952, vol. 1, p. 2 ; 6-13.

³⁴⁵ Pierre-Marc de Biasi et Karine Douplitzky, *La saga du papier*, Issy-les-Moulineaux, France, Arte éd., 2002.

³⁴⁶ Olivier Donnat, *Évolution de la diversité consommée sur le marché du livre, 2007-2016*, Département des études, de la prospective et des statistiques, ministère de la Culture, mars 2018 et Karine Doublitzky (dir.), « Éternel éphémère », *Cahier de médiologie*, éditions Fayard, 2003.

des récits, des textes non légitimes de se charger en valeur symbolique quitte à adopter que les traits formels sans réelle démarche éditoriale, conférant « l'apparence de la légitimité³⁴⁷ ».

Ces éléments historiques épars, viennent à l'encontre d'une représentation patrimoniale inaltérable, ou encore de cycle fermé de production et irréprochable de recyclage que semblent prescrire les discours écologiques, au premier rang desquels celui du SNE ventant le taux recyclage du pilon en France.

Les « prises » pour déconnecter la thématique écologique de la production industrielle du livre sont donc, on l'imagine, nombreux et profonds.

La logique de l'offre éditoriale comme pilier de l'économie du livre engendre mécaniquement une inflation de la production quand les ventes baissent. Quelle compatibilité est possible entre cette logique qui sous-tend historiquement la production industrielle de l'édition et la problématique écologique soucieuse de sobriété d'usage des ressources et de rationalité économique ?

Les formats éditoriaux, la sérialité, la logique du flux, et aujourd'hui le dogme de la production « juste à temps » continue de reposer sur la logique de l'oligopole à frange et celle des best-sellers. Hier le feuilleton sans fin, aujourd'hui le « *fast-book* » ou encore le long-seller transmédiatique interrogent les pratiques hybrides et leur pertinence en regard de la thématique environnementale et écologique. Le régime médiatique et la logique industrielle de la production du livre sont des points saillants qui traversent la remise en question des pratiques des éditeurs dont le flux, l'offre et la légitimité sont à explorer.

Ce régime médiatique qui accélère impulse un rythme de production éditoriale qui remet peu en cause ses pratiques, met en scène un glissement du fond vers la forme, contribuant par là même à dépolitiser la nature même de la problématique écologique. Pour Jean-Baptiste Comby, il est indéniable que le traitement médiatique du débat climatique contribue à le dépolitiser³⁴⁸. De cette manière, il semblerait donc que le traitement médiatique de l'écologie inhérent à son appropriation par le monde du livre semble ainsi dépolitiser son objet à mesure qu'il s'évertue à le légitimer.

Ajoutons à cela que critiquer la production de masse dont le livre fait l'objet, s'inscrit dans une histoire longue et tortueuse. Nul ne saurait s'y aventurer sans ignorer les discours moralisateurs et conservateurs qui accompagnent traditionnellement cette

³⁴⁷ À ce sujet on se réfèrera notamment à Max Horkheimer, Théodore Adorno, « L'industrie des biens culturels », *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, trad. Fr Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1983, p. 144.

³⁴⁸ Jean-Baptiste Comby, « La politisation en trompe-l'œil du cadrage médiatique des enjeux climatiques après 2007 », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 25, 2015, p. 214-228.

forme de jugement. Depuis Saint-Beuve en 1839³⁴⁹ jusqu'aux dénigrements de pratiques formelles visant à discriminer les contenus *via* notamment l'usage de la couleur, ces discours condamnant la production industrielle de masse, qui a cours de nos jours, sont précédés d'une longue histoire dispensant jugements de valeur et discours moralisateurs³⁵⁰.

Le monde du livre se trouve ainsi peu à l'aise avec cette remise en cause fondamentale, détournant allègrement le regard vers la bibliodiversité par exemple, comme levier conceptuel à la fois consensuel, et source malgré cela de pratiques engagées et alternatives.

Le régime médiatique opère des glissements sémantiques, met en lumière des pratiques et des sujets qui se prêtent aux moyens qu'il met en œuvre, obéissant à une logique de hiérarchisation des sens liée au développement d'appareil et médias au profit de la vue³⁵¹. Le régime médiatique du livre propulsé par une industrialisation de l'imprimé, accélère les rythmes de publications, multiplie les supports. Le livre n'est plus seulement un texte référencé, indexé, en relation à d'autres textes ; il cohabite avec des images plus moins directement. Il lui arrive d'incarner aussi une rupture dans l'intertextualité — le « non-livre³⁵² » — qui induit autant d'arrachements à ses origines que de tentatives de monopolisation du discours. Le régime médiatique influence aussi l'horizon d'attente des publics et des acteurs et ses modalités de réception. Il relaie abondamment le discours du développement durable institutionnalisé, intrigue le public avec des modes de vies curieux, « sensationnalise » les découvertes ou mises en garde scientifiques en y adjoignant un discours politique consensuel, « dépolitisés », ambiant.

³⁴⁹ Charles-Augustin Sainte-Beuve, « De la littérature industrielle », *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1839, in Lise Dumasy (dir.), *La Querelle du roman-feuilleton, Littérature, presse et politique : un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, Ellug, 1999, p. 43.

³⁵⁰ Annie Renonciat, « Les couleurs de l'édition au XIX^e siècle : "Spectaculum horribile visu" ? », *Romantisme*, n° 157, 8 octobre 2012, p. 33-52.

³⁵¹ Alain Corbin, *L'Homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001.

³⁵² Jérôme Vidal, *op. cit.*, 2006, p. 32.

A. Logique du flux immuable

Rappelons ici que le champ éditorial se structure de lui-même dans un processus autonome mais dans un mouvement plus large d'internationalisation³⁵³ mettant en tension deux logiques : la globalisation internationale un mouvement unifiant et rationalisant ; et un mouvement de protection de cultures nationales singularisant voire particularisant.

Le marché des biens culturels que représente le monde du livre s'y hiérarchise donc de façon interne selon des critères au départ qui lui sont propres³⁵⁴ mais pas uniquement. Ces critères relèvent d'une logique triple : « économique, politique et culturelle, dont l'agencement est variable³⁵⁵ ». Une hétéronomie du champ apparaît à plusieurs niveaux ou moments de la production du livre « vert ». Des acteurs puissants économiquement reconfigurent des espaces du champ en captant des structures plus petites, des acteurs institutionnels introduisent de nouvelles normes à des fins de régulation de certaines activités.

La tension qui anime le champ éditorial internationalisation et patrimonialisation nationale, se voit donc accentuée par ces nouveaux acteurs qui renforce cette logique centripète ou centrifuge.

Au regard de notre thématique, le monde du livre se saisit depuis longtemps de la problématique environnementale ou écologique qui se rattache à une histoire culturelle de la nature, de l'élaborations de savoirs naturalistes, ou encore de l'accompagnement à une esthétique littéraire du paysage³⁵⁶. La rencontre de ces productions éditoriales disparates, non unifiées par essence, dans une logique de normalisation de processus de production et de communication bruyante sur ces mêmes processus, escortant un discours institutionnel chantre d'une forme de culture du développement durable et de l'écologie, brouille les pistes historiques qui permettraient de reconstituer les logiques internes au champ éditorial.

Le déni de logique purement économique qui est largement répandu dans les discours et récits des groupes éditoriaux et de certains éditeurs — nous avons pu en attester dans les diverses retranscriptions mais également dans le corpus critique sur lequel nous pouvons nous appuyer³⁵⁷ — est un facteur d'hybridité des pratiques de production et de légitimation pour les éditeurs et groupes d'édition. Cet aveuglement

³⁵³ Gisèle Sapiro, « Introduction », *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Culture médias », 2009, p. 8-9.

³⁵⁴ *Ibid.*

³⁵⁵ *Ibid.*

³⁵⁶ Mirella Vadean et Sylvain David, « La pensée écologique et l'espace littéraire », *Cahiers Figura*, vol. 36, 2014, p. 11.

³⁵⁷ Sophie Noël, « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : le cas de l'édition indépendante "critique" », *Revue française de socio-économie*, vol. 2, n° 10, 2012, p. 73-92.

persiste et s'accroît dans les discours par souvent repris par d'autres acteurs, institutions et agents, externes ou internes au champ éditorial quand la thématique écologique est mise au centre d'un enjeu. Or ces logiques apparaissent à la fois comme un frein à des entreprises risquées, et une condition *sine qua non* de subsistance de la production et du champ dont le moteur semble peu remis en question. Ceci vaut également pour les éditeurs les plus engagés dans un processus de remise en question de leurs pratiques, générant des discordances dans leurs intentions. Cet angle mort tend à intégrer des pratiques alternatives au régime de production en flux tendu limitant inéluctablement ses propres effets.

1. La labellisation au service d'un système de production immuable

Décidée et légitimée par des acteurs qui produisent dans une logique de marché libéralisé et internationalisé, la labellisation de pratiques d'écoresponsables cherche surtout à distinguer, et non à se substituer à une norme ou loi. Ce processus de distinction tend à intégrer de nouvelles pratiques dans la mesure où elles permettent aussi au label de se pérenniser, de rester une alternative aux pratiques courantes sans remettre en question *in fine* le système de production lui-même ni son rythme.

Nous pouvons nous interroger sur l'objectif de ces labels et sur leur devenir. Comme le rappelle le SNE, plus de 93 % de la production de livre aujourd'hui est labellisée. Si le label vise toujours à distinguer, que devient-il quand il se transforme en « norme » par défaut ?

Par ailleurs, la labellisation qui se construit auprès de professionnels et des institutions vise un destinataire hors du champ, le lecteur — ou, plus indirectement, l'investisseur. En faisant reposer l'enjeu environnemental sur la demande, ces acteurs se « déresponsabilisent » de l'efficacité de leur propre démarche. Or peu de démarches témoignent de communications ascendantes mises en place chez les éditeurs de groupes notamment qui cherchent à atteindre en masse ces destinataires. Sans retour sur les usages attestés ou les attentes de ces lecteurs, difficile d'affiner, améliorer ou repenser ces pratiques de production. De plus, ce « retour » semble illusoire et paradoxal à introduire dans cette logique qui se veut écologiquement vertueuse, dans la mesure où d'une part, l'industrie culturelle du livre se construit sur l'offre (selon les éditeurs eux-mêmes, de surcroît) et d'autre part, où il est difficile d'être en attente du lecteur d'une compétence spécifique à ce sujet. Le public semble

fortement concerné par ces enjeux mais peut-il avoir un rôle régulateur-prescripteur³⁵⁸ ?

Enfin, nous pouvons nous interroger sur la fonction que revêt l'« exception culturelle » en agissant dans la production même du livre et qui pourvoie des privilèges intrinsèques à cette filière sans pour autant lui accorder de statut spécifique dont elle pourrait se prévaloir sans ambiguïté à grande échelle. Pourrait-elle s'affirmer comme une industrie dispensée d'obligations écologiques pratiques en vertu de cette fonction ? Les éditeurs se voient par exemple déjà exemptés de contribution à la filière des déchets de papiers graphiques³⁵⁹, et non contraints — contrairement à la presse — à un quota d'utilisation de papiers recyclés³⁶⁰. Ces avantages qu'induit cette exception semblent difficiles à mettre en balance avec l'usage de labels écoresponsables.

2. Normalisation et développement de l'offre

L'essor de pratiques qui répondent et accompagnent les desiderata institutionnels sur la question écologique et environnementale relève essentiellement du « développement durable » — un paradigme qui amalgame tant bien que mal développement économique, la consommation notamment, et vision écologique. Une partie de la production éditoriale qui cherche à valoriser et légitimer ses pratiques et discours sur cette question se voit être un relais de ce discours institutionnel : il est alors question de gestion des déchets ménagers, de DIY, de recyclage, d'« agir à sa propre échelle » etc. On pourrait y voir une forme de « gouvernementalisation de la consommation³⁶¹ » valorisant des modes de vie « durables » sans développer d'autres systèmes de production plus largement. Le gouvernement des conduites³⁶² devient l'instrument d'intervention des institutions valorisant les politiques étatiques sur un

³⁵⁸ Sophie Dubuisson-Quellier, « Du consommateur éclairé au consommateur responsable », in Michel Pigenet *et al.*, *Histoire des mouvements sociaux en France*, Paris, La Découverte, coll. « Poche/Sciences humaines et sociales », 2014, p. 708 à 715.

³⁵⁹ « La filière des déchets de papiers graphiques est fixée à l'article L.541-10-1 du code de l'environnement, entré en vigueur le 1er janvier 2005. (...) Tous les imprimés papiers sont maintenant soumis à contribution [...] Toutefois [...] les livres et les publications de presse, telles que la loi les définit, sont exclus du dispositif jusqu'au 1er janvier 2017 », évoqué dans le rapport BASIC et sur <<http://www.developpement-durable.gouv.fr/dechets-papiers-graphiques>>.

³⁶⁰ « taux d'utilisation des fibres recyclées dans la production de papiers impression-écriture reste très bas: 10% en 2013 » ; « L'écart entre récupération des vieux papiers et utilisation des fibres recyclées crée un excédent : 2 millions de tonnes en 2013, 13 fois plus élevé qu'en 2003 qui est principalement exporté vers des pays européens » / « En comparaison avec la pâte à papier vierge, la pâte à papier issue de fibres recyclées coûte moins cher à produire et est moins impactante pour l'environnement. Mais aujourd'hui, la majorité des éditeurs français ne veulent pas imprimer leurs ouvrages sur papier recyclé. », Bureau d'analyse sociétale pour une information citoyenne (BASIC), *Un livre français. Évolutions et impacts de l'édition en France — étude*, Paris, septembre 2017.

³⁶¹ Rumpala Yannick, « La "consommation durable" comme nouvelle phase d'une gouvernementalisation de la consommation », *Revue française de science politique*, 5, vol. 59, 2009, p. 967-996.

³⁶² « Introduction. Le gouvernement des conduites comme modalité d'intervention de l'état sur les marchés », in Sophie Dubuisson-Quellier (dir.), *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 2016, p. 15-48.

marché libéralisé qui se dérégule. Le discours alternatif, plus à la racine de la pensée écologique, agit, lui, comme une marge source d'inspiration, d'exploration et d'innovations éditoriales, avant-poste et acteur de légitimation scientifique, culturelle et esthétique.

En s'appuyant sur une démocratisation de la thématique écologique et environnementale, ce discours trouve un écho favorable auprès du public et des différents acteurs de la filière — même peu concernés. Toutefois ce phénomène qui voit se multiplier les initiatives et la production éditoriale et qui accompagne leurs discours, n'est pas forcément révélateur d'une extension à un lectorat novice ou des acteurs qui se mobilisent nouvellement sur ce sujet. En effet, cette croissance de supports, de contenus et de récits est souvent la manifestation d'un engagement accru d'acteurs déjà concernés³⁶³.

3. Réalités et perceptions de la production éditoriale générale

Le discours communicationnel qui s'est développé s'appuie sur la batterie d'« écolabels » ou de logiques d'« écoconception » qui qualifie les démarches entreprises par les acteurs les plus influents de la filière livre et de l'activité éditoriale : les institutions, les grands groupes. Il rend le livre abstrait, désincarné. La réalité du livre chez les lecteurs, chez les bibliothécaires, chez les libraires témoigne de cycles, de volumes, de gestion sur-mesure loin d'être un schéma transposable à tous. Cette distorsion de la perception du phénomène et de la représentation de celui-ci fige une analyse prise dans des chiffres de production d'un flux qui au final ne reflète aucune activité réelle.

Pourtant la question de la compatibilité entre la production éditoriale et les sujets de soutenabilité écologique abordés, taraude les acteurs de la chaîne du livre qui sont directement confrontés à ce flux. Les libraires perçoivent une tension entre l'activité éditoriale et les questions de durabilité dans la réalité même de l'apparition et la présence du livre dans leurs rayons.

La libraire d'Atout livre interroge Thomas Bout à ce sujet avec beaucoup de précaution, se voit rassurée par l'éditeur qui affirme sans ambages, face au public, qu'il s'agit bien là d'une « contradiction » pour l'éditeur : il s'évertue à produire des nouveautés, à produire du sens dans un contexte qui en est déjà densément chargé. Toutefois il nuance son propos en précisant qu'il a entrepris de changer de distributeur incessamment, et rappelle la constitution d'un collectif d'éditeurs mobilisés sur ces

³⁶³ De la même manière que la « multiplication des groupes ne signifie pas la multiplication des adhérents » sur la question écologique, *in* « Naissance du "ministère du xxie siècle" », *Vraiment durable*, 2013, vol. 2, n° 4, p. 129-153.

sujets directement. Enfin il revient sur la fonction et le rôle fondamental de l'éditeur : celui d'un « messenger ».

Même s'il ne développe pas vraiment son argumentation, l'éditeur induit que cet acteur de la chaîne du livre serait donc, par principe, exclus de cette analyse de la production de biens. La logique de l'« exception culturelle » reprend ici ses droits en quelque sorte. Le discours de l'éditeur active son rôle et porte l'*illusio* qui construit un récit sur sa profession.

B. Offre éditoriale et panorama : bibliodiversité et hybridité

Le marché des biens symboliques libéralisé que représente l'économie du livre mute d'une logique de péréquation du catalogue vers une logique de rentabilisation de collections voire d'ouvrage³⁶⁴. Le livre vert est également pris dans ces rouages : les collections thématiques se développent, les « *one-shot* » à filon sont propulsés à grand renfort de publicités, la pêche aux auteurs charismatiques est frénétique. La longue traîne tient son rôle de laboratoire conceptuel et esthétique, où les entreprises risquées sont la norme. Les maisons d'édition qui la peuplent investiguent formes, pratiques éditoriales dans un réseau d'affinités qui se renforce en se diversifiant.

La thématique se consolide autour de *long-seller* hybrides : la non-fiction croise le genre documentaire, les sciences, la philosophie, le développement personnel, s'attachant à élaborer un imaginaire et une forme esthétique. L'écologie est une notion omniprésente et labile, qui ne dit pas toujours son nom et s'interprète à la guise des acteurs du livre. Cette culture de l'hybridité, qui n'est pas neuve, fait des émules grâce à sa capacité virale et « à l'appropriation des valeurs culturelles par de nouveaux acteurs » sous-jacents à une « hybridation des groupes sociaux dans l'espace urbain »³⁶⁵.

En nous plaçant du point de vue de la production éditoriale pour tâcher de relever les stratégies des éditeurs, nous avons donc pu percevoir que les livres traitant d'écologie et de durabilité, ou de soutenabilité, interprètent cette problématique en fonction de l'espace dans le champ littéraire qu'ils occupent. Les ouvrages sont porteurs d'une vision de l'écologie et de l'environnement tournée vers les instances légitimantes auxquelles ils s'adressent et qui varient. L'enjeu de positionnement sur le marché se mêle aux enjeux politiques. Dans les discours qui accompagnent cette production, les groupes d'édition s'attachent à décrire leurs relations avec leurs fournisseurs et « le public », quand les éditeurs indépendants tâchent d'articuler contenu, forme et posture de l'éditeur souvent en regard de leurs confrères, de leur lecteur, des militants. Les auteurs et les éditeurs sont des figures dont on convoque l'autorité dans des situations qui mettent en tension des paradoxes, dissimulant des dissonances ou des apories.

³⁶⁴ Julien Lefort-Favreau, « André Schiffrin et Éric Hazan, emblèmes d'une radicale », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 2, Printemps 2019, « Les discours de l'éditeur », p. 5.

³⁶⁵ S'opposant à une forme d'« essentialisme », l'hybridité trouve ses détracteurs parmi les chantres d'une littérature puriste — on pense à Sainte-Beuve. Catherine Nesci la voit notamment naître conjointement avec l'industrialisation de la littérature dans les années 1840 et l'essor de l'ère médiatique du livre, in Catherine Nesci, « De la littérature comme industrie : Les Mystères de Paris et le roman-feuilleton à l'époque romantique », *L'Homme & la Société*, vol. 2, n° 200, 2016, p. 99-120.

La bibliodiversité existe bien au sein du livre vert, au-delà de la comptabilité du recensement qui nuance peu l'état du marché :

150 000 nouveautés par an en comptant les réimpressions — au dépôt légal — soit 400 millions de livres imprimés, donc la diversité éditoriale existe.³⁶⁶

1. Depuis 10 ans, de nouvelles initiatives

Les libraires et les éditeurs témoignent chacun de l'émergence sous un nouveau jour de la question écologique au cours de ces dix dernières années. Redistribuant la donne du paysage du « livre vert », de nouveaux types d'ouvrages sont apparus, de nouvelles maisons d'édition, de nouvelles revues portant des textes, des pensées et des imaginaires revisités. L'apparition dans le champ culturel de concepts forts ayant déstabilisé les acteurs existants — l'« anthropocène », les questions animales et plus récemment la « collapsologie » — a favorisé des reconfigurations, à la marge d'abord, puis plus profondes, engageant des discussions entre différents acteurs, plus ou moins évidentes. Des genres passés en désuétude sont remis au goût du jour : les romans régionalistes connaissent une nouvelle vie avec l'essor de la *fantasy* urbaine ou locale³⁶⁷. La redécouverte des territoires, l'accent mis sur le « localisme » soutient le développement de nombreux livres verts. Ce contexte est aussi générateur de nouveaux « filons » éditoriaux. Ceux-ci se manifestent au sein de niches mais également à des échelles plus grandes, au sein de mouvements citoyens ou auprès du grand public avec la réception d'ouvrages adressés à tous qui remportent un succès inattendu.

La consultation des catalogues, en plus de l'observation menée sur les stands des salons et sur les tables des librairies plus spécialisées, permet de percevoir l'évolution des collections des différents éditeurs identifiés, de leur positionnement et de leur rapport aux nouveaux formats et approches tant sur la typologie des contenus éditoriaux (bien-être, *lifestyle*, « rurbanité » etc.), que sur leur forme (enquête-témoignage, guide, essai ou encore récit). Cette évolution au centre et aux marges brosse un panorama certes non exhaustif mais articulant les logiques le plus symptomatiques de la (ré)apparition de l'écologie dans le champ littéraire et éditorial.

³⁶⁶ Pascal Lenoir, *ibid.*, mars 2019, Annexe, p. 253.

³⁶⁷ Nous notons le festival Imaginales à Épinal qui, parmi d'autres, fait la part belle aux auteurs du cru, valorisant au cœur de leur intrigue un territoire proche de leur lecteur, forêt Vosgienne, etc. <<https://www.imaginales.fr>>.

2. Extrémités du spectre éditorial du livre vert

L'élargissement du spectre éditorial intégrant des littératures moins militantes intégrant des pratiques éditoriales éclectiques, rompt avec une autonomie du champ instaurant de fait un rapport aux institutions légitimantes structurelles du champ éditorial et littéraire mais aussi une dépendance à des acteurs légitimant plus ou moins informels faisant partie du monde militant. La publication d'ouvrages plus « grand public » peut apparaître comme une stratégie sous forme de « *soft power* » en quelque sorte et complémentaire à la rhétorique du mouvement militant. S'étendant à un public plus large qui pourra « remonter » les filiations vers des ouvrages et des récits plus engagés et plus érudits. Ces ouvrages permettraient ainsi d'étendre les sociabilités du discours écologiste, moins en édulcorant son propos qu'en étendant un maillage sémantique pour atteindre de nouveaux lecteurs.

En installant l'écologie du côté du texte et du sens, les acteurs du livre en font une « bataille culturelle ³⁶⁸ » qui vise donc à convaincre davantage qu'à transformer réellement les pratiques. Les penseurs font vivre cette thématique au-delà du consensus, Philippe Descola pense qu'il ne s'agit là que des fantaisies narratives contemporaines ne visant guère autre chose que de « secouer un moment le fardeau d'un réel trop prévisible ³⁶⁹ », quand d'autres constatent que le livre agit comme révélateur de l'imaginaire social ayant pour fonction donc de faire résonner la pensée et les représentations des mutations à l'œuvre ³⁷⁰.

3. Logique d'hybridation

Le panorama que nous avons pu baliser grâce à notre étude de terrain nous a permis de déceler les logiques et les pratiques des politiques éditoriales. Il semble inexorable que les pôles hégémoniques se voient pris dans un mouvement de plus en plus dominant et les acteurs dominés dans une logique de marginalisation et de renouvellement. La migration de l'écologie dans les contenus et dans les genres éditoriaux apparaît comme un phénomène pérenne.

a) Dans les grands groupes

Le pratique devient support d'engagement pour les éditeurs qui n'hésitent plus à s'approprier dans ces ouvrages des questionnements d'opinion, sur le réchauffement

³⁶⁸ Cyril Dion, *Livre Hebdo*, n° 1207, mars 2019.

³⁶⁹ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 535.

³⁷⁰ Sylvain David, « Cosmo/logos. Sorties littéraires de la modernité », in Sylvain David et Mirella Vadean, *op. cit.*, p. 94.

climatique, l'industrie agroalimentaire etc. Des ouvrages comme le best-seller *La Vie secrète des arbres* ont remis sur le devant de la scène des rayons, fonds, tables « nature et jardins » croisant des essais engagés à des récits de vie, en passant par des ouvrages de développement personnel.

Mais le phénomène du best-seller qui fait émerger de nouveaux marchés, ou niches, empêche une perception économique lucide du secteur. Après une excellente année en termes de vente, les années qui suivent font mécaniquement face à un « recul », en trompe-l'œil donc, alors que les maisons d'édition, prises individuellement se portent bien.

Les collections se développent afin de porter des messages plus engagés (« Je passe à l'acte » par exemple pour Actes Sud), ou de se spécialiser (« conseils d'expert » et « cuisiner sans... » chez Terre vivante). Les groupes tendent à incorporer dans leur catalogue des auteurs plus spécialisés qui sont reconnus dans leurs cercles suivant la logique de l'oligopole à franges qui charpente le secteur. Les auteurs sont concernés par ce processus mais surtout les sujets abordés par les maisons défricheuses. Ces « signaux faibles » sont captés et intégrés même dans des groupes d'édition très grand public : Rustica publie des témoignages sur la néo-paysannerie³⁷¹, la décroissance appliquée³⁷² ou encore l'autonomie comme mode de vie³⁷³.

Dans une collection, le projet éditorial suit un processus de référencement, de catégorisation et se voit forcément mis en perspective dans la logique plus grande de la maison d'édition. Ce développement est donc dû pour les éditeurs à l'incorporation de ces marges éditoriales vers le centre « *mainstream* » de la production. Ainsi le jardinage se voit notamment investi par les SHS et les essais³⁷⁴. Ces nouveautés hybrides infusent à leur tour dans les domaines où elles surgissent. Cette logique tend naturellement à normaliser les contenus hybrides en tâchant de les référencer et de les intégrer à l'écosystème éditorial des catalogues.

L'ère médiatique du livre franchit un nouveau cap depuis l'arrivée du web et des plateformes — virtuelles et logistiques. Des formats hybrides et « transmédias » trouvent des incarnations livresques : *mooks*, ou des produits éditoriaux encore plus mystérieux qui croisent différents partenariats — média, association, édition par exemple (fig. 46).

³⁷¹ Linda Bedouet, *Néo-paysannes*, Paris, Rustica, 2019.

³⁷² Chloé Landriot, *La famille sans supermarché : consommation alternative, le guide-témoignage !*, Paris, Rustica, 2019.

³⁷³ Jean-Louis Étienne, *Osez l'autonomie !*, Paris, Rustica, 2019. L'auteur a été publié chez Quae, Le Passeur, Eyrolles, Arthaud et au CNRS notamment.

³⁷⁴ En plus de nos observations, mentionnons ici Cécile Charonnat, « Dossier Nature et jardinage : des livres hybrides », *Livres Hebdo*, 2 février 2018, et « Le virage bio de l'édition », *Livres Hebdo*, 26 octobre 2018 (site web).

Ces pratiques sécantes, expérimentales et mal stabilisées sont aussi l'occasion de rechercher une légitimité auprès d'acteurs spécifiques et de gagner une visibilité singulière dans le panorama du livre vert.

b) Libraires et bibliothécaires : troubles dans les genres

Les genres et les publics, poreux, déstructurent les classifications des prescripteurs. Pendant de cette transformation dans les genres, les rayons des bibliothèques et des libraires voient leur organisation au profit de classement avec une thématique plus transversale souvent intitulée « écologie »³⁷⁵ permettant des croisements, ou bien encore d'« insuffler une dose de pratique dans leurs essais » ou « une dimension réflexive dans leurs livres pratiques ».

Du côté des libraires, chez Mollat, « le jardin et la nature se trouve dans le secteur des arts de vivre, alors que tout ce qui concerne l'écologie, le climat et les énergies renouvelables ou les questions alimentaires ont en actualité³⁷⁶ ». Nous avons pu constater ce phénomène lors de la phase d'observation des tables des salons qui mêlent largement les genres et les formats au profit de traitements thématiques plus transversaux. Anaïs Massola, libraire au Rideau Rouge, qui a raconté les différentes tentatives de réorganisation de ses rayonnages — fortement contraints par le manque de place — lors de son intervention aux dix ans de la maison d'édition de Baptiste Laspanèze, Wildproject, corrobore celle d'autres libraires qui cherchent à restructurer leurs tables et aménagements³⁷⁷. C'est aussi l'occasion pour eux de s'approprier cette thématique : ce nouveau rayon doit porter également une part de subjectivité du libraire, se référer à un « horizon d'attente ». « Écologie(s) », « Green », pour ces prescripteurs du livre c'est le moment d'en « inventer » le nom³⁷⁸.

Pour les bibliothèques, l'émergence d'une thématique s'assortit à la mise en valeur d'ouvrages de fonds dont l'écho est rendu possible grâce à des nouveautés inscrites dans un champ similaire. Au-delà des tables à thèmes « nature », « écologie » ou « cli-fi » qui peuvent être un moment d'exploration de scénographies et des supports — là encore constitutif de l'horizon d'attente du lecteur —, ces occasions peuvent contribuer à restructurer plus en profondeur les programmations choisies par les bibliothécaires. La Canopée à Paris inclut un projet « bibliothèque verte » dans son projet d'établissement (2019-2021) pour inclure des pratiques de recyclage par exemple dans sa propre organisation quotidienne³⁷⁹.

³⁷⁵ Cécile Charonnat, « Interclasser l'écologie », Livres Hebdo, 1207, mars 2019, p. 54.

³⁷⁶ Jean-Baptiste Garros interviewé par Cécile Charonnat, *ibid.*

³⁷⁷ *Ibid.*

³⁷⁸ *Ibid.*

³⁷⁹ « Les bibliothèques sont par ailleurs, conviées à participer à l'Agenda 2030 promu par la Commission européenne. », *Ibid.*, p. 55.

C. Quête et crise de légitimités ?

Entre la valorisation de la forme symbolique du livre, et la migration d'un contenu illégitime vers une notabilité *via* son transfert sur le support livresque, le livre est pris en étau dans son rôle légitimant en regard de l'enjeu écologique. « Contenant », il se pare de label et de certification techniques qui engage dans une vision « gestionnaire » de l'écologie. Considéré comme un « conteneur », le livre ne peut qu'arguer sur des critères techniques — l'écologie est gérée comme une variable d'ajustement. Une remise en cause de son système de production est hors de question. Pris comme un symbole culturel fort, il investit l'écologie comme sujet portant un sujet d'actualité ou d'opinion dans la sphère culturelle comme un objet culturel et un domaine à part entière. Quand le livre se saisit d'un sujet, il tend à le reconfigurer de l'intérieur et à projeter dessus un ensemble de valeurs :

« L'œuvre littéraire n'est pas uniquement le témoignage d'une conscience offerte à une autre. Elle émerge de l'histoire et elle se fait histoire ; elle prétend instaurer un univers de valeurs.³⁸⁰ »

Et à l'inverse, dans une logique similaire, l'écologie tend à reprogrammer de l'intérieur les domaines, genres et disciplines qu'elle investit.

Les récits des éditeurs sont donc en quête de différentes légitimités. Une partition s'opère entre eux : les récits érudits, esthétiques où la traduction joue un rôle clé, et les récits du développement durable institutionnalisé qui trouve un terreau fertile dans l'apparition historique de la problématique écologique en France³⁸¹.

a) Quête de légitimité littéraire et scientifique

La « mise en littérature » de la thématique écologique et environnementale est qualifiée d'« *ecological work*³⁸² », un travail littéraire écologique qui vise à « réinscrire la nature dans le texte littéraire³⁸³ ». Ces livres, qui tâchent de faire apparaître en leur sein cette thématique, cherchent à construire un « imaginaire environnemental³⁸⁴ »,

³⁸⁰ Fernand Dumont, « La sociologie comme critique de la littérature », *Chantiers. Essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, prologue. (Première publication : *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2, janvier-août 1964).

³⁸¹ Stéphanie Posthumus, « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, vol.17, n° 2, 2012, p. 15-31.

³⁸² Jonathan Bate, *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*, Londres, Routledge, 1991.

³⁸³ Mirella Vadean et Sylvain David, « La pensée écologique et l'espace littéraire », *Cahiers Figura*, vol. 36, 2014, p. 11.

³⁸⁴ Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, n° 36, 2008, p. 21.

non dicté par des instances externes au champ éditorial comme le seraient les sciences environnementales³⁸⁵ par exemple — relevant donc aussi d'autres sphères de légitimité, dans ce cas, scientifique. Ce choix de vouloir réinscrire dans le champ littéraire cette notion contribue tout de même à développer des espaces-frontières à la lisière du champ éditorial. L'écopoétique en France, pendant moins politique de l'« *ecocriticism* » états-unien³⁸⁶, prend appui sur les sciences humaines et naturelles, pour conceptualiser des notions comme le rapport au non-humain, mais s'en détache en l'interprétant de façons diverses *via* l'esthétique et les arts. Si le sujet écologique et environnemental s'identifie de manière autonome dans les sciences, la pensée qui le décrit et le discute peut s'adapter à tous les domaines. Après les sciences humaines qui élaborent leurs propres espaces d'interprétation autour de cette thématique issue des sciences naturelles :

En France, les premières thèses de doctorat sont soutenues en 1984 (Jean-Marc Drouin) et 1985 (Pascal Acot). Ensuite, les premiers ouvrages consacrés à l'histoire de l'écologie (de Pascal Acot, Jean-Paul Deléage, Jean-Marc Drouin), parus entre 1988 et 1991, ont facilité l'accès à ce nouveau domaine de l'histoire des sciences à un lectorat français.³⁸⁷

la fiction peut s'emparer de ces notions pour en élaborer des récits :

« le sujet environnemental vient en partie du modèle des sciences, tandis que le personnage écologique se rapporte au modèle d'une pensée écologique.³⁸⁸ »

Cette activité éditoriale circule dans un modèle légitimant à cheval entre le monde littéraire et celui des sciences humaines.

Les prix littéraires jouent ici un rôle central dans le processus de légitimation littéraire longuement étudié³⁸⁹ qui relève peut-être plus d'un processus d'institutionnalisation³⁹⁰. À titre d'exemple, le prix littéraire du roman d'écologie a pour vocation de définir un « genre » en soi : le « roman d'écologie ». Sa fonction revient donc à une forme de « normalisation » bien qu'aucun critère explicite ne soit revendiqué. *In fine* il s'agit d'une sorte de régulation qui est à l'œuvre dans ce pan de la production éditoriale, plus littéraire, celle des belles lettres.

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 5.

³⁸⁶ En annexe, la retranscription des 10 ans des éditions Wildproject à partir de page 273, et voir Stéphanie Posthumus, « Écocritique et ecocriticism. Repenser le personnage écologique », in Sylvain David et Mirella Vadean (dir.), *op. cit.*, p. 33.

³⁸⁷ Matagne Patrick, « Aux origines de l'écologie », *Innovations*, vol. 2, n° 18, 2003, p. 27-42.

³⁸⁸ Stéphanie Posthumus, « Écocritique et ecocriticism », in David, Sylvain et Mirella Vadean (dir.), *op. cit.*, p. 32.

³⁸⁹ On retiendra notamment le « système littéraire », d'Alain Vaillant qui englobe trois sphères (la création, le commentaire, et la sphère socioéconomique), qui « regroupent tous les mécanismes qui permettent la viabilité économique de la littérature mais aussi sa rentabilité symbolique » in Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 230

³⁹⁰ Gisèle Sapiro, « Réseaux, institution(s) et champ », in Benoît Denis et Daphnée de Marneffe (dir.), *Les Réseaux littéraires*, Le Cri/CIEL, 2006, p. 44-59.

Ces espaces du champ s'extraient de l'actualité grouillante qui secoue régulièrement les publications, participant à la constitution d'un imaginaire spécifique aux ramifications internationales. De l'utopie écologique d'Ernest Callenbach, *Ecotopia*, présenté ardemment par Thomas Bout³⁹¹, aux descriptions d'une nature « sauvage », non problématique en elle-même objectivée et documentée, aux accents nostalgiques d'Aldo Léopold défendues par Baptiste Lanaspèze, le présent conflictuel est suspendu. Cet imaginaire, cette mise en littérature et en fiction³⁹² donne corps à une thématique qui resterait, sans cela, bien aride :

« Sans l'esthétique, l'environnementalisme n'est rien de plus que de l'aménagement régional³⁹³ »

Ces publications ont vocation à donner à la connaissance un imaginaire où les récits, fictifs ou non, prennent racine pour le public.

« Voici donc l'intérêt et l'importance d'une littérature de la crise écologique : elle ne fait pas que l'évoquer, elle la "fictionnalise" et transforme l'imagerie populaire contemporaine en imaginaire, un réseau d'images cérébrales invoquées par une littérature prolixe, pluridisciplinaire et hybride.³⁹⁴ »

Ces publications, vecteurs d'imaginaires, aux régimes d'énonciation plus « neutres » sont contrebalancées par des ouvrages plus polémiques, qui eux dénoncent comme *Silent Spring* au catalogue de Wildproject ou *Le Parfum d'Adam*³⁹⁵ dans une grande maison d'édition généraliste (Flammarion).

b) Quête de légitimité militante

Le processus de légitimation des discours militants est au cœur de l'activité éditoriale des marges du champ de l'édition écologique. Valable pour tous types de revendications et de démarches militantes, si la presse se saisit d'un sujet pour en identifier les acteurs et les enjeux via un temps de travail focalisé sur l'actualité cherchant à susciter le débat, c'est le temps long de l'édition qui permet de travailler à la légitimité de la lutte pour le corps militant, tout en conférant à l'éditeur un statut de prescripteur dans le champ.

³⁹¹ Annexe p. 295.

³⁹² Anaïs Boulard, « La pensée écologique en littérature. De l'imagerie à l'imaginaire de la crise environnementale », in Sylvain David et Mirella Vadean (dir.), *op. cit.*, p. 41. Son travail de thèse permet de poursuivre cette analyse : Anaïs Boulard, « Un monde à habiter : imaginaire de la crise environnementale dans les fictions de l'Anthropocène », sous la direction de Anne-Rachel Hermetet, Angers, CERIEC - Centre d'Études et de Recherche sur l'Imaginaire, Écritures et Cultures, 27 juin 2016.

³⁹³ Neil Evernden, « Beyond ecology: Self, Place and the Pathetic Fallacy », in Cheryl Glotfelty et Harold Fromm (dir.), *The Ecocriticism Reader/ Landmarks in Literary Ecology*, Athens/Londres, University of Georgia Press, 1993, p. 103 cité et traduit dans Nathalie Blanc, Thomas Pughe et Denis Chartier, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & Politique*, n° 36, février 2008, p. 7.

³⁹⁴ Anaïs Boulard, *op. cit.*, p. 42.

³⁹⁵ Jean-Christophe Rufin, *Le parfum d'Adam*, Paris, Flammarion, 2007.

Mettre en lien les textes, les concepts, les hybrider, en faire naître de nouveaux, en les encastrant dans un contexte culturel et esthétique plus large, est concomitant à la production éditoriale militante et à son organisation. À ce sujet nous relèverons, ici en marge de ce point, la conception de « bibliothèque militante » qui, dans les pratiques, voit, les genres et les supports se mêler et non forcément se spécialiser³⁹⁶. Les livres semblent se doter de fonctions similaires à celles d'acteurs sociaux, et cela incite à adopter un point de vue transversal dans l'étude des dynamiques éditoriales d'une thématique comme l'écologie.

Le rôle de la traduction

Les maisons d'édition peuvent défricher et apporter de nouvelles réflexions et écritures à leur catalogue grâce à l'importation de récits et de pensées *via* les traductions. Le système mondial des traductions joue à plein³⁹⁷, faisant dialoguer les pensées et enrichissant le catalogue français. Une étude des aides du CNL croisées avec les ressources des catalogues d'éditeurs extraites de la base de données Électre permet de mettre cette proposition en lumière.

Un catalogue comme les éditions Wildproject, en 2019, propose ainsi près de 22 traductions sur 70 titres proposés, ce qui porte à croire qu'un défaut de pensée écologique identifiée est édité en France. De plus, les auteurs souvent chercheurs, ont l'habitude de proposer un cadre de pensées international. Une légitimation scientifique et théorique passe par l'appropriation de classiques de la pensée écologique étrangère et sa diffusion auprès du public français. Pour un éditeur qui s'installe la traduction est aussi un moyen d'assurer le financement de projet éditoriaux. Ainsi pour l'année 2018, les éditions Wildproject et leurs sept parutions recensées en 2018 (dont quatre traductions a priori), trois ont bénéficié d'aides du CNL pour un montant total de 8396 €.

Données CNL 2018 — Aides traduction :

WILDPROJECT SNYDER Gary Le sens des lieux : éthique, esthétique... — 2760 €

WILDPROJECT DUNBAR-ORTIZ Roxanne Contre-histoire des États-Unis — 4 140 €

Données CNL 2018 — Aides « philosophie » :

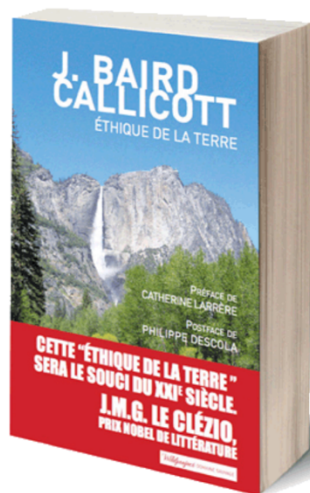
WILDPROJECT VANUXEM Sarah S'approprier la terre — 1 496 €³⁹⁸

³⁹⁶ David Bidussa, « L'œuvre de Madeleine Réberieux, son élaboration méthodologique et la pratique de l'histoire sociale en Italie », *Cahiers Jaurès*, vol. 1, n° 183-1840, 2007, p. 31-41 et Madeleine Réberieux, « Présentation » à *Critique littéraire et socialisme, Le Mouvement social*, 1967, n° 59, p. 3-28.; Id., *Culture et militantisme*, in *Le Mouvement social*, n° 91, avril-juin 1975, p. 3-12

³⁹⁷ Gisèle Sapiro (dir.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, « Culture & société », 2008., et Jérôme Vidal, *op. cit.*, p. 51.

³⁹⁸ Chiffres du bilan des aides du CNL, 2018.

Les éditions Rue de l'échiquier utilisent la traduction pour explorer de nouveaux formats, la fiction sous forme de romans noirs ou graphiques. Ainsi deux BD traduites ont été subventionnées ainsi qu'un essai et le roman de fiction *Écotopia*. L'ensemble des aides de 2018 s'élève à 12 832 € pour une trentaine de parutions en 2018.



PRESENTATION AUTEUR SOMMAIRE INFOS TECHNIQUES BONUS

"Depuis un siècle, le monde dans lequel nous vivons a changé à un rythme vertigineux. Les philosophes ont plus que jamais besoin de remplir le rôle qu'ils remplissaient autrefois – redéfinir notre représentation du monde en réponse à une expérience humaine radicalement modifiée.

De quelle façon nouvelle pourrions-nous imaginer notre place et notre rôle dans la nature ? Quelles valeurs nouvelles, quels nouveaux devoirs et quelles nouvelles obligations en découlent ?"

Les principes de l'éthique de la terre ont été formulés dans les années 1940 par le légendaire écologue et écrivain Aldo Leopold. En lui donnant toute sa solidité théorique et une forme systématique, J. Baird Callicott a fait de l'éthique de la terre l'une des pensées les plus ambitieuses de la philosophie contemporaine.

Le philosophe comme l'écologue, l'anthropologue comme l'amoureux de la nature, trouveront leur bonheur dans cette éthique de la terre.

"L'éthique écocentrique de Callicott constitue un fondement philosophique solide pour s'engager dans une coexistence moins conflictuelle entre humains et non-humains."

PHILIPPE DESCOLA, Collège de France

"Le plus fécond et le plus original des théoriciens contemporains de l'éthique environnementale."

CATHERINE LARRERE, Paris-1

Données CNL 2018 — Aides « BD » :

RUE DE L'ECHIQUIER PARK Kun-Woong (Coréen) Mémoires d'un frêne — 1 320 €

WONG Justin (Chinois) Je préférerais ne pas — 600 €

Données CNL 2018 — Aides traduction :

RUE DE L'ECHIQUIER PAWLYN Michael Anglais Biomimétisme et architecture — 3 982 €

RUE DE L'ECHIQUIER CALLENBACH Ernest Anglais Ecotopia — 3 360 €

Données CNL 2018 — Aides auteurs :

RUE DE L'ECHIQUIER Tournée d'auteurs 3 570 €

Les stratégies éditoriales de traductions sont ici très différentes : une maison repose beaucoup sur les subsides publics en éditant un contenu importé et cherchant une légitimité académique forte, quand l'autre cherche à investir des formats éditoriaux qui sont à la marge de sa ligne éditoriale, permettant de limiter les risques dans ces projets éditoriaux.

fig. 45 — Extrait du site des éditions Wildproject mettant en avant un auteur traduit du catalogue. On remarquera l'usage du bandeau à vocation fortement légitimante par la prise de parole d'un auteur consacré, et par l'utilisation en épitexe de « blurbs » attribués à des auteurs à renommée scientifique forte, eux aussi consacrés dans leur domaine.

Ainsi seuls quelques éditeurs se trouvent subventionnés parmi toutes les maisons d'édition recensées dans le panorama. La pensée écologique académique bénéficie d'un soutien de l'institution incontestable en tant qu'elle est surtout l'occasion d'importer des auteurs étrangers et de légitimer la position des éditeurs français dans le système de traduction des langues en décorant de prix les textes traduits. Ce mécanisme de consécration relie la « responsabilité de l'écrivain aux diverses phases

de l'autonomisation littéraire³⁹⁹ », et établit le rôle central des traductions dans les modalités de légitimation des stratégies éditoriales à l'échelle internationale⁴⁰⁰.

Il est possible aussi de déduire de cette brève incursion du côté des aides du CNL que l'écologie et/ou environnement n'est donc pas identifié par l'institution culturelle comme un sujet en tant que tel, ni comme un objet culturel à part entière. Le CNL l'identifie plus comme un critère concernant des pratiques de production de l'objet-livre et de sa mise sur le marché⁴⁰¹.

Les éditeurs investissent des registres différents grâce à ces expérimentations. Thomas Bout cherche à muscler une partie de son catalogue en créant une collection plus engagée. Les éditions Rue de l'échiquier ne se positionnent pas d'emblée sur ce secteur plus militant, il gagne en légitimité quand la librairie le positionne comme tel :

La nouvelle collection des « Incisives » qui sont des petits essais un peu *punchy*, un peu radicaux — l'idée c'est vraiment d'apporter du débat, un point de vue assez tranché dans un débat en cours⁴⁰²

Les auteurs portés par les éditeurs sont souvent la voix « militante » de la maison d'édition :

cet écart entre le monde militant et le monde académique (qui existait et était très fort à mon sens dans les années 1990-2000) — aujourd'hui n'a plus de sens. C'est même une affirmation aujourd'hui. Il y a des auteurs qui pensent non seulement qu'il n'a plus de sens mais que, le rapprochement très fort entre des pratiques intellectuelles et des pratiques politiques ou militantes.⁴⁰³

Ici l'auteur qui est un chercheur incarne cet aspect politique dans la maison d'édition en lui conférant une légitimité symbolique forte. Le lecteur engagé voit son militantisme gagner en scientificité, quand le lecteur scientifique voit son raisonnement prendre un aspect plus politique. Des horizons d'attente différents gagnent en cohérence par la voix de l'auteur et sous l'égide du projet éditorial de la maison d'édition.

Ce mécanisme de légitimation est même évoqué par le chercheur :

Merci de m'appeler « pionnière ». C'est intéressant pour moi, ça fait longtemps que je travaille sur tout ça⁴⁰⁴

³⁹⁹ Gisèle Sapiro, *La responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIX^e-XXI^e siècles)*, Paris, Seuil, 2011.

⁴⁰⁰ Gisèle Sapiro (dir.), *op. cit.*, 2008.

⁴⁰¹ Voir la partie dédiée à cet aspect plus technique sur les normes et la mise en conformité vis-à-vis de certifications, plus haut p. 154 ou dans le schéma fig. 43 et schéma en annexe, p. 315.

⁴⁰² Mélanie Cartier, *Retranscription 10 ans Rue de l'échiquier à Atout Livre*, juin 2019, Annexe, p. 291.

⁴⁰³ Anne Simon, *Retranscription 10 ans Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature*, mai 2019, Annexe, p. 275.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 277.

Jean-Luc Ferrante cherche, lui, à « sensibiliser » des éditeurs sur des pratiques écologiques. Il monte un cercle d'amis éditeurs qui s'intéressent à cette question et intervient au SNE. Ce travail de « sensibilisation » donnera naissance à la commission environnement au SNE. Ici l'éditeur indépendant cherche une légitimation professionnelle et institutionnelle :

c'était une structure très informelle d'échanges entre nous, nous enrichir mutuellement, et puis d'essayer de diffuser nos bonnes pratiques écologiques à l'ensemble de la profession. L'idée c'était d'aller voir le syndicat national de l'édition (le SNE) pour leur proposer de s'intéresser à ces sujets. Il se trouve qu'en 2010 dans ce collectif nous étions les seuls adhérents [au SNE] donc c'est moi qui ai pris mon bâton de pèlerin qui suis allé voir le SNE pour leur proposer la création d'une commission environnement – parce que le SNE fonctionne en commission par thématique. Il n'y avait rien sur l'environnement et je leur ai dit « voilà, ce serait bien qu'il y ait quelque chose sur l'environnement », et l'accueil a été immédiat, ils ont dit oui tout de suite.

L'éditeur cherche à susciter des attentes de la part des professionnels du secteur sur les enjeux écologiques, ouvrant une réflexion sur les pratiques de production elles-mêmes. Thomas Bout fait écho à cette démarche en évoquant le collectif des éditeurs écolo-compatibles⁴⁰⁵ abordé précédemment. Il poursuit en indiquant que la maison d'édition va changer de distributeur-diffuseur et suggérant des dispositifs expérimentaux à mettre en place avec des libraires partenaires pour tenter de nouvelles manières de faire⁴⁰⁶.

De son côté Baptiste Lanaspèze cherche à spécialiser encore plus son catalogue et va chercher du côté des disciplines hybrides aux frottements entre des espaces scientifiques tout juste naissants :

des livres très hybrides, et disons que ça ne fait plus peur. C'est porteur : il y a toute la vague sur l'écoféminisme, le féminisme décolonial, et toute l'écologie décoloniale qui commence à arriver etc.⁴⁰⁷

L'intégration d'éléments de plus en plus « marginaux » ou « radicaux »⁴⁰⁸ dans ces mêmes marges est à l'origine de l'innovation éditoriale et du mouvement général du champ.

c) Quête de légitimité des grandes maisons d'édition

Les grandes maisons d'édition *mainstream* qui portent la thématique environnementale⁴⁰⁹ obéissent également comme nous l'avons vu à une logique de

⁴⁰⁵ Thomas Bout, *Retranscription*, *ibid*, Annexe, p. 291.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 292.

⁴⁰⁷ Anaïs Massola, *Retranscription*, Annexe, p. 274.

⁴⁰⁸ Pensons « radicaux » dans son sens premier, « proche de la racine » à l'endroit où germe et se structure l'organisme, bien que sons sens par extension ne soit pas incohérent.

⁴⁰⁹ En 2018, selon les chiffres de *Livres Hebdo* sur ce secteur : Les Arènes 17,5% (éditeur de La Vie secrète des arbres), Hachette 15,4% (avec Larousse, Marabout, Dunod...), Média participations 14,8% (Rustica, Delachaux et

légitimation, mais elle, externe et interne au champ de l'édition. Les ouvrages soutenus par des figures médiatiques aptes à capter la lumière. Les événements tels que les sommets, la publication de rapports (GIEC, COP21) sont autant de promesses d'écho dans la presse générale et spécialisée.

À ces moments institutionnels forts se sont ajoutés d'autres point d'orgue : des événements médiatiques, et plus précisément, cinématographiques. Ils font apparaître une figure de proue — Cyril Dion et son documentaire *Demain*, largement plébiscité en 2015 —, ou reposent sur la notoriété de celle-ci — le film de Yann Arthus-Bertrand, *Home* en 2009 ou *Human* en 2015. Ces objets-médiatiques sont l'occasion de productions éditoriales transmédiatiques *ad hoc*. On observera que ces productions de situation cherchent à se pérenniser dans l'espace éditorial en attestent les expérimentations chimériques comme celle Dunod avec Netflix et WWF « Notre planète ».

Auprès de leurs partenaires et parties prenantes, les groupes d'édition cherchent à valoriser ces démarches et font de la certification de leurs produits un argument publicitaire majeur⁴¹⁰. La légitimité institutionnelle et la valorisation économique sont ici assez inextricablement liées. Cette confusion est un terrain de développement notoire du *greenwashing*, en passant notamment par des systèmes de valorisation des rémunérations de cadres dirigeants⁴¹¹.

Afin de neutraliser cet effet, une légitimité institutionnelle est à nouveau recherchée, mais toujours non contraignante. Le développement durable porté par des institutions publiques est une aubaine, dépositaire d'une légitimité peu contestable tout en permettant les plus grandes largesses d'interprétations.

L'institution publique, ici le ministère de la culture secondé par les conseils régionaux, ne cherche plus à légitimer des pratiques mais plutôt des discours et, éventuellement des pratiques promotion — non structurantes⁴¹².

Et dans un mouvement inverse, le monde de l'édition le lui rend bien. Il valorise dans ses ouvrages *mainstream* prioritairement les « bonnes pratiques » promues par l'institution dans sa conception tout à elle du développement durable centrée sur le citoyen/usager/consommateur (tri des déchets, consommation raisonnée, gestion de l'énergie, etc.).

Niestlé, Seuil...). Les autres éditeurs fractionnent le marché de Ulmer (7,4%), à Terre Vivante (3,8%) en passant par Actes Sud (4,2%).

⁴¹⁰ Bernard Roman-Amat, « Regards sur la « gestion durable » des forêts en France », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol.1, n° 53, 2009, p. 101-104.

⁴¹¹ Ali Dardour, Jocelyn Husser, « Politique de rémunération incitative du dirigeant et divulgation d'informations RSE », *Management & Avenir*, vol. 5, n° 71, 2014, p. 55-72.

⁴¹² Le ministère parle notamment de cas exemplaires de festivals de plein air « verts ».

LE LIVRE OFFICIEL DE LA SÉRIE ÉVÉNEMENT



« Certes, notre planète est en danger mais si nous faisons ce qu'il faut dans les années à venir, le système Terre a la capacité de se remettre en état. C'est le message lucide et plein d'espoir que délivre ce livre. »

Isabelle AUTISSIER,
Présidente du WWF France

LANCLEMENT DU LIVRE **LE 3 AVRIL**
ET DE LA SÉRIE **LE 5 AVRIL**

NETFLIX



DUNOD
une page d'avance

En collaboration avec WWF et Silverback Films

fig. 46 — Pages publicitaires de Livres Hebdo, n°1280, mars 2019, spécial écologie.

D. Une forme de « neutralisation éditoriale » à l'œuvre ?

Comme d'autres sujets portés au départ par des acteurs militants, l'écologie et l'environnement ont été traités dans des formats aux marges du champ éditorial. Il est intéressant de noter qu'un sujet véhiculant un fort engagement ou politisé, semble devoir être réapproprié par des formats de genre (BD, polar, roman régionaliste, SF) pour être réappropriés par les genres plus reconnus (roman, création du Prix du roman d'écologie). En se déportant sur la scène culturelle, en gagnant en signes, en récits et en discours, nous sentons à différentes intersections poindre un processus de « neutralisation ». Celui-ci apparaît en négatif de l'enquête quand nous nous intéressons aux marges qui n'ont de cesse de repousser les limites de leurs frontières. Ces limites du champ éditorial s'adaptent à la production éditoriale *mainstream* quand celle-ci s'approprie la thématique environnementale et écologique.

Les stratégies éditoriales, leur mise en scène, leur modalité de réception du public foisonnent dans le champ du livre, essaient mais se dispersent également. La fiction s'empare des imaginaires scientifiques, les humanités écologiques conceptualisent des problématiques conflictuelles, les pratiques vernaculaires se normalisent via le discours du développement durable, les récits politiques se fictionnalisent.

Un processus de « neutralisation » rampant, éditorial et économique, semble déconnecter pratiques, engagements, de la pensée et de l'imaginaire *via* des relais de légitimation pourtant nécessaires à l'émergence de la thématique, à sa consolidation esthétique et conceptuelle.

études littéraires reconnaissent généralement à leur objet un pouvoir singulier, qui passe essentiellement par son statut langagier : celui de *neutraliser* l'efficacité des discours ambiants qui circulent dans une société et/ou celui, corrélatif, de *transformer* les représentations habituelles, automatisées et dominantes du monde social⁴¹³.

Le marché du livre, sa mécanique d'oligopole à frange accentuée ce phénomène. La logique d'absorption⁴¹⁴ des groupes d'édition qui tend à « policer⁴¹⁵ » les discours, prévaut sur les postures et les intentions. Enfin, ajouté à cela, les groupes d'édition portent fondamentalement une logique de dilution des responsabilités reposant sur l'efficacité, la concentration et la sous-traitance⁴¹⁶.

⁴¹³ « Paul Ricoeur, pour qui la littérature parvient à suspendre le mode reproductif de la référence pour activer une référence « productive » dont le propre est de « refigurer » le monde », contribution de Alex Gagnon in Anthony Glinier et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, < <http://ressources-socius.info/>>. Cf. Paul Ricoeur, *Temps et récit 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, « Points », 1983.

⁴¹⁴ Jérôme Vidal, *op. cit.*, 2006, p. 27.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 28.

⁴¹⁶ Phénomène qui trouve même un langage bureaucratique dans l'évaluation de l'éco-efficacité des bilans carbone par exemple, avec la notion de « scope 1, 2, 3 » qui inclut ou non, prestataires, fournisseurs etc.

1. Dans la structure économique...

Comme nous avons pu le constater lors de l'acquisition de la maison d'édition La Plage à l'été 2018 par Hachette, la logique d'absorption ou de captation décrite par Jérôme Vidalle nous renseigne :

« Les majors, loin de simplement annihiler la créativité de l'édition et des auteurs, s'attachent par divers procédés à la capter et à la conformer à leurs exigences.⁴¹⁷ ».

Flammarion absorbe les éditions Climats. Créativité et uniformisation se trouvent « paradoxalement liées⁴¹⁸ » et elle ne se réduit pas aux seuls enjeux de la concentration économique.

La « médiaculture⁴¹⁹ » caractérise l'appropriation par les industries culturelles de sujets de société complexes et instables tels que la thématique écologique et environnementale. Elle en fait une présentation « ni tout à fait conformiste, ni jamais vraiment transgressive » dans le but de « mettre en forme (...) des conformismes provisoires reflétant l'état supposé des tensions au sein de la sphère publique et de l'imaginaire collectif du moment. » Elle a recours à un moyen qui est la « police de discours » qui « vise à exclure du débat légitime certaines positions et argumentations ». Des biens culturels « écran » sont ainsi produits empêchant l'accès des lecteurs à d'autres textes, mettant à bas la fonction essentielle d'intertextualité du livre. Ces volumes se rapprochent de ce que Jérôme Vidal appelle les « non-livres⁴²⁰ » : des ouvrages qui se déconnectent de leur ensemble signifiant, de leurs références intertextuelles notamment.

Ainsi une offre pléthorique gagne les rayons de développement personnel⁴²¹, escortés par les chiffres rassurants de *long-sellers* —qui surgissent donc au départ dans une « bulle » au sein des sciences humaines au détour des années 1995. Dans une autre veine, avec une modalité plus fulgurante, le *fastbook* « lié à l'actualité⁴²² » prend le relais de feuillets écologiques mis en exergue par la presse. Ce sont des espaces d'extension journalistique, permettant à de longues enquêtes qui ne trouvent plus leur place dans les périodiques, de trouver un support.

⁴¹⁷ Jérôme Vidal, *ibid.*, p. 27.

⁴¹⁸ *Ibid.*

⁴¹⁹ Éric Macé, *Les imaginaires médiatiques : une sociologie postcritique des médias*, Paris, France, Éditions Amsterdam, 2006.

⁴²⁰ Jérôme Vidal, *op. cit.*, 2006, p. 32.

⁴²¹ Cécile Charonnat, « Le bonheur est dans le livre », dans le numéro de Livres Hebdo où Christophe André est rédacteur en chef invité (*Livres Hebdo*, n°1218, mai 2019), p. 28.

⁴²² Catherine Alliot, « Les sandales d'Empédocle », *BBF*, t. 49, n°3, 2004, p. 10-12.

2. L'État régulateur, la « critérisation » détournée

Comme nous avons pu le constater, l'État intervient à plusieurs niveaux dans le champ éditorial : met en œuvre des modalités de contrôle, des normes en légitimant des critères techniques et il valorise un discours spécifique sur le développement durable. Ces moyens sont caractéristiques d'une volonté de la puissance publique administrée de légitimer son intervention sur des acteurs économiques envisagés comme autonomes. Ce que Sophie Dubuisson-Quellier nomme le « gouvernement des conduites⁴²³ ».

Du côté des professionnels, la logique à l'œuvre semble moins encline à l'encouragement au développement de pratiques vertueuses qu'à la sanction des acteurs ne se conformant pas aux normes. Les pratiques destinées à être encadrées par des critères écoresponsables, comme l'approvisionnement papier, ne sont pas comprises comme des leviers pour valoriser les acteurs de la filière qui s'y soumettent mais plus comme des instruments discriminants dans l'attribution d'aides ou de subventions. Or, les critères sont souvent conçus par et pour les acteurs forts de la filière, et ces normes sont donc peu adaptées à des structures plus réduites qui, pour la grande majorité, ne sont pas acheteuses de leur propre papier, pour continuer sur cet exemple spécifique⁴²⁴.

Les leviers d'action et marges de manœuvre sont très différents d'une structure à l'autre. Les normes environnementales calibrées pour les grandes entreprises leur permettent de se distinguer sur le marché, et utilisés comme critères discriminants pour les plus petites structures, risquent de doublement les pénaliser. Ce phénomène neutralise l'effet bonifiant de l'instauration de normes imposant des pratiques industrielles plus vertueuses environnementalement.

Toutefois nous pouvons nous apercevoir que si la puissance publique valorise des dispositifs certifiants, il s'éloigne de son rôle de régulateur, se mettant plus volontiers en scène comme un prescripteur de bonnes pratiques. Quand la mise en scène de la discussion vaut souvent toute action, l'écologie telle saisie par l'État dans ce champ résonne étrangement avec la « la tradition rhétorique mitoyenne de l'éthique » elle chère à Michel Serres et à d'autres penseurs⁴²⁵.

⁴²³ Sophie Dubuisson-Quellier, « Introduction / Le gouvernement des conduites comme modalité d'intervention de l'état sur les marchés », *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 2016, p. 15-48.

⁴²⁴ Voir à ce sujet la fig. 37, p. 117.

⁴²⁵ Julia Holter, *art. cit.*, p. 58.

3. Dans le contenu éditorial...

Nous pouvons nous interroger sur les productions qui semblent pouvoir être regroupées informellement sous le concept souple et poreux du « livre vert ». Ces ouvrages qui se saisissent de cette thématique comme espace symbolique, éditorial et sensible tendent-elles à se normaliser, ou à faire émerger un discours, un récit uniformisé ? Dans les usages symboliques et esthétiques, nous observons des convergences, une viralité des attributs ou des signes, une émulation dans les styles et la sémantique. Avec une certaine distance, ces ouvrages semblent chercher à se répondre, voire à s'imiter.

Nous pouvons également nous interroger sur les formats qui l'incarnent. Offrant un nouvel espace symbolique et culturel à investir, la thématique environnementale et écologique contribue à faire (ré)apparaissent des genres littéraire⁴²⁶ — pensons au roman d'écologie ou au roman régionaliste. Ces formats de récit et de construction d'ouvrages sont préexistants. L'écologie se coule dans des formes reconnues. Sur le versant de la non-fiction, nombre d'observateurs de ces livres se demandent si la pédagogie et le constat ne contraignent⁴²⁷ pas ces formats.

Dans l'ensemble de la production du livre vert, la non-fiction semble être représentée de façon majoritaire — dominé par le livre pratique — possiblement, désormais, support de subjectivité. Peut-on pour autant constater une forme d'« annexion⁴²⁸ » de la création littéraire à vocation environnementale par celle-ci ?

Esthétiquement nous pouvons aussi nous interroger sur les signes, univers visuels convoqués, les pratiques formelles développées par les éditeurs qui cherchent à créer un univers, en répondant à des codes d'autres domaines — communication, institution, économie (labels etc.) — ou d'autres esthétiques — design, cinématographiques etc. Là encore sous des aspects qui semblent relever de choix ou de stratégies circonstanciés, il est possible de relever des schémas. Camille Biros⁴²⁹ effectue la démonstration d'un phénomène similaire dans son analyse de l'usage de la couleur verte comme outil symbolique dans la construction d'identité d'organismes politiques ou d'ONG. L'auteur nous y décrit le glissement de sens de type métonymique qui rend l'écoblanchiment protéiforme et difficilement saisissable. Les usages des symboles tendent à suivre des tendances et à trouver de nouvelles formes, réactualisant sans cesse ce procédé, + une fois décelé. Ainsi après le vert, c'est le bleu qui est en passe de

⁴²⁶ Alain Suberchicot, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, H. Champion, « Unichamp-essentiel », 2012, p. 20.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 247.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 13.

⁴²⁹ Camille Biros, « Les couleurs du discours environnemental », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], vol. 105, 2014, mis en ligne le 15 septembre 2016.

devenir « la nouvelle couleur de l'écologie » dans les stratégies de communication des entreprises.

Les discours des éditeurs se fondent sur une réalité partagée, des pratiques semblables encadrées par un récit commun consensuel, et une vision de la problématique écologique aux enjeux identifiés collégialement. Pourtant, le « livre vert » — ou livre « écoconçu éditorialement » —, on le constate, ne saurait répondre à des critères spécifiques. Il relève d'une interprétation de l'éditeur coïncidant avec la propre perception qu'il a de son métier et de son rôle, mise en perspective dans un espace spécifique du champ éditorial qui, de surcroît, s'avère dynamique.

Écocritique, livre pratique de jardinage pensant la permaculture en résonance avec l'urbanité, guide d'écomobilité, essai naturaliste historique, manifeste militant, roman régionaliste, *nature writing* poétique, « cli-fi » ou « éco-polar », la production qui relève d'un hypothétique livre vert intègre les marges de pensées ou de forme éditoriales vers un flux de production légitime.

Ces ouvrages développent une aptitude « radicante⁴³⁰ » plus que « radicale » de l'écologie. Déployant un système racinaire, rhizomique, à mesure qu'ils migrent dans l'espace éditorial — ponctuellement ou plus durablement.

⁴³⁰ « épithète désignant un organisme qui fait pousser ses racines et se les ajoute, au fur et à mesure qu'il avance », in Nicolas Bourriaud, *Radicant : pour une esthétique de la globalisation*, Paris, Denoël, 2009. Dans cet essai, le critique d'art tente d'ouvrir vers d'autres interprétations de la diversité ou de la postmodernité en art, cherchant notamment à s'éloigner du tropisme du multiculturalisme.

Dans la profondeur de la forêt résonnait un appel, et chaque fois qu'il l'entendait, mystérieusement excitant et attirant, il se sentait forcé de tourner le dos au feu et à la terre battue qui l'entourait, et de plonger au cœur de cette forêt toujours plus avant, il ne savait où ni pourquoi ; il ne se posait pas la question mais l'appel résonnait impérieusement dans la profondeur des bois.

Jack London, L'appel de la forêt

Conclusion

Dans cette enquête nous avons tâché de rendre compte de l'état des dynamiques des stratégies éditoriales qui se saisissaient de l'enjeu écologique dans une forme d'instantané cartographique.

Nous n'avons pu constituer de modèle type qui viendrait attester l'existence d'un « livre vert » auquel correspondraient des caractéristiques intrinsèques. Il nous semble davantage relever d'une configuration du champ éditorial qui s'articule en regard de cette thématique sur deux axes. Cette configuration, qui repose sur deux « régimes éditoriaux », distingue deux dynamiques dans les stratégies éditoriales adoptées — à escient ou non. D'un côté une logique de production sans éditeurs, institutionnelle et centralisée, qui « neutralise » cette thématique ; et, de l'autre, une logique portée par des éditeurs, postés aux frontières ⁴³¹, qui hybrident la production et la « subjectivent ». Toutefois, comme nous avons pu le constater, ces deux dynamiques ne pas antagonistes, elles peuvent même cohabiter chez un même éditeur, au sein du même catalogue. Il serait bien sûr intéressant de se pencher plus précisément sur chaque corpus éditorial, et sur chacune des figures d'éditeurs identifiées afin notamment de comprendre les évolutions de parcours qui tendraient à esquisser des développements ultérieurs de ces mouvements.

Au croisement de l'industrie culturelle créatrice de signes, et, d'un artisanat du récit, les rôles de l'éditeur au regard l'enjeu écologique et environnemental se multiplient. Son rôle d'explorateur de sens et de pratiques industrielles est mis en tension par ces problématiques qui lui apparaissent tant dans les sujets qu'il traite, que dans son quotidien de commanditaire industriel. Il lui revient de faire exister, de légitimer un sujet d'opinion publique, de le saisir comme une thématique culturelle composée de

⁴³¹ Ce rôle reste à caractériser avec subtilité, entre « leader charismatique, *gatekeeper* (le « portier » ou « gardien du cellier »), le *matchmaker* (le « marieur », qui sert de nœud de connexion), *peacemaker* (le « pacificateur », qui étouffe les animosités) ou *boundary marker* (littéralement « marqueur de frontières », c'est-à-dire celui qui, par son comportement, marque les bornes à ne pas dépasser) », Denis Saint-Amand, nous déploie déjà une palette intrigante in « Groupe », in Anthony Glinier et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, <<http://ressources-socius.info/>>.

voix, de récits, de vision du monde diverses, et de porter ces interprétations à la connaissance du public. Son métier croise des récits historiques, sensibles et techniques qui lui octroient une place de choix dans son champ.

Raoul de Clermont, comme d'autres figures qui font l'histoire et restent pourtant parfois méconnues, menait plusieurs batailles, les droits d'auteur à défendre d'un côté, des droits à allouer à la nature de l'autre, travaillant aux carrefours des institutions pour légitimer un sujet d'opinion auprès de spécialistes et le porter à la connaissance du public. Si son support n'était pas forcément le livre ou la forme de codex, il participait activement à cette intertextualité, à la rencontre des auteurs avec des scientifiques, des politiques etc. De son côté, le parcours d'auteur d'Élisée Reclus nous indique que les entreprises éditoriales risquées, patrimoniales, étaient déjà sous influence d'acteurs extérieurs et les éditeurs s'y adaptaient. Mais ce qui menaçait l'émergence de ces thèmes n'est pas tant sa neutralisation, que l'oubli.

La réponse des éditeurs à l'injonction sociétale que l'opinion publique manifeste aujourd'hui emprunte des chemins de traverse. Couplée avec un marché qui déconnecte supposément l'offre de sa demande, les enjeux se complexifient. Les éditeurs cherchent avant tout à se saisir de cette thématique pour renforcer leur rôle au sein de leur champ, d'en renforcer les récits qui en maintiennent la cohérence — fussent-ils équivoques.

Entre pratiques et discours valorisant le développement durable et son attirail institutionnel, les semonces radicales ou les expérimentations marginales déconnectées des processus industriels, les stratégies éditoriales cherchent à faire circuler ces singularités dans des espaces plus ou moins circonscrits du champ éditorial. Ces circulations impliquent des détachements, des allures parfois outrancières pour devenir virales, et des postures inexplicables qui tâchent de faire tenir l'*illusio* au service de la cohérence d'un récit plus global autour du livre auquel le citoyen, pris comme lecteur, souscrit. Ces processus de neutralisation apparaissent collatéraux à la légitimation d'une thématique comme sujet culturel. Mais ce sujet se trouve ressaisi, reconfiguré par les stratégies éditoriales en marges. Elles y réinjectent corpus, signes et récits, grâce à leurs liens vers d'autres domaines.

À la suite de la presse dont la fonction est de faire apparaître un sujet, le monde du livre et les éditeurs ont pour fonction de fournir les signes hautement légitimes de ce sujet, pour l'inscrire dans la durée et dans les récits communs. Ces dernières années ce sont spécialement des figures à visage découvert (comme les lanceurs d'alerte) qui incarnent désormais ces sujets, de prometteurs auteurs *bankable* pour les maisons d'édition.

Un glissement de l'imagerie à l'imaginaire se produit quand la problématique écologique et environnementale traverse le champ éditorial. Celui-ci s'accompagne de

réorganisations entre acteurs, de frottements disciplinaires, d'hybridations de formes et de genres. Il permet une résonance et une visibilité à des pratiques marginales. Ainsi le *slow publishing*, qui porte en lui la problématique plus simplement dite de la décroissance du nombre de titres publiés chaque année, n'est pas abordé en tant que tel par les éditeurs, mais s'avère pour nombre d'entre eux une tendance de fond. La logique de *best-sellers* se voit mise au défi de l'obsolescence face à des *long-sellers* de plus en plus réguliers, faisant réapparaître la notion de fidélité d'un lectorat, l'émergence d'un nouveau genre ou d'une nouvelle thématique de fond. Le marché du livre tend aussi à se contracter aux moments des rentrées par exemple, qui sont source de retours et de pilonnage massifs, c'est une tendance qui se vérifie par les observateurs : ainsi cette rentrée littéraire annonce 524 romans — 318 en 1985 mais 727 en 2007⁴³² —, confirmant une production générale des titres en baisse (-7,6 %) ⁴³³.

Le lien entre sensibilisation de l'opinion publique, des spécialistes et des scientifiques et l'action des politiques publiques est une gageure qui ne fait pourtant pas peur aux éditeurs armés de bagout, d'un rôle culturel et social fort. Faire exister une culture des écologies, des façons de faire de l'écologie ou de dire l'écologie, ses imaginaires et un récit de ses connaissances — tâche aisément attribuable au champ éditorial — est reconnu comme un travail indispensable à la sensibilisation d'un public néophyte comme d'un public expert⁴³⁴.

Les récits, la langue et les concepts s'hybrident naturellement dans la production éditoriale à mesure que la thématique écologique s'y incorpore. Mais quelle place à accorder pour le sensible ⁴³⁵ à l'heure du développement de discours irrationnels comme le climatoscepticisme, ou à l'opposé, du discours scientifique des collapsologues ?

Les éditeurs incarnent la chaîne du livre, leurs stratégies racontent au-delà sûrement de leurs intentions, mais la mise en perspective de ces pratiques permet de déceler les sources des mouvements du champ, d'en comprendre les mécanismes. Les liens entre récits, stratégies de visibilité, production éditoriale et discours des éditeurs pris au travers du prisme thématique rendent perceptible ces dynamiques qui restent toutefois très complexes et instables, à définir en permanence.

⁴³² Marianne Boyer et Eugénie Dumas, « La rentrée littéraire 2018 : les chiffres des lettres », *Le Monde*, 26 août 2018.

⁴³³ « Selon l'institut GfK, publiée à l'occasion des Rencontres nationales de la librairie, laissait entendre que la rentrée littéraire n'était plus un rendez-vous si attendu. L'an dernier, les livres de la rentrée ont généré un chiffre d'affaires de 48 millions d'euros, soit 32% de moins qu'en 2012 », in « 524 romans annoncés, la rentrée littéraire la plus compacte en 20 ans », revue *Caractère.net*, 26 août 2019.

⁴³⁴ « De fait, dès sa fondation, l'UIPN avait appelé au développement des études scientifiques, en particulier en écologie, et sa première conférence technique, organisée en 1949 à Lake Success, aux États-Unis, y fut largement consacrée. Mais elle donna aussi une large place à l'éducation. En réalité, c'est souvent plus l'insuffisance de la sensibilisation à la conservation de la nature que le manque de connaissances scientifiques qui freine le progrès. Dans un contexte d'insuffisante sensibilisation, le manque de détermination de bien des décideurs politiques, dans bien des pays, ne facilite évidemment pas les avancées. Trop souvent, en effet, prévalent des raisons économiques à court terme. », *Courrier de l'environnement de l'INRA*, 2004, p. 121.

⁴³⁵ Félix Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

Annexes

Annexes — paroles recueillies	228
Entretien avec Jean-Luc Ferrante, directeur des éditions La Plage	229
Références évoquées.....	243
Mots-clés	243
Table ronde « le livre est-il éco-responsable ? » par Culture papier — Paris Livre 2019	244
Références évoquées.....	255
Mots-clés	255
Seconde journée de rencontres : Livre, lecture et environnement, une histoire à poursuivre au CNL — discours de clôture.....	256
Mots-clés	261
Remise du Prix du roman d'écologie 2019	262
Références évoquées.....	270
Mots-clés	270
10 ans éditions Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature.....	271
Références évoquées.....	285
1. Mots-clés.....	285
10 ans Rue de l'Échiquier à Atout Livre	286
Références évoquées.....	296
Mots-clés	296
Table ronde « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre écoresponsable », SNE, Livre Paris 2018.....	297
Annexes — outils	311
Dates clés « repères »	312
Schémas	314
Labellisation PEFC et certification FSC	315
Cartographies	316
Cartographies Livre Paris comparée 2018-2019.....	317
Cartographie Festival du livre et de la presse d'écologie, octobre 2018.....	319
Table iconographique.....	332

Annexes — paroles recueillies

Entretien avec Jean-Luc Ferrante, directeur des éditions La Plage

15 novembre 2018

Éditions La Plage



Extrait du site web des éditions La Plage :

« C'EST QUOI UN ÉDITEUR ÉCOLO ?

Depuis 25 ans, un catalogue centré sur le « vivre autrement ». Nos auteurs sont des spécialistes des sujets qu'ils traitent, qui ont un réel savoir-faire à transmettre.

S'il nous arrive de publier des traductions de livres étrangers, c'est avec ce même esprit... nous ne participons pas aux superproductions internationales, traduites en 18 langues et imprimées en Malaisie. Nous n'avons rien contre la Malaisie mais nous préférons imprimer près de chez nous, ainsi nous connaissons nos imprimeurs et leurs conditions de travail et nous évitons des transports inutiles.

Les papiers et encres sont choisis avec le souci du moindre coût écologique. Une bonne partie de la production est imprimée sur du papier recyclé. Les autres livres sont imprimés pour la plupart sur du papier certifié issu de forêts gérées durablement. Les tirages sont maîtrisés et on ne pratique pas la mise au pilon systématique des livres non vendus dans l'année. L'éditeur écolo travaille son fonds, son catalogue, c'est-à-dire qu'il n'édite pas des livres prêts à jeter mais conçoit des livres qui seront encore dans son catalogue dans 10 ans ou plus (et même 20 ans pour certains). Cela bien sûr parce que ses auteurs sont choisis avec soin et que le livre vient réellement apporter quelque chose et non « faire tourner la machine ».

En 2010, nous avons fondé avec sept autres maisons d'édition le collectif des éditeurs écolo-compatible : leseec.org »

Légende

Caractérisation activités, pratiques, filière et pratiques économiques

Champ lexical écologie-environnement / mauvaises pratiques ou contexte défavorable sur le plan environnemental

Traçabilité, logos, certification

JL Ferrante : Depuis le Salon du livre, je ne sais pas si vous êtes au courant, simplement la maison La Plage, nous l'avons vendue au groupe Hachette... C'était au mois de juillet dernier. [...] ça, c'est Jean-François Lyet, qui participe à la commission environnement [...] et voilà maintenant on est dans le groupe.

VC : Je n'avais pas eu connaissance de cette information. C'est intéressant de voir comment se structure aussi le monde de l'édition. J'ai travaillé pour les éditions La découverte qui fait partie du groupe Éditis. J'ai pu parler avec la responsable de fabrication, savoir comment elle travaille. Je vous remercie de cette information.

JLF : Si vous le voulez, je vais vous faire un historique bref de la maison, d'où on vient, comment on est arrivé là et puis détailler la manière dont on travaille – notamment sur les aspects de fabrication qui vous concernent aussi.

VC : Oui.

JLF : La Plage c'est une maison qui a vingt-cinq ans maintenant – qui a été créée par un couple : moi-même et Laurence – qui est à côté – qui est à la fois la cofondatrice jusqu'à la cession Hachette c'était la coassociée – à parts égales – et la responsable éditoriale. Toute la partie éditoriale c'est elle. Deux personnes donc qui ont commencé en 1993-1994 – on va dire 1994 car nous fêtons les 25 ans l'année prochaine⁴³⁶ – en faisant des livres sur des sujets qui les intéressaient à l'époque : ça tournait autour de l'écologie et dans la pratique ça tournait autour de la cuisine bio puisque par ailleurs nous étions très impliqués dans le monde bio. 1994-1993, c'est un moment où le bio c'est encore très très minoritaire, ça n'a rien à voir avec ce que c'est devenu. L'inflexion s'est produite en 1996 quand il y a eu la vache folle, c'est là que ça a décollé. Disons que le regard du public sur le bio, la cuisine végétarienne et tout ce sur quoi nous, on travaillait depuis quelques années, il y eut un regain du public. Le regard du public a changé et du coup le marché s'est petit à petit agrandi jusqu'à devenir maintenant quasiment *mainstream*, aujourd'hui on ne parle plus que de ça partout. On a démarré nous tout petit, en faisant maximum un livre par an, et encore les bonnes années ! Et petit à petit ça a pris son envol... L'idée pour nous – enfin on ne s'est même pas posé la question en fait – on est simplement tombés du côté où on penchait sur l'aspect contenu, et l'aspect contentant ça allait avec. Ça me paraissait naturel, à nous de faire attention au papier qu'on utilisait, où est-ce qu'on imprimait etc. Voilà. Donc, du début on a été attentif au papier, aux techniques d'impression etc. Donc ça voulait dire du papier certifié ou papier recyclé, et c'est pareil à l'époque, 1993-1994, l'utilisation de papier recyclé ou certifié c'était très minoritaire, ça a bien changé et c'est tant mieux. Mais je me rappelle à l'époque, quand j'allais chez l'imprimeur et

⁴³⁶ en 2019 – l'entretien ayant eu lieu en novembre 2018.

que je regardais les **stocks de papier**, les papiers **labellisés** ou les papiers **recyclés**, ça représentait une toute petite partie des palettes et qu'aujourd'hui c'est l'inverse, **quand on va chez l'imprimeur on regarde ses stocks**, la grande majorité des papiers sont **certifiés**. Le **recyclé** représente encore une toute petite partie... Mais le **certifié** représente par contre une grande partie. Ça, c'est des notions que vous maîtrisez : **certification, FSC, PEFC** ?

VC : Oui, on peut rentrer dans les détails.

JLF : Voilà, quoi d'autre... On a suivi notre petit bonhomme de chemin, l'idée c'était aussi – qui pour nous est aussi **l'idée écolo, de ne pas chercher à se développer outre mesure** – la **production maîtrisée** – on était que deux donc on n'allait pas bien loin... pas faire beaucoup de livres mais penser... **faire des livres qui durent longtemps** : grâce à la qualité et grâce au fait que les contenus sont pensés pour être des contenus de références et pas **contenus qui ne suivent pas d'effet de mode** – de choses comme ça – c'était plutôt **travailler sur le fonds**, faire des **livres de fonds**. Ce qui était à la fois, – ce qui nous paraissait naturel – mais c'était aussi **répondre à une contrainte économique**. Parce que de toute façon **quand on est petit et qu'on n'a pas les moyens de faire beaucoup de livres, on ne peut pas se lancer dans une course comme ça, qui est suicidaire... à la production**. Donc voilà : **peu de livres**, sur une thématique qui était bien identifiée qui était **l'écologie pratique**, donc on a démarré sur la **cuisine bio**, la **cuisine végétarienne**, tous nos livres de cuisine : nos recettes sont toujours végétariennes même si ce n'est pas écrit dessus, c'est parfois **végane**. Les gens le savent. Il n'y a pas de soucis là-dessus. On a aussi développé notre catalogue vers le **jardinage bio** – qu'on a d'ailleurs abandonné après –, **l'habitat bio** – pareil –, les relations parent-enfant – ce qu'on appelle le *parenting* –, à la mode **alternative**, non violente etc. On s'est développé aussi côté yoga, et puis, cosmétiques **faites maison** et puis aussi dernièrement, sur la couture. Le point commun de tous ces développements c'est que ça rejoint **les préoccupations des gens qui vivent un peu comme nous** : qui fréquentent les **magasins bio** et, voilà... cosmétiques **maison**, éducation **alternatives** avancée... Toujours dans le **même univers de pensée** on va dire. Y compris la couture qui pour nous est une... est quelque chose **d'écolo** car quand on fait soi-même ses propres habits, on ne les achète pas. Ça en fait partie aussi. Voilà, **développement du catalogue, toujours penser ne pas faire trop de livres, faire des livres de fonds qui durent...** Aujourd'hui, **vingt ans après nos premiers livres sont toujours au catalogue, ils ne se vendent pas beaucoup, on refait les couvertures plusieurs fois, on les a réédités, relookés etc. mais le livre est toujours là, il existe toujours**. Ça fait partie des particularités de la maison. Voilà sur le plan éditorial, sur le plan **commercial**, vu notre **positionnement**, ba forcément on est très présent dans **l'univers bio**, dans les **magasins bios**, les salons, les associations, ces circuits-là. Et c'est historique. **Ça fait 25 ans qu'on est très présents sur tous ces circuits-là**. Donc on a le **circuit des libraires** et le **circuit des magasins bio**. Le **circuit des libraires** étant devenu **prépondérant** depuis pas mal d'années maintenant. Et puis on est restés deux pendant **vingt ans, on travaillait chez nous avec des freelances**. On était à **Paris** et puis on est descendus en province dans le **Sud** et puis on est remontés à **Paris**, et **la dernière fois qu'on est remontés à Paris c'était en 2012 et là on a commencé à embaucher un petit peu, et développer l'entreprise**. Aujourd'hui on est sept au total. **On a toujours cultivé notre « niche » commerciale, notre**

particularité, sur les contenus et les contenants, jusqu'à ce que, Laurence et moi, – et ba on n'est pas vieux mais on est plus si jeunes non plus –, alors on s'est posé la question de la pérennité de la boîte, ce qu'on a fait. Il se trouve qu'au moment où on était en réflexion sur la pérennité, les gens de **Hachette** nous ont... sont venus nous voir en nous proposant un projet qui nous a plu... qui consistait à dire « on voit bien ce que vous faites, on trouve ça intéressant, on trouve que vous faites de livres de qualité – merci – ce qu'on vous propose c'est de vous adosser à un groupe et de continuer à travailler de la même manière dont vous travaillez déjà – c'est-à-dire que l'équipe reste en place, vous vous restez en place – vous continuer à travailler avec la même ligne éditoriale, la même méthode, de fabrication, tout pareil, sauf que vous êtes maintenant adossés à un groupe et que nous, ça nous permet d'aborder un marché qu'on ne maîtrise pas forcément bien qui est le marché du bio ». Voilà donc c'était quelque chose qui nous a plu et du coup, la maison est devenue **Hachette** en juillet dernier. Voilà pour le panorama historique, ça vous convient ?

VC : Oui.

JLF : Pour ce qui est de l'impression papier, je vous ai dit, attention au papier, attention aux lieux d'impression... Donc impression à proximité ça voulait dire pour nous impression en **France** ou alors comme on était dans le **Sud** – on était à **Sète**, on est restés douze ans dans **l'Hérault** – donc du coup les imprimeries industrielles – puisqu'on arrivait quand même à un niveau où on faisait des gros livres en couleurs, avec des tirages de 4-5000 exemplaires, il faut une imprimerie qui suit derrière – et donc les imprimeurs de ce type les plus proches c'était à **Barcelone**, donc quand on était dans **Sud** on a travaillé essentiellement à **Barcelone**, pour tout ce qui est « couleur », depuis qu'on est revenus à **Paris**, on rapatrie petit à petit la production sur la **France** donc on imprime à **Saint-Étienne**, chez **Loire offset**.

VC : Ah oui ?

JLF : Que vous connaissez ?

VC : Oui [je vais faire un aparté – je suis designer graphique de formation et donc j'ai travaillé avec Loire Offset dans le cadre de mes activités précédemment (...).]

JLF : La jeunesse vous intéresse alors ? Il y a pas mal de choses à faire sur ces sujets, on en reparlera. Donc on imprime chez **Loire offset**, chez **Pollina** en **Vendée**, chez **Présence graphique** en **Mayenne**... En tout cas on n'a jamais imprimé plus loin que **Barcelone**. En **Asie** etc., ça ne nous est jamais venu à l'esprit, et on a toujours travaillé comme ça, et en 2010 ou 2011 je ne me souviens plus on a créé avec d'autres petites maisons d'édition, qui nous ressemblait un petit peu – c.-à.-d. qui travaillent sur des thématiques écolos et avec une fabrication écolo on va dire – on a créé un collectif des éditeurs écolo-compatibles : voilà avec l'idée d'échanger entre nous, c'est tout bête, c'était une structure très informelle d'échanges entre nous, nous enrichir mutuellement, et puis d'essayer de diffuser nos bonnes pratiques écologiques à l'ensemble de la profession. L'idée c'était d'aller voir le syndicat national de

l'édition (le SNE) pour leur proposer de s'intéresser à ces sujets. Il se trouve qu'en 2010 dans **ce collectif nous étions les seuls adhérents** [au SNE] donc c'est moi qui ai pris mon bâton de pèlerin qui suis allé voir le SNE pour leur proposer la création d'une commission environnement – parce que le SNE fonctionne en commission par thématique. Il n'y avait rien sur l'environnement et je leur ai dit « voilà, ce serai bien qu'il y ait quelque chose sur l'environnement », et l'accueil a été immédiat, ils ont dit oui tout de suite. Donc bon, ça faisait partie de leurs préoccupations évidemment en 2010, en plus c'était un moment où Amazon, notamment, et les GAFA poussaient beaucoup pour dire que le livre numérique, c'est beaucoup plus écologique que le livre papier et il vaut bien mieux acheter des Kindle qu'acheter des livres papiers – ça c'était dans les années 2010 – il y avait vraiment un discours qui montait – mais qui est vite retombé car on s'est assez vite rendu compte que, le numérique c'est très énergivore, on a s'en rendu compte et maintenant il n'y a plus tellement de discussion là-dessus alors que le papier, c'est une ressource renouvelable, du bois, ça se replante, ça peut être fait très correctement. En tout cas à l'époque il y avait discussion donc c'était intéressant d'avoir, étudier un peu le sujet, d'où la création de la commission environnement. Et du coup diffusion des bonnes pratiques : ça a abouti assez rapidement d'ailleurs, à l'établissement d'une charte, c'est une feuille de recommandation – je ne sais pas si vous la connaissez ? « Les 7 suggestions pour devenir un éditeur écoresponsable », vous la connaissez ? Je peux vous renvoyer si vous le voulez ? C'est notre document de travail, ça reprend toutes nos thématiques – c'est assez simple, tout éditeur peut s'y référer. On prend ce qu'on veut, ce qu'on peut à un moment un autre et on essaie d'améliorer sa pratique, je trouve que c'est intéressant de passer par là. On a fait d'autres fiches thématiques, sur le pilon par exemple (montre les documents sur son ordinateur)... Vous l'avez eue aussi ? (oui) Sur la certification ? Sur le recyclage (oui). Le travail de la commission ça a été beaucoup de travailler sur l'affichage environnemental – on en parle moins maintenant – mais il y avait une pression là-dessus... c'est assez complexe à mettre en œuvre finalement, pour l'instant c'est plutôt en sourdine... Bénéficier des expériences des uns et des autres, et pour parler encore de Hachette. Hachette est quand même la boîte qui a fait il y a dix ans sont premier bilan carbone... Et c'est la seule maison d'édition qui en a fait un. Et qui continue à le faire de manière régulière pour observer les progrès accomplis à l'intérieur de la maison – du groupe... c'est intéressant ce genre d'échanges là qu'on peut avoir et puis a rencontré des gens de WWF, des gens de PEFC pour avoir leur sentiment pour savoir où ils vont. Au final, ce dont on se rend compte, l'écologie en édition : et ben, euh, ça fait donc sept ans que la commission environnement existe au SNE et ça fait sept qu'on n'est quand même pas bien nombreux, à participer activement à la commission : « pas bien nombreux » ça veut qu'à chaque fois on est... allez en moyenne on est dix mais on ne l'est pas toujours ! Ce qui veut dire que ce n'est pas la préoccupation première des éditeurs : la préoccupation première des éditeurs c'est de faire des bons livres – ce qui est bien – et l'aspect écologique passe un petit peu derrière. Alors la pression de l'opinion fait que depuis quelques années, les éditeurs utilisent des papiers au moins certifiés – c'est une grande majorité. La réalité c'est qu'en fait, comme les grands groupes comme Éditis et Hachette achètent en premier – aussi Actes Sud et Gallimard – ce sont lancés là-dedans, comme ils « pèsent » – en France, il y a peut-être 5-6 groupe qui font 80 % ou 90 % du nombre de livres vendus. Dans la mesure où ces groupes-là

sont partis sur une logique de certification papier etc. du coup on est effectivement dans quelque chose d'assez vertueux. Pour ce qui concerne les lieux d'impression, on se rend compte aussi que toute la littérature en général s'est en **France** – ou très très proche de la **France** – pour des raisons écologiques peut-être mais surtout économiques parce que la littérature nécessite des temps de réaction très courts. Donc il faut pouvoir être réapprovisionnés très rapidement quand un livre flambe. Et l'impression **Asie** est plutôt concentrée sur justement la jeunesse : ou les objets-livres, dès qu'il y a quelque chose d'un peu spécifique, un trou dans la couverture etc. Des découpes des choses comme ça, ça coûte apparemment moins cher. Nous, on n'est pas concernés en fait, on est vertueux aussi parce qu'on est pas concernés... Parce qu'on ne fait pas ce genre de livre, alors peut-être qu'on ne fait pas ce genre de livres parce qu'on sait que si on voulait le faire il faudrait... aller ailleurs... On ne va pas débattre de l'œuf et la poule mais... en tout cas on en est là. Donc, les éditeurs relativement concernés dans l'ensemble dans les maisons d'éditions par les problèmes écologiques néanmoins, on arrive à quelque chose de relativement vertueux, des progrès qui se font parce qu'on les mesure chaque année... ou tous les deux ans... les quantités de papier utilisés, les quantités de papiers certifiés, recyclés, on se rend compte que le recyclé a tendance à stagner voire à diminuer... Et que le certifié a tendance à augmenter. Le problème du papier recyclé – moi je suis très pour l'utilisation du papier recyclé, parce que je pense qu'il y a un aspect très pédagogique dans le papier recyclé – qui est le papier que vous avez entre les mains – le livre que vous avez entre les mains – qui a servi avant à fabriquer autre chose, et on est dans une économie circulaire etc. Donc il y a un aspect pédagogique qui est important, après dans la réalité écologique, environnementale, l'impact environnemental de la fabrication de papier recyclé par rapport à la fabrication de papier vierge, certifié – à partir de forêt gérée durablement – il n'y a pas d'études scientifique définitive sur le sujet mais il semble quand même qu'on soit très proche... La production de papier recyclé est un procédé industriel donc il faut désencre, refaire de la pâte à papier, il faut tout ça, c'est un procédé industriel qui est moins lourd que d'exploiter une forêt et à partir des arbres pouvoir créer du papier... mais globalement ce n'est pas complètement déterminant, c'est un peu plus intéressant mais pas... c'est plus l'aspect pédagogique que l'aspect environnemental. En revanche le papier qui vient de forêts qui ne sont pas certifiées, là il y a un vrai problème. Un livre imprimé en **Asie** avec un papier qui n'est pas certifié on a peu près sûr qu'il y a un bout de forêt vierge qui a disparu... Pour le reste la production de papier est une industrie, c'est une industrie qui est polluante, cela dit la matière de base, le bois, on a la chance que ce soit quelque chose de renouvelable et qui peut être géré correctement. Donc déjà là-dessus on peut travailler. Après la création de pâte à papier, on est dans l'industrie et on est dans la pollution... donc là on est soumis aux processus industriels donc la seule échappatoire écologique je dirais, c'est de faire attention à ce que l'on produit... ne pas produire trop et voilà... Après il y a des problématiques d'un autre ordre : qu'est-ce que c'est que produire trop ? qu'est-ce que c'est qu'un livre inutile ? qui va décider ? On rentre dans d'autres considérations mais... mais voilà ce sont des questions que l'on peut se poser... Les derniers développements sur ces aspects écologiques, c'est quand même un truc qui m'a déçu... : il y a eu une enquête qui a été diffusée sur **Arte** qui a enquêté sur la filière **FSC** et on se rend compte que dans cette certification **FSC** on peut se retrouver avec des... des dysfonctionnements qui font qu'au final la forêt n'est pas gérée plus

durablement qu'une autre et que néanmoins on se trouve avec des papiers certifiés... c'est un peu dérangent... voilà... au sein du **SNE** du coup on est en contact avec **FSC** on va essayer de discuter avec eux de cette affaire-là, et on est aussi en contact avec le **WWF**, parce que le **WWF** pousse beaucoup pour l'utilisation du papier **FSC** et du coup leur dit « bon ba d'accord on veut bien utiliser le papier **FSC** mais on est un peu gêné par les garanties apportées... qu'est-ce que vous en pensez... » donc en est là, on explore un peu ce sujet, qui me dérange beaucoup...

VC : La traçabilité...

JLF : C'est la **traçabilité** et c'est le fait qu'on se rend compte quand dans des **pays d'Afrique ou en Ukraine ou dans d'autres pays**, les choses étant ce qu'elles sont, la **corruption** fait qu'on peut avoir des **forets avec des coupes à blanc**, des **forets qui ne sont vraiment pas gérées durablement**, et **néanmoins le bois qui va en sortir sera certifié FSC**... Bon après ce n'est pas le cas général mais ça existe aussi. **C'est un peu décevant**. Il n'empêche que là aussi, le fait qu'il y ait des **labels, FSC, PEFC**, ça a aussi un aspect pédagogique qui est important, c'est qu'on ait toujours à l'esprit que **le bois c'est une ressource renouvelable mais qu'il faut la gérer durablement**, que les **forets peuvent disparaître**. Quand on exploite une **forêt**, il y a des habitants, des autochtones, il faut faire attention à eux, ne pas raser des villages, de pas planter des **forêts d'eucalyptus** ou de choses comme ça... Donc **l'aspect pédagogique** est important aussi dans ce domaine-là.

VC : Je voulais savoir quand vous avez la démarche d'aller voir le label FSC, est-ce que vous êtes accompagnés vous le **SNE** avec d'autres interlocuteurs, institutionnels, ou d'autres représentants des industries graphiques qui vous accompagnent dans cette démarche pour peser ?

JLF : Non, il faut aussi avoir à l'esprit un chiffre qui est que **l'édition de livre ça représente – je crois que c'est de l'ordre de 10 % du papier utilisé en France**... (...) et oui, donc, donc **le poids qu'on peut avoir auprès des papetiers ou des labels, il est relativement réduit. On pèse, le livre c'est quelque chose de très symbolique**, c'est quelque chose de très important – virtuellement ; **la réalité économique c'est que ça pèse peu**. Face à la publicité – essentiellement d'ailleurs, ou à la presse qui représente aussi beaucoup... On a travaillé un peu avec le syndicat de la presse, notamment quand **WWF** a voulu faire **allier les éditeurs, la presse etc.**, on a travaillé tous ensemble : **mais les problématiques sont différentes**, un livre c'est théoriquement... a une **durée de vie longue**, qu'on ne sait absolument pas mesurer – mais qu'on estime longue, en nombre d'années, un an ou dix ans (on ne sait pas) alors que la presse, on sait que ça a une **durée de vie très courte** et que ça devient rapidement un **déchet**. Le livre, nous éditeurs avons – peut-être le tort, je ne sais pas – de penser que le **livre n'est pas un déchet**. C'est-à-dire qu'un livre une fois acheté, va entrer dans une bibliothèque, déjà, et il va peut-être y rester très très très longtemps, quand il va en sortir, il va peut-être aller dans une autre bibliothèque... quand il sera donné, ou **alors il sera vendu d'occasion, et entrer dans un circuit secondaire**, en tout cas avant qu'il finisse dans une poubelle il se passe beaucoup de

choses... et il n'est pas certain qu'un livre finisse dans une poubelle... **on considère que le livre n'est pas un déchet.**

VC : Peut-on revenir sur le sujet du **pilon** ? (Qui est important dans la production actuelle) Pour le mesurer vous avez mis en place quel système ? Au niveau de la commission pour avoir des indicateurs de retours etc. ?

JL F : Vous voulez dire en regard de ceux qui pilonnent ? **Pas les éditeurs ? Les distributeurs ?**

VC : Oui.

JLF : Heu... ce qu'on sait c'est que le **taux de retours moyen des librairies en France est de 25 % je crois**, et ensuite le circuit ce n'est pas directement le **pilon**, c'est : retour, **tri**. Le distributeur reçoit des livres en retour. Il les trie, ceux qui sont en bon état, qui sont propres à être revendus, ils sont remis dans le circuit immédiatement. **Et une partie va, effectivement, être pilonnée, en effet. Et d'autre part il y a aussi des livres qui ont été produits, qui ont été stockés et qui, au bout d'un moment, l'éditeur va dire « je ne vends pas donc je vais pilonner ».** (Cherche un document sur son ordinateur) Je n'ai plus les chiffres en tête exacts mais cela doit figurer là... « Qu'est-ce que le pilon ? »... Chiffres clés : 30 000 t. pilonnés... oui, alors **l'aspect vertueux du pilon** c'est que, effectivement, le **pilon ça veut dire recyclage** du papier... c'est **l'économie circulaire**... et là encore c'est pas forcément pour des **convictions écologiques**, c'est pour des **raisons économiques** aussi.

(...)

Donc voilà, ça veut dire que le circuit du livre, c'est : aller chez libraire, retour éventuellement – dans le meilleur des cas, ça va chez le particulier – une partie revient chez le distributeur, **une partie repart chez le libraire pour une remise en vente** et une petite partie est **pilonnée**, c'est-à-dire que le papier est **recyclé**. Alors à chaque fois – **il n'y a jamais zéro pollution – il y a les transports, il y a la production, il y a la pollution** du papier **recyclé**... Il y a **toujours** de la **pollution** à toutes les étapes, **à tous les niveaux**, mais disons, qu'on est déjà dans quelque chose d'un peu organisé. C'est pas le grand n'importe quoi...

VC : Est-ce que vous connaissez des éditeurs, ou des structures de distribution-diffusion, qui ont un procédé particulier pour pouvoir tracer ou avoir une feuille de route d'amélioration ? Si vous connaissez des exemples particuliers...

JL F : Sur l'ensemble de la procédure ?

VC : Oui, s'ils ont des indicateurs...

JL F : Je dirai que les grands groupes **Hachette, Editis** etc., **c'est eux qui ont le plus de moyens financiers et humains qui permettent d'avoir des procédures derrière** – et ils le font, à peu près –, dans les petites maisons on n'a pas les moyens financiers et humains. **Après c'est**

vraiment la préoccupation soit du patron de la maison, soit de toute la maison. Soit chez les fabricants, parce qu'il y a aussi, souvent, **ce sont les fabricants qui ont cette volonté de travailler proprement**, pour eux de savoir qu'ils travaillent avec du papier **très propre**, c'est plus **satisfaisant**. C'est aussi quelque chose qui vient donc du fabricant, pas uniquement de l'éditeur. **L'éditeur son souci c'est de faire le meilleur contenu possible dans le meilleur « emballage » possible on va dire. Le fabricant lui, il est uniquement sur l'objet.** Et si qui me fait penser, tout à l'heure on parlait de la jeunesse, il y a eu une étude du **WWF**, je ne sais pas si vous l'avez vue ?

VC : Oui, tout à fait.

JLF : Il y avait plusieurs aspects : des maisons qui se sont fait un peu allumer parce qu'elles ne produisent qu'en **Asie**, et **pas toujours avec une traçabilité affirmée**. **Donc là je pense qu'il y a une belle piste de progression**. Il y a du travail à faire. Le bon côté, c'est que – au moins – il n'y avait pas de trace de bois illégale... Bon, donc effectivement dans les sources d'amélioration il y a celle-là : où est-ce qu'on imprime, dans quelles conditions ? On ne va pas trop montrer du doigt les Chinois, je pense qu'ils ont aussi envie de bien faire. **Cela dit les raisons économiques, poussent la production jeunesse... Et elle n'est pas prête à être rapatriée entièrement. Encore que, ça dépend de quelle jeunesse on parle... Sur les albums un peu classiques on a quand même pas mal d'impression en Europe : Italie voire Europe de l'Est – c'est quand même plus proche. Le problème de l'Asie c'est que c'est loin, il y a des transports polluants et en plus on ne sait pas dans quelles conditions travaillent les gens.** Il y a des gens qui travaillent bien aussi, ce n'est pas non plus... Pour le reste, pour les autres secteurs : en cuisine pour les coffrets – nous on en fait pas –, il y a la fabrication qui part là-bas, avec toutes les **dérives** qui peuvent avoir derrière. Pour le reste, pour la production du livre, je ne pense pas qu'il y a ait beaucoup de livre, hors fabrications spéciales, qui soient fabriqués en **Chine**. **Ce qu'on trouve souvent c'est dans cadre de coproduction internationales** – là quand vous acheter les droits à des Américains là vous êtes à peu près sûrs – que pour produire pour plusieurs pays à la fois le même livre, ça va en **Chine** pour être fait au moindre coût. Ce qui explique aussi que nous, on travaille assez peu en **achat de droits**, on n'a quasiment jamais publié de l'achat, pour des raisons éditoriales : par exemple la cuisine c'est notre savoir-faire éditorial en termes de contenus. On ne va pas chercher à l'étranger. Et quand on va chercher à l'étranger, on achète les droits mais on ne travaille pas sur les coproductions. Pour le yoga, on a beaucoup travaillé avec les Allemands, les Australiens on achète les droits mais on ne participe pas à des coproductions que l'on ne contrôle pas. Mais ça coûte plus cher...

VC : Vous avez 25 ans de pratiques, avez-vous eu évoluer les pratiques au niveau des fabricants par exemple ?

JL F : Oui on l'a vu, **les stocks de papiers évoluer** comme on l'a dit, chez les imprimeurs et les chez les éditeurs. Enfin, quand on voulait imprimer en **recyclé** c'était un combat il y a 25 ans, ce que c'était le papier **recyclé** à cette époque-là, pour les machines, ça n'allait pas, il y a des raisons techniques : pour certaines productions le papier **recyclé** n'est pas la meilleure des

solutions. Pour ce qu'on voulait faire nous, il n'y avait pas souci, mais il fallait quand même se battre. **Maintenant c'est beaucoup plus facile. Effectivement c'est une industrie qui a cherché à s'améliorer** : il y a un **label « Imprim'vert »** – qui vaut ce qu'il vaut... – jusqu'à présent c'est essentiellement « je respecte la loi » c'est-à-dire, « **je ne balance pas mes produits nocifs dans la nature comme un sauvage** »... C'est déjà bien, et effectivement, les plus gros imprimeurs qui font de vrais efforts pour **renouveler leur parc machine** et avoir le moins gaspillage possible... dans les papiers dans les produits, et encore une fois, derrière ça il y a des raisons économiques, les **motivations économiques et écologiques** se rejoignent ici. **Donc c'est plutôt vertueux**. Globalement il y a une volonté de tous les acteurs quels qu'ils soient de **s'améliorer**, moi ce que je constate quand même c'est quand vous – et d'autres étudiants – vous venez me voir avec ce genre de questions (cela me fait toujours très plaisir). **Il y a 5 ou 10 ans ce n'était pas forcément la préoccupation des étudiants en édition ces questions écolos**. Aujourd'hui visiblement ça l'est. Enfin c'est intégré, « on faire des livres de qualité », « on va faire attention », c'est un vrai progrès. Dans l'évolution des consciences, les plus jeunes ont intégré ça. Cet **aspect environnemental** est pris en compte de manière plus naturelle. **Je pense, en réalité, que c'est primordial. Le public, c'est plus difficile. C'est difficile d'avoir une approche écologique du livre**. Le **Goncourt**, bon vous allez pas vous poser des questions « comment il est fabriqué »... Après si on vous dit, « il a été fabriqué **proprement** » vous serez plus contents, c'est l'aspect pédagogique. Néanmoins la première question ce n'est pas celle-là. Je suis persuadé, d'une manière générale, l'amélioration, la prise en compte du changement climatique, ça passe par les changements individuels, pour **le consommateur de livre c'est un peu délicat, il faut qu'il soit moteur aussi**. C'est en train de s'améliorer, ce que je constate aussi c'est que les gens, ils intègrent cette réflexion dans leurs comportements. Je suis plutôt optimiste. Est-ce que ça suffira ? Pour atténuer le **changement climatique**, je ne sais pas mais en tout cas il y a quelque chose.

VC : Ça rejoint ce que vous disiez au début qui était la question de l'affichage...

JL F : C'est évidemment quelque chose d'assez complexe. **L'affichage environnemental** ça consistait à **isoler trois paramètres** : **la teneur en métal** mais on en parle plus trop... pour dire quel a été **l'impact de la production de ce livre depuis sa conception jusqu'à l'impression**. Mais encore une fois comme on ne va pas choisir son livre en fonction de son **impact environnemental**, ça n'a pas d'intérêt réel, encore que ça permet de se poser des questions. L'intérêt c'est plutôt de voir l'évolution [sonnerie portable] dans le temps de ces paramètres-là. **L'affichage environnemental ça faisait partie des grands mouvements issus du Grenelle de l'environnement, mais visiblement ça, c'est un peu enterré... On en parle plus trop aujourd'hui. Après c'est que pour les petites maisons c'est toujours compliqué** :

VC : C'est lourd à mettre en place ?

JL F : Ce n'est pas impossible **ça demande un effort, de l'énergie**. Du coup, ça a un **coût financier**, mais c'est moins facile pour les petites maisons que pour les grandes. **Alors est-ce que c'était une bonne idée qui a été abandonnée** ? Sur le principe, je suis plutôt partant, mais

même pour les produits d'alimentation, l'affichage environnemental qui permet de choisir un produit plutôt qu'un autre. Il y a des choses qui se mettent en place avec des applis qui permettent de comparer des produits... Il n'est pas dit que ça ne reviendra pas sur le tapis dans les mois ou les années à venir... Il faudra bien s'en occuper. Ça me plaît sur le plan théorique mais **je ne suis pas certain de sa pertinence appliquée au livre.**

VC : Pour poursuivre sur la comparaison avec le secteur de l'alimentation où il existe des produits qui ont des labels qui mettent en avant une démarche exemplaire, par rapport à cette question de l'affichage, est-ce que ça a été évoqué valoriser les bonnes pratiques ?

JL F : C'est ce à quoi on avait pensé quand on avait créé le **Collectif des éditeurs écolo-compatibles**. **C'est quelque chose qui n'a pas abouti.** Encore une fois cela demande de l'énergie et quel est le résultat au final... **un label écolo sur un livre** ? Il y a déjà le **label papier**... et le lieu d'impression. **Les principaux critères, l'information est déjà là... Un label, ce serait compliqué à mettre en place.** Et puis on est dans une profession : il y a 4 500 éditeurs environ. Les « gros » représentent une bonne partie du marché mais tout le reste est éclaté dans des petites structures qui font un travail par ailleurs formidable... Comme nous, même si nous en est relativement gros... **le problème c'est que les petites maisons voient leur énergie absorbée dans la publication de livres**, et que les **questions environnementales** passent un peu derrière et en plus chacun – **on est dans une économie très concurrentielle, la jeunesse est, elle, très concurrentielle – à la fois cet aspect création et l'aspect concurrence ce qui fait qu'on doit se battre un peu sur tous les fronts**... et donc arriver à mettre tout le monde autour d'une table... On se rend compte que c'est compliqué dans un monde de l'édition qui fait d'esprits indépendants – et heureusement ! – farouches et créatifs. **Je m'en rends compte avec la commission environnement : il y a 600-700 adhérents au SNE. Et à chaque fois on est 10 autour de la table [pour la commission environnement] et dans les 10 il n'y a pas 10 maisons...**

VC : Est-ce que dans la **Commission environnement** [du SNE] vous organiser des sessions d'information à destination des éditeurs ?

JL F : Non parce que... **On travaille plutôt sur les documents qu'on cherche à diffuser le plus largement possible.** On fait des **interventions** comme au salon du livre, et **cela ne rassemble pas tant de monde que ça** – et encore que... Moi je ne suis pas résigné mais on a aujourd'hui une structure qui pourrait travailler plus, mais fait déjà une partie de travail, et il y a un savoir. Et sur les aspects fabrication, et sur les aspects réglementaires et institutions. Cela nous permet d'être présents, de diffuser les bonnes pratiques... **d'assister la profession.** **Je me rends compte qu'aller au-delà de ça, c'est très compliqué.** Dans ce métier-là – mais dans d'autres métiers aussi. **Mais particulièrement dans ce métier-là.** Ça c'est l'aspect pessimiste, et l'aspect optimiste, ce sont des gens comme vous, ils sont là, ça fait partie de leurs préoccupations, de leur manière de faire à venir dans leur métier. Attentifs à ces aspects de la fabrication. Ça fait partie de la prise de conscience générale. Je pense qu'on a au moins gagné ce combat-là. On n'a pas tout gagné en tant qu'**écologues**, mais on a gagné ce combat-là.

Ce qui n'était pas évident il y a 25 ans. Après transformer ça au quotidien en actions vertueuses, c'est le combat suivant, c'est votre génération.

VC : Vous connaissez des éditeurs aussi qui sont dans le même type de démarche que vous ?

JLF : Il y avait le Collectif [des éditeurs écolo-compatibles], qui était une structure très informelle, et puis petit à petit ça s'est délité car nous avions tous plein de choses à faire...

VC : Et ça a « abouti » à la création de la commission ?

JLF : Absolument. Ça a eu une vraie importance ce collectif, après **le collectif en lui-même, n'existe plus. Cela dit on avait régulièrement des demandes de nouvelles maisons qui voulaient adhérer au collectif : ça veut dire que pour ces nouvelles petites maisons qui se créent, elles ont ça à l'esprit, elles sont demandeuses d'infos.**

VC : Je reviens à **Hachette**, la distribution-diffusion va changer comment vous aller procéder ? Est-ce que vous allez vous adosser à la structure ?

JLF : Aujourd'hui on est à **Interforum-Editis**...

VC : Au niveau des procédés de fabrication est-ce que vous allez avoir une feuille de route pour que tout soit respecté dans ce nouveau contexte ?

JLF : Tant que ça se passe comme aujourd'hui – c'est-à-dire que toutes les décisions éditoriales et de fabrication se prennent ici et elles s'exécutent ici – il n'y a pas de feuille de route particulière à avoir... Ensuite, je connais **Jean-François Lyet**, nous serons amenés à travailler ensemble, il est possible **qu'il nous apporte aussi de bonnes solutions sur le plan économique** et sur le **plan écologique**... Après, si je lui dis, je veux que ça soit imprimé en France ou à Barcelone sur du papier certifié **FSC**, Jean-François sera très bien faire cela, je ne pose même pas la question... **Hachette** fait déjà tout ça : sur chaque livre ils publient **le bilan carbone du livre**, c'est une estimation et c'est une photo à un instant t, ce qui est intéressant c'est de suivre **l'empreinte carbone** de plein de livres sur la durée. Et **Editis**, c'est **1^{er} groupe d'édition qui est certifiée entièrement FSC**⁴³⁷ : ils voulaient eux-mêmes être certifiés : ce qui les oblige à mettre en place des procédures internes de traçabilité, assez lourdes. Moi je considère que, je ne suis pas capable à mon niveau de faire ça. Le **FSC** s'applique au papeter, l'imprimeur doit être capable de tracer son papier, le papetier aussi, mais nous – **La Plage** –

⁴³⁷ Le groupe Editis a en réalité la qualité « membre » FSC France qui s'oriente dans une perspective d'optimisation de la production (« Depuis 2011, un ambitieux projet d'optimisation de toute la chaîne de provisionnement (de la fabrication du papier à la livraison des ouvrages aux points de vente) a été mis en place au sein d'Editis, afin d'ajuster au mieux les tirages des livres à leur potentiel de vente. ») — avec notamment une charte fournisseur. Si la communication de la démarche se trouve en ligne accessible au public (<https://www.editis.com/group/engagement-rse/>), le groupe ne communique aucun chiffre ni rapport en lien direct. Malheureusement les bilans GES ne sont pas disponibles en ligne sur le site de l'ADEME, toutefois j'ai réussi à me procurer celui du groupe indiqué dans la bibliographie.

nous faire certifier, je ne voyais pas bien l'utilité... je vois bien l'utilité d'utiliser du papier **FSC** mais d'être nous-même **labellisés**... Pour dire qu'il y avait une volonté dans le groupe **Editis** et dans le groupe **Hachette** de travailler là-dessus. **Actes Sud** et **Gallimard** disent qu'ils utilisent du papier **recyclé** ou **certifiés**, et l'écrit pas forcément dessus – car ce n'est pas la politique de la maison – mais on le fait quand même. Je veux bien le croire, mais je trouve ça dommage de ne pas travailler sur l'aspect pédagogique, mais je leur fais assez confiance.

VC : En travaillant à La Découverte j'ai découvert les outils mis en place par Editis à leur service avec les techniques d'impression numérique notamment, qui leur permet de faire vivre leur fond et de gérer au mieux leur stock... Est-ce que vous allez aussi avoir ce nouveau type d'outil à votre disposition ?

JL F : Nous n'avons pas encore travaillé avec ces outils, parce qu'on n'a pas encore eu besoin de le faire. **Aujourd'hui on a la chance d'avoir un assez petit catalogue de 150 titres.** Et nous gardons nos titres dans la durée, **même si nos ventes baissent, on reste à des niveaux de vente qui justifient un tirage offset, alors il faut faire attention pour ce que soit économiquement intéressant mais on est encore à ce niveau-là.** Cela dit, **il est probable que dans les années à venir nous allons passer à des plus petites quantités, donc effectivement en numérique...**

VC : Ce sera de la quadri ?

JL F : Oui ça pourrait, quand on en aura besoin peut-être que la solution technique se trouvera là... C'est la 1^{re} chose : les petits tirages. Il y a un autre pan : **c'est l'impression à la demande.** Qui est intéressant, mais il n'y a eu de **mesure environnementale** de faite. Mais ça doit être sûrement plus intéressant d'imprimer un exemplaire et l'expédier, que d'en imprimer 300 et les stocker – encore que... **des livres qui sont stockés c'est du carbone emprisonné...** Donc ça a un intérêt aussi. **Mais bon il les fabriquer donc il y a un processus industriel derrière, donc en fabriquer un et l'expédier ça ne me paraît pas idiot à condition que ça soit fait de manière centralisée.** À un moment leur idée était d'en mettre un peu partout sur le territoire – vous allez chez votre libraire et vous commander un livre. Or là quand il faut produire les machines, les disséminer sur le territoire, produire les consommables, l'intérêt je ne le vois plus trop... Mais quand c'est pris en charge par les distributeurs (**Editis, Hachette**) – c'est ce qui se passe d'ailleurs – là oui sûrement il y a un intérêt ça permet de faire vivre des fonds... avec des demandes très faibles. Et les technologies vont s'améliorer... Mais chez les libraires j'en doute... j'en avais vu...

VC : Chez les **PUF** ?

JL F : Oui alors pour les **PUF** je comprends, ils ont un **fonds** qui se prête bien à ça : tous les « Que sais-je ? », là, il y a une justification...

VC : Pour finir, de façon plus large, le 1^{er} **Prix du roman d'écologie** a été décerné il y a quelques mois, je voulais savoir si ce type de reconnaissance, l'**écologie** comme sujet dans le champ éditorial, de façon très large c'est quelque chose auquel vous êtes attentif aussi ?
Après de la réception du public ?

JL F : Non, pas vraiment. Je suis très content de la **prise de conscience écologique** de tout le monde que cela fait naître... **Y compris littéraire... Je ne vois pas toujours la pertinence, mais c'est très bien qu'on y pense.** Après je ne suis pas sûr que ça soit un « plus » créatif. La **littérature « climate change »** – plus ou moins de SF – ça va de plus en plus se développer... Ça m'intéresse moyen, en revanche, que l'on est ça à l'esprit et que l'on essaie... Encore une fois premier combat gagné, dernier **combat à gagner est dans la transformation au quotidien dans les actes et dans la prise de conscience.** Comment je fais au quotidien **pour réduire mon impact en tant que citoyen** : « où est-ce que j'achète quoi pour faire quoi ? »... C'est ça les questions qu'on doit se poser maintenant, et que l'on se pose déjà : **le mouvement sur le bio, sur le local**, ça reste encore minoritaire mais le mouvement est là... **Ce sont des axes de travail importants, plus que la littérature.**

[fin de l'entretien]

Références évoquées

Livre Paris	WWF
Hachette	Arte
Loire-Offset	Goncourt
Pollina	Grenelle de l'environnement
Présence graphique	Collectif des éditeurs écolocompatibles
SNE	Actes Sud
GAFA	Gallimard
Amazon	SF
PEFC	littérature « <i>climate change</i> » (<i>sic</i>)

Mots-clés

bio	affichage	Italie
public	POD	Paris
papier	parenting	Sète
impression	concurrentiel	Hérault
technique	préoccupation	Barcelone
recyclé	développement	Saint-Étienne
certifié	technologie	Vendée
stocks	commercial	Paris
label	niche	Mayenne
imprimeur	écoresponsable	Kindle
profession	gaspillage	fabrication
temps	énergivore	suggestion
combat	charte	améliorer
industriel	vertueux	pratiques
procédé	diminuer	Asie
production	économie circulaire	forêt
dysfonctionnement	réalité	polluant
traçabilité	écologique	pédagogique
papetiers	environnemental	institutionnel
symbolique	impact	industries graphiques
années	poubelle	démarche
durée	bibliothèque	distributeur
déchet	pilon	conviction
savoir-faire	libraire	circuit

Table ronde « le livre est-il éco-responsable ? » par Culture papier — Paris Livre 2019

15 mars 2019 — 14h00 -15h00

(scène « atelier », hors programmation officielle Livre Paris [location])

Extrait du site web de Paris Livre :

« Régulièrement la filière du livre est sur la sellette pour son impact environnemental.

Mérite-t-elle tant de querelles alors que ses chemins de progrès en la matière sont constants. Ainsi, 93 % des livres publiés par des éditeurs français sont certifiés FSC ou PEFC.

Si l'usage du papier recyclé se heurte à des contraintes industrielles incompatibles, la filière travaille à maîtriser une production au plus près des demandes et à en favoriser la valorisation sous toutes ses formes : du don... au recyclage.

Mais la question d'écoresponsabilité ne doit-elle pas aussi intégrer la spécificité culturelle et symbolique du livre papier pour l'attention, la déconnexion et la transmission ? »

Le débat est animé par Olivier Le Guay, Délégué Général de Culture Papier, avec la participation de :

- Monique Barbaroux, *Administratrice générale au ministère de la Culture, Haute fonctionnaire au développement durable,*
- Yves Chagnaud, Directeur, éditions APEIRON
- Pascal Lenoir, *Responsable de la Commission Environnemental, SNE, Directeur de la production, Gallimard*
- Richard Dolando, *Directeur des Achats Manufacturing, Editis*

observation public : trentaine de participant (jauge places assises : 80, source Livre Paris) ; population professionnelle.

Légende

Caractérisation activités, pratiques, filière et pratiques économiques

Champ lexical écologie-environnement / mauvaises pratiques ou contexte défavorable sur le plan environnemental

Traçabilité, logos, certification

OL (Olivier le Guay — Culture papier) : Alors ce que l'on va essayer de faire en un peu plus d'une heure, c'est de répondre à la question qui fait souvent l'actualité, c'est de savoir si le livre est un produit, un objet **écoresponsable**... Il a été souvent attaqué et on voudrait vous démontrer que la filière est très très active pour essayer d'y répondre positivement. Certains considèrent que c'est un élève moyen dans ce domaine-là et qu'il épuise les **ressources**. On va essayer de vous démontrer qu'affirmer ce genre de chose c'est aussi **une forme de méconnaissance**, la première étant « qu'un **arbre** ne sert pas à faire un livre ». C'est les chutes d'un **arbre** qui font un livre. **L'arbre sert d'abord à faire des planches si chacun peut repartir avec cette idée et la diffuser autour de vous, de la diffuser le thème qu'un arbre n'est pas le père d'un livre, je crois qu'on y gagnera beaucoup dans les stéréotypes, et dans l'image du livre.** Je voudrai vous rappeler trois chiffres :

- la consommation de papier est de **9 millions de tonnes** en France ; le livre en consomme 218 000 tonnes soit 2,5 % de la consommation papier/carton en France ;
- 2 % des livres sont faits en papiers **recyclés** — c'est un sujet sur lequel on irait probablement un peu plus loin ;
- 14 % de la production de livres va au pilon — ce n'est 25 % comme une étude récente a tenté de nous le faire croire ;
- 93 % des livres édités par les imprimeurs français sont certifiés — on y reviendra, il y a plusieurs types de certifications, deux grandes FSC et PEFC ; en 2011 on était à 73 %. La filière avance considérablement sur la responsabilité de ses sources de papier mais on y reviendra.
- Les liseuses : 30 à 40 livres numériques équivalent à un livre papier, et dès que l'on inclut les métaux rares on peut arriver à 120-130 livres.

L'objectif de cet atelier avant de vous présenter les intervenants c'est de vous montrer à quel point la **filière travaille activement pour améliorer sa production responsable** — au plus près de la demande — les contraintes industrielles qu'elle essaie d'imposer si tout le papier **recyclé** devait être la norme, ; le travail extraordinaire de la valorisation du livre édité qui a plusieurs vies, en bibliothèque l'occasion de don et le **recyclage**. Et enfin, **il faut intégrer le livre aussi dans sa dimension symbolique, par rapport à sa dimension culturelle, et notamment en regard de la déconnexion**. Je crois qu'il faut intégrer tous ces éléments-là pour avoir une réflexion élargie de la problématique et de pouvoir y répondre **raisonnablement**.

J'ai la chance d'avoir quatre intervenants qui couvrent toutes les problématiques : **Pascal Lenoir — responsable de la commission environnement du SNE et direction de la production Gallimard, Richard Dolando — directeur des achats d'Editis, Yves Chagnaud —**

directeur des éditions Apeiron, Madame Monique Barbaroux — administrative générale haut fonctionnaire du développement durable au ministère de la culture.

PL : Grosse question, un livre **écoresponsable** qu'est-ce que c'est ? À votre avis ? **C'est un livre que l'on vend.** C'est un livre qui trouve son lecteur, c'est ça la première chose. On peut chercher plein d'artifices, après on peut décliner les problématiques, les papiers, les **substances polluantes**, mais **moins on a de pertes dans la production moins on a d'impact sur l'environnement.** Le meilleur livre qu'on aura **écoconçu** c'est celui qu'on aura **vendu** et en plus on a un livre qui capable de durer dans le temps. Qui est capable d'être lu, relu, prêté, revendu — **à peu près un livre sur 10 vendus est un livre d'occasion.** Donc on a un écosystème du livre qui est fantastique à partir du moment où il est vendu. L'enjeu pour toute la chaîne du livre depuis l'éditeur jusqu'au libraire est de porter le livre jusqu'à son lecteur. Pour ce qui est du papier, **le livre — le papier graphique — ne pèse que 5-6 % de la consommation française.** Nous ne représentons pas plus sur le CA des imprimeurs. **Et donc, ayant perdu entre 30 à 35 % de la production de papier en dix ans,** même s'il y a des **symboles autour du livre, on ne pourra pas porter la pression concurrentielle, seuls.** Qu'on se le dise. Il y a beaucoup de gens qui connaissent les **certifications PEFC, FSC...** À peu près 95 % du papier est **certifié...** On pourrait parler aussi de toute la **certification** de sites avec **Imprim'vert — on pourrait aller regarder plus loin avec ce label.** Mais il y a des **normes internationales comme 14001 (ISO),** il y a des normes sur des problématiques des normes jouet. Et maintenant il y a aussi des normes éthiques **RSE.** Et si on est capable de dire que 95 % du papier des livres est **certifié** au moins **FSC** c'est que l'intégralité de la filière de l'imprimeur jusqu'au transport routier, depuis des dizaines d'années a intégré ces problématiques. C'est donc une volonté des acteurs que l'ensemble de la chaîne soit certifiée... **Le papier est très consommateur énergétiquement parlant, pour l'eau notamment, mais aussi le transport.** Nous avons interrogé **EDF** pour nous aider. Nous avons donc **une montée en gamme PEFC, mais le vrai problème est la prise en compte des transports.** Les problématiques d'achats et de vente de livres aujourd'hui font que **des camions partent sur les routes vides, avec un carton ou deux dedans.** C'est la réponse à « Papa, j'ai besoin de ce livre demain » qu'on finit par acheter sur un site marchand qui le livre sous 24h ! 24h pour un livre de 200 g avec un camion qui est mobilisé. **On mobilise des gens, une énergie phénoménale pour répondre à une urgence. Notre métier c'est d'anticiper.** Si aujourd'hui on n'anticipe pas **les problématiques de transport, des encres UV, des ennoblissements — qui peuvent être perturbateurs — ; si on n'anticipe pas le poids du carbone dans notre transport,** si on commence à transporter chaque livre un à un, on aura beau avoir des livres **certifiés PEFC...** **On va avoir un bilan sociétal et environnemental dramatique.** Il faut donc qu'on continue à travailler sur ces sujets. On a encore plein de choses à faire. C'est un grand travail de pédagogie pour trouver des moyens de progresser et d'avancer.

OL : avant de passer la parole, l'essentiel du papier que tu utilises vient d'abord **d'Europe ?**

PL : Un des reproches que l'on nous fait c'est la provenance du papier et surtout la provenance du **bois.** C'est vrai c'est un **marché international.** Quand vous achetez une voiture, vous vous posez peu la question d'où vient le plastique ? Je pose la question ? C'est marrant **pour le papier on la pose,** pour le plastique on ne la pose pas — encore qu'aujourd'hui la

problématique plastique commence elle aussi à prendre... il y a aussi une prise de conscience des consommateurs de ce côté-là — Oui, la pâte à papier est fabriquée un peu partout dans le monde. Pourquoi ? Parce qu'il y a de l'exportation forestière partout dans le monde — peut-être pas assez en France et on peut le regretter — il me semble même que l'ONF a des soucis actuellement... La filière, je trouve n'est pas assez informée sur ce sujet-là. Entre nous, c'est vrai qu'il reste des choses à faire, il nous faut travailler avec Copacel pour s'informer au mieux sur ces sujets-là — on est en sous-exploitation de nos forêts. Et exporter une forêt, on le sait très bien, c'est rendre une forêt viable, vis-à-vis de nous, de la flore, pour de l'emploi local et faire qu'elle stocke plus de carbone — comparée à une forêt tropicale qui en émet. (Il faut se rappeler que les forêts tropicales émettent plus de carbone qu'elles n'en consomment).

OL : On peut enchaîner et répondre au moins à la question de la provenance des pâtes ? Et de la certification ?

Richard, Manufacturing Editis : Nous sommes certifiés FSC. Aujourd'hui je ne voudrais surtout pas opposer les papiers vierges et les papiers recyclés, parce que pour avoir du papier recyclé il faut du papier vierge et ça, c'est la première chose. Il faut arrêter de penser comme les anciens collègues d'Arjowiggins qui sont aujourd'hui entre la vie et la mort ; c'est un pan de l'industrie française qui se meure... On a la chance aussi d'avoir différents papiers, on a travaillé aussi avec la classe politique pour informer, aussi bien sur le papier, le livre, la traçabilité, on a même un cahier 16 pages dans les livres de SVT de 6e, pour dire aux professeurs, aux ministres, au président, aux parents, aux élèves, d'expliquer comment on fabrique le papier, quel circuit on peut mettre en place pour pouvoir récupérer le papier. Si on fait un point technique aujourd'hui, il faut bien admettre que le papier recyclé n'est pas compatible avec tous les marchés. Sur des marchés type comme le marché scolaire, qui est un marché très spécifique, 70/80/90g, il faut à la fois de la tenue, des grands formats, soit vous n'imprimez pas en France sur du recyclé... Malheureusement on a un imprimeur français spécialisé qui va disparaître qui était un vrai fournisseur pour le marché scolaire. Ça veut dire qu'aujourd'hui, on est vraiment au point zéro, pour dire « je fais du recyclé ». C'est vraiment un gros gros problème industriel. Ensuite, pourquoi ce n'est pas compatible ? Quand j'étais étudiant, il y avait beaucoup de textes et très peu d'iconographie. Aujourd'hui, il y a 80 % d'iconographie et 20 % de textes. Il faut avoir des grands et des petits formats, et malheureusement toutes ces gammes ne sont pas disponibles en papier recyclé. Qu'est-ce qui se passe aussi pour le papier recyclé, c'est qu'un livre scolaire est manipulé 10, 20, 30 fois dans la journée, il faut une certaine résistance, et ce n'est pas compatible de nouveau avec ce marché. Idem pour le rendu d'impression, malheureusement sur le papier disponible sur le marché on ne peut pas répondre à des demandes éditeurs. Si on fait un lien avec le marché de la littérature et du « poche », de temps en temps certains producteurs, utilise des papiers recyclés sans le spécifier — pour certains livres de poche notamment. Et du coup il n'est forcément comptabilisé dans notre pourcentage. Et malheureusement aussi, ces papiers perdent énormément de main et on ne peut pas les utiliser pour tout. Donc c'est le manque... Ici on voit les touristes, ils cherchent une poubelle où mettre leurs papiers... Si vous allez à Barcelone vous avez de belles poubelles de tri où c'est marqué dessus distinctement

« papiers » ; donc on voit des étrangers ici « mon dieu qu'est-ce que je fais ? », on a un gros **problème de récupération.**

OL : Je propose à **M. Chagnaud**, de nous montrer comment il fait un livre [éco-]responsable et peut-être nous en montrer quelques-uns ?

YC : Oui, bonjour. Je me demande ce que je fais là... Moi **je suis une toute petite chose dans le monde du livre**, j'en suis arrivé à faire des livres totalement **écoresponsables**. J'avais créé une société pour produire des objets publicitaires à l'échelle internationale. J'ai eu le sentiment qu'on m'aspirait vers quelque chose [inaudible]... et là coup de bol, je me suis cassé la figure, j'ai subi une interruption d'activité et je me suis demandé ce que je faisais là. Et à cause de ça je suis devenu, réellement **écoresponsable**. Parce que quelque chose avait changé en moi et dans ma façon de faire. Je fais le parallèle avec l'agriculture, aujourd'hui on a des grands agriculteurs ils sont obligés de répondre à des questions importantes **d'écoresponsabilité... les choix de papiers, c'est des choix société on ne peut pas y faire.** Mais de temps en temps il y a des petits bonhommes comme moi qui veulent en sortir, qui ont la nécessité d'en sortir... Même s'il y a d'extrêmement belles éditions — ce n'est pas mon propos — dans ces grandes industries... de toute façon on sait très bien que c'est foutu quelque part... Ou peut-être pas ? En tous cas, moi par contre ça a été de sortir de ça et de me dire « je veux faire des livres... comme j'aime la vie, en fait » et c'est là que je ne serais pas du tout d'accord avec vous, sur le fait dire « un livre **écoresponsable** c'est un livre vendu » parce que dans ce cas-là on peut mettre n'importe quoi dans le livre... Je disais que j'avais écrit un petit truc — je change de point de vue là —, où je disais **« la vraie écologie c'est de donner réellement du sens à nos livres. »** D'aller vers le profond, l'essentiel. C'est pas servir la soupe, **la vraie écologie du livre est de changer de mode de consommation.**

OL : Comment vous fabriquez ? Combien d'exemplaires, comment il est fait ? Il est fait en France ?

YC : Alors, celui-là qui avait reçu le prix en 2015, tout est fait à moins de 100 km autour de notre maison d'édition qui est située à **Saint-Julien**. **Je dis tout de suite une chose c'est qu'il ne devrait pas y avoir 10 gros éditeurs qui inondent le marché, mais mille éditeurs.** Je vais prendre **l'exemple des pommes**. À une époque, les pommes il y avait — quand vous alliez de **Marseille à Lille** — chaque département avait 25-100 variétés de **pommes** différentes, et donc des milliards de goûts différents, de saveurs, et tout ça — aujourd'hui on est dans un système où il plus que 4-100 pommes qui sont vendues, où est la création ? Qu'est-ce qu'on fait ? On est en train d'harmoniser un système de pensée... En tous cas, moi, ils sont faits dans un rayon de moins de 100 km. L'imprimeur qui est à **Tulle** (...) la matière des couvertures est fabriquée avec du carton recyclé en **Creuse** (très beau pays la Creuse, un ami disait c'était l'avenir de la France et il avait raison...) — en Creuse, il y a la cartonnerie Jean qui **récupère** du papier, ensuite ça arrive à quelques kilomètres de chez moi, entretemps Jean nous a amené des bandes, on va les travailler à la main. Donc ça veut dire qu'on est "RES", c'est ça ? [Note : **RSE** probablement] On a des stocks de bandes et on les monte au fur et à mesure. Ils sont tirés en

mille exemplaires. On ne reçoit pas mille exemplaires d'un coup, on les fait à la main. On va voir les libraires pour savoir la quantité qu'il faut, on des retours équivalents à 2-3 % c'est tout. Chaque livre suit une filière qui est une filière... Une fois j'étais à l'Asfoed, bon... il n'y a personne de l'Asfoed ici ?... Il fallait que leur explique comment il fallait faire... Au lieu qu'un livre reste trois mois en librairie, moi j'ai des livres qui ont huit ans et qui se vendent toujours aussi bien. Celui-là, on est au 4e tirage, donc à 4 000 exemplaires... Mais je sais qu'on est tout petits... Mais il faudrait qu'on soit 1000 tout petits plutôt que 10 gros.

OL : Ça fera peut-être l'objet de l'échange, mais la métaphore elle me semble juste sur les graines et la pomme... mais pour rejoindre, le nombre d'éditeurs qui sont portés par les paquebots que vous évoquez, il n'y a pas d'incompatibilité entre les petits et les géants... Je crois que le ministère de la culture pourra vous en parler mais il y a 500 000 auteurs, 500 000 nouveaux livres par an. Les graines... on est très loin de l'uniformité... Votre parallèle est intéressant mais je pense qu'il faut pousser la métaphore...

PL : (plaisante) Bon on peut nous traiter de gros bien que je fais des efforts... L'édition européenne, alors là c'est énorme... Le chiffre d'affaire de l'édition (et non pas les bénéfices) est énorme. Nous sommes un bien culturel, donc évidemment que la place est importante, et en France particulièrement. Le tissu de libraires partout en France est remarquable... il y a la possibilité de faire en France, c'est ce qu'on appelle la péréquation... Ba oui les gros avec les petits. Pour soutenir le manque de trésorerie chez les libraires, c'est toute une filière, avec les universités, après chacun fait des choix dans sa vie. Je pense que tous les livres ont le droit d'exister.

RD : (parle du fait qu'il n'achète pas de pommes sponsorisées par l'UE, il va toujours chez le petit maraicher du coin quand il voyage) Mais est-ce que cela veut dire que plus personne n'achètera de livres ? Et pour le livre de poche ? Avec mon ami Gallimard nous voulons mettre la lecture à la portée de tout le monde. Le livre de poche est un bien de consommation. Les gens veulent lire leur livre à tout moment, c'est ce qui fait vivre le livre. C'est fabuleux ce que vous faites... [inaudible].

YC : Je suis tout à fait d'accord avec l'importance et la nécessité de cela, mon attitude est un peu provocatrice, mais là où je ne suis pas d'accord, c'est que les grosses structures imposent un système de circulation qui fait que les libraires sont dépendants. En ayant fait la tournée de 250 libraires pour mes livres, quelque part je commence à me rendre compte des implications, qui ne sont peut-être pas liées à vous directement, mais à la distribution. Pour vous dire, ce n'est pas une attaque sur le sens des maisons d'édition comme Gallimard, c'est sur le système qui est mis en place dans la commercialisation, vous avez la chance de pouvoir vous balader avec des poches. Moi je connais plein de gens qui n'ont pas la chance de se balader et de pouvoir sélectionner les poches, on leur impose un système de commercialisation. Dans les librairies, j'ai affaire à des gens — c'est vrai, heureusement, il y a une fois quelqu'un qui me disait « vous me donnez une chance incroyable », Gallimard etc. Je vous donne la petite place à l'entrée de la librairie qui vaut très cher... On est confronté à un

système qui impose, des sorties, des offices, ça ne retire rien au livre en lui-même... Je maintiens que s'il y a mille personnes qui défendent leurs livres dans leurs régions — comme on défend les pommes ! — et ba ça sera vachement intéressant ! Peut-être qu'on ne touchera pas dix mille personnes, mais on touchera mille personnes avec une sensibilité plus libre...

PL : Ce débat à expliquer ce qu'on fait de ce côté... moi ce que je remarque c'est que le système français grâce notamment au **prix du livre permet à chacun d'exister**. Après vous pouvez dire que pour des raisons d'offices, il y a la pression mais ça, ça fait partie aussi de l'extraordinaire offre qu'il faut gérer. Et on a exactement le même problème avec **Culture Presse**, comment dans un kiosque on gère 7 000 références, on a des problématiques de gestion de cette dynamique...

Peut-être avant de vous [public] laisser la parole, nous allons laisser **Mme Barbaroux (MCC)** expliquer comment elle travaille au sein du ministère sur cette problématique et en particulier, sur le livre.

MB : Je voudrais dire plusieurs choses en retour de votre intervention M. [...] La première chose c'est votre propos sur les **territoires**, vous parlez **d'imprimeurs**, donc déjà ça je trouve que c'est formidable et je vais en **reparler tout à l'heure de l'action**, qu'on mène avec les **DRAC**, les **conseils régionaux**, les **départements**, parce que ce que vous éditez dans ce cadre-là c'est absolument magnifique. Le deuxième point c'est que vous avez fait l'éloge des libraires et des petits libraires. Les libraires de proximité, que le **MCC** aide et c'est un tissu qu'on veut absolument sauvegarder, donc voilà. Mes collègues ne sont pas totalement d'accord pour relativiser ce que vous dites. **C'est toujours ce que l'on soutiendra au niveau national et local**. Peut-être quelques mots sur l'action du **MCC** : nous avons entrepris depuis deux ans un travail sur les filières et les métiers responsables dans le champ culturel. Deux exemples très vite et ensuite on abordera le livre : on travaille sur le secteur du cinéma — et quand je dis on travaille c'est qu'on travaille toujours avec les professionnels (producteurs, distributeurs, etc.) qu'est-ce que c'est que produire un film **responsable** ? Ce qu'est distribuer un film **responsable**... et comment un film est montré en salle... Nous avons fait la même démarche sur les grands festivals de plein air. La problématique de comment les artistes, un public vient sur un site, comment il se nourrit, comment il est logé, comment les scènes sont éclairées, sténographiées, etc. Comment les sites sont remis en l'état une fois que la manifestation est terminée. Pour l'aborder on prend **toutes les entrées du développement durable** : la question des transports — **l'écomobilité** —, la question du recyclage — la réutilisation avec **l'économie circulaire** —, la question des **économies d'énergies**, et on se dit quels sont nos leviers à nous, ministère de la culture — on n'est pas le ministère de la **transition écologique**, on n'est pas le ministère de l'économie, on n'est pas la direction générale des entreprises — comment le **MCC** (au niveau des opérateurs du **MCC** ou au niveau de la direction du livre, ou au niveau des **DRAC** pour les libraires de proximités et les actions en direction des publics). Nos leviers dans le système du cinéma et dans les festivals c'est plus facile car nous avons des fonds de soutiens et dans le cadre de ces soutiens nous pouvons délivrer effectivement des aides et que les **critères d'écoresponsabilité** peuvent être pris en compte. Dans le secteur du livre — on a eu de longues discussions et on continuera à en avoir... — le **CNL** aide plutôt l'auteur et **l'éditeur mais n'aide**

pas à la production ni à l'impression. Nous sommes dans un secteur marchand, dans une économie marchande, et c'est vrai que le **MCC** dans ce cadre-là peut beaucoup plus insuffler de bonnes pratiques — c'est ce qu'on essaie de faire en travaillant avec vous, depuis un an on a mis en place un comité de pilotage avec toute la chaîne du livre : les représentants professionnels, des imprimeurs, des éditeurs — c'est **Pascal Lenoir** qui représente le **SNE** — des distributeurs, des diffuseurs, des libraires — avec les **syndicats des librairies** —, également les **bibliothécaires** — là on a plus d'argent dans les aides aux bibliothèques — et bien évidemment des auteurs — on a des représentants de la **SGDL**. **En se disant comment cette filière peut-elle être encore plus écoresponsable qu'elle ne l'est ?** On l'a vu c'est un modèle avec le travail du **SNE** sur les **recommandations**... On a vu qu'il y avait beaucoup de pistes à explorer. On a eu une première réunion avec la **BNF** en décembre et on a une seconde réunion en **CNL** le 28 mars — deuxième journée sur cette thématique de l'**écoresponsabilité**. Ce qu'on aimerait c'est qu'à la suite de ces groupes de travail, que **ces groupes de travail durent et conduisent à aller vers une charte**. On a signé avec différents festivals une charte des festivals **écoresponsables**. **On aimerait qu'il y ait une évolution de la part du CNL qui peut être une reconnaissance des critères d'écoresponsabilité dans ses soutiens, et c'est ce sur quoi on va travailler.** Dernier point, on parle aussi du **MCC** comme éditeur car certains établissements publics sont aussi éditeurs. On n'en parle pas forcément assez, les éditions du **Centre Pompidou**, les éditions de la **RMN**, et on s'est dit qu'on n'est pas là pour donner des leçons au secteur privé, et est-ce que les éditeurs publics sont eux aussi **écoresponsables** ? Là, le MCC a beaucoup plus de billes pour leur dire « attention d'où vient le papier, où est édité tel catalogue, où il est imprimé etc. », là on a beaucoup plus de poids, et le dernier secteur où là c'est beaucoup plus facile, même si c'est le livre, la conséquence du livre, c'est l'aval de la chaîne, c'est les bibliothèques. C'est un domaine où travaillent les collectivités locales, c'est un peu un autre sujet, mais c'est **écoresponsabilité** dans les constructions, une formation des bibliothécaires **au développement durable, sur le don des livres, sur le recyclage** et là je dirai qu'on a beaucoup plus de leviers, de poids que dans les premiers sujets, les sujets de filière. **On va avoir un représentant de la DGE qui va venir pour travailler main dans la main avec le ministère des finances sur ce sujets qui nous sont chers.** Un dernier mot, quand on parle du livre c'est du livre papier. On est très papier au ministère de la culture, et d'autant plus que l'on connaît les **coûts environnementaux des livres sur internet** (applaudissement).

OL : On a quelques minutes ?

Question public : [Concernant PEFC] (représentant imprimeur) **On paie pour se faire certifier sachant que seuls 5 % des papiers ne sont pas certifiés ? Mutualiser les contrôles ?** Nous avons constitué des groupes pour cela (depuis 2005). Par ailleurs on confond aussi les problématiques de **recyclage** — **qui est déjà une norme légale !** Nous investissons beaucoup donc aussi là-dessus... **Je termine sur les transports où économie et écologie se rejoignent finalement** [inaudible]

PL : Le problème c'est qu'aujourd'hui **en tant que groupe d'édition nous devons justifier les certifications, écologiques et RSE.** Et ce n'est pas fini nous sommes tous en train d'y travailler,

l'administration nous impose sur nos démarches de développement des choses et l'on va devoir aussi se reposer des normes internationales — comme [ISO] 14001 — **comme nous avons des clients internationaux et que nous opérons à cette échelle. Malheureusement ce n'est pas nous qui les faisons.** Pour la distinction **FSC/PEFC** : on a travaillé avec **PEFC** pour passer de l'un à l'autre... **Le problème vous le savez c'est qu'il y a des ONG, il y a une guerre de communicants, et elle se joue au travers de ce label.** Pour autant, on a pu voir au travers de reportages (sur **France 2**⁴³⁸) **les deux labels ont été mis en cause**, et pourtant on en a besoin parce que **comment justifier auprès d'un lecteur de la qualité de nos papiers si on ne certifie pas de la forêt jusqu'à la transformation.** Comment fait-on avec nos 60 000 nouveautés par an ? On n'a pas le choix que d'utiliser ces **labels FSC/PEFC** — qui entre nous, **il y a un label qui est plutôt géré par une ONG, l'autre par industriels fait partie de PEFC qui a été rattrapé par des ONG car le SNE fait partie de PEFC.** Il faut que l'on trouve des moyens ensemble, mais en même temps c'est ce qui nous permet de dire que 93 % des bouquins vous achetez viennent de **forêts durablement gérées**, si on n'avait pas fait ce travail-là ensemble on ne saurait pas capables de le dire.

OL : Il faut ajouter qu'il y des intermédiaires qu'il nous faut mobiliser sur ces points-là, le combat étant plus du papier —...[inaudible]

[Discussion sur la *diversité*, Yves Chagnaud compare les librairies à un « phare » au milieu des magasins qu'il voit dans villes // Pascal Lenoir affirme que Gallimard c'est 1500 nouveautés par an // L'éditeur indépendant oriente son discours sur une lutte aussi sociale à mener en faisant un point vocabulaire où « le mot "exploité" a été remplacé par le mot "défavorisé" » ce qui semble en dire long sur le déni de réalité de la crise, que les « luttes de jeunesse s'étendent à l'ensemble de la planète »]

OL : **Pascal Lenoir** fait partie de la **commission environnement** et à la suite du **WWF**, nous avons voulu mettre en place un règlement pour les livres scolaire et le papier **recyclé**... mais **on arrive dans un paradoxe pour le marché de l'impression**, qui lui chute — si ça continue comme ça, de nombreux sites de production vont fermer, et il y a des transferts qui vont s'effectuer (le kraft vers le carton par exemple). On va donc perdre notre capacité à produire certains types de papier et on va vraiment avoir des **gros problèmes par rapport au prix de vente du livre, et aussi par rapport à la diffusion** — alors peut-être aujourd'hui il y en a trop mais si ça continue comme ça peut-être que demain il n'y en aura pas assez. Il y a vraiment aujourd'hui un vrai gros danger avec **l'évolution du marché de la pâte à papier** notamment qui est un marché mondial, aujourd'hui on voit peut-être quels sont les problèmes mais à moyen terme **il y a un gros danger.**

Pascal Lenoir : 150 000 nouveautés par an en comptant les réimpressions — au dépôt légal — soit 400 millions de livres imprimés donc la diversité éditoriale existe.

⁴³⁸ ici Pascal Lenoir fait sûrement référence aux reportages suivants : « Des labels en bois ? », *Cash Investigation*, France 2, diffusé le 24 janvier 2017, et « Forêts labellisées, arbres protégés ? », *Arte reportage*, 16 octobre 2018.

Question public 2 : On parle beaucoup de papier, **mais il y a aussi tout le cycle marchand — il me semble que l'on a complètement loupé la communication** —, la grande problématique est aussi les papetiers sont-ils **écologiques** ? **C'est une histoire de communication ?**

PL : Il y a en effet des choses à faire, et sur les transports aussi, **comment « décarboner » les transports**. Je ne sais pas si vous connaissez, la [...] s'était arrangée pour lancer deux plateformes — une parisienne pour l'ensemble des distributeurs, tout y assemblé, c'est-à-dire que vous allez trouver dans un camion des livres d'**Interforum**, la **Sodis**, etc. qui vont arriver tous chez le même libraire — donc vous imaginez, on regroupe au maximum parce que ça nous coûte aussi... C'est la logique du tableur Excel. Ça c'est fait. **Pourtant quand vous y regarder, un camion, le poids... et le carbone — et le rail ? On a une politique de transports en France qui est tout tournée vers la route, on a des camions qui défoncent les routes**, et si vous commencez à dire « je vais mettre une écotaxe » alors là vous avez des bonnets rouges partout... (et du jaune aussi, on a toutes les couleurs !) On a tout misé là-dessus. **Il y a eu des tentatives : une usine qui consommait 2500 t de papier consommé par jour et même eux n'ont pas réussi à amener le train ! (...)** **Au lieu de se tourner vers l'efficacité, on a contourné le problème et on a dit « le camion ça fait de l'emploi, bon ça défonce les routes... ».** **Il ne faut pas que l'on cherche toujours à résoudre des problèmes par le haut**, je pense qu'il faut tous discuter ensemble. On le voit lors de nos assemblées, le partage d'informations est source de découverte de solutions, et d'axes d'amélioration énormes... **Il faut aussi convier les politiques, et les transports donc ça en fait partie aussi.**

OL : Je propose de conclure avec nos quatre interlocuteurs en identifiant pour chacun **la meilleure — la plus urgente — mesure** à prendre pour être encore plus vertueux ?

YC : J'en ai une bien : c'est d'arrêter de regarder la télé, de s'intéresser à n'importe quel type de livre... **et réfléchir à ce qu'on produit... arrêter de publier des conneries** – pardon –...

OL : Parfait merci beaucoup.

PL : **Sensibiliser le grand public**, faire des passerelles pour qu'ils puissent **identifier les responsabilités...** **Ne pas résumer la production d'un à la destruction des arbres... il faut une communication à tous les niveaux.**

OL : Il faut aussi rappeler que les arbres ne servent pas uniquement à faire des livres. **La déforestation c'est majoritairement de l'huile de palme...**

PL : **Revenir aux besoins**, est-ce que j'en ai réellement besoin — on redécouvre la philosophie de nos grands-parents —, j'imprime en une seule fois ce dont j'ai besoin, où j'imprime au fur et à mesure c'est la même chose en réalité. Le « **juste besoin** » retrouvé et le dialogue.

YC : Je veux dire aussi quelque chose au sujet des manuscrits, car quel est ce « juste besoin » pour les éditeurs ? **Entre le nombre de manuscrits qu'ils reçoivent chaque année, et le nombre d'exemplaires publiés... Combien ça fait pour vous par exemple ?** (adressée Pascal Lenoir)

PL : **Pour la « Blanche » on doit être à 3000/4000 manuscrits pour une centaine d'ouvrages publiés...** Et sur les collections jeunesse c'est 15 000 manuscrits par an. Il y a un extraordinaire engouement pour les livres, les gens veulent vraiment se voir édité ! C'est ça qui est aussi passionnant.

MB : Moi je pense que ce qui serait très très bien, **c'est de sensibiliser des auteurs, les lecteurs, les écrivains... Effectivement lorsque leur manuscrit est accepté, qu'ils puissent discuter des enjeux de production, de la meilleure façon écoresponsable d'éditer le bouquin.**
(...) On veut voir des écrivains, des auteurs, des artistes...

OL : Merci à vous tous.

Références évoquées

Imprim'vert	Culture presse	DGSE
EDF	DRAC	SODIS
Copacel	CNL	ONF
Arjowiggins	SGDL	
Asford	RMN	

Mots-clés

certification	énergie	récupération
PEFC	chaîne	échelle
FSC	symbole	international
recyclage	transport	industrie
éco-responsable	route	essentiel
ressources	camion	Tulle
arbre	gamme	Creuse
stéréotype	encre	Marseille
consommation	ennoblissement	Lille
étude	carbone	éditeur
filière	bilan environnemental et sociétal	Saint-Julien
métaux rares	pédagogie	bien culturel
production	Europe	péréquation
norme	provenance	droit
valorisation	exportation	commercialisation
déconnexion	exploitation	dynamique
substances	forêt	action
vendu	fabrication	économie circulaire
lecteur	information	opérateur
imprimeur	flore	discussion
label	papier	économie marchande
international	fournisseur	distributeur-diffuseur
RSE	marché	charte
éthique	comptabiliser	communicant

Seconde journée de rencontres : Livre, lecture et environnement, une histoire à poursuivre au CNL — *discours de clôture*

28 mars 2019 — 10h-18h30

Centre National du livre (53, rue de Verneuil, 75007 Paris)

Extrait du programme distribué :

La seconde journée de rencontres professionnelles « Livre, lecture et environnement, une histoire à poursuivre », organisée par le ministère de la Culture, la Bibliothèque nationale de France et le Centre national du livre, se déroulera le jeudi 28 mars de 9h30 à 18h au Centre national du livre. Elle sera centrée sur les politiques publiques visant à encourager et faciliter les pratiques éco-responsables et interrogera la place de la bibliothèque au cœur de la filière publique du livre et de la lecture durables.

L'entrée est libre sur inscription

10h : Mot d'accueil par Vincent Monadé, Président du CNL

10h20 : Introduction par Monique Barbaroux, Haute fonctionnaire au Développement durable du ministère de la Culture

10h30 : Table ronde 1

Les leviers publics pour encourager et soutenir les bonnes pratiques dans la filière du livre et de l'édition

10h30-11h30 : Séquence 1 / Dans les territoires

- Le point de vue des collectivités locales
- Le point de vue de l'État déconcentré
- Accès au livre et à la librairie dans les collectivités ultramarines

11h45-13h : Séquence 2 / Dans les politiques publiques

- La politique publique de l'économie circulaire et la filière du livre : une lecture de la Feuille de route pour l'Économie circulaire du 23 avril 2018
 - Le secteur de l'édition et du livre, une éco-industrie
 - Les opérateurs-éditeurs du champ culturel, l'exemple de la RMN – Grand Palais
 - Règlements des aides sélectives et pratiques des commissions de soutien, l'exemple du Centre national de la Chanson, des Variétés et du Jazz
- 14h : Table ronde 2

La bibliothèque au cœur de la filière publique du livre et de la lecture durables

14h-15h15 : Séquence 1 / L'impact environnemental des bibliothèques

- La bibliothèque, un bâtiment durable
- Acquisitions publiques de livres, achats durables
- Une seconde vie pour les livres dans les bibliothèques

15h15-16h15 : Séquence 2 / Sensibilisation et éducation au développement durable

- Une bibliothèque publique très engagée
- Information et sensibilisation
- Les auteurs en bibliothèque, acteurs du développement durable

16h15 : Grands témoins / Témoignages pour mettre en perspective les enjeux du jour

- Témoignage à trois voix autour d'un projet de médiathèque éco-responsable : Venelles (Bouches-du-Rhône)

• Lecture numérique et lecture papier : le point de vue des sciences cognitives

17h30 : Clôture des deux journées de rencontres par la DGMIC

observation public : quarantaine de participant (jauge places assises : 40) ; population strictement professionnelle.

Légende

Caractérisation activités, pratiques, filière et pratiques économiques

Champ lexical écologie-environnement / mauvaises pratiques ou contexte défavorable sur le plan environnemental

Traçabilité, logos, certification

Monique Barbaroux et Nicolas Georges, Ministère de la culture mission développement durable et ministère de la culture, direction du livre et de la lecture.

Monique Barbaroux : Alors il nous revient donc à **Nicolas Georges** et moi-même de conclure les deux journées. Même si certains d'entre vous n'ont pas pu assister à la journée de décembre à la **BNF**. Alors je voulais d'abord vous remercier d'avoir été là, remercier bien évidemment les membres du **Copil**, notamment *les associations professionnelles* qui ont travaillé avec moi. Aujourd'hui les intervenants et les modérateurs, un grand merci. Vous avez assuré — même si on a un petit peu dépassé l'horaire, mais cela montre que le sujet était passionnant, riche et qu'il y a eu beaucoup de questions — je trouve que nous avons bien travaillé, et c'est grâce à vous.

Premier point, vous dire que nous allons publier intégralement les actes des deux journées : la première journée à la **BNF** en décembre et la journée d'aujourd'hui. Nous les avons enregistrées, nous allons les publier sur une *édition durable* qui sera *écoresponsable* et *durable*. Et nous en faisons la primeur au moment de la semaine européenne du *développement durable* qui est du 30 mai au 5 juin. Donc il y aura un « midi de la culture » où vous serez bien évidemment conviés. On verra comment on compose effectivement ce midi de la culture et là, il y aura les actes effectivement du colloque de nos deux journées. J'espère que les réseaux — comme vous avez diffusé les invitations, j'espère que vous diffuserez également cette publication qui sera à la fois sur support papier et sur support numérique. Même s'il y a cent pages, j'espère qu'on les lira quand même, malgré les cent pages.

Deuxième point, qui n'est pas un point de contenu — je laisserai les conclusions en termes de contenus au directeur du livre et de la lecture. C'est lui « La direction métier », et qui porte tous vos sujets. Vous dire que *nous avons travaillé en Copil — en comité de pilotage — le ministère de la culture Mission développement durable direction du livre et de la lecture, les deux opérateurs (BNF et CNL) et les professionnels (les imprimeurs, les éditeurs, les libraires, l'association des bibliothécaires), ce Copil n'avons pas terminé notre travail : les deux journées ne sont pas la fin de nos travaux, je dirai que c'est le début*. C'est à partir de là, ce qu'on vous propose aux membres du **Copil** c'est de poursuivre le travail de façon très active : c'est-à-dire de se donner à nous-même *une feuille de route* — sur divers éléments que l'on décidera ensemble ; qui seront liés au gros travail qu'a fait le **SNE** « *les sept suggestions pour être un éditeur écoresponsable* » — nous choisirons ensemble ces points, chaque membre du **Copil**, ou en binôme ou en trinôme, prendra en charge un point pour constituer *une feuille de route*. Alors la *feuille de route ne couvrira pas forcément tous les éléments de la chaîne* — parce qu'il y a des éléments que le ministère de la culture, n'est pas à même de traiter tout seul — mais l'idée c'est de se donner *une feuille de route très concrète*, pour que ces deux journées — aussi

intéressantes y aient été les discussions — **soit des actions concrètes tant de la part des professionnels que de la part des pouvoirs publics que ce soit MCC, les opérateurs, ou les relais déconcentrés — les collectivités locales.** Nous souhaitons qu'elle soit l'occasion de **signer une charte**, entre le **MCC** et les professionnels. On s'est dit en y réfléchissant avec encore avec le **Copil** — ce sera notre réunion d'après ces journées ; on s'est dit courant de l'année 2020, ou dans les neuf mois qui viennent — nous nous sommes dit qu'effectivement nous aurions fait un grand progrès. **Cette charte doit contenir des engagements actifs.** La **mission développement** a un peu le cadre car on a signé une charte avec les festivals — **Béatrice Macé** vous en a parlé ce matin — et on est en train d'entreprendre — mais le travail a déjà été largement fait sur le secteur de la mode — la mode a déjà signé son contrat « de filière Stratégie Mode et Textile » avec les deux ministres. Nous n'en sommes pas là, nous allons **co-construire cette feuille de route avec des engagements** précis donnant lieu à une **charte**. Et après, — c'est peut-être **un objectif à moyen terme, se dire que la filière du livre et de l'édition peut faire l'objet d'un contrat stratégique de filière**, et là il faudra — et c'était intéressant d'avoir un représentant de la **DGE (direction générale des entreprises)** il faudra faire rentrer la **MTES**⁴³⁹, **ça c'est l'objectif, je dirai à plus long terme — et que peut contenir cette feuille de route ?** Elle va se fonder sur ce dont on a discuté, sur ce que vous nous avez apporté comme engagements que vous prenez déjà et sur lesquels **Nicolas Georges** (directeur du livre et de la lecture) — même s'il n'était pas présent au **Copil**, il l'a beaucoup suivi car nous lui faisons des compte-rendu réguliers — va vous dire comment il voit, sur quels sujets **comment il peut voir la construction de cette feuille de route et de cette charte à horizon 1 an.**

NG : Merci à Monique, merci chers amis. Merci au Centre du Livre de nous accueillir, c'est une maison que j'ai dirigé de façon fugitive pendant une dizaine de mois, il y a une dizaine d'années, et figurez-vous qu'une de mes premières décisions n'étaient pas relative au livre mais relative au **jardinage** et aux **jardins** qu'il y avait derrière (...) En règle générale les espaces naturels de ces hôtels correspondait à une vision particulière du **jardinage** : extrêmement formels et normés, avec des espèces comme le **buis** qui correspondait à la pratique des « **taupières** », alors je me suis dit « c'est un peu fouillis, on va mettre un peu d'ordre dans cette affaire », et ça été une bronca complète : on m'a dit « m'enfin c'est un scandale, il est bien comme ça, si vous faites **un jardin formel** vous allez supprimer x variétés **d'insectes**, et la **biodiversité...** » Alors j'ai dû renoncer, tout simplement à mes projets d'aménagement du **jardin** ... (rires) L'autre élément qui me vient à l'esprit, c'est le peut-être le chemin qu'on a parcouru (en entendant nos amis de Genève⁴⁴⁰) : un exemple c'est la **BNF** et les projets tels qu'on les conçoit aujourd'hui. Pour la **BNF** ça peut être trompeur : il existe bien un **espace naturel** — ça a d'ailleurs été le choix pour le président Mitterrand quand il a choisi le projet, **les pins** (...) —, mais il n'est pas accessible — je n'ai jamais compris d'ailleurs pourquoi. Néanmoins **le fait d'allumer la lumière et de faire rentrer une personne dans ce bâtiment fait que les dépenses de fonctionnement en énergie sont absolument colossales. J'avais entendu certains collègues dire à l'époque que le coût de fonctionnement en énergie du bâtiment était**

⁴³⁹ Le ministère de l'écologie renommé ministère de la transition écologique et solidaire.

⁴⁴⁰ Présentation d'une architecture pour une bibliothèque plus tôt dans la journée.

pratiquement équivalent à la dépense énergétique d'une ville de 20 000 habitants sur l'année. Je ne sais pas si c'est vrai ou non — contrôlant les comptes de l'établissement je sais que c'est beaucoup... Mais voici un type de bâtiment : vitré, en aérien, complètement contre-intuitif par rapport à ce qu'on peut penser aujourd'hui du développement durable. Aujourd'hui une bibliothèque nationale ne serait pas conçue de cette même façon. (Le président avait beaucoup pesé dans ce choix, et il n'avait pas vraiment laissé au jury le choix de faire ce qu'il avait à faire).

(...) En rassemblant quelques éléments qui ont été rapportés au long de ces journées. Le premier sujet, relative aux discussions avec la chaîne graphique et la chaîne de l'édition : question de responsabilité de la part des éditeurs. Profession qui prend conscience de ses responsabilités du point de vue du développement durable, de la conception de son industrie. Bien prise en compte déjà par le SNE — parce que nous avons tous salué les suggestions et la quasi-charte en quelque sorte, « les recommandations » qu'a établie le SNE vis-à-vis de ses adhérents en matière de développement durable pour la chaîne de l'édition. Réception assez large dans le milieu de l'édition, mais en tout cas le SNE n'est pas toute l'édition (400-500 adhérents pour plusieurs milliers d'éditeurs sur le terrain). Et également des responsabilités à faire valoir dans la sphère publique puisqu'il y a beaucoup d'éditeurs publics pour lesquels, le gouvernement, l'État, a sans doute un pouvoir de contrainte un peu plus forte, que le SNE par rapport à ses adhérents. Et voilà un champ d'investigations de responsabilisation par rapport à des rôles pratiques qui nous faut investir encore plus qu'il ne l'est aujourd'hui.

Nous avons évoqué en aval de la production du livre, la distribution du livre. Pour essayer de nous dire que cette distribution était assez vorace en production d'exemplaires — un certain nombre de chiffres nous ont été donnés — x exemplaires imprimés produits pour x exemplaires vendus, que faisons-nous du delta ? Effectivement, ce delta connaît une situation diverse avec la dernière qui consiste à pilonner des livres. Déperdition d'énergie en quelque sorte de ce point de vue là, même si l'édition, on le sait, est une activité de prototypes — donc qui doit mettre sur le marché beaucoup de titres — qui doit aussi connaître le fonctionnement qu'elle connaît aujourd'hui, c'est-à-dire le système des retours. Essayons de rendre cette chaîne le plus efficiente possible, effectivement avec l'amélioration de systèmes de contrôle, comme, par exemple, la mise en place de « book tracking » qui permet à l'ensemble des acteurs de la chaîne de réajuster leur tirage et de réajuster le réassort quand il s'agit des libraires. Et, puis nous avons parlé également des destinations plus lointaines, de la capacité du livre produit essentiellement en Europe continentale voire ailleurs — à atterrir ou à atteindre des destinations ultramarines — le livre dans les départements d'Outre-mer c'est un sujet que nous connaissons. Le livre dans des destinations africaines de la francophonie, c'en est une autre. Essayer de développer la capacité de ces territoires à produire sur place en évitant les transports extrêmement lointains, consommateurs d'énergie, c'est une réflexion que nous menons depuis longtemps et qu'une réflexion du type industrielle, en « impression à court tirage », peuvent nous permettre de rendre plus efficiente et moins consommatrice en ressources rares. Du point de vue de la seconde journée, ont été plutôt abordées les questions d'aval de la chaîne, en particulier de diffusion du livre. Et nous avons vu qu'il pouvait être intéressant de travailler sur les festivals — comme nos collègues de la musique — (...). Le salon

de la jeunesse à Montreuil est de ce point de vue remarquable, ce sont des pratiques qu'il faut sans doute **diffuser grâce aux élus et convaincre les acteurs** des **territoires** pour aller dans ce sens. Du côté des bibliothèques, on a vu ce qui revêt de l'architecture et des cahiers des charges (...). **Le recueil de bonnes pratiques**, ça on l'a vu qu'il s'agisse de bibliothèques ou de librairies, sensibiliser les jeunes par les programmes d'éducation artistique et culturelle — je pense à ce que fait le Labo des histoires, une association que nous aidons en matière d'acculturation de la jeunesse sur ces questions. **Penser également à tout l'environnement incitatif que nous pouvons avoir à l'aide des dispositifs d'aides des collectivités territoriales et de l'État, du CNL** — le **président du CNL** nous a dit ce matin à **quel point il agissait sur le développement durable comme établissement public** — **mais ne peut-on pas également réfléchir à des systèmes de bonification d'aides, incitatif, pour des projets qui vont dans le sens du développement durable**. Alors cela peut être compliqué, **Monique** l'a rappelé, le **développement durable** voit **beaucoup de ces critères déjà inscrits dans la loi**. **Être encouragé à suivre la loi, c'est peut-être quelque chose de contre-intuitif...** a priori... on n'est jamais encouragé à respecter le code de la route, en revanche on a des malus quand on ne le respecte pas. Néanmoins, comme pour l'accessibilité ou le handicap — pour lesquels je retrouve des problématiques un peu semblables. Et puis **continuer la réflexion sur le livre comme objet durable**. Rappeler que c'est quand même une belle invention finalement, il y en a peu qui sont aussi **durables** que celle-là ! **À travers les siècles**. Et au lecteur comme **acteur durable** également de cette filière. (Et puis je rappelle que le livre est toujours présent dans les bibliothèques, même si je n'en ai pas vu forcément beaucoup dans la présentation... Et même si les bibliothèques sont aujourd'hui bien autre chose que des réservoirs de livres.)

À la **Direction du livre** ça nous a fait du bien de suivre ce cours et ce parcours, parce que beaucoup de sujets qui ont été évoqués nous avions à les traiter mais dans des objectifs ou des cadres de vue un peu différents — **je pense notamment à ce qu'on a dit de la profusion de la production de livres, que nous voyons sous le prisme de ce que l'on dénonce aujourd'hui comme une forme de surproduction dont les effets sont assez négatifs sur la rémunération de auteurs** mais nous n'avons pas forcément en tête de la traiter sous le prisme du **développement durable**. De la même façon, **la relocalisation d'un certain nombre de travaux d'impression sur notre territoire, nous la voyons plutôt comme des efforts pour réindustrialiser notre pays** — **comme dans d'autres secteurs d'ailleurs** — **plus que sur le fait d'avoir des circuits-courts qui contribuent là aussi au développement durable**. Là nous avons de **nouvelles problématiques qui nous permettent de réinterroger un peu l'action que nous menions jusqu'à présent** et qui est tout à fait passionnante, voilà, un cadre de travail, **un objectif** — une forme de **charte, voire peut-être un élément de filière** — et puis des éléments de contenus qui vont nous permettre non seulement de nous retrouver avec plaisir mais également de ne pas être au chômage pendant au moins une année... voilà merci. »

Mots-clés

Feuille de route	chaîne graphique	rare
book tracking	industrie	efficience
développement durable	responsabilité	francophonie
réseaux	recommandations	transports
comité de pilotage	milieu	pratiques
opérateur	gouvernement	acculturation
professionnels	contrainte	dispositif d'aide
imprimeurs	investigation	collectivité
éditeurs	responsabilisation	bonification
libraires	vorace	compliqué
bibliothécaires	production	réflexion
actions concrètes	chiffres	durable
pouvoirs publics	système	invention
charte	retours	siècles
engagements	titres	filière
ministres	amélioration	réservoir
stratégie	prototype	profusion
long terme	réassort	surproduction
compte-rendu	tirage	négatif
jardin	capacité	rémunération
fonctionnement	territoire	réinterroger
dépenses	sur place	action
critère	impression à court tirage	travail
aide	ressources	objectif

Pas de références culturelles évoquées directement hormis les interlocuteurs présents.

Remise du Prix du roman d'écologie 2019

4 avril 2019, à la BNF (Belvédère) — 19h-21h



fig. 47 — Prise de vue des ouvrages sélectionnés pour le PRÉ 2019 à la BNF, avril 2019.

Partenaires



Le Master de création littéraire du Havre

Le Master Lettres et Création littéraire du Havre a été créé en 2012 par Thierry Heugon directeur de l'école supérieure d'art du Havre - LESADHaR, Elise Paré professeure à l'ESADHaR, Elisabeth Robert-Barrmann directrice de l'ERLISH de l'université du Havre et Laurence Mathey professeure des universités à l'université du Havre. Laure Linozzi (écriture, littérature, regard) depuis 2013 et dirige l'option « Création » depuis 2014. Laurence Mathey dirige l'option « Lettres ». Une dizaine d'enseignants-e-s travaillent - sachant que d'autres professeurs-e-s de l'ESADHaR ou de l'université du Havre collaborent ponctuellement avec le Master dans le cadre d'échanges transdisciplinaires. Des évènements sont organisés conjointement comme Laure Linozzi a eu l'occasion de donner une conférence à l'université et les sites à proximité. En deux années évaluantes pour se consacrer à l'écriture, développer son univers ; il ne s'agit pas de s'abstenir de recettes mais bien au contraire, à travers un suivi très personnalisé, d'accompagner ses propres potentialités créatives. Également d'avoir accès à de possibles débouchés concernant les métiers de l'écriture, à travers un bon nombre de rencontres professionnelles. Les étudiants du Master de Création littéraire sont invités à intervenir dans de nombreux évènements de façon relative, mais aussi pour aller à la rencontre de professionnels du livre et de l'écriture afin de dessiner les contours de leur avenir.



L'École Nationale Supérieure de Paysage

Les origines de l'ENSP remontent à la création d'une chaire de l'art des parcs et jardins en 1878 au sein de l'École nationale d'architecture, implantée au Potager du Roi. À cette époque, la conception de grands parcs urbains constitue une préoccupation politique majeure. Après la Seconde Guerre mondiale, cette chaire prend la forme d'une option de la formation d'ingénieur agricole - la section paysage - qui donnera ensuite naissance à l'École nationale supérieure du paysage en 1976. L'École nationale supérieure de paysage - ENSP - forme aujourd'hui des paysagistes concepteurs intervenant sur l'échelle urbaine, dans toute sa diversité et toutes ses échelles : parcs et jardins, espaces publics urbains et ruraux, grands territoires. Ses formations et travaux de recherche positionnent l'établissement au cœur des grands défis du XXI^e siècle, tels que l'évolution des modèles urbains et agricoles, le maintien de la biodiversité, la transition écologique et énergétique, la prévention des risques liés aux changements climatiques. Présente à Versailles dans le cadre prestigieux du Potager du Roi et à Marseille dans le quartier de la gare Saint-Charles, l'ENSP propose plusieurs types de formations conçues sur l'apprentissage et la connaissance du projet de paysage : niveau Master, Postmaster et formation continue et diplômée.



La Fabrique Écologique

Depuis 2013, La Fabrique Écologique, think tank pluraliste et véritablement transpartisan, s'est donnée comme objectif de promouvoir l'écologie et le développement durable sur la base de propositions pragmatiques et concertées. Avec plus de 25 notes publiques sur des sujets divers et un réseau de près de 700 experts, ses travaux sont aujourd'hui reconnus comme particulièrement sérieux et rigoureux. À la pointe de la réflexion sur les préoccupations économiques et sociales intégrant les nécessaires attentions écologiques, elle souhaite contribuer à la mise en oeuvre de la transition écologique et énergétique et la responsabilité sociale et environnementale de tous.



Esprit

Revue mensuelle indépendante fondée en 1952 par Emmanuel Mounier, Esprit n'a cessé de décrypter l'évolution des idées, de la politique, de la société et de culture, en France et dans le monde. La revue s'est engagée et s'engage encore dans les débats intellectuels, dans l'objectif de « comprendre le monde qui vient ». De nombreux auteurs marquants de la pensée contemporaine, français et étrangers, ont écrit dans Esprit : philosophes, historiens, sociologues, juristes, écrivains, journalistes, mais aussi acteurs de la vie politique et syndicale, de la société civile et du monde artistique. Cette communauté de penseurs du temps présent permet de suivre les débats contemporains, sans tomber dans la facilité des syllogismes rapides ni dans l'obsolescence de études spécialisées. Chaque numéro est construit autour d'un dossier thématique, suivi d'un choix varié d'articles ainsi que d'une section « à plusieurs voix » consacrée à des textes brefs, plus subjectifs, en réponse à l'actualité. Un panorama de l'actualité culturelle offre quelques repères par les publications et manifestations récentes. Un service « sauvegarde » Esprit est aussi un espace plurispe et numérique de débats, où s'organisent diverses rencontres autour d'ouvrages et de personnalités, relayées sur son site internet.

observation public : soixantaine de participant (jauge places assises : 100) + demi-douzaine de spectateurs debout ; population mixte : retraités, quelques familles , étudiants , jeunes actifs, actifs, beaucoup de professionnels et d'étudiants.

fig. 48 — Extraits du site web du PRÉ, la page des partenaires (mécène La Poste)

Légende

Caractérisation pratiques auteurs et éditeurs
Champ lexical « écologiste/environnementaliste » / champs lexical négatif
Discours légitimant (champ littéraire)

(Introduction)

Rémi Baille : « Bonsoir à toutes, bonsoir à tous, merci d'être présent ce soir dans ce magnifique belvédère de la BNF. Nous remettons ce soir le deuxième Prix du roman d'écologie, dans une année où s'est manifesté une nouvelle fois le besoin de pressant de faire de l'écologie autrement. Avec le PRÉ, nous avons choisi la voie du sensible et de la littérature.

(présentation du jury)

En plus de la remise du prix, il sera à célébrer le roman d'écologie comme genre littéraire à définir et comme genre en devenir. »

(Présentation des auteurs, des livres et des partenaires)

Jean-Marie Compte, directeur du département littérature et art de la BNF : « (...) Lorsque Laurence Angèle et la BNF ont été sollicité pour accueillir cette cérémonie, et d'une certaine façon participer à la sélection et au choix qui sera présenté tout à l'heure, il a été facile de répondre oui tout de suite. D'abord parce qu'il y a des liens assez étroits avec la revue Esprit, ensuite parce que cette bibliothèque aime beaucoup la littérature et elle le montre à travers différentes manifestations culturelles qu'elle accueille en son sein, et à travers l'activité de ses nombreux départements, et pas seulement, celui que je représente ici : à travers aussi son département des manuscrits, son département de la réserve des livres rares. Et aussi parce que, la bibliothèque s'intéresse à toutes les questions d'actualité, bien entendu à l'écologie mais aussi à d'autres questions politiques : il nous a semblé très très intéressant de nous associer, alors d'abord en participant activement à la sélection comme je l'ai dit, mais aussi je me permet de l'annoncer maintenant, en faisant le choix — nous sommes en train d'y travailler chère Lucille — de programmer, pour l'an prochain sans doute, un cycle qui va permettre d'interroger les relations — si on peut dire les choses ainsi — entre la littérature et l'écologie, à travers une série de rendez-vous qui seront proposé au public de cette bibliothèque. (...) »

Dalibor Frioux : « Avec comme lauréate Emmanuelle Pagano, et son très ambitieux roman *Sauf riverain* — la première édition du PRÉ s'est tenue l'année dernière. Et pour moi comme elle semble loin du point de vue des débats, sur la crise et l'urgence écologique. C'est année passée trois thèmes m'ont frappé depuis la dernière édition : le débat sur le statut de l'animal — très présent dans cette sélection et Lucille vous en parlera en détail —, la prise de parole des jeunes générations, et le débat sur l'acceptabilité de la contrainte face à la crise écologique. Au rétrécissement de l'avenir et la collision inopinée avec les générations futures est à mes yeux un évènement majeur de l'année passée. Les membres du cercle de raison pensaient pouvoir continuer à pratiquer la ventriloquie, à parler paternellement pour ses générations, le futur c'est connu « il n'arrive jamais ». Et par bonheur pour l'économie, les enfants deviennent majoritairement des adultes conformistes. Parler des générations futures et, pour elles, c'était de parler de générations toujours muettes. Des idiots absents des politiques climatiques.

C'était **délocaliser** la vertu dans un futur où personne ne souhaite s'attarder trop longtemps. Mais le présent de la planète commence à ressembler à son avenir : **pollution de l'air, de l'eau, des terres, disparitions des espèces, dérèglement climatique...** **Les plus jeunes commencent à se sentir floués** : soit ils se voient diminuer leurs chances de participer à la grande fête **consumentiste**, soit ils commencent véritablement à en être **dégouté**. Quand une jeune suédoise de 16 ans nous dit que nous lui volons son avenir et nous n'aimons pas vraiment nos enfants, en leur léguant une **planète gangrenée**, c'est un incroyable exercice de **pédagogie inversée**. **Il a suffi d'un changement de locuteur**. **Nous aurions pu remettre le prix du meilleur essai d'écologie** à plus d'un de ses discours, de cette jeune suédoise, à la fois rageur et posé. **De ma seule autorité, je lui remettrais d'office ce soir**.

L'autre débat complémentaire qui éclot ses derniers temps, c'est celui de la **coercition**. **Face aux preuves écrasantes des crises on se donne des frissons en imaginant des restrictions dans notre consommation d'avion, de viande, de voiture, de mail, de plastique...** Tout en sachant bien **qu'on n'a jamais autant volé, dévoré, roulé, communiqué, plastifié, et que cela n'est pas près de s'arrêter**. Cela fait partie d'acquis auxquels seuls une **catastrophe égalisatrice** nous conduirait à renoncer. Le mouvement des gilets jaunes est notamment né d'un sentiment d'**injustice écologique** : on puisait dans le réservoir de la R25 du provincial sans toucher à ceux des cargos, des avions, des camions, sans demander d'efforts aux plus riches et donc aux plus pollueurs, sans que le produit de ses taxes soit fléché vers un avenir meilleur, ou autre chose que le remboursement de la dette infinie de la société productiviste.

Le **Prix du roman d'écologie** que **nous avons fondé** avec **Lucille**, est un atome dans une goutte d'eau. Mais il répond quelque peu à ces deux enjeux : **le pouvoir de la parole, et le besoin de justice global**. Le pouvoir de la parole parce **qu'il suffit parfois de changer de narrateur** pour qu'une parole porte haut et loin. Comme cela s'est produit avec **Greta Thunberg** la jeune suédoise. Elle aurait pu être une **climatologue** en pleurs, une grand-mère, une femme africaine, un milliardaire indien repentir, son discours aurait porté différemment. Mais **c'est évidemment dans la littérature que l'on peut se donner cette infinité de narrateurs, de points de vue, qui peuvent donner une idée de l'urgence écologique**, de l'importance de notre **écosystème** en faisant parler tour à tour, des **animaux**, des extraterrestres, des **écoterroristes**, des **insectes**, des revenants, des objets, des villes, et la sélection 2019 n'en manque pas. **Notre prix** est également en lien avec le besoin de justice globale : parce que s'il faut qu'il y ait coercition, autant qu'elle ne soit pas politique. Autant qu'elle ne soit pas un triste **écofascisme**, mais une nécessité intérieure issue de la sensibilité de chacun. Que chacun se sente non pas obligé de se priver, mais l'obligé de la nature, de la survie de l'humanité, d'un tout qui le dépasse. Loin de l'aigreur de la frustration. **La littérature et la fiction peuvent** aider à prévenir l'aigreur, le dépit, la frustration, peuvent aider à faire provision d'humanité en prévision de temps difficiles. C'est une des hypothèses de **collapsologues** à la mode, pour qui l'effondrement sera l'occasion de créer des liens nouveaux, une nouvelle esthétique, une nouvelle éthique. **Les romans que nous choisissons** devraient nourrir la vie de ceux qui les lisent et leur donner un sentiment de plénitude dans des périodes de **frugalité** qui s'annoncent. Leur permettre d'accepter cet échange équitable en la **planète** qui nous abrite, et une modération de nos désirs. De réviser humainement **notre mode de vie jusqu'ici non négociable**. **Notre jeune prix** — Rémi l'a déjà dit — **s'est voulu** d'emblée un **écosystème** complexe, en associant un *think*

tank, une revue, un lieu — comme celui-ci ou des établissements d'enseignement — plus complexe encore en rassemblant des étudiants — qui sont largement majoritaires dans le jury et que vous allez entendre défendre les livres sélectionnés. C'est un prix littéraire au jury intergénérationnel et multirégional — pour ne pas dire *non parisien* et *non parisianiste*, et peut-être le seul actuellement. Enfin nous avons pris en compte toute la francophonie et cette année, effectivement elle est à l'honneur car deux auteurs québécois, ou d'origine, sont en lice. Chaque fois, avec tous nos partenaires, une vingtaine de romans sont retenus au cours de l'année, nous en sélectionnons laborieusement, 6, puis 3, puis un. C'est un travail passionnant qui demande beaucoup d'ouverture dans les lectures et une éloquence maîtrisée dans les débats. Nous remercions les éditeurs et les attachés de presse qui ont joué le jeu pour que la plupart des membres du jury disposent d'un exemplaire de chaque livre. Nous tenons effectivement à remercier nos mécènes **La Poste** et **Terra Nova**, ce prix leur doit beaucoup, mais il reste bien sûr animé par des bénévoles : nous souhaitons qu'ils s'enracinent dans le paysage littéraire français. Si l'accueil initial a été excellent rien est assuré pour les prochaines éditions, nous faisons donc appel à toutes les bonnes volontés pour que le roman d'écologie se développe et soit honoré en France comme il l'est dans d'autres pays. Je laisse la parole aux étudiants, aux textes, et vous souhaite une excellente soirée. »

Lucile Schmid : « C'est un plaisir immense d'être là aujourd'hui, et d'avoir déjà écouté ces premières interventions, tellement inspirées, tellement émouvantes, qu'elle nous donne, d'abord l'envie de lire et nous font découvrir, pour ceux qui les ont déjà lus, une force, un kaléidoscope de facettes qui sont innombrables, c'est le romanesque. Alors moi je voulais commencer en vous rappelant est-ce que nous avons traité l'animal et comment nous continuons à le traiter, nous allons parler d'animal et pas de cause animale. Nous allons rappeler quelques dates parce que, s'en vouloir faire ma juriste, ou un haut fonctionnaire, je pense que c'est important de regarder ce que le droit nous dit de notre relation à l'animal, avant de montrer comment le roman nous permet d'échapper au droit. Vous rappelez que la première en France sur l'animal, c'est une loi révolutionnaire de 1791, une loi de défense de l'animal, mais l'animal — c'est une loi générale mais ça porte sur les chiens, les chiens de garde — donc l'idée c'est qu'il ne faut pas maltraiter son chien de garde, il faut bien le garder en laisse, il faut bien le garder prisonnier mais ne pas le maltraiter. Ensuite, il y a une évolution au XIX^e siècle, et cette fois-ci, il y a une loi sur la protection, en fait, elle s'appelle « Loi générale de protection des animaux » lorsqu'il subisse des violences abusives en public, cette fois-ci il s'agit du cheval. Ce sont les chevaux attelés, qu'on monte, qu'on utilise, et surtout en ville. Donc il y a eu le chien, le cheval, et puis ensuite, on va sauter beaucoup plus, loin — dans les années 1960 — avec, cette fois-ci, l'idée que la cruauté à l'égard de l'animal est un délit, c'est en 1963, cette fois-ci on peut considérer que le champ des animaux couverts est beaucoup plus large (après je pense qu'on pense aux animaux qui vivent avec nous) Et je trouve ce qui est intéressant c'est qu'il y a cette expression du « délit ». Enfin en 1976 — mais ce n'est pas dans le code civil — l'animal se voit reconnaître cette qualité d'être sensible, c'est en 2015 seulement qu'il y a eu transposition de cette disposition du code rural dans le code civil. Je pense que tout cela nous dit beaucoup de chose : il y a le code rural — les animaux à la campagne —, maintenant les animaux ils peuvent partout et ce sont des êtres sensibles — et ça date de 2015.

Et, on voit bien, — ça a été évoqué par ceux qui ont lu —, notre relation à l'animal est à la fois intime et historique — ça a été évoqué à propos de la guerre 14-18 ; **Serge Joncour**, dans son livre, nous rappelle tous ces animaux qui sont morts à la guerre. **Alice Ferney**, notre présidente de jury, l'a aussi longuement raconté dans ses romans. Et je voulais commencer, après le droit, pour le **romanesque**, peut être rappeler, pour ceux qui étaient déjà là l'année dernière, que c'est au moment où **Errol Henrot**, un jeune romancier publie, les **Liens du sang**, qui met en scène la question des abattoirs, ça avait été le moment le plus émouvant de la cérémonie — [réprime un sanglot] et là, de nouveau comme il y a un an j'ai la voix qui tremble —... On avait lu ce passage d'une petite vache qui s'échappe et qui court pour essayer d'échapper à l'abattoir. C'est aussi grâce au **Prix du roman d'écologie** que nous discutons avec **Alice Ferney** — elle m'a dit l'année dernière alors qu'elle était membre du jury — que lorsqu'elle avait commencé **Le règne du vivant**, elle avait demandé aux gens qu'elle connaissait — de sa famille — et aux gens qu'elle ne connaissait pas, « si les baleines disparaissaient, qu'est-ce que ça vous ferait ? Comment serait le monde ? » et que, à partir de cette question [semble toujours un peu émue], séparer le monde en deux catégories d'êtres humains : ceux qui pensent qu'ils s'en foutent, et ceux qui pensent que si les baleines disparaissaient, eh bien, que nous serons désespérés. Et que la **cruauté** serait ainsi révélée. Notre **cruauté** au monde serait ainsi révélée.

(reprend des exemples des liens, des **animaux** qui sont dans les romans, lien entre le mythique et l'animal « l'animal comme figure mythique, qui permet au héros d'accepter leur destin, et de retrouver une incarnation. » / question de la « vitalité » / « **virtualité du monde** » / sans angélisme : « **Animaux** qui signalent la **prédation**. Signalent la nécessité du rapport de force. » (...) « Il y a quelque chose dans ce cauchemar d'inertie qui nous endort, nous sommes en train de perdre notre âme... » / **contre une écologie trop douce**, et l'usage de l'animal dans le roman pour une vision d' « **écologie de combat** » / ramène du réel mais aussi des contradictions / « nous proposer des transcendances nouvelles et de nous remettre face à la cruauté, face à la vitalité de nos émotions sans jamais résoudre les contradictions » / « l'animal c'est la figure de l'humain qui vit réellement, qui échappe à son destin, parce qu'il a le courage d'y faire face »)

Alexis Jenni : « Pour commencer j'aimerais reprendre une image qu'a évoqué **Dalibor** lors de son introduction. Il parlait de ce que nous faisons dans ce prix comme d'un atome dans une goutte d'eau face à l'**ampleur des problèmes**. Mais finalement, moi ce que je vis dans cette goutte d'eau, ce que la **littérature**, c'est surtout ça qui m'intéresse dans le **monde**, je trouve que nous avons en fait une **ambition colossale** à l'échelle de cette goutte d'eau. **Ce que nous volons faire avec ce prix c'est, purement et simplement, créer un genre. Créer un genre dans la littérature française.** Un genre qui n'existe pas vraiment dans la littérature française ou francophone — la littérature *en français*. Quelque chose qui existe peu, qui est l'« **écriture d'écologie** », l'« **écriture de nature** », quelque chose qui existe dans les littératures germaniques ou anglo-saxonnes, mais qui existe de façon dispersée dans la littérature française — pas comme genre. **Nous volons en faire un genre.** Parce qu'il nous semble que **ça permettrait de dire quelque chose** sur la situation, le monde etc. Alors nous faisons ce prix du roman d'écologie. **Mais qu'est-ce que c'est que l'écologie ? Ça, ça reste simple. « L'écologie — j'ai appris ça quand je faisais des études de sciences naturelles — c'est l'étude des**

relations entre organismes au sein de leur milieu⁴⁴¹ ». Qu'est-ce que c'est que l'écologie politique ? Là ça se complique beaucoup. Ça va de « limiter ses vols en avion » jusqu'à l'« **écologie intégrale** », c'est **très variable suivant les visions et les investissements**. Et comme l'écologie c'est une **science de la relation et de la totalité**, et bien au bout d'un moment ça devient énorme et ça devient quasiment tout. C'est quelque chose qui est difficile à définir. Et qu'est-ce que c'est que le « roman d'écologie » ? C'est un roman où les **problématiques écologiques** occupent leur cœur de la narration. Mais qu'est-ce que c'est qu'une problématique **écologique** ? — On se retrouve avec le problème précédent, c'est-à-dire, c'est pas très clair à définir... Je me souviens de débats au sein du jury où parfois le ton montait un peu, où on accusait l'interlocuteur d'avoir **une vision un peu étroite de l'écologie**. Et là **c'était vraiment une mauvaise communication : l'« écologie étroite » n'est pas l'écologie...** Mais qu'est-ce que c'est ? On ne sait toujours pas. Alors, **on a utilisé une sorte de malentendu opératoire : c'est-à-dire que nous ne définissons pas clairement ce que c'est que le roman d'écologie, nous avançons**. On a une vision, une définition très très basique, simple, évolutive en fonction des livres et des années : **« ça sera un roman qui parle de l'homme et du monde, et non pas seulement de l'homme et de l'homme »**. Alors, qu'est-ce qu'on a dans cette **sélection** de 6 livres de romans d'écologie ? Comme j'ai un peu l'esprit de classement, mes études dont je vous ai parlé à l'instant, j'ai fait trois groupes. Pour chacun de ces groupes, deux niveaux d'intensité. Il y aura la version « standard » et la version « radicale ». Premier groupe : **écologie politique**. Avec comme version « standard » — qui ne veut pas dire moyen, médiocre, ça veut dire « ce qu'il faut » — donc, **Takawan. Un vrai roman d'écologie politique qui assume pleinement toute la complexité d'une pensée écologique appliquée à la politique : c'est-à-dire il y a tout l'espace le ton, le juridique, le naturel, les indiens, le Québec, le Canada et ça se joue sur plusieurs siècles voire ça se joue au niveau des mythologies**. C'est un vrai roman d'écologie **politique**, tel qu'on peut s'attendre à en trouver un. Et il le fait. Quand on arrive quelque chose à « ce standard » c'est une réussite. La version radicale bien sûr, c'est **La guérilla des animaux**. Là on a un problème qui est assez terrifiant, qui est, en effet, la **disparition des animaux et la destruction des écosystèmes**. C'est quelque chose qui est donc assez effrayant mais comment le dire ? Il le dit de façon très radicale, c'est Tarantino appliqué à l'écologie et ratatatata, on va flinguer les flingueurs. Il faut ça. Il faut ça pour finalement taper du poing sur la table. Pour aller jusqu'au bout d'une idée. Deuxième genre d'écologie, c'est l'écologie **intime**. Avec, en version « standard », le livre de **Jane Sautière**. Ce rapport très intime aux animaux qui pourrait paraître anecdotique mais elle dit des choses d'une grande profondeur. Elle pose la question, « ça veut dire quoi d'avoir des relations avec des animaux ? » Qu'est-ce que les animaux portent de notre humanité ? Qu'est-ce qu'ils font vaciller dans notre humanité ? Qu'est-ce qu'ils ouvrent dans notre humanité ? C'est quelque chose que tout le monde vit, que tout le monde a vécu. Que ce soit avec des cobayes, des vaches, l'être humain vit avec des **animaux** et ça lui fait quelque chose. Et elle arrive à attraper ça. Dans la version « radicale », bien sûr, nous avons **Audrée Wilhelmy**. Quand Thomas que c'était une famille qui vivait au plus près de la **nature**, c'est pire ! C'est un livre qui m'a stupéfié par l'effacement des limites. Par son côté très global. Radicalement global. C'est-à-dire qu'on a à la fois, le **paysage**,

⁴⁴¹ Ici définition selon le biologiste Haeckel, de 1872 — communément acceptée.

la maison, les gens, la famille, les animaux, on passe de tout à tout en permanence. On a comme ça le monde entier en un seul bloc et l'esprit peut circuler à l'intérieur. Une vision d'écologie intime radicale.

Troisième catégorie, c'est l'écologie « l'air de rien ». (rires) Avec dans sa version « standard », Serge Joncour et son *Chien-loup*. Pourquoi je dis « l'air de rien » ? Ça veut dire que l'on peut penser que ce ne sont pas des romans d'écologie parce qu'on peut ne pas y penser — Là je me souviens d'un échange avec un des éminent membre de ne notre jury, qui, peut-être un petit peu lassé par quatre ans de réminiscence de la guerre 14,... « Guerre de 14, y'en a un peu marre »... Et là je répondais, « ba si, il y a quelque chose de très très profond là dans ce rapport à l'animal, à notre rapport à l'animalité. » Alors il m'a dit « ah ouais. Finalement comme ça... je comprends... » Et en échange, dans son roman Jean Rolin, alors — qui est la version radicale de l'écologie « l'air de rien » ; « l'air de rien de façon radicale » c'est la définition même de la littérature Jean Rolin — (rires) Moi j'étais fasciné par ses talents de jongleur. Sa capacité de passer d'un lieu à l'autre, d'une situation à l'autre. Et de suivre un fil qui retombait toujours sur ses pieds. Et ça, ça me fascine dans les livres de cet écrivain-là. Mais quand on s'est dit, « ça parle d'un oiseau... il y a un oiseau sur la couverture... ça en fait quand même pas un livre d'écologie quand même ? Et là, celui à qui j'avais fait remarque l'aspect animal de *Chien-loup* m'a rétorqué « Mais si. C'est un roman de la géographie, du paysage... de l'exploration de ces paysages ». Et là je me suis dit, c'est vrai. Donc ces deux romans, peuvent être abordés de tas de façons différentes : de façon non-écologiques, mais aussi, de façon profondément écologique. Car ce sont des romans riches. Riches d'une multitude de thèmes qui ont été tressés, filés, etc. Et en qui en font aussi, des grands romans d'écologie.

Je pense qu'il y a différentes écologies. On peut voir ça de différentes façons, il n'y a pas une écologie parce qu'à force d'être inclusive, elle finirait par produire le monde en un seul bloc, et qu'on ne saurait pas trop quoi en faire... Il y a différents points de vue, différentes façons d'aborder ça. Mais l'essentiel c'est ça : c'est penser la globalité, penser la relation et penser l'homme et le monde plutôt que penser uniquement l'homme parmi les siens — parce que finalement l'homme et l'homme ça suffit pas vraiment à peupler le monde. Et j'espère que ce prix continuera, d'année en année, et que l'on puisse par cela créer, une véritable, une visibilité d'une littérature de nature, d'une littérature écologique, en français. (De toute façon c'est la seule langue que je lis !) Merci. »

(Présentation et quelques blagues autour du trophée qui est un petit olivier en pot)

Lauréat : Serge Joncour

Serge J. « Après de si brillants discours, je vais essayer « l'air de rien »... En vous écoutant, je pensais au chien-loup qui existe — et qui est un peu lui qui est à l'origine de ce roman — c'est le plus concerné par mon roman, (inaudible) et depuis tout à l'heure en vous écoutant, je pensais à lui. Et je pensais à son périmètre dans lequel lui navigue de façon permanente qui sont ces hectares de forêts sur le [Causse] entre Cahors et [Limone], où il faut bien le dire, il n'y a plus grand monde... mais il y a eux. Le chien-loup, ces chevreuils — après lesquels il passe son temps à courir — ces sangliers dont tous les trois mois je vois les dégâts, il y a ces geais qui, quand je suis là-bas, me dénoncent, tous les matins quand j'ouvre les volets. C'est-à-dire c'est leur périmètre, c'est leur territoire... C'est un peu moi qui vais chez eux. Mais j'ai surtout ce sentiment-là de façon permanente quand on prend le train, le tram — moi je le prends

souvent, parce que les libraires ont la bonté de m'inviter de droite à gauche. Quand on voit ces **décors** on voit finalement assez peu d'hommes, assez peu d'humains. On voit les **paysages** qui ont été, un peu, façonnés par l'homme, on voit des **vaches**, des **animaux** des **chevreuils** — de plus en plus. Je suis travaillé par cette idée-là, d'occuper un monde qui est, avant tout, le leur. Ça pourrait être vrai en ville : vous parliez des **pigeons** en ville. Alors certes, ils se font discrets. Mais ils sont là-quand même... Alors je ne sais pas si j'ai fait un roman... alors oui « l'air de rien », ça probablement... **d'écologie**. Je voudrais aussi m'excuser auprès des autres livres, des autres auteurs... **Un lauréat c'est toujours le fruit d'une circonstance**, celui qui est le plus en forme, celui des jurys qui est **le plus militant**... celui qui n'a pas pu venir, celui qui a mal à la gorge... (rires) Tout cela est aléatoire, je suis sans illusion mais **la vraie belle idée c'est de faire ce prix**. Parce que, moi j'ai eu un peu de presse par chance pour ce roman, et parfois... On parlait de « **nature writing** », et je sentais qu'en disant ça, ça voulait dire que **le journaliste qui me parlait avait pas le bon mot pour le définir en français**. Parler de la **nature**. **Écrire de la nature**. Alors peut-être que ce sera vous, en tous cas je compte sur vous, au fil des années, pour **élaborer cette forme « d'école »** on va dire. Quoi qu'il en soit je vous remercie, et je sais ce que je vais en faire de celui-là, et je vais le présenter au **chien-loup**. Merci. »

Références évoquées

P.O.L	Emannuelle Pagano	Sauf Riverains	ouvrage
Flammarion	Serge Joncour	Chien-loup	ouvrage
P.O.L	Jean Rolin	Le Traquet kurde	ouvrage
	Olivier Mongin	Tous urbains	(revue)
Verticales	Jane Sautière	Mort d'un cheval dans les bras de sa mère	ouvrage
Grasset	Audrée Wilhelmy	auteur Le corps des bêtes	ouvrage
	Les liens du sang	ouvrage	ouvrage
	Le règne du vivant	ouvrage	ouvrage
	Errol henrot		auteur
Actes Sud	Alice Ferney		auteur
	Pauline Frileux		auteur
	Sarah Grau		auteur
Wildproject	Pierre Schoentjes		auteur
Quidam		Taqawan	ouvrage
Alma		La guérilla des animaux	ouvrage
	Tarantino		cinéaste
Droz			editeur
Gallimard	Camille Guichard		auteur
	Laurence Angèle		Directrice BNF
Greta Thunberg			politique
Carnets du paysage			editeur

Mots-clés

narration	collapsologie	paysage	radical	génération
urgence	climatologue	guerre	global	crise
écosystème	multirégional	cruauté	coercition	contrainte
écoterrorisme	intergénérationnel		raison	politique
animaux	Québec	Cahors	naturel	
prévision	vitalité	Limone	cobaye	
équitable	écologie intégrale	Causse	limites	
frugalité	milieu	forêt	genre	
modération	science	chevreuils	francophone	
négociable	définir	geais	catastrophe	
complexe	évolutif	roman	justice	
think tank	ville	territoire	pouvoir	
étudiant	militant	train	délocaliser	
esthétique	nature writing	prédation	XIXe	
sensibilité	"école"	contradiction	code civil	
mythologie	littérature	transcendance	loi	

10 ans éditions Wildproject au Musée de la Chasse et de la Nature

Musée de la Chasse et de la Nature, 15 mai 2019 — 19h30-21h

Extrait de l'évènement Facebook de la page des éditions Wildproject :

10 ans • 1 livre • 20 entretiens • 1 date • 2 rendez-vous

Pour célébrer ses 10 ans, Wildproject propose une synthèse pédagogique et accessible des grands enjeux de l'écologie.

Depuis une décennie environ, une scène des pensées de l'écologie a émergé en langue française.

Comment décrire et nommer ce nouveau continent à la croisée des luttes, des arts et des sciences ? À quelles œuvres collectives ses acteurs sont-ils en train de donner vie ? Quelles sont les grandes dynamiques en cours ? Comment l'écologie transforme-t-elle nos façons de penser et d'agir ?

Une sélection d'auteurs, mais aussi de journalistes, éditeurs, traducteurs, libraires, militants... répond à ces questions.

www.wildproject.org/table-unsolcommun

16h • Grand atelier public "Une décennie d'écologie : vers de nouvelles Lumières ?"

19h30 • Conférence de lancement de l'ouvrage "Un sol commun: lutter, habiter, penser"

Marin Schaffner, direction de l'ouvrage

Anaïs Massola (71 rue riquet 75018 Paris/Librairie Le rideau rouge)

Émilie Hache, philosophe, chercheuse

Malcolm Ferdinand, chercheur

Anne De Malleray, revue Billebaude⁴⁴²/Musée de la chasse

Anne Simon, critique/Chercheur CNRS

Animé par Baptiste Lanaspèze⁴⁴³ fondateur des éditions Wildproject.

observation public : trentaine de participant (jauge places assises : 100) ; population professionnelle, retraités, beaucoup de chercheurs.

⁴⁴² Lancée en 2012 par la Fondation François Sommer et les éditions Glénat, *Billebaude* est une revue d'exploration et de réflexion sur les usages et représentations de la nature. Chaque semestre, la revue propose autour d'un thème – le loup, la ruralité, etc. -, des contributions de chercheurs, journalistes, acteurs de terrain, artistes.

⁴⁴³ « Baptiste Lanaspèze, né en 1977, est auteur et éditeur. Ancien directeur de collection aux éditions Autrement, il fonde les éditions Wildproject suite à un séjour d'étude à New York. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Marseille, ville sauvage* (Actes Sud, 2012). Il a initié et coordonné la création du Sentier métropolitain GR2013 (pour lequel il a reçu la Médaille d'urbanisme 2013 de l'Académie d'architecture), et co-fondé le réseau des Sentiers Métropolitains. Il exerce également une activité de conseil au sein de l'agence New Stories [NdA : New Stories est un cabinet de conseil engagé, qui partage avec les entreprises et les institutions les nouveaux récits-cadres et les nouvelles perspectives des humanités environnementales]. »

10 ans • 20 entretiens • 1 date • 2 rendez-vous

Depuis une décennie environ, une scène des pensées de l'écologie a émergé en langue française.

Comment décrire et nommer ce nouveau continent à la croisée des luttes, des arts et des sciences ? À quelles œuvres collectives ses acteurs sont-ils en train de donner vie ?

Une sélection d'auteurs, mais aussi de journalistes, éditeurs, traducteurs, libraires, militants... répond à ces questions.

Marin Schaffner, formé à l'ethnographie, voyageur au long cours, signe ici son premier ouvrage.



180 p., 15 €
Parution 10 mai 2019

À l'occasion de leur 10^e anniversaire

les éditions Wildproject sont heureuses de vous convier

le mercredi 15 mai
au Musée de la Chasse
et de la Nature

62 rue des Archives, 75003 Paris

16 h • grand atelier public
« L'écologie : à l'aube
de nouvelles Lumières ? »

19 h 30 • table ronde
lancement de l'ouvrage
Un sol commun

Hervé Kempf, journaliste • Lamya Essemlali, Sea Shepherd • François Léger, agroécologue • Émilie Hache, philosophe • Jean-Baptiste Fressoz, historien • Jade Lindgaard, journaliste • Gilles Clément, jardinier • Nathalie Blanc, géographe • Pierre Madelin, traducteur • Bruno Latour, sociologue • Isabelle Cambourakis, éditrice • Alexandre Laumonier, éditeur • Baptiste Morizot, philosophe • Catherine & Raphaël Larrère, philosophes • Malcom Ferdinand, philosophe • Anne de Malleray, éditrice • Anaïs Massola, libraire • Anne Simon, critique • Philippe Descola, anthropologue • Isabelle Stengers, philosophe



fig. 49 — Extrait site web des éditions Wildproject (repris pour la page Facebook *ad hoc*)

Caractérisation pratiques auteurs et éditeurs
Champ lexical « écologiste/environnementaliste » / champs lexical négatif
Discours légitimant

Baptiste Lanaspèze (éditeur) : Quelle est ton histoire avec l'écologie ?

Anaïs Massola : Je suis libraire du Rideau rouge dans le 18^e arrondissement depuis 15 ans à peu près, et je suis arrivée là suite à une reconversion — quelque chose comme ça... — et disons que sur la **question de l'écologie** je la traitais un peu comme on en a parlé, c'était dans le **rayon sciences humaines** — sociologie, histoire, philosophie... —, assez **vite ça ne convenait pas aux livres qui arrivaient** — qui étaient **de plus en plus transversaux**. Alors j'ai une petite librairie j'ai 40m2... donc c'est compliqué de faire des petits rayons (sociologie, politique etc.) Et **ça ne correspondait pas non plus aux attentes des lecteurs**. Assez vite j'ai **regroupé** tout ça, en en fichant un peu. Et sur la question de **l'écologie**, quand **les livres ont commencé à arriver** — les ai trouvés très intéressants — et surtout ils permettaient de poser des **passerelles de transversalité sur le sujet**. **Sauf que ça ne se vendait pas**. Il faut le dire. J'avais beau en mettre sur les tables, ce n'est vraiment pas ça qui partait... **Il y avait plus de sociologie, plus de politique... qui sortaient des rayons**, voilà. Et puis, peu à peu, **j'ai remanié plusieurs fois les rayons** — parce que c'est vivant, ça bouge — il faut aussi s'adapter. **Les livres sont devenus de plus en plus compliqués à rentrer**... Il y avait aussi des histoires d'enjeux contemporains, sur la ville, les femmes... et du coup je me suis agrandi — ça aide, on a plus de rayonnage... — et puis, moi dans mon **parcours personnel** (disons que je n'étais pas, comme tout le monde classiquement, sur la question de **l'écologie** et du **développement durable**... « on va y arriver », de toute façon « on allait y arriver » à cette époque-là...), on allait moins gaspiller et tout allait aller bien, et puis j'ai eu une rencontre avec une « Conférence gesticulée » et là j'ai dit « ah ouais, là en fait, non ». Et, puis c'était aussi **très lié à l'anticapitalisme** — (murmure ironiquement) **je suis un peu la gauchiste un peu radicale**... — du coup, assez vite j'ai proposé de **faire des liens entre la critique du système, la question des droits sociaux, des questions politiques, avec tout ce que j'avais entendu sur la question écologique**. D'un seul coup, en même temps que je me posais ces questions et que je remodifiais les [rayons] et que je mettais d'autres livres sur les tables, ça commençait à prendre. **Ça a été long** : je crois que j'ai galéré 4 ans avant...

BL : C'était en 2015 ?

AM/RR : Oui c'est ça, c'est vraiment à ce moment-là. C'est en 2012 que j'ai ma révélation, et j'ai commencé à faire des vitrines, et je commence à mettre des bouquins [hâtivement — enthousiaste], et puis... **c'est le bide**. Je lutte, je les garde 6-8 huit mois sur table, et puis ça ne part pas. Et puis voilà. **Et à un moment donné, je ne sais pas il y a eu, un effet déclencheur... je ne sais pas ce qu'il s'est passé à ce moment-là, mais d'un seul coup, c'est devenu...**

Enfin je me dis, il y a eu peut-être une *tendance politique*... En fait, on se cache un peu, on ne veut pas regarder, et puis d'un seul coup « ok, c'est vraiment flippant, mais on va y arriver. Et on va quand même essayer d'aller regarder ce qu'il se passe ». Et du coup les lecteurs étaient intéressés. Et en même temps, j'avais **ce lectorat qui était intéressé, et du coup il y a eu une profusion de petites maisons d'édition, de collections dans les maisons qui apparaissaient... Il y eu aussi un bouleversement dans la... [langue/écriture ?] — enfin moi en tant que libraire dans l'édition de sciences humaines... où les livres qui étaient un peu froids, rigides, euh... pas toujours très bien écrits, voilà... Par le biais de petits éditeurs commencent à être des livres hyper beaux, d'abord — vraiment très beaux à regarder, hyperintelligents sur les constructions du livre lui-même — et donc ça a commencé donner vraiment envie. Et tout ça, ça s'est mélangé, je pense qu'il y a vraiment un entrelacement de plein de choses en même temps, et puis ça a pris. Avec aussi un côté développement personnel, de l'autre côté... Il y a les grosses maisons d'édition qui ont commencé à faire plein de choses en parallèle. Même encore aujourd'hui il y a des livres très hybrides, et disons que ça ne fait plus peur. C'est porteur : il y a toute la **vague sur l'écoféminisme**, le féminisme décolonial, et toute **l'écologie décoloniale** qui commence à arriver etc. On commence à avoir, quand même, des éditeurs québécois qui vendent leurs livres en France !**

BL : **Écosociété ?**

AM/RR : Oui, **Écosociété**, depuis 15 ans c'était la croix et la bannière pour les trouver et même pour les vendre — il y a longtemps on avait travaillé je crois que c'était chez **Lux**, sur le **Canada**, le pétrole et ce qu'avait fait le **Canada** en **Afrique** etc. (soit disant le **Canada** c'est tellement bien)... Et, on avait fait une rencontre à ce moment-là **ça commençait à émerger, mais je ne vendais pas les livres...** Je les avais mais je ne les vendais pas. Et puis aujourd'hui je vends des livres de **sciences humaines québécois** (rires) ! Et voilà.

BL : Merci **Anaïs**, on en garde un peu, pour ne pas tout dire maintenant ! C'est passionnant d'entendre le point de vue du libraire qu'on ne sollicite pas assez sur ces questions-là. (...)

Émilie Hache : Oui qu'est-ce qui s'est passé ? Vous en avez parlé... j'essaierai de le dire à ma façon, pour ne pas répéter ce que vous avez dit. Moi j'ai le souvenir, je vais raconter une anecdote : je pense notamment du moment où j'étais en thèse, où on n'était pas nombreux à faire des thèses — ça d'ailleurs c'est une vraie question que je pose, de savoir si ce changement il a eu lieu, et en même temps est-ce qu'il n'était pas si fort que ça, simplement on ne le voyait pas ou on n'était pas isolés dans notre coin ? Je pense qu'il y avait aussi quelque chose de cet ordre-là. Il y a 10 ans, je croisais **Jean-Baptiste Fressoz** qui était aussi en thèse, mais on se comptait.

BL : On était vingt quoi.

EH : Oui mais la question est surtout de savoir si on était vraiment 20. J'ai toujours un doute là-dessus. Mais en attendant on avait l'impression d'être 20. Moi j'étais en philosophie, **Jean-**

Baptiste Fressoz était en histoire, il y en avait un ou deux à Grenoble en socio... Je me souviens de discussion même d'essayer de se regrouper parce que ça n'intéresse personne à part nous. Ça a complètement changé et explosé depuis — je ne suis pas capable de dater ça comme vous — vous disiez 2014, et je crois que c'était en 2014 quand j'étais arrivée à Nanterre et j'avais fait un séminaire « Chantier de l'écologie politique », et là, c'était merveilleux, on découvrait qu'il y avait plein de doctorants ! Qui sortaient d'on-ne-sait-où, qui étaient chacun inscrit avec des disciplines qui n'étaient pas forcément des spécialistes de ces sujets. Aujourd'hui, en France il n'y a pas assez de personnes qui peuvent prendre des personnes en thèse sur ces questions-là... 2012-2014 donc, là on avait vu un début de changement — on venait me voir, « est-ce qu'on peut faire des thèses avec vous ? »... Il y a eu une massification à ce niveau-là... La seconde chose, au-delà du nombre de personne et ce sentiment d'isolement, j'ai le sentiment qu'il y avait une façon de faire de la recherche en France sur ces questions écologiques encore très académique il y a dix ans — vous allez me dire, c'est normal. **Il y a eu un changement radical ces dernières années — dont le livre témoigne parfaitement, à savoir que : il y a 10 ans il avait une coupure très forte avec la génération des années 1960-70 — cette première grande génération de militants écologistes**, dont on n'avait pas forcément nous avons hérité en tant que jeunes doctorants (bon il y aura toujours des exceptions). Mais de fait, ça ne passait pas par là. **Les liens ne se faisaient pas**. En dehors du fait donc qu'aujourd'hui on est vachement nombreux, c'est que **cet écart entre le monde militant et le monde académique** (qui existait et était très fort à mon sens dans les années 1990-2000) — aujourd'hui n'a plus de sens. C'est même une affirmation aujourd'hui. **Il y a des auteurs qui pense non seulement qu'il n'a plus de sens mais que, le rapprochement très fort entre des pratiques intellectuelles et des pratiques politiques ou militantes.**

BL : *note de bas de page* Une parole très belle qui a été dite lors de l'atelier⁴⁴⁴ **par un chercheur en zoosémiotique, qui disait qu'« il était aujourd'hui d'autant moins mal vu de croiser pratiques académiques et pratiques militantes quand on travaillait sur des objets qui disparaissent et donc l'exigence académique implique l'exigence militante ».**

EH : Tout à fait il y a une forme d'**exigence éthique**. Alors qu'il y a 10 ans et plus, il fallait quasiment cacher son intérêt pour la nature réelle ou pour des pratiques militantes — notamment en philosophie...

BL : Ça affecte même certains de nos grands précurseurs : toute la bande d' « avant nous » — les **Michel Serres, Michel Descola, Augustin Berque**, pour faire vite... — sous l'influence de leurs adeptes — **pour toi quelqu'un comme Latour s'est radicalisé politiquement aussi dans la décennie écoulée**. Il n'était **écologiste** pas il y a 15 ans...

EH : Tout à fait

BL : Anne de Malleray ?

⁴⁴⁴ Un atelier de discussion ouvert au public a été mené en amont de la conférence.

AM : Oui, je vais plutôt témoigner depuis le journalisme et les médias, quand j'ai commencé il y a une dizaine d'années, c'était un peu au moment où le **GIEC** commençait à sortir des **données hyperalarmante**, en France il y a eu une rupture c'était celle du **Grenelle de l'Environnement**. Mais en tout cas ça a dessiné une **cartographie des acteurs de l'écologie** en France. **Ça intéressé les médias** et il y a eu comme un bouillonnement médiatique à ce moment-là. **Ce qui m'a interrogé, c'est qu'il y avait d'un côté des gros faits scientifiques — ils étaient massifs et assénait des coups de massue — et de l'autre côté, il y avait des rubriques « pratico-pratiques » — « mais si vous éteignez l'eau du robinet... » — tout cela alimenté par les stars qui commençaient à s'en mêler et qui racontait grosso modo ça... Et de l'autre côté, dans les pages « débat/idées » des gens, il y avait déjà une pensée autour de ces questions...**

BL : Edgar Morin ?

AM : Oui, même **Latour** existait déjà, **Descola**, ils étaient beaucoup moins médiatiques mais tout c'était bien cloisonné bien segmenté. Et, dans les pages « idées », le **concept de nature** — et ce de quoi on parlait quand on parlait de nature et un vrai questionnement sur ce qu'est **l'écologie politique**, comment ça a émergé — mais quand on parlait et quand on parlait de **crise écologique on était absolument réflexif sur les mots qu'on employait**, et finalement, il n'y avait pas de lien entre les deux. Et quand il s'agissait de sa vie personnelle, c'est difficile de s'attacher à un enjeu, en rebouchant — (théorie du tube de dentifrice*) ce que j'ai dit tout à l'heure⁴⁴⁵. Il y a donc un problème, et faire du lien tout ça. Et peut-être sur le plan personnel notamment reconfigurer les choses. Créer un mouvement là où c'était très... **une parole de surplomb qui nous affectait finalement très peu**. Et du coup, je n'ai pas trouvé cette place dans les médias. C'est pour ça que dans la **revue Billebaude** — je fais un saut dans le temps — j'ai fait un détour par les études (j'ai cherché un **Master d'écologie** un peu transversal et du coup je me suis retrouvée à **Dauphine**... où j'ai fait de la **RSE**, etc. **et je me suis rendu compte à quel point l'écologie quand elle arrivait dans toutes les disciplines et comment elle est reconfigurée de l'intérieur à chaque fois**. Et du coup, le détour par les idées il n'est pas donné à tout le monde, il n'est pas facile à faire, c'est un peu un luxe de le faire. Je me suis dit qu'il faudrait un espace éditorial, où les idées soient incrustées dans les récits, et où on puisse articuler les problèmes que l'on peut observer, que chacun peut observer autour de lui, avec, dans le même temps, un **exercice de réflexivité** et de se **redemander de quoi on parle**, de qui on parle, quels sont les rattachements... Ça a impliqué de fabriquer une autre manière de mobiliser les chercheurs...

BL : aux arts aussi ?

AM : Un rapport, voilà — il y a un **gros problème d'esthétique** dans tout ça... La question de l'art était très importante et structurante dans la revue. Je me suis rendu compte qu'il y avait

⁴⁴⁵ Théorie du tube dentifrice a dû être discutée lors de l'atelier

pas mal de chercheurs qui avaient envie d'aller vers ça. Et c'était un peu une surprise. Moi je ne connaissais personne, j'arrivais, « bon, on va faire ça », et puis je me suis aperçue que les chercheurs en avaient marre des **formats académiques**, ils avaient d'explorer d'autres endroits et d'autre manière de raconter.

BL : Une des hypothèses de départ du livre avec Marin, mais aussi suite à quelques pré-entretiens par téléphone — avec **Émilie Hache** et **Stéphane Hicham-Afeissa** — **l'effervescence qu'il y avait en librairie entre les auteurs, les éditeurs et les lecteurs, ne devait pas masquer le fait qu'au sein de l'académie les choses restaient quand même extrêmement prudentes, voire même parfois complètement atones**. En philosophie, il ne se passe rien, à part dans certains colloques où on fait venir de temps en temps un **environnementaliste**... Pour faire plaisir aux étudiants. Mais il n'y a pas de postes créés. C'est compliqué. À l'exception d'un domaine où ça bouge. C'est le **domaine de la littérature** — pardon de me répéter⁴⁴⁶ — : **écopoétique, écocritique, zoopoétique**... là il se passe plein de choses, **on est en train de revisiter notre tradition littéraire et narrative au prisme des questions qui nous occupent en écologie** et donc essayer de comprendre qu'est-ce que les écrivains ont à nous apporter, de **Virgile** à nos jours, pour penser tout ça. Et parmi ces **pionnières** en France — en **écopoétique** et **zoopoétique** —... Il y a **Anne Simon** qui nous a fait l'amitié d'être là. Et qui est actrice et une bonne observatrice de ce qui se passe depuis une quinzaine d'année dans ton cas ?

AS : Plus... oui je ne suis pas sûre que **l'écopoétique, la zoopoétique et écocritique**... Littérature et **écologie**... Je ne suis pas sûre qu'au niveau institutionnel il y ait eu des postes en termes de recrutement. **Merci de m'appeler « pionnière »**. C'est intéressant pour moi, **ça fait longtemps que je travaille sur tout ça, j'ai été recrutée au CNRS** en 2001 sur un projet à vie — c'est des projets « à vie » au **CNRS**, moi j'adore ça ! Il faut se penser « à vie » sur un sujet... c'est le contraire de ce qu'on fait maintenant avec **les institutions de recherche** où nous demande de faire des projets sur 3-4 ans, avoir plein d'argent pour un projet pour 4 ans et on ne sait pas comment dépenser cet argent ou quand on a trouvé comment le dépenser le projet est déjà fini... Donc mon projet c'était le corps, le **vivant** et **l'animalité** en **littérature**. J'ai fait ma **thèse** sur **Proust et Merleau-Ponty** — les rapports entre **l'écriture littéraire et la phénoménologie** (une philosophie qui est en rapport avec le monde et le corps ; **Merleau-Ponty** c'est un **grand philosophe** de l'insertion du corps dans le monde ? C'est quelqu'un qui essaie de créer un langage philosophique pour dire comment penser que la pensée ce n'est pas quelque chose de désincarné mais c'est quelque chose qui est complètement incorporé.) J'ai donc travaillé sur cette question de l'incarnation des idées, de la relation au temps, comme dit **Merleau-Ponty** « notre corps est le mesurant du monde » — ça ne veut pas dire que l'être humain et son corps sont au centre, ça veut dire que par exemple pour les femmes enceintes, on fait en permanence des tâches sur soi — on se cogne dans les portes, ou comme les adolescents, qui ont un rapport au corps et au monde à la fois fracassé et maladroit... Je travaillais au départ sur **Proust** et le corps humain, et puis un jour on m'a demandé de postuler au **CNRS**, quand j'ai passé le concours je me suis sentie complètement ridicule : à l'oral on me demandais

⁴⁴⁶ De la même façon, cela a dû être abordé lors de l'atelier plus tôt dans la journée.

d'expliquer théoriquement sur quoi je voulais travailler, et je disais « voilà, je veux travailler sur la question du **vivant**, de l'**animalité**... la littérature, et si l'écriture, le langage humain est capable de restaurer, de rendre compte des modes de vie, des modes affectifs des espèces... », que j'explique pendant vingt minutes. Et on m'a demandé « au fond, pourquoi vous voulez travailler là-dessus ? », et là je suis partie sur « parce que j'avais une énorme tendresse depuis que j'étais petite pour les **animaux** »... et là je me suis dit « c'est fichu, je ne vais jamais rentrer au **CNRS** » ! Et en fait je suis rentrée. Si je raconte cette anecdote, ce n'est pas pour mon histoire personnelle : ça montre que déjà en 2001, en philo... c'était déjà une section où il y avait de la philosophie, de la littérature, de la musicologie, les arts... Ça veut dire qu'on pouvait entendre de penser avec de l'affect. Penser pas simplement avec des grands systèmes philosophiques mais que la philosophie était traversée par les sentiments et qu'elle était traversée aussi par des formes non-humaines, et moi c'est ça qui m'intéressait. Alors je ne suis pas arrivée tout de suite à la **question animale**, j'ai commencé par organiser avec **Hughes Marchal** un séminaire avec l'université Paris 3 — Sorbonne Nouvelle — qui s'appelait « Organismes » et qui traitait de l'intérieur des corps humains dans la littérature et les arts. Comment ils rendaient compte des viscères, de l'estomac, du vagin, des cerveaux — toute la question du dadaïsme, des représentations de trépanés, d'**Orlan**, d'une grande joie de l'intérieur du corps, « qu'est-ce nous dit l'intérieur du corps » avec toute la question des foies parlant, on arrivait avec l'Antiquité et la question animale... Donc vous voyez je ne suis pas du tout dans ma volonté de « **dés-anthropocentrer** », de « décentrer » par rapport à l'homme. Je ne suis pas du tout antihumaniste dans la mesure où je suis arrivée à l'**écologie** sans jamais avoir pensé à ce terme, et je suis arrivée aux **animaux** en traversant le corps humain – ce qui n'est pas étrange puisque les humains sont des **animaux** et que nous sommes peuplés **d'animaux**, à l'intérieur de nous, sur nous, j'adore l'idée qu'il y a plein d'animaux autour de nous en ce moment, dans l'air, quand je suis en train de vous parler... et dans la salle ! Mais dans la salle il y en a beaucoup plus que ce qu'on voit... Je me suis rendu compte très rapidement **qu'il fallait qu'institutionnellement, j'ancre les études animales littéraires dans l'académie**, et que pour ça il fallait monter des **programmes** collectifs. Pour ça j'ai monté « Animal et littérature » en 2007, avec un séminaire qui s'appelait « Mots/Animaux » — où j'invitais des gens très différents : des historiens, des spécialistes du droit, etc. J'ai monté un autre **programme** « Animots » qui existe encore — qui traite de la question du vivant, de l'animal en littérature. Et pourquoi je parle de l'**institution** ? Vous avez parlé tout à l'heure de **la vente des livres, et du fait qu'une maison d'édition doit vivre**, moi j'aime beaucoup, ça ne me choque absolument pas. Je pense que **pour créer un espace symbolique référent à l'intérieur de l'académie, à l'intérieur de l'institution, au ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, il fallait qu'il y ait des espaces créés pour que des doctorants puissent s'inscrire en thèse, faire des séminaires**. Dans les **rapports de conjoncture** du **CNRS**, où on dit ce qu'il va se passer selon nous, dans les 2-3 années qui vont suivre, on puisse inscrire des mots comme « **écocritique** » — la **critique littéraire** sur l'*oikos*, le séjour des **vivants** sur **terre**, et sous **terre** et dans les **eaux**. C'est important pour moi cet **ancrage institutionnel**, ça me fait perdre beaucoup de temps en termes personnels d'écriture, mais je crois que ça m'en a fait gagner beaucoup en termes collectifs.

BL : On se demandait ce que **l'écologie** fait à nos vies (pour ceux qui n'étaient pas là plus tôt), souvent, ça ralentissait les carrières (parce que ça passait pas).

Un autre point dans la décennie écoulée, traditionnellement, **l'écologie** a toujours été accompagnée d'une **critique** des mises en question, des fondements de la modernité occidentale, ou de l'Occident moderne, et dans tous les cas l'Occident était « *on the spot* » et **l'écologie** a toujours existé avec un tropisme oriental — dès **Thoreau**, qui cherche des réponse en Inde ; chez [John Baird] **Callicott** et **Arno Naess**, deux pères fondateurs de la philosophie **environnementale**, la **critique**... il y a un certain tiers-mondisme chez **Arno Naess**... Chez **Callicott**, la critique de la **wilderness** est absolument centrale dans son **œuvre** — puisque, pour lui, la **wilderness** repose sur l'idée que le **continent** américain n'a été ni **jardiné** ni peuplé ni habité ni rien etc. C'est une **notion** très coloniale... au sein même de **l'écologie** il y a toujours eu un effort décolonial qui était toujours à l'arrière-plan. On a l'impression que depuis quelques années, avec l'exemple de **l'écoféminisme** — il faut absolument qu'on y revienne Émilie — entre l'écologie et **l'écoféminisme**, l'examen des structures politiques ou décoloniales du passé contemporain, il y a des convergences assez fortes. Là-dessus **il y a des chercheurs très intéressants** qui sont en train d'arriver, et on est heureux d'accueillir parmi nous Malcolm Ferdinand qui est aussi dans le livre (attention tu fais beaucoup de promo avant que tes livres ne sortent !). Comment toi, tu es arrivé à **l'écologie**, avec des questions plus politiques ou des questions de justice ?

MF : (remerciements) Je dois commencer par donner par quelques éléments autobiographiques, une enfance passée dans les **Caraïbes** — en **Martinique** — et une intuition, une expérience du décentrement. Dans les **territoires d'Outre-mer**, ou le « d' » assigne déjà un centre et des marges. Nous sommes déjà dans les marges où se développe un profond sentiment d'injustice qui traverse de nombreux champs y compris **l'écologie**. **Les questions de nature et d'environnement m'intéressaient et donc j'ai voulu y répondre avec une formation technique** — « on va trouver une machine qui permet de trouver de l'énergie »... etc. — et en même temps ce sentiment d'injustice dû à la constitution coloniale de la modernité (liée aussi à certaines expériences aussi de racisme). J'ai fait de nombreuses rencontres, par exemple au **Darfour** avec ma casquette d'ingénieur pour installer des puits. Et je pensais que pour faire face à ces conflits armés on pouvait venir avec sa casquette **environnementaliste** ... Ça paraît très naïf aujourd'hui, on se rend que toute question **environnementale**, toute **question écologique** est avant tout politique. Qui engage des manières de vivre ensemble, **d'habiter la Terre**, et qu'on ne peut pas y répondre par des **solutions techniques ou financières** — qui ont toutefois une place importante. En France, j'ai fait plusieurs rencontres, et je cherchais dans les écrits à relier ces deux fils : le souci de **l'environnement** et un souci pour cette exigence décoloniale. J'ai cherché chez **Arno Naess** ou **Bruno Latour** dans mon M1, et je suis tombé sur **André Gorz** — ah, ok ! C'était pas mal ! notamment quand il parle de la colonisation du monde vécu... — Je cherchais à avoir cette approche politique de **l'écologie**, et effectivement le moment qu'**Émilie Hache** décrit avec son **séminaire et les publications** qui ont suivi sur **l'écologie politique** a été vraiment très important. La **rencontre avec mon directeur de thèse Etienne Tassin** qui a été assez fou pour accepter ces deux fils dans une même thèse. Quand on aborde la colonisation il y a l'Histoire, pour la philosophie c'est plus compliqué, on

maintenant il y a Paris-8 donc il se passe des choses intéressantes. (...) Pour le décentrement, tu donnes deux **références** : **Thoreau** avec l'Inde, et **Callicott**, en référence tiers-mondiste (Europe de l'Est), et en fait il y a un dualisme, un binarisme qui apparaît souvent : la modernité en occident, et les peuples prémodernes/non-modernes/premiers qui ont leur **cosmogonie**, leur manière d'habiter le **monde**. Et dans cette dualité, on occulte l'hétérogénéité qui est déjà présente. Le fait que **Thoreau** habitait dans un pays esclavagiste, donc qu'il en est aussi l'héritier, pareil pour **Callicott**, pays post-esclavagiste, et finalement...

BL : ou les modernes non-occidentaux comme les Japonais ?

MF : Exactement. Là on découvre cette profonde fracture. Volontairement ou involontairement, il y a cette **représentation de penseurs**, d'un **champ** très divers, mais qui serait essentiellement peu ouverts aux questions qui animent tout un pan des habitants de la **planète** (questions coloniales, antiraciales et d'héritage de l'esclavage). Ce qui est frappant c'est que cette fracture se retrouve aussi de l'autre côté : dès lors qu'on veut parler des questions d'antiesclavagisme, de décolonisation, alors l'**enjeu écologique** on va le laisser de côté...

BL : « C'est un truc de blanc ? »

MF : ... Peut-être que ça y participe. Ce sont des lectures : quand on y regarde de manière plus fine, on voit que dans les deux camps il y a des auteurs qui finalement laissent des miettes de pains pour pouvoir penser ces articulations. Il y a, par exemple, des manières de lire **Thoreau** qui est totalement différente, du **Thoreau** célébré par les **penseurs** de la **wilderness**. Mais il y a aussi des manières de lire des auteurs **Callicott** ou **Aimé Césaire** (...)

BL : Une **écocritique** d'**Aimé Césaire** ?

MF : Oui, il y a tout un **champ**, l'« **écocritique postcoloniale** », qui s'est érigé en réponse à l'**écocritique** qui reproduisait un américano-centrisme assez fort, qui montre qu'il y a d'autres façon de penser ces articulations. Trouver ces ponts ce n'est faire de charité. Ce n'est pas « bon, vous savez il y a aussi des Noirs, il faut qu'on les inclue... ». Au point de vue pratique et pragmatique c'est extrêmement fou de penser le monde, de penser la **Terre** dans sa globalité, tout en adoptant des termes et même une **grammaire** qui exclue cette même humanité dans certains écrits ! Réussir à faire ces ponts, **c'est réussir à avoir des forces littéraires, scientifiques politiques, qui peuvent effectivement contribuer à changer le monde**.

BL : Sans compter que, historiquement, l'analyse, **pratique énergétique** peut difficilement se faire sans la question coloniale — territoriale... historiquement les deux phénomènes sont très liés.

MF : Oui.

(échange avec la salle)

BL : Dans la décennie écoulée, ça été un lieu je trouve de **créativité conceptuelle** et de croisement avec le public. Combien de personnes pour l'évènement « Sorcières » au musée ? 50 000 likes ? En 2008, ce sujet qui me paraissait trop *New age* — je me rappelle j'avais vu [nom d'auteur] dans la liste des auteurs potentiels, et là j'avais dit « ça, ça... dans dix ans parce que là déjà **Callicott** et **Arno Naess** les gens fuient, alors l'**écoféminisme**... ça va pas aller »... Et peut-on définir pour les gens ici l'**écoféminisme** ?

EH : Une façon d'en parler ce serait de répondre à la question de tout à l'heure à partir de l'**écoféminisme** : la décennie écoulée ? Je vais dire **des choses que tout le monde connaît**. Souvent la seule qu'on connaissait c'est que c'était un **néologisme** qui avait été créé par une française, très mal connue, **Françoise d'Eaubonne**. Ce qui n'est pas forcément vrai, ce n'est pas la seule, mais c'est la première à publier ce terme. Ça fait partie de ces histoires qui ont été peu transmises, que ce soit de manière militante ou... ce terme a été inventé en 1974 (ou 1972 — je suis assez nulle avec les dates). Ça a navigué, aux États-Unis, en Australie, en Amérique du Sud, etc. l'idée étant de lier les mouvements féministes des années 1960-70 avec ceux des mouvements écologistes, mais aussi des mouvements anti-guerre, c'est donc très lié. D'interroger les différentes formes d'exploitations, de dominations, aussi bien à l'égard du **monde naturel**, qu'à l'égard des femmes. Ce qui m'a intéressé, ça rejoint ce qui se passe ici, à savoir que ce sont des textes et des pratiques. Les premiers grands mouvements **écoféministes** fin 1970-80 aux EU et en France aussi (ce mouvement est par ailleurs très mal connu, personne n'a aujourd'hui fait une thèse en Histoire sur ce mouvement en France), très lié au mouvement anti-nucléaire — **les femmes de Plogoff**, je crois qu'il y a un documentaire qui va sortir⁴⁴⁷. Ce sont des histoires certes minoritaires, mais où les militantes ont croisé ces différentes luttes. Ce sont des militantes qui n'ont pas écrits **des textes académiques**, c'est le début de l'histoire de ce mouvement et de ce courant de pensée. Qui ont même interrogé la forme même de ce qu'on écrivait. Dans **Sol commun**, c'est ce qui m'a fortement frappé : **le questionnement de nos pratiques, nos pratiques intellectuelles**. Liens avec le monde militants et la place même des intellectuels dans cette question **écologique**. C'est assez rare. Il y a comme une mutation même dans les questions d'**écologie**, de la manière dont les chercheurs se pensent dans ce monde beaucoup plus vaste et de ce **milieu foisonnant** de personnes qui s'intéressent qui militent etc. En gros **la version classique du chercheur** avec son haut-de-forme, **qui allait à la Sorbonne** et qui revenait chez lui... ce n'est plus possible. Donc la question se pose aussi bien sur nos pratiques, qu'elle est l'utilité même de ce qu'on fait : des questions qu'il y a dix ans pouvait être considérée comme de **l'anti-intellectualisme**. Ce questionnement porte donc **sur la forme même de ce que l'on écrit**. Avec quels mots on pense, avec types de formats on va penser ? Ce livre en témoigne, la revue en témoigne, il y a eu un texte sur la ZAD (**Éloge des mauvaises herbes**⁴⁴⁸...), les frontières disciplinaires sont

⁴⁴⁷ Il doit vraisemblablement s'agir de la reprise du documentaire de François Jacquemain de 1980, produit et distribué par SYNAPS Collectif Audiovisuel/ISKRA, en décembre 2018.

⁴⁴⁸ Collectif d'auteurs dirigé par Jade Lindgaard, *Éloge des mauvaises herbes*. Ce que nous devons à la ZAD, Éditions des liens qui libèrent, Paris, 2018 (contributions de Olivier Abel, Christophe Bonneuil, Patrick Bouchain, Alain Damasio, Virginie Despentes, Amandine Gay, John Jordan, Bruno Latour, Wilfried Lupano, Geneviève Pruvost, Nathalie Quintane, Kristin Ross, Pablo Servigne, Vandana Shiva et Starhawk).

brouillées, les frontières entre les modes de pensées et d'action... tout est remis sur la table. Et c'est exactement ce qu'ont trouvé aussi les **écoféministes**.

Public : Est-ce que notre incapacité à dépasser les **fractures disciplinaires**, ou les **disciplines** en général, **ne nous ralentit pas un peu quand on traite de ces objets là** et de **l'écologie** ? Et, est-ce que le lien entre le militantisme et nos **recherches** ne devrait pas être un peu penser être accéléré, ou pensé différemment ?

EH : C'est ce qui est très frappant justement dans cette décennie ; Qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui être **chercheur en sciences humaines** ? Toute notre **épistémè** est déconstruite et implose... et c'est passionnant, mais **tout à reconstruire**... et en même temps pas archi-engagé... C'est très drôle d'ailleurs la manière dont les personnes sont présentées dans le livre : maintenant tout le monde est « berger » ou « pisteur »... La question des **frontières disciplinaires ne se pose même plus à vrai dire** : je ne sais plus faire la différence entre la philosophie et l'anthropologie aussi etc.

AM : Je pense que **c'est aussi compliqué de se décaler à l'intérieur du champ-même. Dans le champ académique qui fonctionne de manière cloisonné** — certes on peut bricoler des thèses... — j'ai l'impression qu'il faut créer des espaces. On peut inventer de solution pour soi, mais qu'il y a un enjeu de faire émerger des **espaces qui sont coûteux**⁴⁴⁹ : les effets ne sont pas assurés. On ne fait qu'expérimenter. La dimension éthique demande aussi du temps et des tâtonnements, et il y a peu d'endroits qui autorisent ça en fait. C'est un risque pris. Pour revenir au **champ médiatique** — mais ce n'est pas propre à ce champs-là — **il faut faire du spectaculaire. Il faut raconter les histoires de manière vivante, il doit y avoir le méchant/le gentil : c'est hypercaricatural ce que je dis, mais ce n'est pas complètement faux dans les attendus d'une bonne histoire.** En revenant à la revue : on peut raconter histoires **non spectaculaires**, qui ne passerait jamais auprès d'un autre rédacteur en chef. **Permettre de faire émerger ces espaces, et des réseaux qui se soutiennent, je pense aussi que c'est crucial.**

Anne : Moi je demande aussi s'il n'y a pas une réflexion à faire : qu'est-ce qu'on entend par militantisme ? J'ai envie de dire que toute ma pensée est traversée par le politique. Et que le simple fait d'aller travailler sur la vermine en **littérature** — **Moby Dick** au fond des mers, **Kafka**,... — on est déjà dans le politique. Si on se dit que le militantisme est forcément du côté de l'action, moi il me semble aussi que quand la pensée essaie de dire les choses autrement — je crois que ça été dit par tout le monde — je crois que ce qu'on fait quand on travaille, avec le vivant on est obligé de quitter les **catégorisations** auxquelles on s'est habitué... La **notion de règne**, philosophie/littérature... On est traversé par le politique, en étant traversé par une **reformulation** du rapport à la langue. Et donc à la manière de penser. Et je crois que ça fait beaucoup plus avancer les choses que certains actes qui seraient plus spectaculaires ou

⁴⁴⁹ Je pense dans le sens de « risqués » ici.

politiquement plus consensuels... Je ne me sens pas toute seule, je dialogue avec des **écrivains** incroyables en allant dans leurs œuvres etc.

Marin : Je pense qu'il n'y a justement pas réponse à cette question. On est en train d'assister à ces recompositions : ces frontières se brouillent à différents niveaux et s'entremêlent. La ZAD a été dans ces 10 dernières années un lieu d'expérimentation important. La question de **reterritorialiser** des **savoirs** pour des luttes. Dans quelle mesure **les idées qu'on arrive à développer arrive à mobiliser de manière concrète et politique à transformer du réel**. Je pense que de ce point de vue-là il n'y a pas à être de nouveau dans des binarités. Ça devient de plus en plus difficile de parler de **recherche** et d'action ou de recherche/militantisme dans la mesure où ce qui me semble le plus intéressant est d'être dans ce trouble-là, de l'habiter. De créer de nouvelles manières de faire qui soient moins destructrices et de continuer à faire ce qu'on aime aussi. « Trouver une forme de justesse qui rende justice » c'est vous Anne qui dites ça dans le livre⁴⁵⁰. C'est aussi là qu'est la difficulté et uniquement dans **le monde académique ni le monde professionnel**, mais c'est vrai dans toutes les vies. Nos vies sont en cours de bouleversements et c'est donc difficile à penser en même temps. Je pense que les seules réponses à apporter sont des **réponses collectives**, seul on est perdus, mais ensemble on est toujours perdus mais on arrive à aller quelque part. **Plus de radicalité, transformez le réel**. Ce qui ne vous plaît pas, changez-le, ensemble. Ça reste des vœux pieux comme ça, mais quand on l'applique à des situations concrètes... il faut expérimenter, encore et encore. C'est ce qui m'a semblé le plus important au sein de ce livre : c'est de montrer comment des dialogues se nouent et se dénouent. **C'est aussi très écologique dans la manière d'envisager les choses : on est des tissus de relations, qui nous font penser et agir en même temps**. Mettre en œuvre de manière collective, contre les **systèmes qui nous empêchent de le faire globalement**, qui segmentent les vies. J'espère que vous trouverez au milieu de ce livre tous ces **outils** pour amorcer des pistes de réponse par rapport à ces troubles dans lesquels on peut se trouver.

BL : Je pense Stéphane Durand qui a été coscénariste de plein de film innovant dans le domaine du film de nature... Et **qui dirige une collection chez Actes Sud** qui s'appelle « **Mondes sauvages** », toi tu as été un lecteur, un observateur de tout ça. Tu as été un de mes premiers lecteurs fidèles en plus, depuis très longtemps. Tu aurais un avis sur la décennie écoulée ?

SD : Promouvoir la **transdisciplinarité**, aujourd'hui on le voit bien : philosophe, poète, anthropologique, journaliste, etc. Mais j'ai l'impression qu'il y a quand même un grand absent c'est les personnes qui étudient directement le **non-humain** : ceux qui étudient les **cachalots**, les **insectes**, eux ils ne prennent pas la parole sur notre rapport de l'homme aux **non-humains** ? Les avez-vous rencontrés ces gens-là ?

Anne : Il faut lire ***Insectopédie***⁴⁵¹ absolument !

⁴⁵⁰ Marin Schaffner, *Un sol commun*, op. cit.

⁴⁵¹ Ref.

AM : Parce qu'on n'a pas assez de temps ! Nous se sont les **sciences humaines**, qui **reconfigurent** déjà l'éthologie, les recherches scientifiques sur le vivant... Après tu le sais comme moi que c'est difficile parfois de les faire écrire ! Il y a tout un enjeu de traduction à réactiver d'ailleurs. Des envies chez eux de raconter des histoires...

SD : Ils ne savent pas parler, ils ne savent pas prendre la parole, ils n'ont pas les mots.

Marin : C'est vrai que la perspective de ce livre est quand même les **humanités écologiques**, et donc sciences sociales. Mais c'est aussi parce que c'est la **ligne éditoriale de Baptiste**. Dans l'idée de rendre hommage à un **champ** au sein duquel, lui a pu œuvrer. Je suis d'accord, la **parole des scientifiques** peut manquer dans ce livre... il reste une certaine absence de ces **écologues** : de **l'écologie scientifique** et j'aurais tendance à dire que **l'écologie sociale** s'est beaucoup inspirée de **l'écologie scientifique** au cours des trente-quarante dernières années, partout — peut-être que ça fonctionne mieux ailleurs quand on voit **Donna Haraway** ou **Ana Tsing**. Je pense que c'est un des nouveaux dialogues à initier. Pour aller encore plus loin dans ces questionnements des frontières **disciplinaires**, et à nouveaux relier les **sciences** naturelles et les **sciences** humaines. Un dualisme qui reste, et qui mérite d'être mis à mal. Dans le livre à plusieurs reprise, **Bruno Latour** et **Philippe Descola** qui en parlent : il y aurait un enjeu à **renverser l'université** — à la mettre sens dessus-dessous — et à **recréer des savoirs situés**. Par exemple, partir du port de Brest et là, mettre quinze **chercheurs** et **chercheuses** qui puissent étudier la sociologie, la pêche, la **biodiversité**, poser des questions historiques — inventer des nouveaux passages qu'on peut imaginer nous-même, on n'est pas obligés d'attendre les **institutions** qui vont moins vite que ces questions-là.

Malcolm : Dans le rapport militant/chercheur : quand on travaille sur **l'écologie** on doit forcément avoir **une réflexion sur l'Université, sur l'Université dans la cité**. Sur **le rôle de la recherche**. Et il y a un ensemble de disciplines aussi : **je pense à des recherches scientifiques** (épidémiologie populaire ?) **qui légitiment leurs pratiques militantes, et vice-versa...** Et je pense que **l'Université** française doit s'y confronter : et la transformation actuelle de **l'université** en plantation qui a vocation à alimenter certaines choses... Et lui le dialogue entre **sciences** humaines et **sciences du vivant** est important mais — je travaille sur les **pollutions du chlordécone** dans les **sols** notamment par exemple, en ce moment — **et ce n'est pas une absence de dialogue, c'est qu'on est dans des situations de rapports de pouvoir. Certaines disciplines vont avoir plus de pouvoir, elles vont être plus écoutées, par rapport aux décisionnaires, aux gouvernements**. Cette perspective est donc importante. Il est encore courant dans certaines scènes où, dès qu'on parle d'**écologie**, on va d'abord s'adresser à **l'agronome**, le **biochimiste** et que finalement les sociologues ou ceux qui travaillent sur les interactions ne vont pas être écoutés. Je pense que **c'est un combat le dialogue finalement**.

BL : Merci à tous.

Références évoquées

éditions Lux (Québec)	Isabelle Camourakis	Orlan	artiste
Michel Serres	auteur	Calicott	auteur
Michel Descola	auteur	Arno Naess	auteur
Augustin Berque	auteur	Thoreau	auteur
GIEC	groupe scientifique	André Gorz	auteur
Grenelle de l'environ.	politique	Etienne Tassin	auteur
Edgar Morin	auteur	Aimé Césaire	auteur
Bruno Latour	auteur	Françoise de Beaune	auteur
RSE	norme	Éloge des mauvaises herbes	ouvrage
Stéph. Hicham-Afeissa	auteur	Moby Dick	ouvrage
Virgile	auteur	Kafka	auteur
CNRS	recherche	Stéphane Durand	—
Proust	auteur	Insectopédie	ouvrage
Merleau-Ponty	auteur	Donna Haraway	auteur
Hugues Marchal	chercheur	Dehors	éditeur
Ana Tsing	auteur		

4. Mots-clés

zoopoétique	disciplines	décolonisation	système
écocritique	militantisme	antiesclavagisme	outil
écopoétique	reterritorialiser	écoféminisme	transdisciplinarité
philosophie	expérimentation	Europe de l'Est	Brest
phénoménologie	justice	américano-centrisme	Univeristé
animaux	académique	new age	pollution
oikos	professionnel	États-Unis	biochimie
wilderness	collectif	Australie	agronomie
histoire	radicalité	Amérique du sud	sociologie
Inde	réel	ZAD	combat
tiers-mondisme	dialogue		

10 ans Rue de l'Échiquier à Atout Livre

Librairie Atout Livre, rue Daumesnil 75012 Paris, 6 juin 2019, 19h30 – 21h

Thomas Bout, directeur/éditeur Rue de l'échiquier

Laura Chatel, auteur/Zéro Waste France

Olivier Razemon, auteur

Mélanie Cartier, libraire d'Atout livres

fig. 50 — Extrait de la page Facebook de l'évènement des éditions Rue de l'échiquier :



Les Éditions Rue de l'échiquier vous invitent à la librairie Atout Livre pour fêter leur dix ans !
Au programme : Thomas Bout, notre éditeur, reviendra sur la création et l'évolution de la maison, en compagnie d'Olivier Razemon, un des auteurs piliers de notre catalogue, et de Laura Chatel de Zero Waste France, notre partenaire de longue date.
Et bien sûr, un petit cocktail est prévu pour clôturer la soirée. Alors on compte sur vous pour venir souffler avec nous notre dixième bougie !

Rendez-vous à la librairie Atout Livre, 203 bis avenue Daumesnil, 75012 Paris

observation public : trentaine de participant (jauge places assises : 30) + quelques de passants debout ; population mixte : retraités, étudiants, jeunes actifs, actifs, et des membres de l'équipe au apparentés des éditions Rue de l'échiquier.



fig. 51 — Photographie de la table mise en avant par la librairie Atout Livre, juin 2019.

Mélanie Cartier, libraire d'Atout Livre : (présentation) (...) journaliste spécialiste dans les transports, on peut dire que vous êtes assez **militant** sur la question du vélo (quelques rires dans l'assistance), et vous êtes — moi j'avais noté « **auteur historique** » mais on m'a dit qu'il fallait mieux dire un « **auteur-pilier** » de la maison d'édition. Je trouve que c'est pas mal aussi.

[désignant Laura Chatel] vous, vous êtes de l'**association Zero Waste France**. Deux livres, dont un que nous avons en avant-première « *Défi rien de neuf* », qui vient tout juste d'arriver, qui n'est pas en vente nulle part ailleurs dans aucune librairie **si vous le voulez maintenant il faut l'acheter chez Atout livre !** Et on a que 5 ! (rires)

Vous vous inscrivez parfaitement bien dans **la ligne éditoriale engagée de cette maison d'édition**, et donc vous l'aurez tous compris, cette soirée sera sous **le signe du livre** et de **l'écologie**. On peut dire que c'est une préoccupation plus que moderne — hier j'ai allumé **France Inter** par hasard et je suis tombée sur votre voix **Laura Chatel**, et sur la voix de **Matthieu Combe** — je ne sais pas si vous avez pu suivre — ils ont fait plusieurs émissions autour du plastique donc **on est pile dans l'ère du temps...** Et je vais commencer par passer la parole à **Thomas Bout**. Il y a donc plutôt 11 ans que 10 ans ?

Thomas Bout (éditeur) : 10 ans depuis la sortie du premier livre mais c'est vrai que cela fait au moins 11 ans qu'on y travaille...

MC : Alors est-ce que vous pouvez nous raconter pourquoi **Rue de l'échiquier** s'appelle « **Rue de l'échiquier** » ? Et je vous laisse ensuite broder sur ce que vous voulez, j'aurais après d'autres questions...

TB : Si vous n'y voyez pas d'inconvénient je vais commencer par me débarrasser d'un petit discours... **que j'ai écrit pour l'occasion de cette rencontre**.

Une petite histoire que je vais vous raconter d'abord. En juillet 2009, j'ai reçu la visite de **Ludovic Bu** qui est dans la salle, expert ès **mobilité**, qui voulait écrire un livre sur la **question des transports**. Il faisait chaud, il a débarqué dans nos bureaux en bermuda et en t-shirt trempé, il m'avait convaincu en quelques mots qu'il fallait faire un livre ensemble. Ce qu'il m'a dit : « **le meilleur déplacement c'est celui qu'on ne fait pas** ». Vu son état après avoir traversé Paris : je l'ai cru tout de suite. **En tous les cas on tenait un vrai sujet**. En même temps il m'expliquait dans la foulée qu'il ne savait pas écrire du tout. Petit problème s'il en est pour un auteur. Donc j'ai suggéré de lui adjoindre une plume, un journaliste spécialisé susceptible de **mettre en mots sa pensée**. On convient alors avec Ludovic de réfléchir chacun de notre côté à la bonne personne — j'avais **Olivier Razemon** en tête — mais bien sûr il fallait que je voie pour ses disponibilités, sa motivation avant d'en parler à Ludovic. Le week-end suivant, je reçois un appel de mon ami, ici présent. Pour ceux qui l'ignorerait, Olivier est, avant d'être un de nos auteurs préférés, mon ami. Un ami de très longue date. Il a l'habitude de me dire « qu'il a connu mes parents avant moi ». Et c'est vrai puisque nos mères ont fait leurs études de médecine

ensemble et sont devenues très amies, au point de continuer à se rencontrer aujourd'hui pour faire des randonnées à vélo ; et que je suis effectivement né trente mois après lui. Au téléphone ce jour-là, Olivier me dit qu'il a été contacté par Ludovic Bu, qui donc entre-temps lui avait proposé la coécriture de son livre. Olivier l'avait interviewé quelques mois auparavant pour **Le Monde** il me semble, et le courant était passé entre nous. Depuis nous avons fait cinq livres ensemble avec Olivier et je dois dire que si je craignais que notre amitié soit éventuellement mise à mal par le mélange des genres, parce que j'ai mauvais caractère..., c'est en fait le contraire qui s'est produit. Nous étions amis et nous sommes devenus meilleurs amis. Si je vous raconte cette anecdote c'est parce qu'elle résume je crois assez bien l'aventure de notre maison d'édition, où ce sont les rencontres, celles que nous offrent les hasards, les coïncidences, la curiosité, l'évidence, qui orientent au final tous nos choix, au-delà des convictions que nous pouvons avoir. Et comme nous sommes ensemble ce soir, plutôt que de vous parler des limites à la croissance, d'effondrement écologique, d'inégalités, de dévitalisation des centres-villes — ce que nos auteurs font déjà très bien et ce que nos livres font aussi j'espère font, c'est de vous tous dont j'aimerais parler, de vous dire merci. « *Te dire merci* » (en montrant un ouvrage) — qui est d'ailleurs le titre d'une BD qu'on vient de faire paraître. Et je voudrais d'abord remercier chacun de nos 156 auteurs, qui pour certains nous ont fait une confiance à la limite de l'aveuglement. Parfois nous aurions aimé d'avantage vendre leurs livres mais je revendique en tous cas chacun d'entre eux, avec beaucoup de fierté. Merci aussi à tous nos directeurs de collections et de domaines [Fabienne Chené, Marie-France Asbrouc, Bruno Lost, Anne-Peter, Vincent Edin, Laurence Carion, Nicolas Cinné, et Mathieu Rivard] chacun d'entre vous a apporté et apporte à cette maison tant d'idées et de désirs de livres. Merci à nos associés qui ont cru à l'aventure alors que j'avais encore du mal à y croire moi-même. Certains ont mis au pot toutes leurs économies personnelles ; un merci tout particulier à Fanny Castel et Ingrid Balazar, responsables successives de la communication — et qui tout en ayant partagé notre quotidien de combat pendant plusieurs années, ont quand même voulu prendre leur part, au sens propre du terme. Merci à Anne Peter, cofondatrice de la maison qui a été de la cordée de tête, avec courage, malgré le blizzard et nos poches vides. Merci à tous ceux qui sont au quotidien de cette aventure collective : les traducteurs — certains sont présents —, les relecteurs, les maquettistes, les graveurs, les imprimeurs, et à nos confrères et amis éditeurs qui nous inspirent et nous stimulent par leur courage et leur talent — Le Passager clandestin, Écosociété, Premier Parallèle, La Plage, Sarbacane, Rue du monde, j'en oublie sans doute — Merci aux libraires indépendants donc l'énergie et la force de conviction font mon admiration sincère et j'en rend compte très souvent, de plus en plus souvent. Je ne dis pas que c'est à leur soutien ardent que nous leur devons d'avoir des lecteurs. Et je voudrais aussi remercier aussi la mère de mes enfants, Judith, qui a relu et révisé nos premier et m'a soutenu durant la période vache maigre qui a suivi le lancement de cette maison. Merci à mes enfants — Camille, Angèle, Joseph et à ceux de ma femme chérie, Kim et Lalo — qui supportent avec humour et bienveillance mon euphorie démonstrative chaque fois que je reviens avec une nouveauté à la maison. Et à Anne, ma femme, pour sa foi indéfectible en cette folie qui se poursuit — et je ne veux pas parler de notre mariage... (rires) Pour finir je voudrais rendre hommage à notre merveilleuse équipe : à Nolwenn notre apprentie, sensible et efficace, à Mathias grand timonier du commercial et par

ailleurs éditeur d'**Alain Damasio**, et ouais. Et bien sûr à Manon et à Léa. Quelle chance de vous avoir à bord ! Manon, tu as pris à bras le corps **la gestion de notre petite entreprise**, qui est un chantier pas simple, qui avait besoin de ta rigueur et de ton assiduité. Merci à toi. Léa... (rires) La **nature** a horreur du vide et s'il fallait une personne pour incarner cette idée ce serait toi. Quel travail abattu au fil des jours, je suis sincèrement admiratif. Pour finir, sachez que j'ai une bonne nouvelle me concernant, j'accélère toujours le pas pour aller travailler... (applaudissements)

MC : Merci beaucoup. (...) Du coup, pourquoi est-ce que ça s'appelle Rue de l'échiquier ?

TB : Tout simplement parce qu'on s'est créés Rue de l'échiquier à Paris dans le 10^e au métro Bonne Nouvelle — j'espère que c'était **annonciateur d'un certain nombre de choix éditoriaux**.

Ludovic : (maintenant on est à Couronnes...)

TB : Oui mais en même temps on vit une période monarchique... Rue de l'échiquier, parce qu'en plus l'échiquier me semblait une image intéressante : un espace de jeux, de confrontation, de rencontre... le choix s'est imposé.

MC : Comment est-ce que vous décidez de publier un livre ? Est-ce que vous pouvez nous raconter ? Est-ce que c'est toujours une idée qui vient de l'auteur ? Est-ce que c'est vous qui allez chercher des gens sur une problématique ?

TB : Aujourd'hui effectivement ces deux cas se présentent. Au début on a été chercher des auteurs avec les dents (rire), avec vraiment l'envie de les convaincre — alors qu'on n'avait même pas édité une carte de visite — pour faire des livres avec nous. **On a convaincu au démarrage des acteurs de l'ESS**. Je pense que c'est quand même dans **l'ADN de la maison**. Notre idée initiale c'était de donner à entendre des **actions incarnées par des personnes dans ce champ qui en 2007-2008** était encore très méconnu — la loi qui reconnaît **l'ESS** date de 2014. En 2007-2008 je contacte des personnalités du secteur comme **Jean-Guy Henckel** qui a créé le **réseau des Jardins de cocagne**⁴⁵², comme **Pierre Duponchel** qui a créé le dispositif de **recyclage textile Le Relais**, je contacte **Jean-Marc Borello** à l'origine du **groupe SOS**, **Maria Nowak** qui a **apporté le principe du micro-crédit en France** et je leur propose de faire des livres d'entretiens. Puisque ces gens-là ont des emplois du temps de ministres. Et donc il y a un travail de fond qui s'est mené avec eux. Mais évidemment au démarrage on était avant tout dans la sollicitation. Ensuite une fois que la maison existe, que l'outil existe, on reçoit des

⁴⁵² Réseau d'insertion professionnelle par la création et l'entretien de jardins partagés. « *Se basant sur le cahier des charges de l'agriculture biologique et à vocation d'insertion sociale et professionnelle, cette exploitation maraîchère d'un genre nouveau et de forme associative, suscite rapidement l'intérêt de nombreuses personnes en France. En quelques années, 50 Jardins de Cocagne voient un peu partout le jour. Pour favoriser leur développement, les Jardins décident de se regrouper au sein d'une entité nationale. Ils fondent, en 1999, le Réseau Cocagne, association loi 1901 à but non lucratif.* », <http://www.reseaucocagne.asso.fr> ».

sollicitations et l'heure du tri, l'heure de dire « non » advient à ce moment-là. On essaie de faire des choix qui sont exigeants évidemment.

MC : J'en profite aussi pour dire que vous nous avez amenés des catalogues, car en effet il y a plein de choses qui sont passionnantes. **J'ai eu du mal à faire une petite sélection**, la table n'est hélas pas extensible, il y a quelques ouvrages qui sont à l'entrée de la librairie — mais il y en a plein d'autres qui sont disponibles sur commande. **J'avais une question peut-être un peu plus délicate à vous poser...** Vous êtes comme vous l'avez dit... Vous avez vraie dynamique dans Rue de l'échiquier, et vous êtes en train **d'investir dans des domaines aussi : la jeunesse**, les albums du Renard, qui ont eu le **prix du Felipé** l'année dernière je crois ?... au **festival du livre et de la presse d'écologie** ?... Non on me dit non... Qui ont participé à ce prix ! Et **nous à Atout livre on les avait mis en avant** ! Et qui reparticipent cette année (ce sont des albums jeunesse vraiment super sur la question de **l'écologie**). La nouvelle **collection des « Incisives »** qui sont des **petits essais un peu punchy, un peu radicaux** — l'idée c'est vraiment d'apporter du débat, un point de vue assez tranché dans un débat en cours —... Vous avez **fait aussi un texte de littérature** qui moi, m'a beaucoup touché, qui est complètement à côté de ce que vous faites d'habitude, et de qui est à l'entrée aussi, **La Suspension**. Alors j'ai une question donc,... Comment est-ce qu'on équilibre tout ça ? (hésite un peu) Et donc vous disiez que ce sont des sollicitations — je suppose que ce sont des coups de cœur — mais il y a aussi en arrière-plan de ma question : **quelque chose d'un peu plus difficile peut-être, qui est une réalité qui est très très forte pour nous libraires : c'est qu'on reçoit des livres et on les vend ou pas, et quand on les vend pas on les renvoie et quand on les renvoie parfois ils sont détruits, alors comment est-ce qu'on équilibre dynamisme éditorial — qui est essentiel pour une maison d'édition — et conscience écologique ?**

TB : Oui c'est une **très bonne question**. Et c'est une problématique qu'on travaille chez Rue de l'échiquier parce que **c'est une vraie contradiction...** **L'édition est une industrie et nous envoyons des messages écologiques** qui, effectivement, **participent d'une réflexion sur la décroissance, d'une nécessité de moins gaspiller, de moins produire**. Comment on réussit à être, finalement, **des bons gestionnaires « de tension » ?**

D'abord par des choix éditoriaux, c'est-à-dire qu'on ne publie pas plus qu'un certain nombre de titres. On a aujourd'hui atteint **notre vitesse de croisière**. 30 nouveautés par an, **on n'ira pas au-dessus**. Il y a aussi effectivement, il y a **d'abord une politique éditoriale**. Après **on est à l'origine avec d'autres éditeurs** — on a un **collectif**, qui s'appelle le **Collectif des éditeurs écolo-compatibles** qu'on a créé en 2010 avec **La Plage, avec Plume de carotte, avec les éditions de Terran...** — **pour réfléchir ensemble, se sensibiliser les uns et les autres à la nécessité de réduire notre empreinte environnementale**. On a fait à ce moment-là, **on a publié une charte** qui établit un certain nombre de **critères** comme le fait **d'imprimer tous nos ouvrages à moins de 800 km de notre principal lieu de stockage**. Sachant qu'effectivement, **en tant qu'éditeur, 80 % de nos émissions de gaz à effet de serre sont liés au transport et au papier** — à l'industrie du papier. Et donc, un autre critère fondamental **c'est d'imprimer au moins 80 % de notre production sur des papiers labellisés** — FSC et PEFC, qui sont une **garantie de production respectueuse de l'environnement** et aussi de la protection des

personnes, donc du droit. Et/ou sur du **papier recyclé**. Donc voilà c'est vrai qu'on a bien conscience de participer, malgré tout, d'une production qui fondamentalement, nuit à notre planète... le mieux serait de ne plus rien faire mais ça c'est... Mais après **il faut bien envoyer des messages**, et nous sommes les messagers dans cette situation. Donc **on assume évidemment notre rôle, et la petite contradiction qu'elle induit**.

M : Merci beaucoup. Je posais cette question aussi parce qu'on a — comme c'est un sujet qui commence à être un peu « à la mode », par exemple le « **zéro déchet** » et la **suppression du plastique**, je sais pas si vous aurez envie tout à l'heure d'aller faire un petit tour, on a un **rayon** qui s'appelle « **arts de vivre** » là-bas et doit avoir **15 livres différents qui disent à peu près tous la même chose** : et ça **c'est exactement ce que vous, vous ne faites pas**, donc merci pour ça. **Il y a des maisons d'éditions qui s'engouffrent dans des thématiques et donc on aboutit à des situations complètement absurdes...**

TB : Je peux juste compléter ce point. Parce que **c'est dans nos obsessions. On change de diffuseur-distributeur**. Pour ceux qui ne connaissent pas le circuit du livre : il y a l'éditeur d'un côté et le libraire en bout de chaîne — le client en bout, le libraire en intermédiaire — mais entre les deux il y a ce qu'on appelle le **diffuseur-distributeur, qui se charge d'aller défendre nos nouveautés en librairie auprès des libraires**. Mélanie, tu es visitée par plein de diffuseurs et le distributeur qui se charge de faire les cartons, de le facturer, d'assurer éventuellement le recouvrement auprès du libraire et de gérer les retours. Et nous, effectivement on change de diffuseur-distributeur, et comme on change au 1^{er} août, **on a proposé à notre diffuseur-distributeur d'engager une réflexion avec quelques éditeurs volontaires, avec quelques libraires volontaires** — avec lui en tant que partie prenante en particulier **dans la distribution, dans le transport**. De participer dans une **discussion**, on verra ce que ça deviendra, et de faire en sorte effectivement d'**améliorer nos pratiques**.

MC : Je suis partante ! Allons-y. [Olivier Razemon], « **auteur pilier** » ! (rires) Est-ce que vous voulez dire un petit mot avant que je vous pose plein de questions ?

OR : Oui, je vais remercier. Mais le métro ce n'est plus Bonne Nouvelle, maintenant c'est Couronnes et **Goncourt**... (rires) Alors moi je ne suis pas spécialiste des transports, **c'est mon éditeur qui a écrit ça**. En fait c'est pratique d'avoir un éditeur comme ça — qui écrit à ta place et qui décide ce que tu fais... — ; il y a des gens qui se confient en permanence, qui vont en parler à leur avocat, à leur notaire, d'autres à leur garagiste, je trouve ça très respectable mais moi j'ai mon éditeur et je préfère avoir ça... je trouve ça plus agréable et on parle de plein de choses, tout le temps. On fait parfois un peu semblant de s'engueuler des fois, ou on s'engueule vraiment (mais c'est pas tellement vrai, on fait surtout semblant) : on n'est jamais d'accord sur les titres ! (rires) Jamais, jamais, jamais ! Enfin je veux dire, en général j'ai raison. (rires) C'est pratique aussi d'avoir un éditeur parce qu'il y a toujours — ça m'est déjà arrivé plein de fois d'avoir quelqu'un qui arrive dans une conférence, ou quelque chose, qui dit « tiens moi aussi j'ai fait un livre ! », alors moi c'est pas du tout pareil, **moi, je les écris, et c'est eux qui les font. C'est l'éditeur qui fait**. Pas pareil. Là, il dit « j'ai fait un livre à compte d'auteur, si tu veux

on l'échange avec le tiens ! » Alors c'est toujours un peu embêtant parce que je ne suis pas sûr d'avoir envie de lire ce livre... j'en reçois déjà beaucoup... Je peux être pas absolument certain d'avoir envie de donner le mien, alors je dis « il ne m'appartient pas, essayez de voir avec mon éditeur... ». Et un éditeur c'est pratique aussi, parce que quand il y a une demande de conférence je dis « voyez avec mon éditeur », en l'occurrence plutôt à Léa, c'est Léa qui s'occupe de ça. (...) (remerciements) Donc un éditeur c'est bien pratique, ça permet de se défausser, de dire « il s'est trompé/il a tort », **il a toujours l'art subtil de faire croire que c'est moi qui vais décider des choses... En fait c'est lui qui a toujours tout manigancé à l'avance... Mais un éditeur c'est surtout un ami.** Merci Thomas, merci Anne et tout le monde.

(Applaudissements)

MC : (description du parcours de l'auteur + annonce de la nouvelle collection poche « Éco-poche » + mention d'une activité avec des libraires : une ballade urbaine à vélo).

(échange sur la mobilité, thème de prédilection pour l'auteur, la vie quotidienne, les transports en commun, et sur les habitudes, le fait d'introduire de nouvelles habitudes dans son quotidien, prendre la voiture pour rendre service, le rôle de la puissance publique dans l'abandon des transports, le laisser-faire fatal, notion d'espace social qui n'est pas le même accordé aux classes populaires et aux CSP+, etc.).

(enchaînement Zéro Waste France)

Laura Chatel ZW : (...) Je n'ai pas prévu de discours. Je travaille à l'association **Zéro Waste France** qui **a eu la chance de publier plusieurs livres avec la maison d'édition Rue de l'échiquier.** Moi je n'étais pas là à l'origine pour être tout à fait honnête. Mes premiers liens que j'ai eu avec le premier livre publié c'était en étant en dehors, je **travaillais dans un cabinet d'étude qui travaillait sur les décharges** — donc j'étais déprimée tout au long de mes journées, j'allais souvent voir les **décharges**, j'ai été confrontée à l'ancêtre des trottinettes qui terminaient là-bas aussi et qui terminent toujours là-bas. J'étais tombée sur le premier livre, *Scénario Zéro Waste*, qu'a publié l'association, qui présentait un chemin **alternatif**. Qui disait que **cette surproduction et cette surconsommation** n'étaient pas forcément une fatalité. N'était pas forcément immuable et qu'il y avait des politiques locales, des politiques nationales, des politiques européennes, que l'on pouvait mener pour essayer de sortir de ce **grand gaspillage**. Qui **essayait de conceptualiser tout ça et je trouvais que c'était très accessible** (et je me suis dit que ce serait intéressant d'aller travailler pour une association...) (...) Je voulais remercier Rue de l'échiquier, parce que, à l'époque où est sorti ce petit scénario c'était quand même assez courageux de le faire. Le « **zéro déchet** » était beaucoup moins connu et à la mode qu'aujourd'hui. Parce que le « **zéro déchet** » à toujours tendance à être réduit à sa sphère individuelle, « mode de vie » — et là c'est la **militante** un peu féministe qui parle, mais assez « **féminin/organisation du foyer** » — et donc **c'était important qu'il y ait aussi un livre, une maison d'édition qui publie un essai qui soit un peu plus politique**, qui présente peut-être la problématique, avec une vision un peu plus globale et qui parle aussi de politique publique à mener. L'échelle individuelle est très importante mais on sait qu'elle est complètement complémentaire de vraies politiques publiques. C'était l'idée du premier livre, et l'idée de la réédition. Et ça continue à être ce que, nous ZWF, on continue à défendre, et **c'est assez**

agréable d'avoir cette maison d'édition pour exprimer ces idées-là. Effectivement, dans le monde de l'édition il y a eu un emballement autour du sujet du « **zéro déchet** », mais par contre on peine toujours à essayer de présenter aussi cette réalité. Cette demande plus politique. Donc aujourd'hui, on a un livre en avant-première... Et là on est en plein dans les contradictions qu'on évoquait en plus au départ, puisque c'est un livre qui va parler notre défi que l'association a lancé qui s'appelle le défi « Rien de neuf » qui propose depuis 2 ans aux gens de se lancer le défi de n'acheter rien de neuf dans une année. Donc, maintenant à l'exception du livre ! (rires) **Mais vous pouvez l'offrir à votre entourage**, ce qui fait du coup un cadeau « rien de neuf » ! Donc tout va bien ! C'est la suite de notre engagement, on s'est rendu compte que, le « zéro déchet » avait tendance peut-être à être réduit à l'aspect individuel et l'aspect « **emballage/jetable** ». (...) Il y a beaucoup d'autres choses dans notre quotidien qui ont un fort impact **environnemental** — **la consommation de tous nos biens d'équipement, nos meubles, les vêtements, les appareils électroniques...** —

(suite sur le livre en lui-même, « **parler à la communauté des gens déjà engagés** » / exemple de l'emprunt d'un appareil à raclette/cheminement individuel qui contribue à conscientiser la personne / « Premier but (...) connaissance qu'on essaie de transmettre au grand public parce que plus il y a de citoyens avertis et conscients de ces problèmes-là et de ces solutions, plus on fait avancer les choses. » / « Deuxième but — se nourrissant du premier — comment on arrive à faire évoluer les politiques publiques ? » / « **On est reçus au ministère de l'environnement, les associations ont globalement beaucoup de mal à être reçues à Bercy — et c'est dommage car c'est souvent là que se prennent les décisions qui nous concernent pour la production et la consommation de biens.** » / « on est reçus, mais je pense qu'on a du mal à être entendus sur l'entièreté du message » / « On sort aussi fin juin un petit livre qui s'appelle *Territoire Zéro déchet : guide pour révolutionner la gestion locale des déchets*, et ça c'est un **guide** qui s'adresse aux élus, aux futurs candidats, aux citoyens qui vont s'intéresser aux candidats aux municipales pour connaître les exemples inspirants et voir ce que concrètement ça peut donner une politique « **zéro déchet** » à l'échelle d'une commune ou d'une intercommunalité. Clairement au niveau local on est entendus par certains politiques — pas tous loin de là — il y a des exemples très inspirants. » / **problèmes de lobbying à l'échelle européenne** / directive européenne sur l'arrêt de la production de certains objets même anecdotiques en **plastique** qui amènent à réfléchir à une autre démarche que celle de la « **gestion du problème déchet** » mais plus d'arrêter de « **créer le problème** » / « **sobriété** » / « **prévenir le problème plutôt que le gérer** » / le problème n'est pas le **plastique** en lui-même mais bien l'« **usage en lui-même** » du plastique / **usage unique** / « **symptôme** » de la **gestion des ressources que l'on retrouver pour toute la gestion des ressources** / « **usages pas justifiés** » et problème de « **fin de vie** » / **50% du plastique est produit pour emballer** /)

(Demande de la librairie de conseils « pratico-pratiques » pour le public pour « **avoir un mode de vie plus écolo** ». Réponses :

OR : Acheter en vrac [exemple personnel]

LC : Commencer par quelque chose même à tout petite échelle

TB : « Moi j'aurais trois conseils de lecture (rires) : **Le pouvoir de la pédale** (...), **Le défi « Rien de neuf »**⁴⁵³ (...), et je terminerai avec **Ecotopia** qui est notre premier roman. On a **ouvert un domaine fiction en octobre l'année dernière avec ce livre culte des années 1970** qui raconte comment trois états de l'ouest américain décident de faire sécession pour protester contre la manière de faire des américains. Ils développent « **Ecotopia** » une **société écologique radicale où tout est transformé, où est dans une relation avec les autres qui est écologique, où on se déplace de manière saine, où on produit de façon saine et voilà, c'est un livre totalement visionnaire que je vous invite à découvrir.** »

MC : (passe la parole au public)

P 1 : (question sur le vélo électrique)

(réponse auteur)

P 2 : (question sur les entreprises de transports/plateforme de livraison qui pullulent)

(réponse ZWF)

P 3 : (réflexion sur le prêchage de convaincus entre « parisiens »)

(auteur qui répond que les initiatives qui viennent de partout, exemple des gilets jaunes)

P 3 bis : (puis extrapolation pays riches/pays pauvres)

(auteur répond que les pays riches doivent montrer l'exemple)

(ZWF : pays riches gaspillent les ressources/pays pauvres polluent/consommement beaucoup moins/ **le déchet est plus « visible »** / « pouvoir des pays riches » / « nous vivons dans une démocratie donc on doit avoir plus de pouvoir » / « ce sont nos entreprises qui polluent là-bas » / **ONG réseau Gaïa** / « **pays asiatiques ferment leurs frontières — Chine, Malaisie — pour ne plus recevoir de déchets en provenance des pays développés** » — pour « hausser le ton » ; pour le **plastique le « problème principal n'est ni la collecte, ni le recyclage, c'est qu'on en produit trop, on en consomme trop et on produit des choses trop diversifiées pour pouvoir les gérer correctement.** Donc il faudrait dire aux gens la vérité : on va les brûler ou les enfouir à côté de chez vous, soit il faudrait arrêter et faire autrement. » / encouragement du **recyclage** sur place des **déchets** ménagers en France qui diffère du système allemand ou belge où beaucoup de **déchets ménagers sont exportés.** « Il y a des fuites mais c'est surtout des déchets d'entreprises françaises là-bas que des déchets de vous et moi triés dans le bac jaune ».)

(Fin de discussion)

⁴⁵³ Ce sont, sans surprise — regard complice avec le public —, des ouvrages de Rue de l'échiquier.

Références évoquées

<i>Le Monde</i>	presse
France Inter	radio
Ecosociété	revue
Premier Parallèle	éditeur
La Plage	éditeur
Sarbacane	éditeur
Le Passager clandestin	éditeur
Rue du monde	éditeur
Alain Damasio	auteur
Jean-Guy Henckel	réseau associatif Jardin de Cocagne
Pierre Duponchel	Le relais
Jean-Marc Borello	groupe SOS
Maria Nowak	auteur
La suspension	ouvrage
Collectif des éditeurs écolo-compatibles	Association d'éditeurs
La Plage	éditeur
Plume de carotte	éditeur
éditions de Terran	éditeur
<i>Ecotopia</i>	ouvrage
Gaïa	réseau ONG
Ludovic Bu	auteur
Mathieu Combe	auteur

Mots-clés

fin de vie	micro crédit	radical	obsession
pratico-pratique	FSC	société	chaîne
pouvoir	PEFC	livre culte	distributeur-diffuseur
contradiction	stockage	sain	libraires
féminisme	empreinte environ.	visionnaire	réflexion
mode de vie	GAS	protester	engagement
ministère de l'environnement	transport	Chine	décharges
Bercy (min. de l'économie)	papier	Malaisie	surconsommation
citoyens	papier labellisé	recyclage	alternatif
candidat	production	déchet	politiques locales
lobbying	environnement	Belgique	
usage	droit	Allemagne	
gestion	conscience écologique	politiques nationales	
ressources	zéro déchet	politiques européennes	

Table ronde « Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre écoresponsable », SNE, Livre Paris 2018

samedi 17 mars 2018, 10h30 - 11 h30

scène Coulisses de l'édition, programmation Livre Paris

Extrait du site web de Livre Paris 2018 :

« Les métiers de demain : S'engager en faveur d'un livre éco-responsable »
Fabricants de livres, gestionnaires en approvisionnement papier et/ou acheteurs papier interviendront sur la question de l'éco-responsabilité dans le secteur de l'édition. »
Avec Jean-François Lyet (Directeur technique, Hachette Livre), Jean-Luc Ferrante (Directeur Général, Éditions La Plage), Pascal Lenoir (Directeur de la production, Gallimard) et Claire Coscas (Directrice de la Fabrication SEJER)
Rencontre animée par Natacha Lefauconnier (L'Étudiant)
Organisé par le SNE »

Intervenants :

Jean-Luc Ferrante, fondateur des éditions La Plage (co-direction Commission Environnement SNE) ** édition La Plage non présente au Salon

Claire Coscas, je suis la directrice de fabrication de SEJER (Nathan, Bordas)

Jean-François Lyet, directeur technique pour le groupe Hachette Livres

Pascal Lenoir directeur de collection aux éditions Gallimard (Président Commission Environnement SNE)

observation public : soixantaine de participant (jauge places assises : 72, source Livre Paris) + demi-douzaine de passants debout ; population mixte : retraités, quelques familles , étudiants , jeunes actifs, actifs.

Légende

Caractérisation activités, pratiques, filière et pratiques économiques

Champ lexical écologie-environnement / mauvaises pratiques ou contexte défavorable sur le plan environnemental

Traçabilité, logos, certification

Journaliste pour L'Étudiant, NL : Bonjour à tous, merci d'être là nous allons pouvoir commencer cette table ronde qui est consacrée à l'engagement en faveur d'un livre écoresponsable. J'ai j'ai le plaisir d'accueillir quatre professionnels. Je suis Natasha Lefauconnier, journaliste pour le magazine L'Étudiant et je vais laisser nos intervenants se présenter.

CC : Bonjour je suis **Claire Coscas, je suis la directrice de fabrication de SEJER** et à ce titre je gère la fabrication des éditions Nathan, Bordas, « Nos repères » etc.

PL : Bonjour je suis **Pascal Lenoir directeur de collection aux éditions Gallimard** et je suis président de la commission environnement au syndicat national de l'édition.

JLF : Bonjour, Jean-Luc Ferrante, fondateur des éditions **La Plage** spécialisé dans l'écologie et aussi vice-président de la commission environnement dont Pascal est président.

JFL : Bonjour à vous, merci d'être présent je suis **Jean-François Lyet et je suis le directeur technique pour le groupe Hachette Livres.**

NF : Alors évidemment **on est dans une période où on s'intéresse de plus en plus à la préservation de la planète, notamment la préservation des forêts**,... combien de livres sont publiés chaque année en France ? Quelle quantité de papier cela représente ?

PL : Sur le marché français il y a plus de 400 millions d'exemplaires qui sont produits chaque année et cela représente environ 180 000 tonnes de papier qui sont utilisées pour produire les ouvrages qui vont être mis sur le marché français à l'année.

NF : Alors **depuis combien de temps** est-ce que les maisons d'édition se sont penchées sur la question du respect de l'environnement ? Euh... **Est-ce que c'est un phénomène nouveau...?** Ça existe déjà depuis plusieurs et est-ce que ça concerne toutes les maisons d'édition ou seulement une partie d'entre elles ?

CC : **Moi j'ai eu le plaisir de travailler chez Hachette et chez Editis.** Chez **Editis**, euh, on sait que euh, la démarche déjà de... recherche de certifications et de certificats, pour contrôler la traçabilité du papier est mis en place et existe chez Bordas depuis 2007. Puis effectivement pour tout le groupe depuis 2012 mais euh... dans le même temps déjà le calcul du « poids carbone » de chaque livre était aussi lancé chez Hachette. **Je pense que c'est une préoccupation chez les éditeurs qui existe depuis très longtemps. On utilise énormément**

de papier. Quand il a commencé à être question d'écologie et de recyclage nous étions quand même dans un secteur extrêmement concerné.

JLF : En ce qui nous concerne on a parcouru un parcours un peu différent, les éditions **La Plage** existant depuis 25 ans, comme on abordait dès le départ la **problématique écologique**, on s'est intéressé dès le début, depuis 25 ans. Établir une cohérence entre ce dont on parlait et la manière dont on en parlait. Et évidemment on a travaillé à tout cela depuis 25 ans maintenant. Et je pense que d'autres gens avant nous le faisait déjà. Il y a des éditeurs qui avaient en tête la question écologique peut-être même depuis que l'édition existe !

NF : Vous avez parlé de « **poids carbone** » alors qu'est-ce que c'est ? Chaque livre a un impact plus ou moins important c'est ça ?

JFL : Alors effectivement au sein du groupe **Hachette Livre** ça fait maintenant de nombreuses années que l'on a initié deux démarches : une première démarche, il y a maintenant 7-8 ans qui était de réaliser au sein du groupe Hachette pour le marché français un **Bilan Carbone**. En fait cela nous a permis de mesurer l'ensemble des émissions qui sont associées non seulement à la production, fabrication des ouvrages y compris en remontant vers l'imprimeur, le papier, vers l'origine aussi des bois qui sont utilisés mais aussi, et c'est intéressant, vers nos activités de distribution qui nous concernent et puis bien sûr aussi la création et l'aspect éditorial, et donc on fait ce qu'on appelle un « **Bilan Carbone de Scope 3** » que l'on réalise tous les 3 ans aujourd'hui.

En complément de ce **Bilan Carbone** on a aussi utilisé en fait les outils qui nous permettent de faire ce bilan pour être en mesure de faire ce qu'on appelle une « **comptabilité des émissions carbone** » qui sont propre à chaque production d'ouvrage. Et donc il me semblait que c'était extrêmement intéressant, non seulement en interne au niveau des éditeurs de façon à les sensibiliser mais aussi pédagogiquement pour sensibiliser le grand public aux émissions carbone : on affiche aujourd'hui sur — non pas tous les ouvrages — mais la plupart des ouvrages qui sont produits par les maisons d'édition du groupe — l'émission carbone associée à la production de l'ouvrage jusqu'à la porte du centre de distribution.

NF : Concernant l'impact, j'imagine que ce n'est pas seulement la quantité de papier utilisée mais ça peut être aussi l'utilisation de produits chimique comme dans les vernis ?

JFL : Alors les émissions carbone en fait, intègrent toutes les étapes et toutes opérations qui sont associés non seulement à la production mais pas que... On va associer les émissions qui sont associée à la forêt, à la production de la pâte, à la production du papier lui-même, à l'impression, au façonnage et ce calcul est réalisé en tenant compte des émissions associées aux autres entrants tels que des encres, des vernis, des colles, mais aussi les déplacements qui vont être associés aux différentes étapes de production et puis les déplacements des personnes qui vont venir travailler dans les différents endroits de l'entreprise à la production des ouvrages. Donc c'est en fait, une empreinte carbone qui consolide toutes les émissions qui ont été nécessaires pour produire un ouvrage.

NF : Donc en fait vous avez un étalon et vous pouvez vérifier que vous pouvez améliorer les choses : **quelles actions ont été mises en place justement par éditeurs pour améliorer l'impact sur l'environnement ?**

PL : Alors **vous avez une charte au SNE de 7 points importants**. En fait on a une chance unique. (rapidement) Je voulais revenir sur la problématique... On a **deux chances même fabuleuses, dans le monde de l'édition : on a d'abord une matière première qui est renouvelable et recyclable**, ne l'oublions pas — trop. Quelle profession peut dire aujourd'hui — qui même peut dire **avoir la possibilité de pouvoir renouveler entièrement sa production**, de sa captation dans la forêt, de bois, de papier, de savoir qu'on la reporte. Parce que **93 % à peu près du papier utilisé aujourd'hui dans l'édition sont certifiés provenant de forêts durablement gérées**. Donc voilà, aujourd'hui — **contrairement à... allez, au numérique, qui est peu recyclé, peu renouvelable en termes de matière première, on a cette chance fabuleuse**. La deuxième chose c'est qu'on est un produit culturel, qui dure longtemps. Aujourd'hui quel produit de communication peut dire qu'il va rester 10, 15 ans 20 ans voire plus dans une lib... bibliothèque. Il va être lu une fois, deux fois, 10 fois, 100 fois, qui peut être donné, qui peut être revendu, qui a **n-vie à faire ?** Quand on a ces deux chances....(inaudible) **les éditeurs, les meilleurs, passent des conseils, et des conseils de bonnes pratiques, des conseils simples parce que l'environnement c'est d'abord se l'approprier**. Et donc, si on est dans la complexité, oui, les producteurs pourront se l'approprier rapidement, oui les lecteurs pourront la comprendre. **Donc, c'est des matières renouvelables (1,2,3 avec les doigts), être vigilant sur la consommation de ces matières, d'écoconcevoir ces produits**, un produit qui a une durée de vie de cinq minutes **et un produit qui doit durer 10 ans, 20 ans, 50 ans** qui devra être par exemple lu dans les écoles, dans les établissements scolaires doit être beaucoup plus solide, qu'un ouvrage qui va rester dans une bibliothèque et qui va être par moment consulté. C'est **d'écoconcevoir ces produits**, mettre les bons process en fonction de la **durée de vie du produit**, et derrière une problématique. Alors certes, **une problématique de société c'est l'urgence**. **Aujourd'hui on est systématiquement dans l'urgence. L'urgence ça a un poids environnemental monstrueux systématiquement**. Ne peut-on pas anticiper ? Est-ce qu'on peut être ambitieux autrement que dans **l'urgence ?** Je pense que oui, le temps, les moments, lectures qui peuvent être des moments de passion, mais on n'a pas besoin immédiatement de l'ouvrage... se faire livrer un ouvrage sous 24h je pense que tous les ouvrages ne sont pas nécessairement utiles sous 24h livrés chez soi... Donc c'est d'envisager cette **urgence** au travers des des... bah d'[autres canaux] (*? inaudible, pas clair, pas distinct*)

CC : Moi j'aimerais ajouter **qu'on a fait des choix chez Editis**, des choix de **certification internationales** et **d'en mettre aussi la marque sur nos livres**. Ce qu'on appelle le **FSC**, euh, c'est **le petit logo « arbre »**, signifie en fait que les **fibres de la pâte à papier** sont **issues de forêts durablement gérées** avec **une très grande traçabilité**, que ce soit en **Europe** ou en **France**. **L'action d'Editis** de ce point de vue-là en **Europe** est simple, **c'est que tout euh ses livres or pour l'instant tous les livres en carton, sont complètement certifiés**. Pour **l'écoconception** on a mis en place quelque chose de simple bien sûr, **pour adapter les modes de production**,

l'urgence etc. on a décidé également de s'approvisionner en papier, donc toujours **certifié au plus proche de nos imprimeurs**. Donc quand on imprime en **France on essaie de prendre au plus proche de la France**, quand on fait appel à un **imprimeur espagnol on fait appel à un papetier espagnol**, et ainsi de suite. Et **l'écoconception** je pense que ça va encore plus loin, je pense que ça commence au niveau de l'éditeur qui, lui-même décide, dans le livre, même dans les sujets tout ce qui va découler de la **conception** (là encore fin peu appuyée et étouffée).

NF : Justement, quand on est directeur de la fabrication on s'entretient avec même le directeur artistique pour essayer de donner des arguments ?

JLF : Je dirais que ça se travaille très très très en amont même lorsqu'on image **le sujet du livre**, on est déjà dans des **choix écologiques**, parce si le sujet, pour ma part... prend peu de temps... **Le livre va avoir une durée de vie, utile, assez courte...** alors que **la littérature, la durée de vie est plus longue** (étouffé). Je voulais revenir sur le **Bilan carbone de Hachette**, ce qui était intéressant c'est de **mettre des chiffres sur des choses sur ce que nous éditeurs nous sentions, nous pressentions**. Et notamment **le poids que représente le papier, de chiffrer**. C'était intéressant, ça nous donne des axes, des pistes de travail... Le premier axe c'est d'abord de **travailler sur le papier**, on constate, que, effectivement, aujourd'hui **93 % du papier utilisé pour l'édition en France sont certifiés ou recyclés**. Avec **une énorme partie de certifié par rapport au recyclé** — on pourra en reparler — les axes principaux c'est ça. **Le papier d'impression et le transport qui joue mais là c'est beaucoup plus difficile de mesurer le poids du transport ce que ça représente, c'est une variable extrêmement volatile, mais on sait que c'est un levier d'action** (moins fort difficilement audible).

NF : Vous avez parlé d'une **certification**, est-ce qu'il en existe plusieurs ? Existe-t-il plusieurs **labels éco-responsables** dans l'édition ?

CC : Moi je sais qu'à ce jour **FSC garantit vraiment de A à Z toute la chaîne de production**. Ensuite il existe d'autres choses dont on a déjà entendu parler : le **PEFC**, ensuite il existe d'autre type de normes qui sont beaucoup moins connues du public concernant les **provenances et qualité de fibres du papier**, là on entre dans quelque chose de très technique, ça s'appelle heu « *preps* » (? peu distinct), trois étoiles, cinq étoiles, etc.

PL : Alors, aujourd'hui il existe **deux certifications** : **FSC** qui est soutenu par différentes **ONG**, qui a été monté en 1993 pour **protéger les forêts boréales et tropicales** et qui ont des problématiques spécifiques, ensuite en Europe, c'est la **certification PEFC** qui a été créé quelques années derrière, en 1996/1998, qui est principalement en **Europe** parce que les **parcelles de forêts sont relativement petites et le fonctionnement n'est pas du tout le même et les coûts de certifications** ne sont pas les mêmes. Donc, on a deux principes, sur la charte du **SNE** c'est de dire sur l'**Europe PEFC/FSC** on est sur des **critères identiques de certification** et quand on est dans des **pays à risque**, il vaut mieux aller sur des **certifications FSC**. Ensuite il y a toute la partie — **parce qu'on est là que sur la traçabilité de la fibre, on est pas sur de la chimie, on est pas sur l'évaluation environnementale** — vous avez des **normes comme ISO**

14001, vous avez des normes comme « écoflower »⁴⁵⁴, tout un certain nombre... et qui peuvent varier en fonction des pays. Ensuite — là on est sur l'**environnement** — vous avez aussi une autre partie non négligeable aujourd'hui — Jean-François pourra en parler —, sur la **partie sociétale**. **Nous, éditeurs, nous avons aussi un intérêt** à ce que nos fournisseurs **soient dans un cadre juridique et social et sociétal, implanté sur des territoires** où... que l'on ne se retrouve pas comme certaines marques aurait pu être stigmatisées dans les années 2000, par le travail d'enfants, maltraitance etc. Vraiment important,...

JFL : Oui, alors je voudrais revenir sur ce que vient de dire Pascal, **l'environnement ce n'est qu'une des valeurs auxquelles les éditeurs adhèrent**. Bien entendu les aspects sociaux et sociétaux, sont tous aussi importants. C'est la raison pour laquelle, **un certain nombre de grandes maisons d'édition dont Hachette, fait aujourd'hui appel à un organisme tiers qui va être en mesure en fait d'évaluer la performance sociétale des entreprises avec lesquelles nous travaillons**. Principalement des fournisseurs, imprimeurs qu'ils soient France en Europe ou dans le monde, et chaque année, ces différents fournisseurs vont être soumis à **une évaluation de leur performance** à la fois sur des **aspects environnementaux**, sociaux, de façon à **garantir que la production se réalise dans des entreprises qui respectent des critères sociaux et sociétaux**. Mais aussi on va s'intéresser à la façon dont eux-mêmes **gèrent leur chaîne d'approvisionnement** — car bien entendu nous ne sommes pas tout seuls — et puis on va aussi vérifier qu'ils ont **des pratiques éthiques**, qui correspondent à... et ça, ça nous permet en fait de **mesurer la performance** euh, sociétale des acteurs avec lesquels nous travaillons.

En complément — en revenant un peu arrière, **sur les logos** — vous parlez en fait des **marques** qui peuvent être apposées...

NF: ...Oui, **comment le lecteur peut-il voir que c'est un livre, voilà, écoresponsable ou pas ?**

JFL :... Effectivement, il y en a un certain nombre sur les **aspects environnementaux**, les deux principaux qu'on a cité : **FSC** et **PEFC** et chez **Hachette Livres**, vraiment on a pris le pari depuis 7-8 ans **d'afficher sur la plupart des ouvrages qui sont publiés par notre groupe, là coté des émissions carbone** — dont je vous ai parlé tout à l'heure —, **un petit logo qui va tout simplement indiqué au lecteur si le papier qui a été utilisé pour fabriquer tel ou tel ouvrage est issu de forêts gérées durablement, certifié ou bien si le papier utilisé est recyclé**. Donc on a tout simplement un **logo** avec un livre qui est ouvert, dans un premier temps il y aura une **forêt**, et dans l'autre cas on va montrer la **boucle du recyclage** de façon à indiquer au consommateur que le papier est **recyclé**. Ça nous a permis de... **penser que deux logos très simples, du premier coup d'œil sans forcément faire référence à des acronymes, sont plus parlants pour les consommateurs**.

NF : Il n'existe pas d'harmonisation au niveau des maisons d'éditions en général ? Chacun peut utiliser les **logos** comme il le souhaite... ?

⁴⁵⁴ il doit s'agir de l'écolabel européen, qui en effet, figure bien une « fleur ».

CC : Chacun fait comme il l'entend, l'autre chose que **l'État peut regarder**, qui est connu et reconnaissable c'est qu'on a toujours ce qu'on appelle **les achevés d'imprimés** sur les livres — et notamment la jeunesse — **il est absolument indispensable de pouvoir identifier le nom de l'imprimeur, et le pays de provenance du livre**. Puisque on peut consulter certaines **fiches d'imprimeurs** ici, en tant que consommateur sur internet, comme le disait Jean-François, en tout cas chez **Editis** notamment **Nathan Jeunesse** nous nous travaillons effectivement qu'avec des imprimeurs qui sont capables d'être... d'avoir des **engagements très clairs, socialement, et écologiquement**. Vous pouvez aussi **d'un point de vue écologique** — chez nous, il semble aussi important dans la conception de faire appel à des **prestataires** qui sont le plus proche possible de nous, mais vous pouvez aussi regarder qui a composé le livre, **le nom le pays dans lequel la société en question travaille**. Pour **l'écoconception**, chez **Editis** aujourd'hui on favorise le travail en **France** quand il n'est pas possible d'imprimer certains livres directement sur le **territoire français** on regarde la petite couronne qui est vraiment la plus proche puis nous sommes obligés d'élargir le cercle. **On ne va pas forcément à l'étranger parce que « c'est moins cher »**, on y va, très souvent, parce que **pour des questions industrielles, l'offre française** ne vous permet pas toujours de pouvoir **produire les livres avec la forme qu'on aura imaginée**. Et ça je pense que c'est assez important de le préciser.

JLF : Sur ces sujets il y a trois préoccupations, ce sont des discussions entre nous. **Sur FSC et PEFC, moi ce qui m'intéresse chez FSC c'est qu'ils ont des exigences sur le cahier des charges, avec la biodiversité ou des exigences sociales qui vont au-delà de ce que, aujourd'hui, propose PEFC**. Alors c'est sûr que sur **le papier produit en Europe** ce n'est pas forcément pertinent, mais avoir, euh savoir d'où vient sur le plan international des gens qui s'occupent des **forêts**... (inaudible)... qui cherchent à ce que la soit géré durablement ça paraît important. **Tout ce qu'on souhaite c'est que PEFC, augmente ces critères, et prenne en compte aussi le... (inaudible), même si on n'est pas tous concernés à notre échelle... c'est important de savoir qu'à l'échelle internationale ces cahiers des charges existent**. Deuxième point, avoir des **labels**... c'est très bien moi ce que j'aimerais c'est qu'on arrive **petit à petit à avoir un label, quelque chose qui soit reconnu par tout le monde**... ça demande un grand travail à venir... Le troisième point, ça concerne le papier **recyclé**, simplement parce qu'utiliser du papier **recyclé** c'est pas forcément pertinent pour tous les livres. Le **recyclé**, il faut... **pour avoir même épaisseur sur un livre il faut avoir deux fois plus de matière en papier recyclé**, c'est pas forcément intéressant, **mais moi, écrire sur un livre, imprimer sur papier recycle, les personnes qui le voient immédiatement pensent « esprit recyclage » « économie circulaire etc. »**. **Il faut un travail pédagogique qui va au-delà de l'objet tel qu'il est produit**.

F : Justement, **est-ce que ça coûte plus cher d'être éco-responsable** ? Est-ce que cela se ressent dans le **coût de revient du livre** ?

CC : Moi il me semble que, en **Europe** non, en **Asie** maintenant pour tout une grande partie non plus, et je rebondi sur le papier **recyclé**. En effet, on ne peut pas tout faire en **recyclé** — à un moment donné il a été question de faire des livres scolaires sur papier **recyclé**, mais il y a un

problème d'imprimabilité, de qualité d'impression et de résistance — en revanche, effectivement dans le [inaudible // livre standard ?] on peut choisir d'intégrer les fibres recyclées, on le voit très bien avec les logos FSC ce qui veut dire qu'il y a entre 30 et 70 % de fibres qui provient de fibres recyclées. Le recyclé ça sert quand même beaucoup. Voilà, ça ne coûte pas forcément plus cher, après ça dépend notamment en Asie, de, s'il y a des gros volumes (car on travaille en gros volumes), plus on travaille tout en FSC plus les prix sont euh... quasi-équivalent à du non-certifié. Et encore une fois, on peut utiliser du papier FSC sans le marquer, on peut utiliser du PEFC sans le marquer, et on peut utiliser d'autres types de papier, sans les signaler...

NF : ...Vous parler de certifications mais ce n'est pas...

CC : On ne considère pas que... Chez **Editis**, nous on considère que c'est un engagement. C'est un engagement vis-à-vis évidemment du lecteur, et puis vis-à-vis de tous les salariés. Dans les programmes dans le programme RSE du pacte Mondial⁴⁵⁵, sur la parité homme-femme, etc., et dans une démarche, inter... On a aussi réduit tous les produits bureautique, les photocopieurs⁴⁵⁶, tout ce qui pouvait générer du déchet pas écologique. Donc nous considère que c'est un engagement vis-à-vis de nous-même et bien entendu vis-à-vis de nos lecteurs. Chez **Nathan Jeunesse** on fait beaucoup de livres pour la petite enfance et donc nous considérons, dès la conception du livre, que nous avons cette mission — pas seulement de faire de l'apprentissage mais nous-même d'être responsables, et de passer cette responsabilité aux enfants dès leur plus jeune âge.

JLF : Sur cet aspect prix. Si on parle de papier recyclé, papier certifié, est-ce que ça coûte plus cher ou pas plus cher... Oui et non : la différence de prix de prix elle va de +0, 5-8 % ça dépend du prix du papetier, il peut y avoir un [surcoût] surtout sur le papier. Le papier étant un poste parmi d'autre dans la réalisation du livre. Il peut y avoir un petit surcoût après ça dépend de la réalisation globale du livre.

PL : Sur la partie coût, ce qui me semble extrêmement important, c'est le fait que l'ouvrage soit conçu pour la bonne durée de l'usage. Vous pouvez produire tous les livres du monde, certifiés PEFC, FSC, simplement s'il n'évite pas le pilon, si là il devait résister 10-15 ans, il ne résiste qu'un an ou deux, vous avez tout perdu. Donc il faut vraiment, — c'est un vrai travail de prise de conscience de l'importance de... (quelques applaudissements)... Pour la jeunesse, nous sommes sur la norme de jouet. Donc on va aller jusqu'à vérifier, les phtalates, euh... si euh la résistance du pelliculage est suffisante ou pas, si l'enfant ne va pas s'étouffer... et, il y a énormément de tests qui sont faits. On n'a pas besoin de rentrer trop dans le détail, c'est à nous aussi, professionnels, de prendre nos responsabilités et de faire en sorte que les ouvrages... On a de la chance : c'est que notre matière première est renouvelable, donc du

⁴⁵⁵ Voir la lettre engageant le PDG d'Editis en faveur du Pacte Mondial, fig. 39.

⁴⁵⁶ *Nota bene* : le CNL et ses subventions sont générées en grande partie par une taxe sur les photocopieurs (source Bilans CNL).

coup qu'on entretienne correctement nos **forêts**, c'est ni vous, ni moi qui sachons le faire. Donc **nous professionnels nous** devons mettre la pression sur les **forestiers**, sur les papetiers, sur les transformateurs, pour s'engager auprès des lecteurs dans l'usage et la **bonne économie**.

CC : On peut dire aussi, là on a quand même la « **supply chaîne** » — la **gestion des stocks** — nous permet aussi de **ne pas surproduire**, de **ne pas sur-consommer** et donc de **produire au plus juste**.

NF : Concernant l'impression à la commande, comment ça fonctionne ?

CC : On en fait tous à notre manière, on a quand même un certain nombre de titres qui sont maintenant disponibles absolument phénoménal, donc **on ne va pas stocker tous, tous, tous les titres**. Imaginez... (rires) donc on a des systèmes qui nous permettent d'imprimer euh... un exemplaire à la demande lecteur, du libraire, celui permet **de ne pas avoir de surstock**. Et de pouvoir permettre au lecteur de disposer du livre qu'il souhaite lire même s'il s'agit d'un livre assez ancien.

Il y a du **stock**. Bien entendu qu'il y a **du stock chez Interforum-Editis** (Pascal Lenoir rit à cette phrase), notamment sur les nouveautés, en revanche, il y a tout un **flux qui a été remis au goût du jour**. Il y a un système aussi chez **Gallimard**... la démarche de l'édition... Il y a effectivement le papier, les matériaux – la traçabilité – , il y a aussi **la gestion des stocks**...

JFL : Claire a raison, de mentionner cet **aspect de la supply chaîne**, et dans **le métier de l'édition**, on va en permanence essayer de produire, des ouvrages. Malheureusement ce n'est pas toujours faisable ou facile de prévoir l'avenir, et de savoir si un livre sera un best-seller ou pas. Alors chez **Hachette-Livres** on a tout simplement envisagé cette problématique de plusieurs manières : depuis pratiquement 10 ans on est en mesure de faire de l'impression à la demande d'ouvrage. Alors ils sont imprimés en noir, ce sont des ouvrages qui sont brochés. Mais **on va attendre d'avoir la demande du libraire, qui lui-même fait suite à la demande d'un consommateur, d'un lecteur pour imprimer un ouvrage**. On dispose aujourd'hui d'un catalogue de plus de 210 000 titres qui sont disponibles à la demande des consommateurs. Et **l'ouvrage va être imprimé quand il sera vendu : il n'y a pas de stock**. En complément de cette solution-là, on a effectivement lancé il y a peu de temps, euh, un nouveau système, une nouvelle offre qui s'appelle « **Rythméo** », et où là on va avoir **une gestion dynamique de nos stocks de manière à avoir en permanence le juste stock et on va réimprimer ces ouvrages, en très très petites quantités, et continu**. Et au-delà quand on est sur des ouvrages qui vont se vendre de façon beaucoup plus large, on va avoir une approche un petit peu traditionnelle, qui dans **le milieu de l'édition repose sur des « flux poussés » c'est-à-dire qu'on va produire les ouvrages, on va les « pousser » en distribution, puis sur les points de vente**. Parce qu'**on est quand même sur un métier d'offre**, et euh, **un consommateur n'a pas toujours l'idée, de l'ouvrage qu'il va vouloir acheter**. Il va regarder, sur les différentes tables ce qui lui est proposé. Il va aussi **se laisser conseiller par le libraire, en fonction de ses attentes, de ses centres d'intérêts, et puis, il va acheter l'ouvrage**. Donc c'est aussi en ayant, en ayant des livres présents, **partout en France** que, on va intéresser, les consommateurs et que **l'acte d'achat peut se déclencher**.

NF : Et pour éviter d'envoyer des livres au **pilon**, est-ce qu'une solution ce ne serait aussi, l'édition numérique ? Est-ce que ce n'est pas forcément **non écoresponsable** l'édition numérique ?

PL : Il y a un petit guide qui a été édité par l'ADEME sur le sujet... **Non, le numérique n'est pas, aujourd'hui, environnementalement, au même niveau que le livre papier.** On a déjà des terres rares qui sont utilisées, sur un plan RSE on sait que c'est pas... En Afrique,... Le recyclage, — quand il est recyclé — un appareil numérique c'est plutôt... Vous savez dans ces villes où vous savez... On voit des enfants les mains dans le mercure etc. Le numérique aujourd'hui n'est pas... Ça ne veut pas dire qu'aujourd'hui il ne faut pas de numérique. Sur des contenus il a son propre intérêt. Tout le monde a sa place. Pour autant, je veux préciser une petite chose sur le papier, c'est vrai que **l'édition a été souvent stigmatisée sur ses pratiques** — le **pilon** —, le **FSC**, **l'impression délocalisée** etc. **Le papier utilisé par les éditeurs en France ne pèse pas plus que 5 % de la consommation du papier français. 95 % de l'autre consommation [annuelle] est faite par d'autres médias.**

NF : Vous comptez la presse dans l'édition ?

PL : Non, non, non je parle de l'édition de livres. Donc malheureusement... Et nous sommes les utilisateurs de **la plus grande variété** de papiers. Il faut **relativiser** aussi nos actions à l'aune de la **consommation globale de papier**.

NF : Je ne pense pas qu'on puisse dire... **On fait extrêmement attention par rapport d'autres acteurs, qui utilisent énormément de papier.** D'autre part, on a un système — quand on met au **pilon**, on ne met pas juste à la poubelle chez **Editis**, évidemment on **recycle le papier** — on **recycle** de plusieurs manières : vous avez le roman, qui sont simples et puis on a tout un autre système aussi qui fait appel évidemment aux **organismes extérieurs qui s'occupent de décortiquer les bouquins** qui contiendraient des choses un peu compliquées à **recycler**, et cette pulpe est **recyclée**. **Ce qui me semble très important aujourd'hui dans l'édition, pour être vraiment responsable, c'est que ça doit se passer de A à Z.** On commence par bien réfléchir le produit, et au cas où il ne fonctionne pas très bien : au cas où on doit le mettre au **pilon**, il est très important de pouvoir mener jusqu'au bout de la **chaîne de recyclage et d'utilisation**. De la même manière que les personnes qui travaillent sur ces livres-là doivent être vraiment conscientes de tous ces enjeux, et c'est ce qui nous permet d'être — aussi sur certains segments — assez, d'adapter nos ouvrages à nos lecteurs.

JFL : Juste sur le numérique, je vais vous redonner quelques chiffres... d'abord je vois qu'ici je ne vois pas beaucoup de personnes qui utilisent des tablettes, des smartphones pour prendre des notes par exemple, même parmi les premiers rangs on a des très jeunes personnes et on là encore sur du papier avec un stylo. Alors si on compare d'un strict point de vue, le **carbone**, le physique par rapport au numérique incontestablement, **le livre papier a un avantage évident**. Tout simplement parce que, en termes **d'émissions carbone** — on avait fait

l'exercice, il y a quelques années —, **un livre moyen va, en moyenne, consommer/émettre du carbone à hauteur environ, de moins d'un kilo. Moins d'un kilo c'est un trajet en voiture de moins de 10 km, donc c'est vraiment pas grand chose.** Et en regard de ces **émissions**, un livre va vous procurer **des heures et des heures** de plaisir. À côté de ça **le numérique, on est sur un équipement tel que, une liseuse, ou d'une tablette, on va être sur plusieurs dizaines de kilo d'émissions carbone**, ça veut dire que seuls les très très gros consommateurs, peuvent arriver à un équilibre, à « **neutraliser** » **des émissions carbone** — à les équilibrer, entre le physique et le numérique. **Donc incontestablement, pour la plupart des lecteurs, les émissions carbone, l'environnement est en faveur du livre papier.**

Questions du public

NF : Ça va à l'encontre d'une idée reçue que l'on a... Est-ce qu'il y a parmi vous des personnes qui aurait des questions à poser à nos experts ?

Public 1 : Quand vous parlez d'un **kilo de CO2** ça comprend le transport ?

PL : Oui alors tout à fait, les émissions carbone, **dans les calculs tiennent compte** de la **forêt**, de la façon dont on va exploiter la **forêt**, dans laquelle les arbres vont être coupés pour être transformés en pâte à papier. Ensuite cette pâte sera du papier etc. Et on va jusqu'à la distribution. Par contre on n'intègre pas les émissions carbone qui sont liées par exemple à la lecture... On a besoin de l'éclairage... on préfère être chauffés aussi, on pourrait être dehors et ça serait moins agréable, donc **on n'intègre pas les émissions associées à l'utilisation du livre.** De la même façon, pour le numérique, quand on va commencer à intégrer les serveurs, l'énergie qui... quand vous avez une tablette, une liseuse ou un smartphone, parfois on est obligé de le recharger tous les jours. Il y a une **consommation électrique, carbone**, vraisemblablement associée à cette consommation qui n'est pas intégrée dans ces calculs.

Sur le numérique, aujourd'hui la **consommation énergétique du numérique est supérieure à l'ensemble de l'aviation civile. À peine 10 % de la consommation d'énergie utilisée pour le numérique sert à la transmission d'information. 90 % c'est les « salles blanches » qu'il faut réfrigérer.** Il faut du back-up pour les sauvegardes et ainsi de suite. Donc vous voyez, le **gaspillage...** on parle pour le numérique **de 10 % d'utilitaire...**

JLF : Pour être tout à fait précis il y a aussi **le problème de l'outil qu'on utilise.** Si on peut lire sur tablette, c'est pas forcément ce qu'il y a de plus agréable. Sur la longueur, on lit plutôt sur liseuse, ce qui fait qu'il y a **des appareils dédiés.** On pourrait imaginer que si on a des tablettes sur lesquelles on surfe, sur internet on fait beaucoup de choses, et on lit. **Le poids écologique serait moins élevé, en réalité on a plusieurs appareils, dont des appareils dédiés donc on retombe sur les problèmes de durée de vie etc.**

CC : Je pense aussi que sur le livre numérique la question va beaucoup se poser dans les mois à venir, notamment sur le livre scolaire, parce que je pense qu'on va **passer du débat du poids du cartable, au débat du poids carbone...**

Public 2 : Je voulais savoir si vous avez abordé de sujet de la presse écrite ? Pas de relation mais, est-ce qu'ils ont des démarches similaires ? Par rapport à leur production, le journal par rapport au livre ?

PL : On connaît un peu leurs pratiques mais on est pas des professionnels... En général pour ce qui est de **la presse quotidienne, 100 % du papier est recyclé**. Là vous avez des pratiques... Les imprimeurs sont à peu près les mêmes que nous, là aussi vous avez des **pratiques sur la certification**. C'est pour ça que je disais qu'on ne pèse que 5 % de la consommation de papier, donc si aujourd'hui on arrive à trouver du **papier certifié**, si on arrive aujourd'hui à avoir des **imprimeurs certifiés, 14001** etc. c'est parce que **l'intégralité de la filière s'est adaptée et à mis en place des processus... On ne peut pas avoir de papier certifié si préalablement les forêts n'ont pas été certifiées**. Ça se sont des processus longs, et c'est **l'ensemble de la filière bois principalement qui a fait d'énormes progrès depuis les années 1990**.

Public 3 : Si le point a déjà été abordé je suis désolé, mais on parlait du numérique, côté demande donc coté lecteur, donc j'aimerais qu'on revienne sur le numérique et ses bénéfices sur le secteur de l'édition en lui-même. Vous avez parlé de la **supply chaîne**, dans quelle mesure le numérique peut vous aider dans vos processus et peut-être aussi dans votre **empreinte carbone** ?

PL : Aujourd'hui les éditeurs, en tous cas ceux qui sont ici, quand ils produisent un livre, ils le produisent sous forme numérique. Donc c'est plutôt le numérique qui s'est appuyé sur nos processus de production pour le papier, si dans le volume le numérique compte entre — si on inclut l'audio — 2 et 5 % du... **Donc, aujourd'hui le numérique bénéficie surtout des processus qu'on a mis en place sur le papier entre autres les économies puisque, les frais, si on les appliquerait au numérique, il n'y aurait pas beaucoup de numérique rentable... Donc, voilà**. Maintenant il y a des secteurs comme le scolaire — comme Claire l'a expliqué — où **il y a un vrai déploiement des solutions dédiées aux tableaux numériques etc. qui apportent une vraie valeur ajoutée, et une complémentarité avec le papier**. Le numérique a, de façon assez conséquente, **modifié la production**.

CC : Exactement. **On a inversé notre façon de travailler avec les textes et, dans le scolaire, on passe d'un moment où tout était papier — là on est dans la partie où c'est papier + numérique — visiblement on va passer vers du « très numérique »**. Parce qu'il y a des possibilités d'enrichissements, parce que ça **pèse moins lourd**, parce qu'il y a une interactivité possible entre professeur et élève, entre élève et élève, parce que on peut avoir, effectivement grâce au Net, des sources de documentaires, d'exercices, etc. phénoménal... Après il y a d'autre partie du numérique parce qu'on a aussi connu, les évolutions des technologies liées au numérique qui fait que ça été très important, car cela nous a permis aussi de **mieux gérer nos stocks** de moins utiliser de **matière premières** — on va dire pour le livre papier, puisque nous n'avons les mêmes **contraintes de coûts fixes et temps de production**

aussi. Donc oui on travaille avec le numérique, et ça nous apporte beaucoup de choses aussi. On essaie de **s'en servir à bon escient. De trouver le bon équilibre.**

JFL : Pour compléter ce que vient de dire Claire sur ce sujet-là, c'est vrai qu'on vient de passer d'une époque où on faisait de la « post-production », — on était déjà sur la production papier et **à partir du papier on essayait tant bien que mal de faire de la « rétro-production » pour passer sur le numérique, aujourd'hui c'est de moins en moins vrai. C'est de la production « synchronisée »,** où on va à la fois adresser les **problématiques de production pour le papier et pour le numérique de façon simultanée.** Juste quelques chiffres en termes de volume sur le marché... On a plus de 400 millions d'exemplaires « papier », on met sur le marché chaque année en France, le numérique a un poids de 12 ou 13 millions — je crois — on est pas du tout sur les mêmes enjeux, bien entendu le numérique progresse, mais progresse très lentement.

Public 4 : Bonjour je travaille pour le **WWF**, on a travaillé récemment sur un **rapport sur les impacts environnementaux de l'édition jeunesse** : selon nos analyses, le secteur a globalement **pas mal de progrès à faire en matière de transparence** et dans remise en cause des **impacts environnementaux** — le rapport est disponible sur le site internet WWF.fr — et par rapport à ça, moi j'ai deux questions :

la première c'est que vous parlez de vos imprimeurs « certifiés », la certification c'est le fait d'être habilité à produire des livres « certifiés » mais ça ne veut pas forcément dire que les livres à la fin sont vraiment labellisés, car l'imprimeur certifié peut tout à fait continuer à produire avec de la pâte à papier qui ne l'est pas, donc est-ce que dans l'avenir vous envisager de faire un distinguo et d'être plus précis sur, *in fine*, combien de livres sont labellisés ?

Et ensuite, dans la présentation que vous avez fait des différents enjeux, pour le **SNE** vous pouvez nous dire quelles sont **vos deux priorités**, sur lesquelles vous voulez travailler et progresser dans les prochains mois ?

CC : D'abord bien entendu, **tout est perfectible en permanence**, même si cela fait des années et des années que le secteur éditorial travaille dessus. La seconde chose c'est que en effet **tout n'est pas labellisé parce que nous ne sommes pas obligés toujours de tout labelliser.** C'est vrai. Ce qu'on pourrait faire c'est travailler sur du **papier « traçable »**, et qui sont effectivement de forêts gérées, avec toutes les **normes**. Il ne faut pas oublier qu'en même temps — comme Pascal l'évoquait — on travaille beaucoup avec des **directives européennes très très strictes sur tout ce qui concerne les littératures jeunesse**, et qui contraignent énormément à faire attention, vraiment, à tout ce que nous intégrons. Bien entendu il y a encore des choses à faire, notamment sur la **transparence**, pour informer de choses qui sont parfois **labellisées**, que nous n'indiquons pas forcément. Et pas recrue nous ne sommes **transparents** mais parce que parfois, il faut apposer un **logo**, et qu'on ne peut pas spécifiquement, immédiatement...

PL : Nous sommes très heureux (semble ironique) de ce rapport, les livres pour enfants qui ont été testés, **pèsent à peu près 0,07 % de la consommation de papier française**, donc heu...

On peut encore progresser dans nos capacités de certification, donc aujourd'hui l'édition française à 93 % de son papier utilisé est certifié. Il reste 7 % sur lesquels il faut qu'on progresse, voilà, les axes de progrès... Et il y a un autre axe de progrès qu'on a proposé à **WWF** — **sur lequel on aimerait avoir une réponse, ça fait à peu près un mois et demi qu'on a envoyé le courrier, on attend toujours une réponse** — qui est celui de faire progresser, on a aujourd'hui besoin de deux **certifications** : une seule ce n'est pas suffisamment, **il faut en avoir deux...** un **monopole** sur le sujet n'est pas souhaitable... et, c'est de travailler avec **PEFC** pour améliorer leur **certification** si celle-ci est moins bonne que **FSC**, et les faire améliorer. Nous avons aussi proposé un sujet à **WWF** — **là aussi nous attendons une réponse** —, **qui celle de la décarbonisation de nos transports. Tout seuls nous éditeurs, nous n'arriverons à décarboner nos transports, aujourd'hui on transporte de plus en plus de livres voire à l'unité voire jusqu'à chez le lecteur et que ceci va poser un problème si on a que des camions qui transportent avec du gasoil nos ouvrages.** Donc voilà. Après oui, il y a le souhait, si c'est possible, d'utiliser **du papier recyclé**. Nous en avons pas suffisamment aujourd'hui en termes de... qualité, de **quantité** .. euh, avec des **prix... raisonnables**. Aujourd'hui le papier **recyclé**, est majoritairement plus cher que le papier non **certifié**. **Et en plus, on a peu d'offre en termes de diversité et peu d'offre en termes de quantité.** Voilà ainsi se posent les problèmes... donc bienvenu à la table de travail avec nous, et, à bientôt donc.

NF : Et c'est ainsi que nous allons achever cette table ronde, cette présentation : il reste des progrès à faire mais, heu, sur le chemin ça a bien avancé, merci à tous d'avoir participé à cette matinée, bon salon !

Annexes — outils

Dates clés « repères »

- 1348 — premier moulins à papier en France (Troyes et Bar-le-Duc) à base de chiffons
- 1349 — le roi Philippe VI de Valois signe L'« ordonnance de Brunoy pour confier aux forestiers une mission de protection)
- 1391 — première grève des papetiers
- 1669 — Ordonnance « sur le fait des Eaux et Forêts » par Colbert, vise à protéger et restaurer les ressources forestières (le chêne pour la construction navale).
- 1810 — le code Napoléon statue sur les substances dangereuses
- 1826 — création des éditions Hachette
- 1839 — Traité intégrité écologique de la forêt de fontainebleau (dans la revue, l'artiste)
- 1840 — Claude-François Denecourt édite des guides, objets-souvenirs sur les forêts et notamment la forêt de Fontainebleau
- 1844 — L'ingénieur et tisserand saxon Friedrich Gottlob Keller découvre la pâte de bois
- 1866 — apparition du terme « écologie » chez Haeckel⁴⁵⁷
- 1870 — pâte de bois remplace la pâte de chiffon dans la production industrielle du papier
- 1872 — M. Templier, gendre de Louis Hachette (décédé en 1864) et qui est aussi un des trois associés de la société Hachette, fait signer Élisée Reclus pour une *Géographie descriptive et statistique*.
- 1874 — apparition en français de la notion d'« écologie » selon Haeckel
- 1874 — Création du Club Alpin dont Georges Hachette membre (avec George Sand, Eugène Viollet-le-Duc, Onésime, Élisée Reclus)
- 1890 — création des éditions Delachaux et Niestlé
- 1901 — création de la société pour la protection du paysage français
- 1905-1908 — *L'Homme et la Terre*, Librairie universelle de Paris, 6 vol., Paris.
- 1905 — le congrès de l'Association littéraire et artistique internationale en faveur de “mesures nécessaires soient prises pour la création de parcs nationaux destinés à sauver de la destruction les animaux, les plantes et les minéraux particuliers au pays” (Liège).
- 1922 — apparition du terme « environnement » dans son acception commune contemporaine
- 1923 — Premier Congrès international pour la protection de la nature, faune et flore, sites et monuments naturels (Paris, au Muséum national d'histoire naturelle)
- 1930 — Création de la notion de « monument naturel » (Code de l'Environnement (Art. L341-1 à L341-22))
- 1932 — création de la première revue d'écologie en langue française *La Terre et la Vie*
- 1934 — collection poche chez Delachaux et Niestlé
- 1940 — création du premier label forestier pour une gestion « durable » (ATFS) aux États-Unis
- 1948 — création de l'Union internationale pour la protection de la nature (à Fontainebleau)
- 1951 — crise mondiale du papier
- 1953 — création du « Livre de poche » et industrialisation (Hachette)
- 1953 — Publication de *Fundamentals of ecology* par les frères Odum (“bible” des écologues)
- 1955 — publication par Roger Heim (Muséum d'histoire naturelle) d'*Un naturaliste autour du monde*, Paris, Albin Michel (qui fait suite à Destruction et protection de la nature, Armand Colin, 1952) ; suivi de l'inauguration de l'exposition “L'homme contre la nature” (MHN)
- 1961 — création de WWF

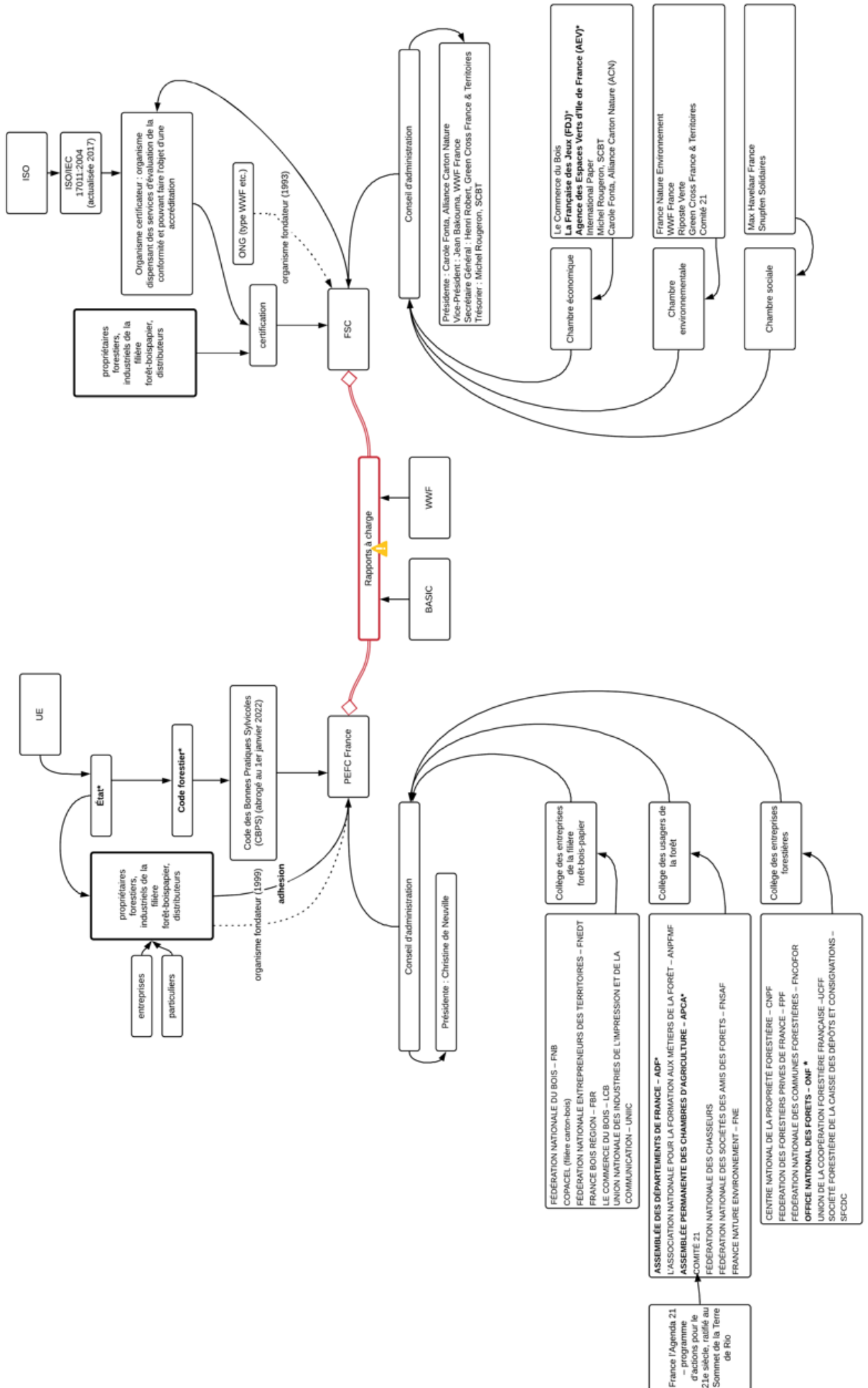
⁴⁵⁷ Usité en langue française pour la première fois autour de 1874, sur le modèle allemand proposé par Haeckel en 1866, mais inventé, semble-t-il, dès 1852, par le philosophe américain Thoreau.

- 1962 — *Silent Spring* (Houghton Mifflin, USA)
- 1962 — création du Comité européen pour la sauvegarde de la nature au sein du Conseil de l'Europe
- 1964 — création de l'ONF
- 1967 — sortie du film *Nature morte* réalisé par Claude Guillemot
- 1969 — L'inventaire des richesses naturelles de la France
- 1970 — 1ère manifestation mondiale le "Jour de la Terre"
- 1971 — création ministère de l'environnement (Robert Poujade ministre délégué auprès du Premier ministre, chargé de la Protection de la nature et de l'Environnement).
- 1971 — création de Greenpeace
- 1987 — Notre avenir à tous de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement, dit rapport Brundtland
- 1988 — création du GIEC
- 1989 — création du journal *Reporterre*
- 1989 — *Trois écologies*, Félix Guattari (Galilée)
- 1990 — *Le contrat naturel*, Michel Serres (éditions François Bourin)
- 1992 — Sommet de Rio, dit « Sommet de la Terre »
- 1992 — *Le Nouvel Ordre Écologique*, Luc Ferry (Grasset)
- 1993 — Norme FSC
- 1994 — création des éditions La plage
- 1996 — *Du bon usage de la nature*, Catherine Larrère, Raphaël Larrère (Flammarion)
- 1999 — Norme PEFC
- 1999 — Seattle manifestation
- 2001 — Forum social mondial de Porto Alegre
- 2003 — création du Festival du livre et de la presse d'écologie
- 2005 — *Par-delà nature et culture*, Philippe Descola (éditions Zones Sensibles)
- 2006 — *Une vérité qui dérange*, Film al gore
- 2007 — Grenelle de l'Environnement
- 2008 — création des éditions Rue de l'échiquier
- 2009 — création des éditions Wildproject
- 2009 — *Printemps silencieux* (Dehors)
- 2010 — Hachette rend public son premier Bilan Carbone⁴⁵⁸
- 2010 — création du collectif des éditeurs écolo-compatibles
- 2012 — création des éditions Dehors
- 2012 — opération César à Notre-Dame-des-Landes
- 2012 — création de la revue *Billebaude*
- 2015 — création de la collection « Domaine du possible » chez Actes Sud
- 2015 — création de la collection « Sorcière » chez Cambourakis (phase d'élaboration 2013)
- 2015 — Cop 21 à Paris
- 2015 — création de la politique culturelle « développement durable » rattachée au ministère de la culture (Culture et Développement Durable : Stratégie RSO 2016-2020)
- 2017 — *La Vie secrète des arbres*, Peter Wohlleben (Les arènes)
- 2018 — rachat La Plage par Hachette
- 2018-2019 — Journées interprofessionnelles « livre et environnement » (SNE, CNL, BNF, MCC)
- 2018 — création du Prix du roman d'écologie

⁴⁵⁸ Imposé car le groupe Lagardère est coté en bourse.

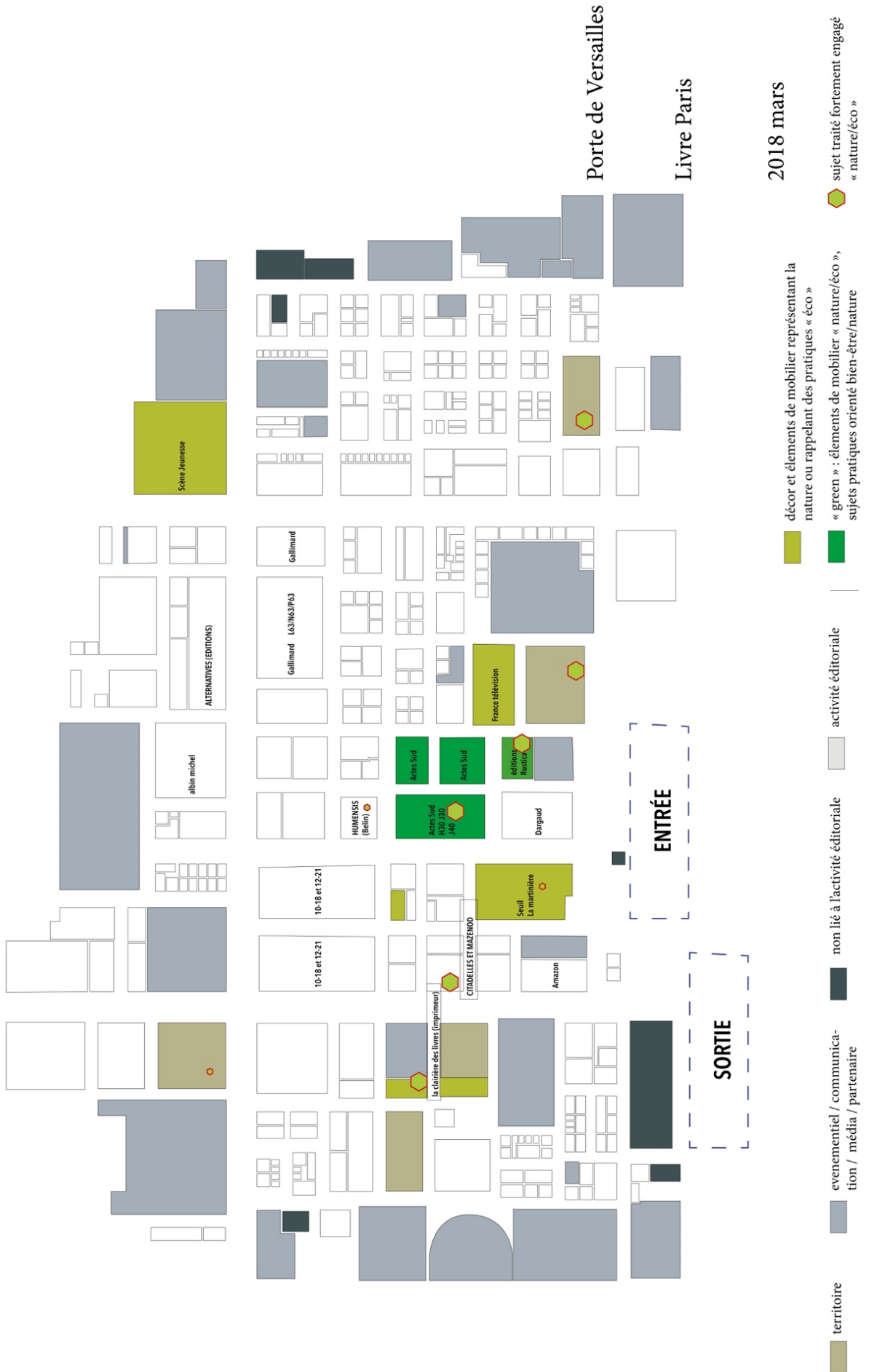
Schémas

Labellisation PEFC et certification FSC



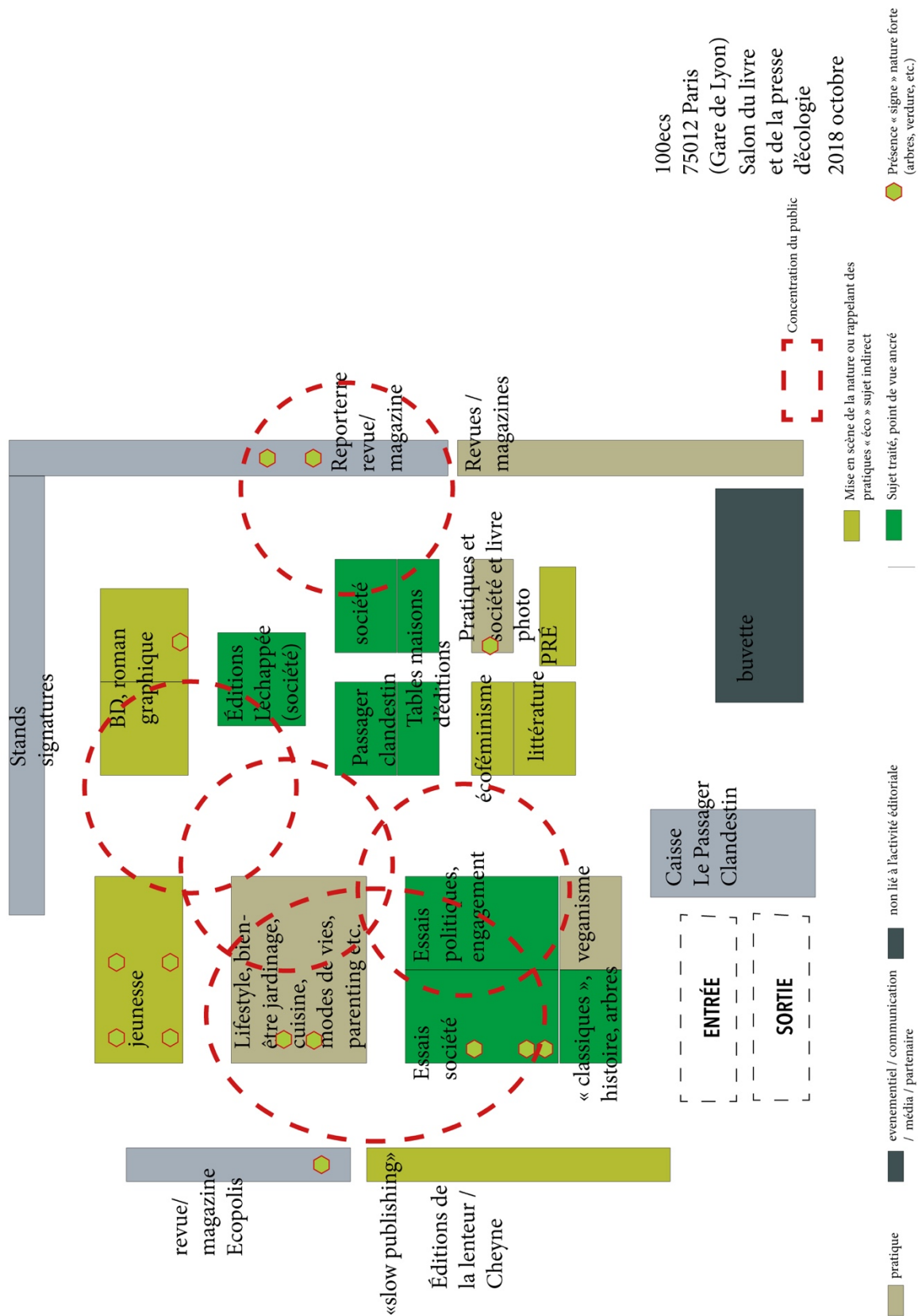
Cartographies

Cartographies Livre Paris comparée 2018-2019





Cartographie Festival du livre et de la presse d'écologie, octobre 2018



Titres observés — festival du livre et de la presse d'écologie, octobre 2018, Paris

Tables Festival du Livre et de la presse d'écologie — Octobre 2018 — Relevés de Plats couvertures (« facing » des tables de la librairie)

	Titres	Ed	Auteur	Collection Et Autres Informations Visibles (Plat 1 Couvertures)
Table SF/BD	La Perruche Noire	L'association	Lars Sjunnesson	
	La Cosmologie Du Futur. Petit Traité D'écologie Sauvage	Steinkis	Alessandro Pignocchi	
	Manuel Illustré De Bricolage Urbain	Alternatives	Etienne Delprat, Ya+K, Nicolas Bascop	
	Tous Pollués	Le Passager Clandestin	Red!	
	Les Descendants Ou L'appel De La Pampa	Les Arènes BD	Pauline Aubry	
	La Bio Pour Tous	Le Passager Clandestin	Red!	
	Le Retour A La Terre		Jean-Yves Ferri Et Manu Larcenet	
	Résilience	Casterman	Lebon, Poupelin	
	Mémoire D'un Frêne	Rue De L'échiquier BD	Park Kun-Woong	
	Camel Joe	Rue De L'échiquier BD	Claire Duplan	
	En Route Vers L'extinction Finale !		Gilles Macagno	
	The End	Rue De Sèvres	Zep	
	Ramshackle. Une Histoire De Yellowknife	Rue De L'échiquier BD	Alison Mccreesh	
	Morts Par La France 19-44	Les Arènes BD/ XXI	Thiaroye, Perna, Otero	
	Congo 1905. Rapport Brazza. Le Premier Secret d'État De La Françafrique	Futuropolis	Vincent Hailly, Trévor Thil	Post It Recommandation
	Les Nouvelles De La Jungle (De Calais)	Casterman	Lisa Mandel Et Yasmine Bouagga	
	Le Grand B.A.L.		Gilles Clément	
	Écotopia	Rue De L'échiquier	Ernest Callenbach	
	La Zone Du Dehors	Folio	Alain Damasio	
	So Phare Away	Folio 2€	Alain Damasio	
La Horde Du Contrevent	Folio	Alain Damasio		
La Ferme Des Animaux	Folio	George Orwell		

	Vostok		Laurent Kloetzer	
	Abécédaire De La Propagande En Temps De Paix		Lucy Watts	
	Le Meilleur Des Mondes	Pocket	Aldous Huxley	
	Nous Autres	Gallimard	Eugène Zamiatine	Coll. L'imaginaire/Poche
(Coin Le Passager Clandestin)	Faute De Temps	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	John Brunner	
	Pigeon, Canard Et Patinette	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Fred Guichen	
	Le Testament D'un Enfant Mort	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Philippe Curval	
	Un Logique Nommé Joe	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Murray Leinster	
	A Voté	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Isaac Asimov	
	Les Gaspilleurs	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Mack Reynolds	
	La Montagne Sans Nom	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Robert Sheckley	
	Les Retombées	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Jean-Pierre Andrevon	
	Nous Mourons Nus	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	James Blish	
	Continent Perdu	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Norman Spinrad	
	La Vague Montante	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Marion Zimmer Bradley	
	Audience Capitale ?	Le Passager Clandestin/Dyschroniques		
	Frank Merriwell A La Maison Blanche	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Ward Moore	
	La Main Tendue	Le Passager Clandestin/Dyschroniques	Poul Anderson	
	Vie Pratique	Grandeur Nature		
Produits Récup'				
Aujourd'hui Je Cuisine Végétarien !		Terre Vivante	Claude Aubert, Amandine Geeks Et Olivier Degorce	- Facile Et Bio ; - Recettes Equilibrées Economiques Et Faciles
C'est Bon Aujourd'hui. Demain Aussi		Rue De L'échiquier		
Couture Récup'. Coudre Pour Résister Au Grand Gaspillage		Rue De L'échiquier	Emmanuelle Vibre	« 44 Modèles Accessibles Aux Débutants A Réaliser Avec Des Pulls, Chemises, Tee-Shirt, Sweat-Shirts Récupérés. Des Formes Epurées A Partir De Carrés, Rectangles, Triangles »

	Pain Zéro Déchet			
	Notre Aventure Sans Frigo		Marie Cochard	Macaron « 100 % Economie En Energie Et Anti-Gaspi »
	Fromages Et Laitages Naturels Faits Maison	Alternatives	Marie-Claire Férdéric, Guillaume Station	Tout Beau Tout Bio
	Zéro Déchet Dans Ma Cuisine. 40 Pas-A-Pas Maison Et Jardin Pour Recycler Les Déchets Culinaires	Alternatives	Géraldine Olivo, Delphine Paslin	Tout Beau Tout Bio
	Coach Veggie	La Plage	Clea	Cuisiner Avec Cléa
	On Mange Quoi Ce Soir « Spécial Green »	Editions De La Martinière	Sylvia Gabet	
	Vegan Débutant	La Plage ?		
	La Petit Boucherie Vegan	La Plage ?		
	Pst : Protéine De Soja Texturées	La Plage ?		
	Bébé Veggie	La Plage ?		
	Veggie Kids	La Plage ?		
	Vegan Sans Carence	La Plage ?		
	Le Grand Noel Vegan	La Plage ?		
	25 Recettes Vegan	La Plage ?		
	Cuisine Vegan Pour Tous Les Jours	La Plage ?		
	La Cuisine De Jean-Philippe	La Plage ?		
	Apéro Veggie	La Plage ?		
	25 Desserts	La Plage ?		
L'autonomie Ai Jardin				
ZAD Et Résistances	Notre Dame Des Landes Ou Le Métier De Vivre	Editions Loco		
	Être Forêts. Habiter	Zones	Jean-Baptiste Vidaïou	
	Défendre La Zad	L'éclat	Collectif Mauvaise Troupe	
	La Propriété De La Terre	Wildproject	Sarah Vanuxem	Post It Recommandation
	Bolo' Bolo	L'éclat	P. M.	
	Le Travail Du Commun	Editions Du ?		

	Entretien Avec Saul			
	Bure La Bataille Du Nucléaire	Seuil	Gaspard d'Allens, Andréa Fuori	Coed. Reporterre
	Sivens, Le Barrage De Trop	Seuil	Grégoire Souchay, Marc Laimé	Coed. Reporterre
	Constellations		Serge Quadruppani	Poche
	Contrées. Histoires Croisées De La Zad De Notre-Dame-Des-Landes Et De La Lutte No TAV Dans Le Val Susa		Collectif Mauvaise Troupe	
	Notre-Dame-Des-Landes	Seuil	Hervé Kempf	
	Saisons. Nouvelles De La Zad	L'éclat	Collectif Mauvaise Troupe	
	Chroniques De La Zone Libre. Fragments De L'imaginaire Autonomie			
	Commun. Essai Sur La Révolution Au Xxe Siècle	La Découverte		
	Au-Delà De La Propriété	La Découverte	Benoit	L'horizon Des Possibles
	Vers Une République Des Biens Communs ?	Les Liens Qui Libèrent	Nicole Alix, Jean-Louis Bancel, Benjamin Coriat, Frédéric Sultan	
	Résister Aux Grands Projets Inutiles Et Impossibles	Textuel	Des Plumes Dans Le Goudron	Coll. // « Petite Encyclopédie Critique »
	Table Entrée Essais	Énergie Et Equité ?		Ivan Illich
Le Monde A-T-Il Un Sens ?		Babel	Pierre Rabhi	
La Propriété De La Terre		Wildproject	Sarah Vanuxem	
Pour Sauver La Planète Sortez Du Capitalisme			Hervé Kempf	
Le Contrat Naturel			Michel Serres	
Manuel D'éco-Résistance		Plume De Carotte	Jean-François Nobiat	
Adresse A Tous Ceux Qui Ne Veulent Pas Gérer Les Nuisances Mais Les Supprimer		Encyclopédie Des Nuisances		
Ce Qui Compte Vraiment		Les Liens Qui Libèrent	Fabrice Nicolino	
Le Sacrifice Des Paysans. Une Catastrophe Sociale Et Anthropologique		L'échappée	Pierre Bitoun, Yves Dupont	
Le Ménage Des Champs. Chronique D'un Eleveur Au Xxie Siècle			Noulrienne	Post It Recommandation
Le Paysan Impossible. Récit De Lutte			Yannick Ogor	Post It Recommandation
Ethique De La Terre		J. Baird Callicott	Bandeau « Cette Ethique De La Terre Sera Le Souci Du Xxie Siècle »— JMG Le Clézio Prix Nobel De Littérature	

	La Démocratie Aux Champs. Du Jardin d'Éden Aux Jardin Partagés, Comment L'agriculture Cultive Les Valeurs Démocratiques	La Découverte	Joelle Zask	
	Le Livre Noir De L'agriculture		Isabelle Saporta	Post It Recommandation
	Manifeste Pour Une Agriculture Durable	Actes Sud	Lydia Et Claude Bourguignon	Bandeau Imprimé « L'agriculture, Qui Est Le Fondement De La Vie Humaine, Est La Source De Tous Les Vrais Biens » Fenelon
	Les Néo-Paysans	Seuil	Gaspard d'Allens, Lucile Leclair	
	Lettre A Un Paysan Sur Ke Vaste Merdier Qu'est Devenue L'agriculture	Babel ?	Fabrice Nicolino	
	Gasland		Josh Fox	DVD
	Le Sale Discours	Premier Parallèle	David Wahl	
	La Part Inconstructible De La Terre	Seuil	Frederic Neyrat	Anthropocene
	Semences Hors-La-Loi. La Biodiversité Confisquée	Manifestô	Blanche Magarinos-Rey	
	Les Politiques De Biodiversité	Les Presses De Sciencespo	Daniel Compagnon, Estienne Rotary	
	Nous N'irons Plus Pointer Chez Gaïa		Le Grimm	
	Le Triomphe Des Graines	Buchet Chastel	Thor Hanson	
	Écologie Intensive. La Nature, Un Modèle Pour L'agriculture Et La Société	Buchet Chastel	Michel Griffon	Préface d'Erik Orsenna + Coll. « La Verte »
	Les Moissons Du Futur. Comment L'agroécologie Peut Nourrir Le Monde	La Découverte	Marie-Monique Robin	Coéd. Arte Editions/Poche
	Changeons D'agriculture : Réussir La Transition	Actes Sud	Jacques Caplat	Coll. Domaine Des Possibles // Bandeau Pierre Rabhi Photo Avec Auteur « Changer D'agriculture Pour Changer De Société »
	Philosophie De La Biodiversité. Pour Une Nature En Périel	Buchet Chastel	Maris	Coll. « La Verte »
	Regards Croisés Sur L'agroécologie ?	Rustica Editions	Louis Albert De Broglie	Bandeau Imprimé « ... De Rostolan Interroge Des Experts... Les Solutions De Demain : Claude Bourguignon, Xavier Mathias, Francis..., Imbert, Philippe Desbrosses...
Table Essai Suite — Zone Economie/Politiqu	Roundup Face A Ses Juges			DVD Arte Editions // Bandeau Imprimé « Monsanto Le Scandale Continue »
	Des Héros Pour La Terre	Actes Sud	Isabelle Collombat, Alain Piaon	
	Théorie Du Tube De Dentifrice	Goutte D'or	Peter Singer	
	Made In India. Le Laboratoire Ecologique De La Planète	Premier Parallèle	Bénédicte Manier	
	L'économie Symbiotique. Régénérer La Planète, L'économie Et La Société	Actes Sud	Isabelle Delannoy	Domaine Des Possibles / Bandeau « Permaculture, Interopérabilité, Open

			Source, Une Nouvelle Façon De Penser Pour Tout Changer »
	No Impact Man	10/18	Colin Beavan
	Adieux Au Capitalisme. Autonomie, Société Du Bien Vivre Et Multiplicité Des Mondes	La Découverte	Jérôme Baschet Poche
	Maintenant	La Fabrique	Le Comité Invisible
	A Nos Amis	La Fabrique	Le Comité Invisible
	Le Retour De La Bicyclette	La Découverte	Frédéric Héran Poche
	Les Sentiers De L'utopie	La Découverte	Isabelle Frémeaux, John Jordan
	Oser Résister		Jean Malaurie
	Communauté	L'éclat	Martin Buber
	Le Bonheur Est Dans La Scop ! Un Patrimoine D'expériences Pour Demain	Le Toit Citoyen	François Kerfourn, Michel Porta Bandeau « Prix Du Livre Sur L'ess 2017 »
	Où Atterrir ? Comment S'orienter En Politique	La Découverte	Bruno Latour Bandeau « Bruno Latour »
	Désobéissances Libertaires		André Bernard, Pierre Sommermeyer
	Le Capitalisme A-T-Il Un Avenir ?	La Découverte	Immanuel Wallenstein, Randall Collins, Michael Mann, Georgi Derluhuian, Craig Calhoun Poche
	Impérialisme D'exclusion Et Etat D'exception		Robert Kurz
	Comment La Non-Violence Protège l'État. Essai Sur L'inefficacité Des Mouvements Sociaux	Editions Libre	Peter Gelderloos
	Happycratie. Comment L'industrie Du Bonheur A Pris Le Contrôle De Nos Vies	Premier Parallèle	Edgar Gabanas, Eva Illoud ?
	La Cassure		
Littérature		*	Gierach
	Paname Underground		Prix De Flore 2017
	Parti Pour Croatan ?		
	On A Perdu Quentin		
	Moujik Moujik		
	La Guérilla Des Animaux		
	Règne Animal		Jean-Baptiste Del Amo Prix Du Livre Inter 2017 / Poche

	ONG !	Folio	legor Gran	Poche
	Le Nom Des Etoiles	*	Pete Fromm	
		*	Pete Fromm	
	Débarqué		Jacques Josse	
	Traité De La Cabane Solitaire		Antoine Marcel	
	Le Nord Du Monde		Nathalie Yot	
	Le Talon De Fer		Jack Lodon	
	Le Gros Capitaliste			
	Forgotten Bikini Land			
	Ma Zad	Gallimard	Jean-Bernard Pouy	Série Noire
	Là Où Les Rivières Se Séparent	*	Mark Spragg	
	La Fonte Des Glaces	POL		Post It Recommandation
	L'invention Des Corps	Actes Sud	Pierre Ducrozet	Post It Recommandation + Bandeau « Prix De Flore 2017 »
	Ligne & Fils	POL	Emmanuelle Pagano	Bandeau Auteur
	Saufs Riverains	POL	Emmanuelle Pagano	Carton Lauréat Du Prix Du Roman D'écologie
	Ce Qui Gît Dans Ses Entrailles	Gallmeister	Jennifer Haigh	
	L'arbre Monde		Richard Powers	
	Ostwald	Editions De L'olivier	Thomas Flahaut	Post It Recommandation
	Pour Aboutir A Un Livre	La Fabrique	Eric Hazan	
	L'argent Et Les Mots			
	Élisée. Avant Les Ruisseaux Et Les Montagnes		Thomas Giraud	
	Musher	Wildproject	Julien Gravelle	
	Les Limites Du Langage Philosophique			
Féminis me	Histoire Du Féminisme	La Découverte	Michèle Riot-Sarcey	Coll. Repères
	Du Consentement		Geneviève Fraisse	

	Des Intrus En Politique. Femmes Et Minorités : Domination Et Résistances	Editions Du Détour		
	Le Féminisme		Anne-Charlotte Musson, Thomas Mathieu	Coll. La Petite Bibliothèque Des Savoirs
	Histoire Mondiale Des Féminismes	Que Sais-Je ?	Florence Rochefort	
	Penser La Violence Des Femmes	La Découverte	Coline Cardi, Geneviève Pruvost	Poche
	Nous Sommes Tous Des Féministes	Folio 2€	Chimananda Ngozi Adichie	
	Blues Et Le Féminisme Noir	Libertalia	Angela Davis	
	Non C'est Non			
	Beauté Fatale. Les Nouveaux Visages D'une Aliénation Féminine	La Découverte	Mona Chollet	Poche
	Libertarias. Femmes Anarchistes Espagnoles			
	Sorcières. La Puissance Invaincue Des Femmes	Zones	Mona Chollet	
	La Fabrique Du Féminisme	Le Passager Clandestin	Geneviève Fraisse	
	Entrée/Tête De Gondole	La Nature Est Un		Razmig Keucheyan
Qui Sommes-Nous Pour Traiter Les Animaux Ainsi			Marie-Pierre Hage	
Naissance De L'écologie. Polémiques Françaises Sur L'environnement 1800-1930		Alma Editeur	Caroline Ford	Essai Histoire
Le Sens Des Lieux. Éthique, Esthétique, Et Bassins-Versants		Wildproject	Gary Snyder	Bandeau « Bouddhiste Zen, Poète <i>Beat</i> , Philosophe, Clochard Céleste, Militant Ecologiste, Légende Vivante » « Prix Pulitzer »
Écologie En Résistance. Stratégies Pour Une Terre En Péril		Éditions Libre	Vandana Shiva, Derrick Jensen, Stéphanie Mcmillan, Lierre Keith, Aric Macbay	
Écologie En Résistance. Stratégies Pour Une Terre En Péril		Éditions Libre	DGR, Derrick Jensen, Chris Hedges, Armand Ferrachi, Joshua Headley, Murray Bookchin	
Vers L'écologie Profonde		Wildproject	Arne Naess	
Petit Manuel De Résistance Contemporaine		Actes Sud	Cyril Dion	Coll. Domaine Des Possibles
Pourquoi Tout Va S'effondrer		Les Liens Qui Libèrent	Julien Wosnitza	Préface De Paul Watson, Postface De Pablo Servigne
Les Diplomates. Cohabiter Avec Les Loups Sur Une Autre Carte Du Vivant		Wildproject	Baptiste Morizot	Bandeau « Prix Du Livre D'écologie Politique 2016 » Prix François Sommer 2017
L'animal Est-Il Un Homme Comme Les Autres ? Les Droits Des Animaux En Question		Dunod	Louis Schwitzer	
Steak Machine			Geoffrey Le Guilcher	

	Les Liens Du Sang		Errol Henrot	Post It « Selection 2018 Du Prix Du Roman D'écologie »
	Zoos. Le Cauchemar D Ela Vie En Captivité	Éditions Libre		
	Le Coup Fatal. Histoire De L'abattage Animal	Alma Editeur	Elisabeth	
	L 214. Une Voix Pour Les Animaux		Jean-Baptiste Del Amo	Bandeau Photo Vache + « Un Autre Monde Est Possible »
	Vivre Avec Les Animaux. Une Utopie Pour Le Xxie Siècle	La Découverte	Jocelyne Porcher	Poche
	La Révolution Antispéciste			
	Un Animal D'expérience		Patricia Farazzi	
	L'éthique Animale	Que Sais-Je ?	Jean-Baptiste Jeangène Vilmer	
Editions De La Lenteur	Bouquet Final	Editions De La Lenteur	Nicolas Gey	Poésie
	L'inventaire N°7 (2018)			
	La Crise Sans Fin N°9 (N°9)			
	Psychanalyse Négative	Editions De La Lenteur	Pierre Eyguesier	
	Le Socialisme Sans Progrès		Dwight Macdonald	
	Les Amis De Ludd (Bulletin D'information Anti-Industriel N°11)			
	Le Cauchemar De Don Quichotte. Retraites, Productivisme Et Impuissance Populaire		Matthieu Amiech, Julien Mattern	
	Tchernobyl, Une Catastrophe		Bella & Roger Belbéoch	
Table Essai Suite — Zone « Arbre »	Guide Des Plantes Sauvages Comestibles		Michel Botineau	
	Sauvages Et Urbains. À La Découverte Des Animaux Dans La Ville	Arthaud	Xavier Japiot	
	La Vie Secrète Des Arbres. Ce Qu'ils Ressentent. Comment Ils Communiquent	Les Arènes	Peter Wohlleben	« Un Livre Phénomène Qui Séduit La Planète » N°1 Des Ventes En France Depuis Deux Ans 700 000 Lecteurs Passionnés
	La Vie Secrète Des Animaux. Amour, Deuil, Compassion. Un Monde Caché S'ouvre A Nous	Les Arènes	Peter Wohlleben	Le Nouveau Best-Seller De Peter Wohlleben N°1 Des Ventes En France Et En Allemagne
	Ces Arbres Qui Nous Veulent Du Bien. À La Découverte Des Bienfaits De La Sylvothérapie	Dunod	Laurence Monce	
	Un An Dans La Vie D'une Forêt. Observer Le Jeu Des Saisons, Garder Le Silence, Se Fondre Dans Le Microcosme		David G. Haskell	
	Forêts. Promenade Dans Notre Imaginaire		Robert Harrison	Poche
	Du Bon Usage Des Arbres. Un Plaidoyer A L'attention Des Elus Et Des Enarques		Francis Hallé	

	Les Pouvoirs Guérisseurs De La Forêt. Le <i>Shinrin Yoku</i> La Voie Du Bonheur	Harmonie/Solar	Hector Garcia, Francesc Miralles	
	Plaidoyer Pour L'arbre	Actes Sud		
Pratique/ Jardinage Table « Terre Vivante »	Le Guide Terre Vivante De L'autonomie Au Jardin. Savoir Tout Faire Au Potager, Poulailier, Rucher	Terre Vivante	X	
	Au Bonheur Des Arbres. Comment Ils Nous Ressourcent Et Nous Font Du Bien	Terre Vivante	X	
	Je Cultive En Lasagnes Partout Et Toute L'année	Terre Vivante	Brigitte Lapouge-Dupan, Franck Divd, Serge Lapouge	« Une Technique De Permaculture »
	Mon Petit Jardin En Permaculture. Durable, Esthétique Et Productif !	Terre Vivante	Joseph Chauffrey	
	Les Enfants Vous Venez Jardiner ?	Terre Vivante	!	
	Le Guide De La Permaculture Urbaine. Balcon, Cour, Appartement, Jardin...	Terre Vivante	Carine Mayo	« Vers La Ville Nourricière ! »
	250 Remèdes Naturels A Faire Soi-Même. Teintures Mères, Macérants, Baumes, Lotions, Sirops, Tisanes...		Dr.	
	50 Activités Nature Avec Les Enfants	Terre Vivante	Marine Laine, Magali Doucet	
	Le Sol En Permaculture. Enrichir La Terre De Son Jardin	Terre Vivante	Blaise Leclerc	
	Mon Mobilier De Jardin En Palettes	Terre Vivante	Françoise Marcenar-Guillemont	
	Pistes. Pour Découvrir La Nature Avec Les Enfants	Terre Vivante/Plumes De Carotte		
	L'habitat Sain Et Naturel	Terre Vivante	X	
	Petits Fruits. Délices Du Jardin Bio. Choisir, Planter, Soigner, Traiter...	Terre Vivante		
	Je Fabrique Mes Produits Ménagers	Terre Vivante		
	Je Veux Manger Comme A La Cantine Bio	Terre Vivante		
	60 Idées Ludiques Et Pratiques Pour En Finir Avec Le Plastique	Terre Vivante		
Le Verger Bio. Arbres Et Arbustes	Terre Vivante	A. N. Pontoppidan		
Pratique Zéro Déchet	Biodiversité. Fais-La Toi-Même ! 50 Recettes Faciles Pour Agir En Faveur De La Biodiversité	Alternatives	Caroline Burzynski-Delloye	
	Zéro Plastique Zéro Toxique. 101 Astuces Et DIY Pour Un Quotidien Sain Et Ecologique	Thierry Souccar Editions	Aline Gubri	Preface De Bénédicte Moret Auteur De La Famille Presque Zéro Déchet
	Mon Quotidien Zéro Déchet. Réduire Son Impact Environnemental Et Prendre Soins De Soi Et De Sa Maison Au Naturel	Rue De L'échiquier	Stéphanie Faustin	
	Du Jetable Au Durable		Laetitia Vasseur, Samuel Sauvage	Bandeau Vert « Depuis 2015, Réduire Volontairement La Durée De Vie Des Produits Est Un Délit Puni Par La Loi »
Le Zéro Déchet. Des Conseils Adaptés A Votre Rythme A Vos Objectifs !	Rustica Editions	Camille Ratia		

	Que Faire Des Reste ? Le Réemploi Dans Les Sociétés D'accumulation	Les Presses De Sciencespo	Nathalie Benelli, Delphine Corteel, Octave Debary, Benedicte Florin, Stéphane Le Lay, Sophie Rétif	
	Famille Presque Zéro Déchet. Ze Guide.		Jérémie Pichon, Bénédicte Moret	« Osez Le Mode De Vie Durable Qui Fait Du Bien », Préface De Nicolas Hulot
Table Jeunesse	Mort Au Capitalisme. Livre De Coloriage	Éditions Libre	Stéphanie Mcmillan	
	Et Si J'étais Tout Simplement Moi. Guide D'autocnstruction	Pourpenser	Aline De Pétigny	
	Pistes. Pour Découvrir La Nature Avec Les Enfants	Terre Vivante/Plumes De Carotte	Louis Espinassous, Titwane	
	Zarbi. Enfant Zèbre	Rue De L'échiquier	Floriane Ricard	Jeunesse
	La Forêt		Riccardo Bozzi	
	Tout En Ordre	Les Fourmis Rouges	Christoffer Ellegaard	
	Mon Arbre		Gerda Muller	
	L'ours Et Le Trappeur	Les Fourmis Rouges	Christophe Swal	
	D'une Petite Graine Verte	Les Fourmis Rouges	Mathias Friman	
	Mon Papi Peuplier	Talents Hauts	Adèle Tariel, Jérôme Peyrat	
	Bjorn			
	Pierre Rabhi. L'enfant Du Désert	Plume De Carotte	Claire Eggermont, Marc N'Guessan	Post It Recommandation + « Selection Salamandre Junior »
	Combien D'arbres			
	Une Année Dans Les Bois. Henry David Thoreau		Giovanni Manna	
	Dans La Forêt Du Paresseux.	Hélium	Anouk Boisrobert, Louis Rigaud	
	La Ville Quoi De Neuf ?		Didier Cornville	
	Arbre			Pop-Up
	Vues D'ici			
	(Qui Sont) Les Transhumanistes.		Florence Pinaud, Élodie Perrotin	
	Un Jardin Pour Demain			

Table iconographique

fig. 1 — Extraction base de données Électre pour le référencement « Dewey 304.2 », juillet 2019	36
fig. 2 — Tableau de l'évolution des sorties d'ouvrages des éditions La Plage entre 1998 et 2019	38
fig. 3 — Extraction base de données Electre, juillet 2019	41
fig. 4 — Extraction base de données Electre, juillet 2019	41
fig. 5 — Stand des éditions Rustica.	78
fig. 6 — Stand des éditions Rustica au salon Livre Paris, vue d'ensemble, 2018	78
fig. 7 — Espace d'activité et de rencontre dédié à la jeunesse au salon Livre Paris, 2018.	79
fig. 8 — Stand d'imprimeur TypoLibris au salon Livre Paris, 2018	79
fig. 9 — Stand des éditions du Seuil, collection "anthropocène", Livre Paris, 2019.	80
fig. 10 — Table "Nature" et collection "domaine du possible", Actes Sud, Livre Paris, 2019.	80
fig. 11 — Table "Nature" du stand Actes Sud au salon Livre Paris de 2018.	81
fig. 12 — Exemple de « one-shot » dans la collection "cuisine au quotidien" des éditions Solar.	82
fig. 13 — Autre exemple de « one-shot » dans la collection "Les nuls" de First.	83
fig. 14 — Cartographie des observations relevées pour le salon Livre Paris 2018.	84
fig. 15 — Cartographie des observations relevées pour l'édition 2019.	84
fig. 16 — Programme du 16e Festival du livre et de la presse d'écologie 2018 à Paris.	86
fig. 17 — Photographie de l'espace jeunesse et table jardinage du Félipé, octobre 2018.	88
fig. 18 — Cartographie de l'espace librairie du festival du livre et de la presse d'écologie 2018.	88
fig. 19 — Sélection d'ouvrages autour du sujet du "zéro déchet"	90
fig. 20 — Table dédiée "lifestyle" mettant en avant cosmétique DIY, des pratiques de « récup' ».	90
fig. 21 — Table dédiée art et écologie, à la librairie Flammarion, Centre Pompidou, mai 2019.	91
fig. 22 — Extrait de l'étude GfK 2018 effectuée par Magali Saint-Laurent, site web de GfK.	91
fig. 23 — Exemple de principe d'affichage pour un livre Hachette.	93
fig. 24 — Delachaux et Niestlé, le manifeste Il est temps !	94
fig. 25 — Exemple d'affichage de la qualité du papier par la collection "anthropocène", Seuil.	95
fig. 26 — Remerciements du livre Une autre fin du monde est possible, juin 2019.	95
fig. 27 — Le site web des éditions Écosociété.	97
fig. 28 — Les ouvrages Écosociété.	97
fig. 29 — Planches d'exemples d'utilisation des réseaux sociaux.	98
fig. 30 — Table proposant la sélection du PRÉ lors du festival du livre et de la presse d'écologie.	101
fig. 31 — Photographie extraite du compte twitter du Prix (5 avril 22h04).	102
fig. 32 — Extrait du pdf en ligne du catalogue 2019 des éditions Rue de l'échiquier "fiction"	104
fig. 33 — Tables "BD", "Fictions" du festival du livre et de la presse d'écologie en octobre 2018.	105
fig. 34 — Les titres labellisés "écoféminisme et féminisme" au Félipé, 2018.	106
fig. 35 — Extraits du catalogue des éditions Wildproject, disponible sur leur site web.	107
fig. 36 — Panorama des thèmes et des éditeurs rencontrés au cours de cette enquête.	110
fig. 37 — Extrait du Rapport d'activité Lagardère, Hachette Group, 2017 et SNE.	117
fig. 38 — Grille des normes et certifications mise en place par le groupe Editis.	118
fig. 39 — Lettre d'adhésion au Pacte Mondial de Editis.	120
fig. 40 — Lettre d'Arnaud Nourry adressée à Richard Garneau	121
fig. 41 — Extrait de la fiche « Sept suggestions pour devenir un éditeur éco-responsable », SNE.	142
fig. 42 — Extraits de Livres Hebdo de mars 2019 où Cyril Dion est rédacteur en chef invité.	151
fig. 43 — Charte élaborée conjointement entre le ministère de la Culture, le CNL et le SNE.	156
fig. 44 — Cartographie des éditeurs et acteurs repérés au cours de cette enquête, 2018-2019	186
fig. 45 — Extrait du site des éditions Wildproject du catalogue.	210
fig. 46 — Pages publicitaires de Livres Hebdo, n°1280, mars 2019, spécial écologie.	214
fig. 47 — Prise de vue des ouvrages sélectionnés pour le PRÉ 2019 à la BNF, avril 2019.	262
fig. 48 — Extraits du site web du PRÉ, la page des partenaires (mécène La Poste)	262
fig. 49 — Extrait site web des éditions Wildproject (repris pour la page Facebook ad hoc) Légende	272
fig. 50 — Extrait de la page Facebook de l'évènement des éditions Rue de l'échiquier :	286
fig. 51 — Photographie de la table mise en avant par la librairie Atout Livre, juin 2019.	287

Bibliographie thématique :

écologie, environnement et édition

Nous renseignons ici une bibliographie qui nous a permis l'analyse et l'interprétation de cette enquête.

En plus de la presse généraliste, de la presse plus spécialisée pour les métiers du livre (*Livres Hebdo*, *Actualitté*, *Graphiline*, *Caractère*, etc.), nous avons aussi pu consulter des bases de données en ligne Cairn, Erudit.org, Gallica ou encore la très utile base « Socius: ressources sur le littéraire et le social » (<http://ressources-socius.info>) développée par Anthony Glinoyer (Rédacteur en chef, Université de Sherbrooke, chaire de recherche du Canada sur l'histoire de l'édition et la sociologie du littéraire), et Pascal Brissette (Université McGill), Paul Dirkx (Université Nancy-II).

Écologie & environnement : stratégies et paradigmes

Corpus primaire — sources

Articles

a) Revues et ouvrages collectifs

- COLLECTIF, « Naissance du “ministère du XXI^e siècle” », *Vraiment durable*, vol. 2, n° 4, 2013, p. 129-153.
- BARTHELEMY Lambert, « Introduction. Imaginer l’environnement aujourd’hui », *Raison publique*, n° 17, 1er janvier 2017, p. 9-14.
- BARREY Sandrine, Dubuisson-Quellier Sophie, Gojard Séverine *et al.*, « Chapitre 11 / Les effets du gouvernement sur les conduites. Le rôle des bifurcations des trajectoires de vie dans les changements de conduite de consommation », *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de Sciences Po, 2016, p. 399-448.
- BENOIT-MOREAU Florence, PARGUEL Béatrice et LARCENEUX Fabrice, « Comment prévenir le “greenwashing” ? L’influence des éléments d’exécution publicitaire », *États Généraux du Management*, Paris, octobre 2008, p. 365-376.
- BOISSONADE Jérôme et HACKENBERG Katja, « La nature contre la culture ? De la controverse écologique à la mise en ordre du milieu local », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 2, n° 2, 4 mai 2011.
- BOURG Dominique, PAPAUX Alain, « Écologie, 1980-2010 : de l’exception française à la normalisation », *Le Débat*, vol. 3, n° 160, 2010, p. 94-114
- BOUTILLIER Sophie, CONTANT Olivier et FOURNIER Claude, « Les entreprises artisanales face à l’éco-conception et au développement durable », *Annales des Mines - Réalités industrielles*, n° 4, novembre 2008, p. 78-84.
- BRULLOT Sabrina, MAILLEFERT Muriel et JOUBERT Jérémie, « Stratégies d’acteurs et gouvernance des démarches d’écologie industrielle et territoriale », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 5, n° 1, 4 février 2014.
- CARRIEU-COSTA Marie-Josèphe, « L’éco-conception : une économie de l’écologie. Vers une nouvelle socio-économie industrielle », *Annales des Mines - Réalités industrielles*, n° 4, novembre 2008, p. 5-9.
- CERCEAU Juliette, JUNQUA Guillaume, GONZALEZ Catherine, LAFOREST Valérie et LOPEZ-FERBER Miguel, « Quel territoire pour quelle écologie industrielle ? Contribution à la définition du territoire en écologie industrielle », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 5, n° 1, 4 février 2014.
- CHALIER Jonathan, SCHMID Lucile, « Les mondes de l’écologie. Introduction », *Esprit*, vol. 1, 2018 (Janvier-Février), p. 31-33.
- DRON Dominique, « Le prix de l’environnement », *Réalités industrielles : une série des Annales des mines*, juillet 1992, p. 17.

- DUBUISSON-QUELLIER Sophie, « *Du consommateur éclairé au consommateur responsable* », dans : Michel PIGENET éd., *Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours*. Paris, La Découverte, « Poche/Sciences humaines et sociales », 2014, p. 708-715.
- FERRARI Sylvie, « Éthique environnementale et développement durable : Réflexions sur le Principe Responsabilité de Hans Jonas », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 1, n° 3, 7 décembre 2010.
- FLIPO Fabrice, « Peut-on croire aux TIC « vertes » ? », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, n° 87, 5 juillet 2017, p. 105-107.
- ___, « L'enjeu écologique », *Revue du MAUSS*, n° 1, n° 27, p. 481-495.
- GLACHANT Matthieu, « L'éco-conception est-elle rentable pour les entreprises ? », *Annales des Mines - Réalités industrielles*, n° 4, novembre 2008, p. 62-67.
- GRANDJEAN Alain, « Un enjeu stratégique », *Revue Projet*, n° 360, 25 octobre 2017, p. 6-13.
- HEISE Ursula K., « The Invention of Eco-Futures », *Ecozon@: European Journal of Literature, Culture and Environment*, n° 2, vol. 3, 6 octobre 2012, p. 1-10.
- LASFARGUES Gérard, « Travaux en imprimerie : remplacer les encres et solvants dangereux », *Santé & Travail*, [en ligne], janvier 2004.
- LIBAERT Thierry (dir.), « Chapitre premier. La valorisation de l'image », *Communication et environnement, le pacte impossible*, Paris, Presses Universitaires de France, « Développement durable et innovation institutionnelle », 2010, p. 55-61
- LIPIETZ Alain, « Un autre rapport à la nature », *Revue Projet*, n° 300, 2007, p. 46-52.
- LÖWY Michael et RODARY Estienne, « « La publicité nuit gravement à la santé » de l'environnement », *Écologie & politique*, n° 39, 1er juillet 2011, p. 11-23.
- MAILLEFERT Muriel, ROUSSEAU Sandrine et ZUINDEAU Bertrand, « Lectures hétérodoxes du développement durable », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 1, n° 3, 7 décembre 2010.
- PORCEDDA Aude et PETIT Olivier, « Culture et développement durable : vers quel ordre social ? », *Développement durable et territoires*, vol. 2, n° 2, mai 2011.
- POSTHUMUS Stéphanie, « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, n° 17, 2012, p. 15-31.
- POSTHUMUS Stephanie, « État des lieux de la pensée écocritique française », *Ecozon@: European Journal of Literature, Culture and Environment*, n° 1, vol. 1, 2010.
- PUAUT Myriam, « L'éco-conception : une valeur ajoutée pour les entreprises et un enjeu futur de compétitivité », *Annales des Mines - Réalités industrielles*, n° 4, novembre 2008, p. 85-93.
- RAFFIN Jean-Pierre, « De la protection de la nature à la gouvernance de la biodiversité », *Écologie & politique*, vol. 1, n°30, 2005, p. 97-109
- SELMY Adel, « L'émergence de l'idée de parc national en France. De la protection des paysages à l'expérimentation coloniale », *Histoire des parcs nationaux*, Versailles, Editions Quæ, 2009, p. 43-58.
- VINDT Gérard, « Le papier, témoin du développement », *Alternatives Économiques*, vol. 5, n°269, 2008, p. 76-76.

Ouvrages

- BIHOUIX Philippe, *L'âge des low tech : vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, Seuil, 2014.
- CHONE Aurélie (dir) et al., *Guide des Humanités environnementales*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Environnement et société », 2016, vol. 1.
- CHARVOLIN Florian, *L'invention de l'environnement en France*, Paris, La Découverte, 2003.
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005
- DAVID Sylvain et MIRELLA Vadean (dir.), *La pensée écologique et l'espace littéraire, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahier Figura », vol. 36, 2014.
- FORD Caroline C., *Naissance de l'écologie : les polémiques françaises sur l'environnement : 1800-1930*, Béatrice Commengé (trad.), Paris, France, Alma éditeur, 2018.
- GUATTARI Félix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.
- HALLE Clémence et LATOUR Bruno, *Les perplexités de la représentation écologique*, Paris, 2015.
- LAGARDERE Lucie, *Colloque – Littérature, bien commun, environnement, Rome, 9-10 novembre 2015*, disponible à l'adresse : <https://efmr.hypotheses.org/322>.
- LIBAERT Thierry, *Communication et environnement, le pacte impossible*, Paris, Presses universitaires de France, « Développement durable et innovation institutionnelle », 2010.
- MCDONOUGH William et BRAUNGART Michael, *Cradle to cradle : créer et recycler à l'infini*, Paris, Alternatives, « Manifestô », 2011.
- MORTON Timothy, *La pensée écologique*, Wajsbrot Cécile (trad.), Paris, France, Zulma, 2019.
- SCHAFFNER Marin (dir.), *Un Sol commun*, Marseille, Wildproject, coll. « le monde qui vient », 2019.
- TIXIER Maud, *Communiquer sur le développement durable. Enjeux et impacts pour l'entreprise*, Paris, Éditions d'organisation.
- WHITESIDE Kerry, *Divided Natures: French Contributions to Political Ecology*, Cambridge, MIT Press, 2002.

Articles de presse généraliste

- CARBOU Guillaume, « En finir avec la confusion entre écologie et environnementalisme », sur *Libération.fr* [en ligne], publié le 16 juin 2019.
- DELENTE Clara, « L'édition, mauvaise élève du développement durable ? », *Télérama*, 21 septembre 2017.
- DELMAS Aurélie, « Rentrée littéraire : est-ce que je pollue en lisant ? », *Libération*, 15 septembre 2017.
- DENIEL-LAURENT Bruno, « Les livres se cachent pour mourir », *Marianne*, 14 mars 2014.

- ENVIEDECRIRE, « Un livre recyclé n'a-t-il aucun impact sur l'environnement ? », *Enviedecrire.com*, 10 mai 2012.
- GARY Nicolas, « Une imprimante en librairie : une solution contre la destruction des livres invendus », *Actualité.fr*, 15 mars 2016.
- GUILLOT Antoine, « Dans le pilon, il y a du bon », *France Culture*, « Revue de presse culturelle », 28 mars 2014.
- JOURDE Pierre, « Le cauchemar du pilon », *Bibliobs.com*, 30 octobre 2008.
- LORHEYDE Cécile, « Bilan carbone du livre : comment démêler le vrai du faux », *Médiaterre.org*, 25 octobre 2017.
- MALET DE Caroline, « Comment éviter qu'un livre sur quatre soit détruit », *Le Figaro*, « Économie », 10 février 2018.
- PAPILLAUD Karine, « Le grand cimetière des livres », *Le Point*, 24 juillet 2008.
- PERRIN Claire, « La « cli-fi », une nouvelle façon de parler du changement climatique », *The Conversation*, [en ligne], 11 janvier 2018.
- ROUSSEL Frédérique, « Écologie : Les écrivains montent à la tribune », *Libération*, 13 novembre 2015.
- SERY Macha, « Ces forêts dont on fait des livres », *Le Monde*, 15 septembre 2018 [en ligne], 15 septembre 2018.

Articles de presse spécialisée

Nous avons notamment pris en référence le n°1207 (mars 2019) de *Livres Hebdo* « spécial écologie », mais aussi le n°441 de la revue *Esprit* « Les mondes de l'écologie ». Nombreuses sont les revues spécialisées et érudites à se pencher sur ce thème en y consacrant un numéro spécial qui convient des interlocuteurs externes aux auteurs habitués.

b) Presse en ligne

- « Rencontre avec Gérard Mordillat. «La littérature peut aider à comprendre les mouvements de l'économie» », *Alternatives Economiques* [en ligne], 22 mars 2019.
- « Quand l'économie circulaire modifie les rapports entre donneurs d'ordre et fournisseurs », *Novethic*, [en ligne], 23 décembre 2015, [Article initialement paru dans *L'essentiel de la RSE* n°111, octobre-décembre 2015].
- CHAPELLE Sophie, « Invendus, pollutions, délocalisations : les coûts cachés de la rentrée littéraire », *Observatoire des multinationales*, [en ligne], 12 septembre 2017.
- “Margot”, « De « Plumes vertes » à « Résolu » : les campagnes de Greenpeace - Le News de Margot », *blog lesnewsdemargot.canalblog.com*, 28 mars 2018.
- LOISON Faustine, « Les 34 chantiers de la filière papier du dossier Bardy (1/3) », *Graphiline.com*, 29 septembre 2014.
- , « Le papetier Stora Enso lance un nouveau biocomposite pour remplacer le plastique », *Graphiline.com*, 16 mai 2018.
- MAUMUS Johan, « Formation d'un groupe d'étude à l'Assemblée nationale sur la filière livre », *Graphiline.com*, 21 mars 2018.

MOREAU Alexis, « Quand les multinationales sabordent la reprise de leurs usines », *Observatoire des multinationales* [en ligne], 17 janvier 2018.

VINDT Gérard, « Le papier, témoin du développement », *Alternatives Économiques*, n° 269, 2008, n° 5, p. 76-76.

c) *Livres Hebdo* et *Actualitté*

DE SEPAUSY Victor, « Emmanuelle Pagano reçoit le premier Prix du roman d'écologie », *Actualitté*, [en ligne] 4 novembre 2018.

LEDUC Pauline, « Ecosociété repense sa diffusion en France », *Livres Hebdo* [en ligne], 5 janvier 2018.

GARY Nicolas, « Élodie Comtois : Ecosociété veut “renverser la vapeur” d'une planète devenue folle », 11 octobre 2016.

GUCHEREAU Alexiane, « Des romans en poche et des essais sur l'écologie en lectures d'été », *Livres Hebdo* [en ligne], 31 juillet 2019.

SOLYM Clément, « Écologie : Les livres de Hachette font leur bilan carbone », *Actualitté.fr*, [en ligne], 16 mai 2012.

—, « L'impact écologique, un nouveau paramètre pour l'édition », *Actualitté.fr*, [en ligne], publié le 22 mars 2012.

OURY Antoine, « L'édition et l'environnement : “70 % des romans sont imprimés en France” », *Actualitté.fr*, [en ligne], 18 décembre 2017.

—, « L'édition répond au WWF : le livre jeunesse n'abîmerait pas les forêts », *Actualitté.fr*, [en ligne], 14 mars 2018.

—, « Éditions Wildproject : découvrir les racines des humanités environnementales », *Actualitté.fr*, [en ligne], 5 juillet 2019.

Corpus secondaire — travaux

Articles

BARLES Sabine, « L'écologie territoriale et les enjeux de la dématérialisation des sociétés : l'apport de l'analyse des flux de matières », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 5, n° 1, 4 février 2014.

BIROS Camille, « Les couleurs du discours environnemental », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], vol. 105, 2014, mis en ligne le 15 septembre 2016.

DUPONT Olivier *et al.*, *Les PME et le marché de l'environnement : situation et perspectives des éco-industries en France*, Paris, Presses de l'École nationale des Ponts et chaussées, 1995.

FANCHETTE Sylvie, « Papeterie et recyclage dans les villages de métier », *Techniques & Culture*, n° 65-66, 22 décembre 2016, p. 198-201.

LEDENVIC Philippe, « Responsabilité environnementale et sociétale : mieux vaut prévenir... qu'être responsable ? », *Annales de des Mines, Responsabilité et environnement*, vol. 2, n° 54, 2009, p. 9-15.

- POSTEL Nicolas et SOBEL Richard, « La RSE : nouvelle forme de dé-marchandisation du monde ? Une lecture institutionnaliste à partir de Karl Polanyi », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 1, n° 3, 7 décembre 2010.
- RODHAIN Angélique, RODHAIN Florence, FALLERY Bernard *et al.*, « TIC et/ou développement durable : le paradoxe écologique vécu par les utilisateurs », *Annales des Mines - Gérer et comprendre*, vol. 2, n° 128, 2017, p. 48-61.
- ROURE Françoise, « Les enjeux de la normalisation dans la transition vers la bioéconomie/ *The issue of standards in the transition toward a bioeconomy* », *Annales des Mines - Réalités industrielles*, n° 1, février 2013, p. 80-82.
- SERGET Arnaud et CAZALS Clarisse, « L'industrie papetière face au développement de la bioraffinerie lignocellulosique. Dynamiques institutionnelles et perspectives territoriales », *Économie rurale*, n° 349-350, 2015, p. 13-30.
- THEYS Jacques, « Le développement durable face à sa crise : un concept menacé, sous-exploité ou dépassé ? », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 5, n° 1, 4 février 2014.
- VIVIEN Franck-Dominique, « Sustainable development : un problème de traduction », *Responsabilité & environnement*, n°48, octobre 2007.
- ZAOUAL Anne-Ryslène, « Pour une contribution du management stratégique à l'écologie industrielle », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 5, n° 1, 4 février 2014.
- ROMAN-AMAT Bernard, « Regards sur la « gestion durable » des forêts en France », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol. 1, n° 53, 2009, p. 101-104.
- CHANSON Guillaume, TITE Thrycia, « Le contrôle RSE des fournisseurs : entre « *greenwashing* » et effort réel d'une firme pivot. Le cas Veolia », *Recherches en Sciences de Gestion*, vol.5, n° 128, 2018, p. 59-80.

Documentation historique

« André Navarre - Fondateur des Papeteries Navarre - Vie Professionnelle », site internet consacré à un papetier historique retraçant stratégies industrielles et économiques : <<https://www.andrenavarre-industrielpapetier.fr/>>.

BRET P.-L., « Le papier ce prétexte », celui de Jacques Kayser, « Les causes de la crise du papier » (images), et celui de Bernard Minns, « Plusieurs solution au problème international du papier », *Supplément au Courrier de l'UNESCO*, janvier 1952, vol. 1, p. 2 et p. 6-13.

COMMISSION MONDIALE SUR L'ENVIRONNEMENT ET LE DEVELOPPEMENT, *Notre avenir à tous*, Montréal, Canada, Éditions du Fleuve, « Les publications du Québec », 1988.

COMPAGNON Antoine, *Les chiffonniers de Paris*, Paris, France, Gallimard, 2017, 496 p.

DURAND Pascal et GLINOER Anthony, *Naissance de l'édition à l'âge romantique*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2005.

FEDERATION FRANÇAISE DES TRAVAILLEURS DU LIVRE, « Le Réveil typographique : organe d'action syndicaliste révolutionnaire », sur *Gallica* [en ligne], octobre 1910.

FOUCHE Pascal (dir.), *L'édition française depuis 1945*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 1998.

LEVEQUE Laure, « Capital de la douleur : la « littérature industrielle » et le marché, ou la dialectique de l'usure », *L'Homme & la Société*, vol. 2, n° 200, 2016, p. 79-9

OUVRY-VIAL, B., « La conception éditoriale du lecteur en France des années 1950 à la fin des années 1970 : en particulier dans les « discours d'escorte » de Jean Cayrol », in Jean Paulhan et Gaëtan Picon. *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 2, 2019.

RECLUS Élisée, « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *Ecologie & politique*, vol. 1, n° 56, 2018, p. 161-178

VRIGNON Alexis, « Journalistes et militants. Les périodiques écologistes dans les années 1970 », *Le Temps des médias*, vol. 2, n° 25, 2015, p. 120-134.

Thèses et mémoires

BEHIN Loriane et RODRIGUES José, *Édition et écologie : normes et pratiques*, mémoire de Master, Université de Bordeaux, 2010.

DIARD Michel, *Le groupe LAGARDERE face aux mutations des industries de la culture et de la communication.*, thèse, Université Sorbonne Paris Cité, 2015.

HALLE Clémence et LATOUR Bruno, *Les perplexités de la représentation écologique*, Paris, France, [s. n.], 2015, 115 p.

HARIVELLE Charlotte, *Les Revues écologistes en France et en Allemagne (1970-1997)*, Mémoire de Master, sous la direction de Caroline Moine et Christian Delporte, UVSQ, 2013.

IBANEZ-HAFKAMP Lisette, *La labellisation écologique*, sous la direction de Claude Crampes, Toulouse 1, 1998.

JALENQUES-VIGOUROUX Béatrice, *Dire l'environnement : le métarécit environnemental en question*, Sous la direction de Nicole d'Almeida, Paris 4, 2006.

NOËL Sophie, *L'édition indépendante « critique » en France au tournant du vingt et unième siècle : une identité instable dans le champ éditorial*, École doctorale de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010.

Rapports institutionnels et associatifs

ASSOCIATION VIE & PAYSAGES, « Usine Greenfield », Vie-et-paysages.org, 29 juillet 2015.

BARDY Serge, *Rapport Bardy : 34 chantiers pour développer le recyclage et renforcer la filière papetière*, Direction des achats de l'État, juillet 2014.

BARDY Serge, *France, terre d'avenir de l'industrie papetière : de l'intelligence collaborative à l'économie circulaire : la fibre de cellulose, issue du bois et du papier recyclé, une illustration positive du développement durable*, Paris, France, Ministère du développement durable, 2014.

BUREAU D'ANALYSE SOCIETALE POUR UNE INFORMATION CITOYENNE (BASIC), *Un livre français. Évolutions et impacts de l'édition en France — étude*, Paris, septembre 2017.

Disponible à l'adresse : https://lebasic.com/wp-content/uploads/2017/09/Rapport-ECLM_20170912.pdf

CABINET BL pour le compte de la DGE et de l'UNIIC, *Imprimer en France : l'avenir de la filière livre*, Ministère de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique Direction Générale des Entreprises (DGE), Union des Industries de l'Impression et de la Communication (UNIIC), 2015, disponible en ligne.

COMMISSION EUROPÉENNE, *Project to support the evaluation of the implementation of the EU ecolabel regulation. Final report*, 16 juin 2017.

COULOUMY Anne-Françoise, *Déchets d'œuvres : la littérature et le déchet*, Angers, ADEME, 1992.

DONNAT Olivier, *Évolution de la diversité consommée sur le marché du livre, 2007-2016*, Département des études, de la prospective et des statistiques, ministère de la Culture, mars 2018

EVANS Louise et al., *Project to support the evaluation of the implementation of the EU ecolabel regulation : final report.*, Ricardo Energy & Environment, Union Publications Office of the European Commission, 16 juin 2017, disponible en ligne.

MAYO Carine, TERRE VIVANTE, « Fabriquer des livres, quels impacts sur l'environnement ? L'analyse de cycle de vie (ACV) d'un livre de Terre vivante », Ademe et Région Rhône-Alpes, 2011 [en ligne].

MONIER V. et al., *Étude prospective sur la collecte et le tri des déchets d'emballages et de papier dans le service public de gestion des déchets*, ADEME, mai 2014, disponible en ligne.

SNE, « Enquête de la Commission environnement et fabrication du SNE – 2^e édition », Décembre 2017, [en ligne].

VALLAURI Daniel et al., *Les livres de la jungle. L'édition jeunesse française abîme-t-elle les forêts ?*, Rapport WWF, mars 2018.

Édition : stratégies de l'éditeur et champ

Corpus primaire — sources

Articles

- AFEISSA Hicham-Stéphane, « Imaginaire du dernier homme et éthique environnementale », *Raison publique*, vol. 2, n° 17, 2012, p. 33-45.
- BLANC Nathalie, CHARTIER Denis et PUGHE Thomas, « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Écologie & politique*, n° 36, 2008, p. 15-28.
- CLEMENT Gilles, « Nature à lire », *Raison publique*, vol. 2, n° 17, 2012, p. 173-183
- ESTOK Simon C., « Reading Ecophobia : a Manifesto », *Ecozon@: European Journal of Literature, Culture and Environment*, n° 1, vol. 1, 2010.
- GAVILLON François, « Écocritique et écolittérature américaines à l'heure (post- ?) postmoderne », *Écologie & politique*, n° 36, 1er septembre 2011, p. 85-97.
- KALIFA Dominique, « I/ Les révolutions de l'imprimé », Paris, La Découverte, 2001, p. 6-22.
- LEFORT-FAVREAU Julien, « André Schiffrin et Éric Hazan, emblèmes d'une radicale Indépendance », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 2, 2019, p. 6.
- LEGER Nicolas, « L'écrivain et notre horizon écologique », *Esprit*, vol. 1, 2018 (Janvier-Février), p. 184-191
- NESCI Catherine, « De la littérature comme industrie : Les Mystères de Paris et le roman-feuilleton à l'époque romantique », *L'Homme & la Société*, vol. 2, n° 200, 2016, p. 99-120.
- RENONCIAT Annie, « Les couleurs de l'édition au XIX^e siècle : "Spectaculum horribile visu" ? », *Romantisme*, n° 157, 8 octobre 2012, p. 33-52.
- SOLDINI Fabienne, « Paul Dirx, *Sociologie de la littérature*. Armand Colin, collection Cursus, Paris, 2000, 176 p. », *Sociologie de l'Art*, vol. 1 (OPuS 1 & 2), 2003, p. 179-183.
- SAPIRO Gisèle, « Introduction », *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Culture médias », 2009, p. 8-9.
- SANZ Teo, « Une lecture écocritique de Marguerite Yourcenar », *Ecozon@: European Journal of Literature, Culture and Environment*, n° 1, vol. 1, 17 avril 2010.
- WAGNER Walter, « Ecological Sensibility and the Experience of Nature in 20th c. French Literature », *Ecozon@: European Journal of Literature, Culture and Environment*, n° 1, vol. 5, 20 mars 2014, p. 175-198.

Ouvrages

- COLLECTIF, *Il est temps ! Et si lire protégeait la planète ?*, Paris, éditions Delachaux et Niestlé, mars 2019.
- BAUDIN Fernand, *L'effet Gutenberg*, Paris, Éd. du Cercle de la librairie, 1994.
- BESSARD-BANQUY OLIVIER ET JOURDE PIERRE, *L'industrie des lettres ; étude sur l'édition littéraire contemporaine*, Paris, France, Pocket, 2012.
- BIASI Pierre-Marc de et DOUPLITZKY Karine, *La saga du papier*, Issy-les -Moulineaux, France, Arte éd., 2002
- BON François, *Après le livre*, Paris, France, Paris, Seuil, 2011.
- BOULAIRE Cécile et MOLLIER Jean-Yves (dir.), *Où va le livre?*, Paris, La Dispute, 2007.
- BOURRIAUD Nicolas, *Radicant : pour une esthétique de la globalisation*, Paris, France, Denoël, 2009, 217 p.
- BRANCH Michael P. et SLOVIC Scott (dir.), *The ISLE reader: ecocriticism, 1993-2003*, Athens, Interdisciplinary Studies in Literature and Environment, University of Georgia, 2003.
- BUELL Lawrence, *The environmental imagination: Thoreau, nature writing, and the formation of American culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.
- CHARLE Christophe, *La crise littéraire à l'époque du naturalisme. Roman, théâtre et politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1979.
- DUMASY Lise (dir.), *La Querelle du roman-feuilleton, Littérature, presse et politique : un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, Ellug, 1999,
- DOUBLITZKY Karine (dir.), « Éternel éphémère », *Cahier de médiologie*, éditions Fayard, 2003.
- JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, p. 49.
- HAWTHORNE Susan et KLOECKNER Hélène, *Bibliodiversité : manifeste pour une édition indépendante*, El Kaïm Agnès (trad.), Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2016.
- MOLLIER Jean-Yves, *Une autre histoire de l'édition française*, Paris, La Fabrique, 2015.
- ROUET François, *Le Livre. Mutations d'une industrie culturelle*, Paris, La Documentation française, 2007.
- SCHIFFRIN André, *L'Édition sans éditeurs*, Paris, La Fabrique, 1999.
- , *The Business of Books: How International Conglomerates Took Over Publishing and Changed the Way We Read*, The New Press, 2000.
- SCHUWER Philippe, *Éditeurs aujourd'hui*, Paris, Retz, 1987.
- SUBERCHICOT Alain, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, H. Champion, « Unichamp-essentiel », 2012.
- VAILLANT Alain, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010.
- VIDAL Jérôme, *Lire et penser ensemble : sur l'avenir de l'édition indépendante et la publicité de la pensée critique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

Corpus secondaire — travaux scientifiques

Articles

- COLLECTIF, « Les discours de l'éditeur », vol. 10, n° 2, printemps 2019, *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. 10, n°2, 2019, sur *Érudit* [en ligne].
- BASS Lilas, « L'éditeur de littérature consacrée face au chercheur en sciences sociales : dits, et non-dits et contrepoints heuristiques », *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. 10, n°2, 2019, p. 2
- BOSCHETTI Anna, « Le champ littéraire », in Frédéric Lebaron et Gérard Mauger (dir.), *Lectures de Bourdieu*, Paris, Ellipses, coll. « Lectures de... », 2012, p. 243-262.
- BOURDIEU Pierre, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, 1991, p. 3-46.
- BOURDIEU Pierre, « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°13, février 1977, p. 4-43.
- BOURDIEU Pierre, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, n° 22, 1971, p. 49-126.
- HABRAND Tanguy, « Indépendances éditoriales, dépendance territoriale », *Communication et langages*, n° 170, 2011, p. 87-95.
- LAHIRE Bernard, « Le champ et le jeu : la spécificité de l'univers littéraire en question », Jean-Pierre Martin (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Paris, Éditions Cécile Defaut, 2010, p. 143-154.
- RANCIERE Jacques, « Politiques de l'écriture ». Première publication dans Jean-François Côté et Régine Robin (dir.), « La sociologie saisie par la littérature », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 26, 1996, p. 19-37.
- SCHUWER Philippe, « L'homo editor », *Communication et langages*, n° 88, 1991, p. 24-30.
- SAPIRO Gisèle, « Réseaux, institution(s) et champ », in Benoît Denis et Daphnée de Marneffe (dir.), *Les Réseaux littéraires*, Le Cri/CIEL, 2006, p. 44-59.
- STAROBINSKI Jean, « Sur les conditions de travail de la sociologie littéraire ». Première publication dans un rapport destiné à l'enquête sur les sciences humaines dirigée à l'Unesco par M. Jacques Havet in *Études littéraires*, vol. 3, n° 2, 1970, p. 167-172.
- WOLF Nelly, « Le roman comme démocratie », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2, vol. 105, 2005, p. 343-352.

Ouvrages

- BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.
- , *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, « Libre examen », 1992

- BOUVAIST Jean-Marie, *Crise et mutations dans l'édition française*, Paris, ministère de la Culture et de la Francophonie-Éditions du Cercle de la librairie, coll. « Cahiers de l'économie du livre », hors-série, 3, 1993.
- DENIEUIL Julien et PINHAS Luc, *Concentration éditoriale et bibliodiversité : quels enjeux pour le livre ?*, Paris, l'Harmattan, 2012.
- ILLICH Ivan, *Du lisible au visible : la naissance du texte : un commentaire du « Didascalicon » de Hugues de Saint-Victor*, traduit par Jacques Mignon et traduit par Maud Sissung, Paris, Les Éditions du Cerf, 1991.
- LAHIRE Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2004.
- MACE Éric, *Les imaginaires médiatiques : une sociologie postcritique des médias*, Paris, France, Éditions Amsterdam, 2006.
- SAPIRO Gisèle (dir.), *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde Éditions, « Culture/Médias », 2009.
- , *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, « Culture & société », 2008.
- , *La responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (xix^e-xxi^e)*, Paris, Seuil, 2011.

Méthodologie et métiers du livre

- DIRKX Paul, « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, vol. 126, n° 1, 1999, pp. 70-74.
- VIALA Alain, « Effets de champ, effets de prisme », *Littérature* n° 70, 1988, pp. 64-71.
- VIALA Alain et MOLINIE Georges, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1993.

Remerciements

Mes remerciements vont à M. Jean-Luc Ferrante des éditions La Plage et à son équipe.

Je tiens ici à remercier plus particulièrement mon directeur de mémoire M. Frédéric Gai pour ses conseils et le temps précieux consacré à l'accompagnement de ce travail, ainsi que pour les discussions riches que ce moment de recherche et d'enquête a occasionné.

« La production littéraire se fait de jour en jour plus énorme, plus menaçante, le livre monte, déborde, se répand. C'est une inondation. Il s'échappe par torrents des librairies encombrées, croule en cascades jaune, bleu, vert, rouge, des étalages vertigineux. On ne se fait pas une idée de tous les noms arrachés des profondeurs de l'inconnu que cette marée déferlante soulève un instant, sur le dos de ses vagues, roule pêle-mêle et rejette ensuite en un coin perdu de la grève où nul ne passe, pas même les voleurs d'épaves... »

— Octave Mirbeau (« Les conteurs », *Les écrivains. 1re série* [1895-1910], Paris, E. Flammarion, 1925, p. 85.)

disponible à l'adresse suivante :

https://frama.link/MMR_M2_CALLIGARO

Mise en forme avec la fonte F Grotesk de Radim Pesko, imprimé au 18 rue Séguier 75006 Paris, sur papier recyclé issu de forêt gérées durablement (FSC Mix n°C014719 et Ecolabel EU FI/011/001), façonnage de récupération, août 2019.

